



EMILY GEE

LA
VOLEUSE
SANS
OMBRE

E

Emily Gee

La Voleuse sans ombre

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Benjamin Kuntzer

Bragelonne

Pour mes parents, Maurice et Margareta, et pour ma sœur Abi.

Chapitre premier

Melke était tapie sur l'arbre mourant. La soif lui déchirait la gorge. Le soleil cognait si dur que ses cheveux semblaient sur le point de s'embraser. La sueur lui picotait les pommettes. Curieusement, le collier qu'elle avait dérobé demeurait froid, et son contact sur sa peau lui rappelait celui de gouttes d'eau glacées.

Elle relâcha la branche et s'essuya le visage de ses doigts gourds ; l'animal en dessous d'elle gronda.

Ce bruit fit se hérissier tous les poils de son corps. Elle frissonna en dépit de la chaleur. Comment avait-il su qu'elle, un spectre, avait bougé ? Aucune créature vivante ne pouvait la voir ; pourtant, à chacun de ses mouvements, le molosse retroussait les babines et un grognement naissait du fond de sa poitrine. Son pelage noir se dressait le long de son échine, ses crocs blancs et acérés se faisaient menaçants.

Melke se saisit de nouveau de la branche et inspira faiblement. *Va-t'en*, pensa-t-elle. *Tu ne peux pas me voir, je ne suis pas là.*

Le chien se remit à gronder. Ses pâles yeux de loup étaient rivés sur elle.

Le soleil de plomb parcourait lentement le ciel. La chaleur la brûlait à travers ses vêtements déchirés. Les branches fines et cassantes de l'arbre étaient presque nues. Les taches de sang causées par sa morsure au mollet contrastaient avec la pâleur de l'écorce. Sa blessure la lançait sous son pantalon, lacéré du genou jusqu'à la cheville.

L'ombre squelettique de l'arbre glissait sur le sol, s'étendant régulièrement maintenant que le soleil avait amorcé sa descente. Chaque minute qui s'écoulait, chaque inspiration, chaque battement de cœur augmentait son désespoir. *J'arrive, Hantje. Je ne te laisserai pas mourir.*

Une courte lame, fine et affûtée, pendait à sa ceinture. Elle en caressa la poignée. Oserait-elle s'en prendre à l'animal avec une arme si petite ?

La réponse n'avait pas changé de la matinée : *Non*. Ce couteau était fait pour éplucher les légumes, pas pour éventrer des bêtes sauvages. Melke changea prudemment de position. Le monstre grogna encore, dévoilant un peu plus ses crocs.

— *Va-t'en*, ordonna-t-elle tout haut. Je ne veux pas te tuer.

Je ne suis pas sûre d'en être capable.

Sa voix, enrouée par la sécheresse de sa gorge, fit bondir le chien, qui chercha à grimper pour l'atteindre. Elle eut un mouvement de recul salvateur lorsque l'étau des mâchoires se referma sur l'écorce. Le molosse se mit à aboyer dangereusement et l'arbre mourant trembla sous l'assaut.

Melke agrippa la branche plus fermement. Elle ferma les yeux et resta parfaitement immobile, osant à peine respirer ; les aboiements s'espacèrent quelque peu et l'animal ne faisait plus ployer l'arbre en cherchant à grimper pour l'attraper. Bientôt, il se contenta d'émettre un râle grave et agressif.

Melke rouvrit les yeux. Derrière les fines branches tordues, le ciel était dégagé et lumineux. Les rayons du soleil continuaient à lui calciner la peau et l'air chaud à lui brûler la gorge. Elle ne se risqua pas à regarder l'animal.

J'arrive, Hantje, je te le jure.

La rivière était toute proche, elle pouvait presque entendre le murmure de l'eau, presque sentir son odeur moite. Des arbres luxuriants se dressaient sur la rive opposée, derrière la prairie brunie par la sécheresse. Si proche. Si loin. Sa gorge lui faisait de plus en plus mal. Elle essaya de déglutir mais en fut incapable. Sa trachée semblait se craqueler de l'intérieur, peler comme pelait la blanche écorce de l'arbre.

Son outre d'eau était cachée sous le pont, à quelque deux kilomètres en amont, avec une miche de pain et la carte qui l'avait menée jusqu'ici. Elle pouvait survivre sans ces deux derniers éléments, mais se priver d'eau...

Elle fut si surprise d'entendre le chien gémir qu'elle ne put s'empêcher de baisser les yeux sur lui.

Il émit une nouvelle plainte. Ses oreilles noires remuèrent convulsivement. La tête vorace pivota.

Un sifflement léger, aigu et lointain retentit, faisant renaître l'espoir en Melke. Son cœur s'accéléra. Un nouveau sifflement, plus fort et plus pressant. Le chien s'agita, indécis.

Va-t'en, l'encouragea-t-elle silencieusement. *Va-t'en, ton maître t'appelle.* Elle retint son souffle.

Un homme cria impatientement. Le chien montra une fois de plus les crocs, le même grognement sourd émanant de sa poitrine ; il finit par faire volte-face et s'élança au travers de la prairie.

Melke jeta un coup d'œil par une ouverture entre les branches. La bête était partie. *Partie.*

Elle se hâta de glisser le long du tronc, laissant de nouvelles traces de sang sur l'écorce en s'y écorchant les paumes. Un nuage de poussière s'éleva lorsque ses pieds touchèrent le sol aride. La prairie était dans un état aussi déplorable que ses vêtements, l'herbe ternie par le soleil, la poussière de la couleur d'un vieil os. À moins de cinq cents mètres à l'ouest se tenait un homme élancé, épouvantail sombre devant la lumière blanche du soleil. Le chien, noire silhouette mal définie, courait dans sa direction.

La peur coulait dans les veines de Melke – *cours, cours, cours* – et ses jambes raides étaient pleines de crampes. Incapable de les plier ou de les tendre, elle trébucha et s'écroula lourdement sur le sol dur comme la pierre. L'incroyable douleur ne comptait plus, supplantée par la peur

– *cours, cours, cours*. Melke parvint à se relever, titubant et à bout de souffle, et regarda rapidement derrière elle.

Chien et maître se trouvaient à l'autre bout de la prairie aride. L'homme avait une main sur la tête de l'animal et tous deux la regardaient.

La regardaient. L'homme *la* regardait.

La panique comprima la poitrine de Melke, et son cœur parut s'arrêter quelques instants. Elle regarda soudain le sol à ses pieds, certaine d'être visible. Mais non. Rien, pas l'ombre d'une ombre. Aucun œil ne pouvait la voir.

Pourtant l'homme savait qu'elle était là.

Il cria et le chien recommença à clabauder.

Melke se mit à courir, comme elle avait couru ce matin-là : pour sauver sa vie, surmontant la douleur, uniquement consciente de la peur qui la guidait. De petits cris de désespoir naissaient dans sa gorge. *Hantje*. La rivière n'était pas loin. Elle pouvait l'entendre. L'air qu'elle inspirait si difficilement était chargé de l'odeur de mousse et de boue, de végétation humide. Sa gorge lui brûlait, sa poitrine lui brûlait, les muscles de ses membres lui brûlaient. Chaque inspiration était un sanglot. Le molosse aboyait derrière elle – proche, trop proche. La rive était là, *juste là*.

Le courant était fort, l'épais débit brunâtre gonflé par les pluies printanières.

Elle eut pendant un bref instant l'occasion de s'arrêter, là où la terre ferme faisait place à la rivière, mais les dangers qu'elle fuyait – les mâchoires puissantes de la bête et l'homme qui lui prendrait le collier – l'inquiétaient plus que n'importe quel cours d'eau. Alors, Melke sauta.

Elle plongea profondément. L'eau boueuse se referma sur elle, lui emplissant la bouche et lui fermant les yeux, l'aveuglant complètement. Elle se débattit contre le courant qui l'aspirait, chercha à se saisir de l'eau ; puis il y eut l'air frais et la lumière du soleil. Ballottée par la rivière, elle recracha l'eau entrée dans ses poumons. Derrière elle, la bête la toisait depuis la rive.

Le courant l'emportait toujours, la faisait tourbillonner, et elle cherchait à respirer tout en s'efforçant de ne pas couler. Elle tordit le cou pour apercevoir le chien ; toujours immobile, il rétrécissait avec la distance. Le grondement et le sifflement de l'eau étouffaient les aboiements. Son maître le rejoignit, haute silhouette debout à ses côtés.

Une courbe dans la rivière et tous deux disparurent.

Des branches s'accrochaient aux vêtements et aux cheveux de Melke. Le tumulte de l'eau l'étouffait. Ses lourdes chaussures l'attiraient vers le fond. Elle battit des pieds tandis que son cœur battait douloureusement sous l'effet de la panique. Elle perdit une chaussure, puis l'autre. Elle cracha plus d'eau, chercha de nouveau l'air, et lutta de toutes ses forces contre le courant. La rive opposée, aux fougères et aux arbres verdoyants, se rapprochait.

La rivière tourna encore avant de s'élargir. Une cicatrice brune marquait l'endroit où la crue avait mordu la terre, et le courant s'enroulait sur lui-même en un large et lent tourbillon. Melke nagea comme son père le lui avait appris, tirant l'eau avec ses bras et battant des pieds. Le débit devint soudain moins rapide et elle arriva dans des eaux plus calmes.

Un arbre dénué de feuilles reposait lourdement dans le tourbillon. Melke attrapa une branche glissante et flotta avec lui, toussant tout son saoul, désormais certaine que son frère vivrait.

Sa respiration se faisait moins brutale, les battements de son cœur plus réguliers. Elle frissonnait dans l'eau froide et, n'ayant plus à lutter pour sauver sa vie, elle perçut enfin le son.

Elle entendait chanter. Pas une unique voix mais un chœur, à peine plus fort que le murmure du vent dans l'herbe haute. Les voix étaient aussi aiguës que le chant de l'alouette et aussi graves que le murmure vrombissant de la rivière. Elles pleuraient, soupiraient et riaient à la fois. Une centaine de chansons différentes se combinaient, les mélodies se mêlant pour en créer de nouvelles.

meilleures se méritait pour en créer de nouvelles.

Le chant prit de l'ampleur, une clameur susurrée. Ce n'était pas seulement un bruit, mais aussi une sensation qui courait sur sa peau, l'irritant légèrement. C'était en elle. Le son parcourait ses veines en un million de picotements, emplissait ses poumons et vibrait jusque dans sa moelle. Lorsque les battements de son cœur se firent plus intenses et plus rapides, le son s'amplifia dans ses oreilles. Il l'entourait, l'engloutissait, devenait plus terrifiant que le chien et la rivière réunis.

Melke s'écarta de l'arbre, un hurlement naissant dans la gorge, et se précipita sur la rive. Des gerbes d'eau jaillissaient sous ses bras battant. À quatre pattes, elle grimpa tant bien que mal sur la terre ferme, haletant sous l'effet de la panique.

Les voix s'atténuèrent lorsqu'elle sortit de l'eau, ne furent plus qu'un murmure à peine audible qu'elle ressentait pourtant toujours comme un fourmillement dans la gorge.

Sa gorge.

Melke s'agenouilla dans la boue, tremblotante et haletante. Elle saisit le collier d'une main peu assurée.

Les chants sinistres reprurent lorsqu'elle toucha les pierres lisses et froides. Le son frottait contre sa peau. Elle le sentait dans les os de sa main, dans tout l'avant-bras. Il battait dans ses veines.

Melke retira brutalement ses doigts. Le bruit et la sensation disparurent subitement.

Un violent frisson la parcourut. Son instinct lui dictait d'arracher le collier, de le jeter aussi loin que possible. Mais si elle l'écoutait, Hantje mourrait.

— Lune, donne-moi ta force, murmura-t-elle.

Melke courait maintenant le long de la rivière. Comparée à celle des prairies arides qui entouraient la ferme, la végétation de la rive était luxuriante. Des fougères brillantes et des plantes rampantes aux feuilles sombres s'entremêlaient sur le sol ; des arbustes trouvaient un peu de place sous des arbres plus hauts.

Ses pieds nus pataugeaient dans l'humus spongieux. Le collier murmurait doucement à son cou. Sa chanson lui parcourait la peau pour susurrer à ses oreilles, la faisant frémir et trébucher dans sa course ; pourtant, à mesure que ses cheveux, sa peau et ses vêtements séchaient, le son s'atténuait et les sensations s'amenuisaient. Elle ne sentit finalement plus qu'un léger picotement autour du cou. D'autres bruits lui emplirent les oreilles : le vrombissement des libellules et de petits insectes volants, les chants d'oiseaux, le rapide courant de la rivière, son propre halètement saccadé et le bruissement de ses jambes dans les fougères. Ses membres étaient en feu, sa poitrine lui brûlait. Elle ne savait si elle courait si désespérément pour rejoindre son frère, pour s'éloigner du chien, ou pour les deux raisons à la fois.

Elle bifurqua légèrement sur sa gauche, en direction d'une côte légère. Elle devait franchir le faite de la colline avant la nuit si elle voulait trouver la route. Les fougères étaient moins nombreuses et le sol plus raide et caillouteux. Le sifflement de l'eau demeura audible longtemps après que la rivière eut disparu de son champ de vision. Melke grimpa avec un empressement maladroit, courbée vers l'avant. Des branches mortes craquaient sous ses pieds sur le sol irrégulier. Les broussailles déchiraient ce qui lui restait de vêtements, lui griffaient le visage, arrachaient des mèches de cheveux à sa natte.

Le crépuscule serait bientôt là et elle n'avait toujours pas atteint le sommet. Elle escaladait plus lentement désormais, se rattrapant à quelque roche saillante pour ne pas tomber ; elle titubait et boitillait, sa respiration sifflait douloureusement. L'angoisse croissait à mesure que le jour déclinait ; sa peur panique du noir guettait la nuit pour surgir.

La côte devint plus raide et plus caillouteuse encore. Les arbres rabougris, noueux et tordus étaient couverts de lichen gris. Puis elle vit un ciel plus clair devant elle, éprouva un sentiment d'immensité. Le faite.

Sur la crête, Melke dut s'arrêter pour ne pas s'écrouler de fatigue. Elle ferma les yeux, étourdie, le souffle court. Le collier et les chansons qu'il emprisonnait ceignaient son cou d'un froid intense. Ses pieds la lançaient à chaque battement de cœur, une douleur vive et cinglante. Elle n'osa s'asseoir, de peur de ne jamais se relever.

Melke rouvrit les yeux et essuya de sa main tremblante son visage ruisselant de sueur. Chaque respiration lui déchirait la poitrine.

Au loin, les montagnes se teignaient du fard rosé des derniers rayons de soleil. Tout était calme et silencieux. Les ultimes rais de lumière caressaient la pierre, l'écorce et les feuilles, assombrissant leur couleur tout en les faisant luire. L'obscurité ne tarderait plus.

L'obscurité. Elle ne pouvait se cacher sous le pont comme elle l'avait fait la nuit précédente, cherchant à arracher quelques minutes d'un sommeil empli de cauchemars. Si le molosse était encore à ses trousses, il la trouverait. Elle

devait courir toute la nuit.

La peur lui parcourut l'échine et lui noua la gorge. Les battements de son cœur étaient si forts qu'ils en étaient terrifiants. Elle voulait se cacher, avait *besoin* de se cacher, de se faufiler dans une crevasse et de s'y faire toute petite en attendant que le jour revienne.

Elle n'osait pas. Elle devait courir, pour le salut de Hantje.

— Lune, brille pour moi, souffla-t-elle alors que les ténèbres s'emparaient des montagnes. Je t'en supplie.

Chapitre 2

Bastian était poussé par une rage folle, qui grondait dans sa poitrine. Il tuerait la voleuse. Il la rosserait, la mettrait en pièces, lui arracherait les membres et les jetterait au loin. Elle. Endal avait dit qu'il s'agissait d'une voleuse. D'un spectre.

Il eut un frisson de dégoût. De dégoût et de peur. Un spectre. Une créature diabolique, une aberration qui ne devrait pas exister.

— Est-ce qu'on se rapproche d'elle ? demanda-t-il à voix haute.

L'air de la nuit rafraîchissait son visage moite de sueur.

Endal trotta devant lui sur le chemin pentu et inégal, telle une sombre silhouette de loup dans la lumière de la lune.

— *On se rapproche*, confirma-t-il, ses mots chuchotant dans l'esprit de Bastian. *Elle saigne.*

— *Elle saignera encore plus lorsque je l'aurai attrapée*, promit amèrement Bastian.

Le chien ne répondit pas.

L'épuisement rôdait autour de la conscience de l'homme, maintenu à l'écart par sa rage. La rage était tout. La rage et la fureur, qui couvraient un austère noyau de terreur. S'il ne récupérait pas ce collier...

Non, il trouverait la voleuse. Il remettrait la main sur le bijou. Il y avait eu trop de morts, trop de vies ruinées pour qu'il échoue.

Il tuerait cette vermine infâme.

La lune déclinait, n'était plus qu'un épais croissant difforme. Opalescent. Diabolique. Pas un nuage ne l'obscurcissait. Bastian frissonna et remonta le col de sa chemise sur son cou. Cet horrible spectre voyageait bien avec la lumière de la lune pour guider ses pas. L'heure de la lune. L'heure du spectre. L'heure des ombres sournoises, des spectres, des bandits, de tous ceux dont l'âme est obscurcie. Le chemin atteignit le sommet de la colline et s'aplanit.

— On va se remettre à courir.

Endal ne fit aucun commentaire mais allongea le pas en un lent bondissement.

Bastian courait, refusant d'admettre que la fatigue endolorissait ses membres. Le chemin était raboteux. Les ombres de la nuit se réunissaient dans les déclivités et les creux. L'intensité de sa colère et l'importance de sa peur s'amplifiaient à chacune de ses inspirations haletantes. *S'il ne l'attrapait pas...*

La route recommençait à descendre. Les arbres se firent plus grands et les ombres plus profondes. Il peinait à voir où il mettait les pieds, et pourtant il courait. Sa respiration était rauque et difficile, poumons et jambes lui brûlaient, et pourtant il courait.

— *Est-ce qu'on la rattrape ?* demanda-t-il à Endal.

Une chouette ulula.

— *Oui.*

Il voulait lui demander à quelle distance se trouvait le spectre, obtenir une réponse chiffrée, mais le chien n'entendait rien au système métrique.

— *Est-ce qu'on va la rejoindre ?* demanda-t-il alors.

— *Oui.*

— *Au lever du soleil ?*

— *Peut-être*, admit Endal.

Bastian se concentrait sur sa rage, sur son besoin de continuer à courir. Chaque pas, chaque respiration le rapprochait du spectre.

Le chemin cessa de descendre et la forêt se densifia, leur dissimulant le visage narquois de la lune. Les ombres étaient sombres et épaisses. Bastian trébuchait dans sa course, se cognant les pieds sur des pierres, éraflant ses bottes dans la poussière. La route lui était désormais invisible, presque intangible. Elle n'était plus qu'une étendue d'un noir à peine moins profond que celui de la forêt qui l'entourait.

— *Le carrefour*, dit Endal.

Bastian s'arrêta progressivement, et avala de longues goulées d'air. Des gouttes de sueur tombaient de son visage. Il eut toutes les peines du monde à discerner les pierres blanches qui indiquaient le croisement.

Il tendit le bras vers Endal qui s'approcha de lui dans la nuit.

— Sur quelle route est-elle ? demanda-t-il en cherchant à se calmer, tout en grattant gentiment le pelage rêche mais soyeux d'Endal. Dans quelle ville ?

— *Aucune ville.*

Un signal d'alarme se déclencha dans la poitrine de Bastian.

— Quoi ?

— *Elle prend la route qui mène aux créatures de feu.*

L'horreur lui serra la gorge. L'espace d'un instant, il fut incapable de respirer.

— *Non.*

— *Si*, fit le chien.

Bastian retira ses doigts du pelage d'Endal et repoussa l'animal. La peur lui donnait la force de courir de nouveau. *Vite. Plus vite.* Si elle donnait le collier aux salamandres...

Il trébucha sur la route sombre et accidentée avant de reprendre l'équilibre.

— *Endal, nous devons la rattraper avant qu'elle atteigne...*

Il trébucha de nouveau et s'écroula lourdement sur le sol ; l'impact vida l'air de ses poumons. Il releva la tête et chercha à reprendre son souffle.

— *Bastian.* (Endal était une ombre profonde dans les ténèbres, gémissant, collant sa truffe humide contre sa joue.) *Bas'.*

— Ça va, répondit-il d'une voix rauque. (Il cracha du sang dans la poussière et se releva avec un gros effort. Il chancela avant de recouvrer l'équilibre.) Ça va.

Il fit un pas, puis un deuxième, conscient de la présence d'Endal à ses côtés, invisible dans l'obscurité. L'inquiétude du chien lui effleurait silencieusement l'esprit.

Il se remit à courir lentement, maladroitement. La douleur n'importait pas. L'épuisement n'importait pas. Seul le collier importait. Il devait l'arracher au spectre avant qu'elle atteigne le repaire des salamandres.

Il se concentra sur le mouvement de ses pieds, l'un après l'autre, sur ses inspirations et ses expirations, sur le fait de courir aussi vite que possible. *Plus vite. Plus vite.* De longues minutes s'écoulèrent. Des heures. Le noir du ciel vira au gris. Endal était de moins en moins ombre, de plus en plus chien.

— Elle est encore loin ? demanda-t-il d'une voix éreintée.

Son pouls battait fort et vite dans sa gorge, et sa tête lui semblait étrangement légère. Il essuya les gouttes de sueur qui lui picotaient les yeux.

— *Toute proche. On l'attrapera bientôt.*

Bastian manquait de souffle pour répondre à voix haute.

— *Bien.*

Il s'efforça de lever les pieds, de bouger les jambes, de courir. Il attraperait le spectre.

Et lorsqu'il l'aurait, il la tuerait.

Chapitre 3

Melke atteignit la vallée dans la pâle lueur grise qui précédait l'aube. Les cauchemars qui n'avaient cessé de la hanter s'éloignaient. Elle avait survécu aux ténèbres, aux souvenirs.

La fatigue lui troublait la vue, mais même aveugle elle aurait su qu'elle était arrivée. Si les sons étaient normaux – le bégaiement endormi d'oiseaux découvrant une nouvelle journée, le bruissement des feuilles dans la brise –, l'odeur ne l'était pas. Il y avait un petit quelque chose d'inhabituel dans la fraîcheur matinale de l'air : une pointe épicée, un soupçon de soufre.

Les arbres se tenaient en retrait de l'étroite vallée, s'accrochant aux coteaux, comme s'ils redoutaient trop les salamandres. Une herbe épaisse recouvrait le fond du vallon. Des fleurs sauvages jaunes, blanches et roses attendaient les premiers rayons du soleil pour ouvrir leurs pétales légèrement refermés.

Ses yeux las confondirent le repaire des salamandres avec un affleurement de rochers, bosselés et irréguliers, tapis au milieu du vallon. Elle cligna des yeux, recommença, puis découvrit la véritable nature de l'ancre : une forteresse asymétrique, une structure inégale de roche rouge et de terre cuite. Elle semblait organique, construite sans plan ni réflexion.

Melke frissonna. Une salamandre adulte et sa progéniture se trouvaient à l'intérieur de cette haute enceinte rouge. Ainsi que Hantje, prisonnier des ténèbres et de la chaleur.

Le chemin qui traversait la plaine était envahi d'herbe ; seuls les humains les plus téméraires osaient approcher un repaire de salamandres. Ou les plus désespérés. L'herbe haute n'amointrissait pas la douleur dans ses pieds. Elle tressaillait à chaque pas, titubait régulièrement ; son souffle ne voulait plus franchir sa gorge. L'odeur de soufre se faisait plus forte, l'herbe moins épaisse.

L'aube parut lorsque Melke posa le pied sur la terre rouge qui entourait le repaire. Elle marqua une pause, à bout de forces, luttant pour ne pas tomber à genoux.

Elle laissa ses paupières se fermer et sa tête pendre lourdement.

— Lune, guide-moi, murmura-t-elle en se concentrant profondément.

Elle connut un instant de vertige et un début de nausée lorsque sa peau se retourna. Puis elle ouvrit les yeux en titubant et saisit l'air de ses mains malhabiles.

Elle pouvait *voir* ses mains.

Elle découvrit ses bras écorchés, nus et maculés de boue. Un pantalon crasseux, ensanglanté à un genou, et ses pieds... Les bandages qu'elle avait confectionnés à partir des manches de sa chemise étaient imbibés de sang.

La vue du sang empira les choses. Des larmes lui brûlaient les yeux et son souffle était saccadé.

Hantje. Aide-moi.

Elle se ressaisit en pensant à son frère. Ses pieds n'avaient pas d'importance, pas plus que la fatigue, tant qu'il continuait à vivre.

Melke ferma les yeux pour refouler ses larmes. Deux tours de collier cernaient son cou. À tâtons, elle chercha à en défaire l'attache. Ses doigts gourds et tremblants de fatigue manœuvraient lentement.

Le bijou glissa dans ses mains, frais. Les pierres recelaient les couleurs de la mer, des bleus profonds et des verts intenses, des gris cendrés et des teintes dorées. Cinquante, peut-être soixante larmes montées sur un délicat filigrane de métal sombre.

Melke inspira profondément. L'odeur lourde et épicée de la salamandre la prenait à la gorge. Elle redressa le menton.

— Salamandres, appela-t-elle.

La masse difforme de glaise rouge et de roches rugueuses la dominait de toute sa hauteur. Elle l'avait contournée deux jours plus tôt, lorsqu'elle était venue chercher Hantje. Elle n'avait vu aucune fenêtre, tout juste une demi-douzaine de fissures étroites et irrégulières et un fumier puant. Il ne lui avait fallu que quelques minutes pour faire le tour de l'ancre et se rendre compte qu'il n'y avait qu'une seule entrée.

Melke serra les doigts autour du collier.

— Salamandres, appela-t-elle de nouveau.

Elle approcha d'un pas douloureux. Puis d'un autre. Et d'un troisième.

— Salamandres !

Elle était désormais si proche de l'entrée que son souffle caressait le métal de la lourde porte.

Silence.

Melke jeta un regard affolé par-dessus son épaule. Les oiseaux s'étaient-ils tus à cause de l'arrivée du molosse et de son maître ?

La porte pivota vers l'intérieur et Melke recula maladroitement, le cœur battant la chamade. La panique la consumait de l'intérieur. Des yeux de lézard. Des yeux luisants dans lesquels paraissait brûler une flamme. La sensation d'une chose ni humaine ni animale, rien d'autre que... *autre*. Elle recula d'un autre pas involontaire, insouciant de la douleur.

— Ssss.

Des salamandres se massaient dans l'entrée, souples et gracieuses. Elles lui arrivaient à l'épaule ; leur peau était rouge sang, leurs yeux brûlants, et des crêtes épineuses hérissaient leur crâne.

— Tu as le collier-sss ? siffla la première d'entre elles.

Le chuintement des flammes perçait dans la voix de la créature.

Melke les compta dans les ténèbres de l'entrée. Quatre rejetons, pas encore à maturité. Leur mère n'était pas avec eux. Elle avait choisi de demeurer à l'intérieur, dans l'obscurité chaude de son antre.

Melke ravala la peur qui lui nouait la gorge. Elle s'efforça de respirer et inspira l'odeur vigoureuse des créatures.

— Je l'ai.

Les jeunes salamandres sifflèrent d'allégresse. Elles se rapprochèrent de l'entrée. Une chaleur intense émanait d'elles. La satisfaction sinueuse et la souplesse luisante de leur peau, les yeux de feu de lézard, la senteur étouffante, la proximité, la différence... La panique cognait fortement dans sa poitrine.

Melke tituba d'un nouveau pas en arrière. Elle serra fermement le collier dans sa main ; elle haletait, haletait pour rester sur place et ne pas prendre ses jambes à son cou.

— Où est mon frère ?

— Sssors-le, montre-le-nous-sss.

Melke ouvrit les mains.

— Ssss.

Un souffle d'air chaud, rempli d'excitation. Ce son fit se dresser les poils sur ses bras et sa nuque. Elle frissonna.

L'une des salamandres sortit de l'ombre de l'entrée. Melke put la voir tout entière, l'éventail acéré de sa crête, sa queue gracieuse et sinueuse ; elle cligna des yeux devant cette étrangeté. Une créature de légende. Ni lézarde ni humaine, autre chose.

La salamandre avait le port altier. Tout semblait humain – deux bras, deux jambes, la position verticale –, mais aucun humain ne pouvait se mouvoir avec cette grâce agile. La créature était jeune, pas encore à maturité. À l'âge adulte, elle la dépasserait, mais pour l'instant ses yeux étaient à hauteur des épaules de Melke. Elle était nue et asexuée, souple et assurée.

— Passse-le-moi.

Melke sentit la chaleur du souffle de la salamandre, et imagina sa peau se couvrir de cloques suite à ce contact.

— Non, répondit-elle dans un coassement sec. Donnez-moi mon frère.

La créature cligna paresseusement ses yeux lumineux. Des dents acérées et carnivores dessinèrent un sourire.

— Comme tu le sssouhaites.

L'entrée ténébreuse fut soudain désertée. Elle ne les avait ni vues ni entendues bouger, mais les autres jeunes salamandres avaient disparu.

Melke frissonna de nouveau, en dépit de la chaleur émanant de la peau de la salamandre. L'odeur de la créature s'engouffra dans sa gorge. Elle détourna les yeux et lutta pour respirer ; serrant fermement le collier, elle en apprécia la fraîcheur. L'espoir grandissait sous son sternum. *Hantje*.

La salamandre bâilla. À ce son, si humain et ordinaire, le cœur de Melke s'emballa de terreur. Son pouls lui martelait la gorge. *Idiotie. Détends-toi. Ce n'est qu'une enfant.*

Une enfant dangereuse. Une créature de feu, fille de cruauté, d'avarice et d'hédonisme. Mais pas une enfant en termes humains. Quel âge avait-elle ? Trente ans ? Quarante ? Les salamandres vivaient des siècles.

termes humains. Quel âge avait-elle ? Trente ans ? Quarante ? Les salamandres vivaient des siècles.

Durant une courte seconde la curiosité l'emporta sur la peur et Melke la regarda du coin de l'œil. Quel sexe choisirait-elle à l'âge adulte ?

Comme si elle avait senti son regard, la salamandre leva les paupières avec la vivacité d'un serpent. Ses yeux brûlants la dévisagèrent, brillant de férocité et d'intelligence. La créature bâilla de nouveau, dévoilant ses dents blanches et tranchantes. Son souffle dansa sur le bras nu de Melke, aussi chaud qu'une fournaise.

Elle n'avait pas entendu partir les autres salamandres mais les entendit revenir. Le son s'amplifiait lentement, une susurration de souffles sifflés, puis l'entrée fut de nouveau remplie. Les trois jeunes créatures rouge sang transportaient une forme molle et encombrante. Elle découvrit des cheveux bruns, une cape gris anthracite, une main ballante.

— Hantje !

Elle essaya d'avancer mais la salamandre lui barra le passage.

— Le collier.

Les yeux de la créature croisèrent une nouvelle fois les siens. Des flammes brûlaient dans ses iris rougeoyants. Elle tendait une main crochue.

Les salamandres déposèrent grossièrement Hantje par terre. Il gisait, parfaitement immobile, enveloppé de son manteau. Melke ne pouvait pas voir son visage.

Ses doigts ne se desserraient pas du collier.

— Est-il vivant ?

La salamandre émit un rire sifflant, dévoilant une nouvelle fois ses dents.

— Bien sssûr.

Melke ouvrit les mains. Le collier reposait dans ses paumes.

Il y eut un moment de silence, d'immobilité, d'attente et de chaleur, jusqu'à ce qu'elle laisse tomber l'objet dans la main de la salamandre.

La créature tressaillit légèrement, comme piquée par la froideur des pierres. Elle inspira profondément.

— Ahhh...

Elle se détourna d'un geste si fluide et prompt que Melke faillit ne pas s'en apercevoir. La porte piquetée de rouille se ferma dans un grand bruit grinçant et les salamandres disparurent.

— Hantje !

Il gisait immobile sur le sol.

Melke s'agenouilla et tira sur la cape qui l'enveloppait. Déchirée et crasseuse, elle empestait le coton brûlé. Il y avait une autre odeur, fétide. Une substance épaisse et méphitique formait une croûte sur le tissu. Les cheveux noirs et emmêlés de Hantje traînaient à même le sol poussiéreux. Son visage, lorsqu'elle le vit...

Sa gorge se serra. Des larmes salées lui emplirent les yeux et se mirent à rouler rapidement sur ses joues jusqu'à tomber dans sa bouche.

— Hantje...

Il était comme mort. Son visage était déformé par les boursouflures. Sous la suie et le sang, sa peau était couverte de bleus. Une brûlure profonde et crue lui déchirait la joue et la mâchoire ; la peau noire s'effritait sur les bords de la plaie. Sa bouche était tordue et ensanglantée, ses yeux trop enflés pour s'ouvrir.

Melke pencha la tête pour écouter sa respiration. Elle n'entendit rien.

— Hantje, murmura-t-elle. Je t'en supplie, Hantje, je t'en supplie, ne...

Des larmes chaudes coulèrent dans les cheveux de son frère et l'aveuglèrent alors qu'elle s'empressait maladroitement de dénouer la cape. Le coton puant et carbonisé s'étiola sous ses mains.

Elle dénuda la gorge de son frère et posa ses doigts tremblants sur sa peau, à la recherche du pouls.

— S'il te plaît, vis ! murmura-t-elle, suppliante. S'il te plaît, ne me laisse pas.

Un chien émit un aboiement rauque derrière elle. Elle se crispa de terreur, pivota rapidement sur les genoux. La peur étouffa son souffle comme son cri. La bête se tenait sur la poussière rouge, aussi grande qu'elle. Plus grande. Énorme.

Les larmes avaient déserté ses yeux. Son cœur battait à tout rompre. Elle découvrit des oreilles pointées, des poils de cou dressés, noirs et raides, et de pâles yeux de loup.

Melke tendit la main vers son couteau. Le molosse retroussa les babines, dévoilant des crocs acérés. Il fit un pas raide dans sa direction.

Chapitre 4

Bastian tituba avant de s'arrêter. Les premiers rayons de soleil caressaient la crête des collines. Il perçut ce signe comme un encouragement, même si la peur d'arriver trop tard lui tiraillait l'estomac.

— *C'est elle ?* demanda-t-il, haletant.

Son pouls lui martelait les oreilles.

Endal grogna.

— *Oui.*

Le spectre se tapissait au sol, comme l'ordure qu'elle était. Le corps d'un homme était étendu derrière elle. Elle regardait Endal de ses yeux écarquillés. Sa longue natte noire retombait en désordre. Son visage crasseux et écorché était zébré de sang et de boue.

La rage emplissait les poumons de Bastian et lui brouillait la vue. Elle nouait ses muscles et vibrait dans sa poitrine. Les yeux du spectre se tournèrent vers lui et elle se détourna en frémissant, trop lentement. Il la saisit par la peau du cou, empoignant simultanément sa chemise et ses cheveux tressés, puis il la remit sur pied sans ménagement.

— Où est-il ?

Il la secoua fermement.

Le spectre chercha à se libérer d'une ruade. Il la secoua de nouveau, plus violemment cette fois, et la fit tituber.

— Où est-il ?

Elle leva les yeux et le dévisagea effrontément.

— Où est quoi ?

Sa voix ne tremblait pas.

— Le collier, ignoble vermine.

Le spectre dressa légèrement le menton. Elle se laissait balancer entre ses mains et ne répondit rien.

— Où ? grogna-t-il en montrant les dents.

Elle chercha à lui faire lâcher prise, mais Bastian la secoua une troisième fois. Sa tête partit brutalement en arrière.

— Je ne l'ai pas, dit-elle d'une voix rauque.

La peur lui déchirait désormais la poitrine et il la poussa loin de lui. Il l'entendit expirer brusquement lorsqu'elle s'écroula de tout son poids.

— Qu'est-ce que tu en as fait ? Alors ?

Mais il connaissait la réponse avant même d'avoir posé la question.

Le spectre se redressa sur une main et détourna la tête. Ses yeux étaient tels des éclats de pierre grise, les yeux d'une créature sans âme.

— Je l'ai donné aux salamandres.

L'ampleur de la catastrophe sonna Bastian pendant plusieurs secondes. Autant l'avoir jeté par-dessus le bord du monde. Personne, aucun humain normal, aucun roi, aucune créature magique ne pourrait convaincre les salamandres de le lui rendre.

Il était aveugle et sourd. Il n'entendait rien. Ne voyait rien. Il était seulement conscient de l'horreur. Non. Ça ne pouvait pas arriver. C'était impossible. *Non.*

Il inspira de manière irrégulière et cligna des yeux. La vision lui revint, plus claire qu'auparavant, le son plus fort. Il vit un scarabée détalé sur la poussière, les noirs reflets de sa carapace. Il entendait le spectre prendre de courtes inspirations rapides. Il la voyait clairement sous l'éclairage de sa haine : les écorchures de sa peau pâle couverte de sang séché, les traces de boue et de poussière, les bandages crasseux et ensanglantés autour de ses pieds, la lueur froide de défi dans son regard.

Le spectre se releva avec difficulté.

— Sais-tu ce que tu as fait ? vociféra-t-il en serrant les poings. En as-tu la moindre idée ?

Elle leva le menton et se tint avec l'arrogance d'une reine, malgré ses haillons et la poussière qui la recouvrait.

— Tu nous as détruits.

La voix de Bastian était chargée de peur. Le spectre haussa légèrement les épaules.

— Sale...

Il s'empara de ses cheveux, mêlant ses doigts à la tresse malmenée. Il la serra fermement, lui montrant les dents... et ne put continuer. Il ne pouvait pas la cogner, la punir comme elle le méritait.

Elle. Plus petite, plus ténue et plus légère que lui. Une femme. Un spectre.

Bastian aperçut les traînées argentées que les larmes avaient laissées en roulant sur ses joues crasseuses.

Il cracha sur sa chemise déchirée, juste au-dessus du cœur, et le spectre tressaillit légèrement. Il tira un peu moins fort sur les cheveux ; le spectre tituba et manqua tomber. Elle redressa le menton plus haut encore en recouvrant l'équilibre. Elle se tenait fièrement devant lui, sans la moindre trace de repentir.

— Mes parents sont morts pour ce collier.

La voix de Bastian se perdit en prononçant ces mots.

Le spectre serra les lèvres. Elle haussa de nouveau les épaules, presque imperceptiblement.

Bastian eut le souffle coupé devant cette totale absence de remords ou de compassion. Il se retourna, incapable de respirer. Ses mains tremblaient d'envie de la cogner.

— Tu le voleras de nouveau, dit-il sèchement face à la prairie.

Le spectre ne répondit pas.

Il se retourna subitement en trébuchant presque, mais le spectre était toujours là, toujours visible. Elle s'agenouilla sur le sol, se pencha sur le corps gisant, et toucha le cou de l'homme du bout des doigts. Endal se tenait toujours derrière elle.

— Tu le voleras aux salamandres, insista Bastian, d'une voix plus forte.

Le spectre ne daigna pas tourner la tête.

— Non, répondit-elle platement.

— Si !

Il combla d'un pas la distance qui les séparait et s'empara de nouveau de sa tresse. Il lui tira la tête en arrière et la força à le regarder.

Elle ne détourna pas les yeux. Elle refusa en articulant chaque mot froidement et lentement.

— Rien de ce que tu pourras me faire ne me forcera à le revoler. *Rien.*

Il vit dans son regard, dans son expression, qu'elle ne mentait pas. Elle n'avait pas peur de lui, ne craignait pas sa taille, sa force, sa rage, sa haine. Pas plus qu'elle n'avait peur d'Endal, toujours derrière elle.

Bastian libéra ses cheveux.

Le spectre retourna s'occuper du corps et le congédia.

— Va-t'en.

Bastian se balança d'un pied sur l'autre. L'échec lui pesait tant qu'il tomba presque à la renverse. Sa vision périphérique était obscurcie par l'épuisement et le désespoir.

— On t'a payée cher ?

Sa voix était inarticulée, grinçante, à peine intelligible. La ferme. Ses parents. Tant de morts, tant de souffrances. Pour rien.

Les doigts sales du spectre s'enroulèrent, protecteurs, autour des cheveux noirs de l'homme.

— Oui. Va-t'en, laisse-nous.

Il resta interloqué un long moment avant de comprendre.

— Tu l'as échangé contre le collier.

Elle ne le regarda pas.

— C'était le prix à payer.

— Ton vol a coûté la vie de ma sœur !

La vie de Liana. Ou peut-être la sienne.

Rien n'indiqua que le spectre l'avait écouté ; elle consacrait toute son attention à l'homme à terre. Elle écarta gentiment les cheveux rabattus sur son visage.

Bastian détourna le regard des blessures de l'homme, de sa peau en lambeaux, carbonisée, des hématomes violacés, de ses yeux enflés et noircis.

— *Il est vivant ?* demanda-t-il à Endal.

Il sent la mort. Il n'en a plus pour longtemps.

— *Il sent la mort. Il n'en a plus pour longtemps.*

— Ton vol n'aura servi à rien, lança amèrement Bastian. Il est mourant.

Les doigts du spectre se resserrèrent sur les cheveux de l'homme. Elle répondit d'une voix ferme, refusant toujours de le regarder.

— Non. Il va vivre.

Bastian secoua la tête sans qu'elle le voie. Il fit un pas maladroit en arrière, s'écarta d'elle et secoua de nouveau la tête.

Endal gémit. Son anxiété pesa sur l'esprit de Bastian.

— *Les salamandres ont le collier, lui dit ce dernier. Nous arrivons trop tard.*

Bastian pressa la paume de ses mains contre ses yeux. Noir.

Endal aboya.

Bastian laissa retomber ses mains et rouvrit les yeux. Endal était face à la lourde porte de l'ancre des salamandres. Il aboya de nouveau, fortement, vainement.

— Non.

Le chien clabauda une nouvelle fois du fond de la gorge.

— Non ! Endal, arrête !

Bastian s'approcha rapidement de la porte d'un pas hésitant. Il saisit le collier de cuir du molosse et le tira en arrière.

Trop tard.

Le métal racla contre la pierre. Une vague de chaleur s'éleva dans sa direction et un goût de musc poivré lui obstrua la gorge. Il aperçut des ombres, une peau rouge et lustrée, des yeux flamboyants.

— Qui est-ce-sss ?

La salamandre était plus petite que lui, bien plus petite, et pourtant Bastian eut du mal à ne pas reculer. Son cœur battait la chamade, le poussait à s'enfuir. Endal geignit et se colla à la jambe de son maître.

Ce dernier avait lu les légendes. Il avait entendu des ménestrels parler des salamandres, avait vu les croquis de ceux qui avaient croisé ces créatures sans perdre la vie, mais la réalité n'avait rien à voir avec ce que l'on racontait. Le crâne bombé avec sa crête d'aiguilles, la mâchoire allongée et les narines en fentes, la bouche sans lèvres et les yeux... aussi brillants qu'un brasier.

Bastian peinait à respirer.

— Qui est-ce-sss ?

Les mots mouraient sur sa langue. Il était inutile de les prononcer, c'était sans espoir. Les salamandres ne rendaient jamais leurs trésors. Le collier était perdu.

Endal lui frotta la jambe en guise d'encouragement et gémit de nouveau.

Courage. Il se devait d'en avoir, pour sa sœur Liana. Il déglutit.

— Le collier qu'elle vous a donné. (Les mots se précipitaient désormais.) Je voudrais le récupérer. S'il vous plaît.

La salamandre émit un sifflement jubilatoire, semblable au bruit de la vapeur d'eau sortant d'une bouilloire. Une petite flammèche lui lécha la bouche.

— Et qu'as-tu à offrir en esssange ?

La bouche de Bastian s'assécha. La forte odeur de la peau de la créature l'étranglait. Le soufre lui brûlait les narines. Il n'avait ni pièces d'or ni bijoux, rien qui puisse satisfaire la salamandre. Sa chevalière en argent était trop ordinaire.

— Elle, répondit-il en désignant le spectre. (Du coin de l'œil, il la vit dresser la tête.) Je vous l'offre.

Le rire sifflant de la salamandre retentit une fois de plus. Elle étrécit les yeux de ravissement.

— Nous ne la voulons pas-sss, répliqua-t-elle.

Bastian inspira une courte goulée d'air chargé de soufre et de musc.

— Je n'ai rien d'autre à vous offrir.

Les yeux d'ambre clignèrent lentement. La créature sourit, dévoilant de petites dents fines et acérées.

— Tu es un mâle. Ssss...

Il avait entendu les histoires de tavernes, il avait ri et s'était ouvertement moqué ; maintenant, l'angoisse le prenait. Nul besoin qu'on lui explique ce que voulait dire la salamandre. La légende s'en était chargée. L'horreur.

Bastian frissonna. *Pour Liana.* La peur lui nouait l'estomac. La transpiration commençait à perler sur sa peau. Son poulx battait vite et fort dans ses oreilles.

— Non, fit-il d'une voix rauque. Je... Je ne peux pas.

La salamandre haussa les épaules d'une façon sinueuse.

— Alors le collier est à nous-sss.

Elle se détourna et retourna dans la chaleur de son antre.

— S'il vous plaît. (Il ravala sa fierté et supplia, les mains tendues vers la créature.) Je dois le récupérer. J'en ai besoin pour lever une malédiction.

La salamandre le regarda par-dessus son épaule. Elle cligna ses yeux brûlants dans sa direction, indifférente, et referma la porte.

Chapitre 5

Une malédiction. Melke serra entre ses doigts les cheveux emmêlés de Hantje. Qu'avait-elle fait à cet homme et à sa famille ?

Elle pensait qu'on ne faisait du mal qu'à elle seule. Elle avait volé, franchi une limite enfouie dans son esprit qu'elle s'était juré de ne jamais dépasser. Elle était devenue la créature qu'elle avait toujours refusé d'être. Un spectre. Une voleuse.

Si ses actes menaient cet homme à sa perte, si quiconque mourait par sa faute...

Elle sentit le pouls de Hantje. *Vis. Fais que ce sacrifice ne soit pas inutile.*

L'homme se rapprocha d'elle. Melke se raidit, la tête toujours inclinée.

— Il est comme mort.

Elle le savait déjà, à la manière dont le pouls de Hantje faiblissait. Elle secoua la tête. Son chagrin était trop grand, sa honte trop profonde pour qu'elle puisse admettre qu'il avait raison.

— Eh si !

L'homme la saisit par la peau du cou, lui renversant brutalement la tête en arrière pour la forcer à croiser son regard.

Melke s'efforça de ne pas lui montrer le moindre signe de faiblesse. Le visage de l'homme était aussi sévère et brutal que celui des mercenaires qu'elle avait vus sur les postes-frontières du Nord. Il voulait lui faire mal. Cela se voyait à la moue qu'il arborait et aux sillons étroits qui cerclaient sa bouche, ainsi qu'au gonflement de ses narines.

— Je lui rendrai la vie si tu me rends le collier.

Derrière la haine de son intonation, elle perçut la sincérité de ses propos.

— Comment ?

— Une guérisseuse.

Elle le dévisagea. Une guérisseuse. Une chance de survie pour Hantje.

Quel était le prix de la vie de son frère ? Devrait-elle payer de la sienne ? Hantje avait essayé, et il avait échoué. Comment pourrait-elle espérer réussir ?

Melke répondit à mots choisis, le plus honnêtement possible :

— Les salamandres... Je ne pense pas qu'il soit possible de leur dérober quoi que ce soit. Même un spectre ne peut pas y arriver.

L'homme accentua le pincement sur sa nuque.

— Si tu veux le voir vivre, tu n'as pas le choix !

— Mon frère a essayé, dit-elle d'une voix fluette légèrement essoufflée. (*Entendait-il sa douleur ?*) Tu vois le résultat.

Il siffla entre ses dents et la relâcha subitement, le visage déformé par le dégoût.

— Un autre spectre, lança-t-il avant de cracher aux pieds de Hantje. Tu nous as détruits à cause d'un sale voleur, un rebut puant !

Il serra les poings, dévoila ses dents sous l'effet de la colère. Elle lut dans ses yeux qu'il était à deux doigts de devenir violent. Il voulait la blesser comme elle l'avait blessé.

Je suis désolée, voulut-elle lui dire, mais la maladresse de ces mots l'en empêcha. Aucune excuse ne pourrait suffire. Elle détourna les yeux pour ne plus contempler sa fureur. *Je n'avais pas l'intention de te faire du tort, ce n'était pas le but.*

Elle caressa légèrement les cheveux de Hantje. Combien de temps vivrait-il ? Combien de minutes, combien d'heures avant qu'il l'abandonne ?

— Si ma sœur meurt, je te tuerai, menaça l'homme d'une voix chargée d'émotion.

Si quelqu'un meurt par ma faute, je ne voudrai plus vivre.

Elle posa les doigts sur la peau ensanglantée, contusionnée et brûlée de son frère. La vie était si précieuse, si

fragile, si facilement ôtée. Si Hantje ne survivait pas, si la sœur de cet homme mourait...

Je ne voudrai plus vivre.

— Je vais essayer, souffla-t-elle.

L'homme ne répondit pas. Elle tourna la tête pour le regarder ; il était immense, le visage froid comme la pierre. La lumière de l'aube donnait à ses yeux une lueur étrange. L'énorme molosse noir se tenait à ses côtés.

— Je vais essayer, répéta-t-elle. (Mieux valait mourir que de vivre sans Hantje, ou avec le sang de quelqu'un d'autre sur les mains.) Amène-nous chez la guérisseuse et je ferai de mon mieux pour récupérer le collier.

— De ton mieux, railla-t-il avec un rictus. Et qu'est-ce que ça vaut, spectre ?

Le mépris de l'homme était aussi sec et piquant qu'une gifle. Melke redressa le menton et croisa son regard.

— Si j'ai la moindre chance de récupérer le collier, je la saisirai ! Je te donne ma parole d'honneur.

— Toi ! rétorqua-t-il dans un éclat de rire. Horrible vermine, tu n'as aucun honneur.

Il avait raison, elle n'en avait pas. Elle n'était qu'un spectre doublé d'une voleuse. Elle ne valait rien, elle n'était rien. Elle redressa encore un peu plus la tête.

— Je t'ai donné ma parole, donne-moi la tienne.

Il ne lui faisait pas confiance, elle le voyait dans ses yeux, verts et froids comme l'océan. Il serra les lèvres. Le pesant silence rendait le chant des oiseaux et le murmure des insectes assourdissants. Il serra si fort les poings que ses phalanges blanchirent, puis il se détendit.

— Je te donne ma parole d'honneur, *spectre*.

Chapitre 6

Bastian poussa la porte de l'auberge puis, trouvant qu'elle ne pivotait pas assez vite, l'ouvrit d'un coup d'épaule. Il s'arrêta quelques instants à l'intérieur, respirant lourdement. À cette heure matinale, la grande pièce était presque déserte : seule une serveuse nettoyait les dalles du sol à grande eau. L'odeur rance de bière renversée était la bienvenue, infiniment plus humaine que la senteur poivrée des salamandres.

La fille interrompit son ménage. Elle secoua ses cheveux couleur sable et lui sourit.

— Bonjour.

— Où est Ronsard ?

— Aux écuries. Voulez-vous une bière ? Je peux...

Bastian ressortit de la pièce. La vieille porte de chêne claqua contre le mur et trembla sur ses gonds. Il contourna le bâtiment à grands pas, ses bottes glissant sur les pavés ronds de la rue. Une odeur de pain frais se mêlait à celle, habituelle, des eaux usées de la ville. La faim lui tirait l'estomac.

— Ronsard ! cria-t-il en pénétrant dans les écuries de l'auberge.

Un groupe de moineaux cessa de picorer et s'envola en entendant sa voix. Le valet d'écurie, occupé à balayer la paille, leva la tête.

Ronsard sortit d'une stalle ouverte. L'aubergiste était un homme bien charpenté, engraisé par une nourriture et une fortune abondantes. La jovialité lui plissait le visage mais son sourire ne se reflétait que rarement dans ses yeux.

— Bastian. Bonjour.

— J'ai besoin de louer un cheval et une charrette, répondit Bastian sans se soucier des formules de politesse.

Chacun de ses muscles tremblait de tension et de fatigue.

— Bien sûr, bien sûr.

Ronsard sourit et acquiesça en joignant les mains. Il n'esquissa pas le moindre geste en direction d'un cheval ou d'une charrette.

Bastian refoula son envie de lui hurler dessus, de le secouer comme il l'avait fait avec le spectre.

— Je suis pressé.

— Bien sûr, répéta Ronsard sans se départir de son sourire. Un cheval et une charrette pour Bastian sal Vere, ordonna-t-il au lad.

Se faisait-il des idées en pensant qu'il y avait eu une pointe d'ironie dans la façon dont Ronsard avait prononcé les mots *sal Vere* ? Bastian secoua la tête, trop épuisé pour y réfléchir.

— Vite ! pressa l'aubergiste en claquant des mains.

L'estomac de Bastian se tordit de nouveau sous l'effet de la faim.

— Avec quelques tranches de pain, si tu en as. Et de l'eau.

— Bien sûr, acquiesça Ronsard. Excuse-moi.

Il parlait d'une voix douce et polie.

Bastian le regarda traverser l'écurie pour rejoindre la cuisine. Il serra les dents et détourna les yeux. La lenteur exagérée de l'homme l'irritait.

Il s'adossa au mur, les bras serrés sur la poitrine, et resta immobile à contempler le lad harnacher une jument rouanne à une carriole. Les pierres irrégulières lui rentraient dans les épaules. La voix de Ronsard lui parvenait depuis la fenêtre de la cuisine : il ordonnait à quelqu'un de sortir deux tranches de pain de la réserve et de remplir rapidement des outres d'eau.

— Et où est ton gros chien noir ?

Bastian tourna la tête.

Le garçon, qui partageait le sourire hypocrite de son père, revenait visiblement de balade.

— On ne te voit jamais sans lui.

— Il est occupé, répondit sèchement Bastian.

Il surveille des spectres. Il se focalisa de nouveau sur le lad. *Allez, dépêche-toi donc.*

Le fils de l'aubergiste s'adossa au mur à côté de Bastian.

— Les femmes..., dit-il. Elles causent plus de problèmes qu'elles ne le méritent, tu ne trouves pas ?

Bastian grogna en s'écartant du mur.

— C'est prêt ? demanda-t-il au lad.

Ce dernier hocha la tête.

Une serveuse déboula de la cuisine, les joues rouges et le souffle court, apportant deux tranches de pain et plusieurs outres d'eau bien remplies. Ronsard la suivait de son allure nonchalante.

Bastian ravala sa fierté.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, dit-il en retirant sa chevalière. Je te paierai en revenant. Prends ça en attendant.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit gentiment Ronsard, toujours le sourire aux lèvres. Je crois en la parole d'un sal Vere.

— Prends-la, insista Bastian d'une voix implacable.

Je ne suis pas un mendiant et je n'ai pas besoin de ta charité.

Le sourire de Ronsard ne changea pas.

— Si tu insistes..., dit-il alors que Bastian déposait la bague dans sa paume lisse.

Bastian se hissa dans la carriole.

— Bonne journée, lança-t-il en s'inclinant élégamment devant l'aubergiste et son fils.

— Bonne journée, entendit-il en réponse. (Puis, alors que cheval et carrioles s'éloignaient, une voix à peine audible ajouta :) Seigneur sal Vere.

Bastian ignora ces mots. Il n'était pas sûr de savoir qui les avait prononcés mais n'en avait cure.

Sa main lui semblait nue et légère sans la bague. Une marque blanche indiquait l'endroit où s'était trouvé le large anneau. La chevalière avait appartenu à son père, et au père de son père. C'était le dernier objet de valeur qu'il possédait, plus précieux à cause des gens qui l'avaient porté que de la valeur intrinsèque de l'argent à partir duquel il avait été façonné. Encore une chose à ajouter sur l'ardoise du spectre.

Bastian regarda derrière lui. La voleuse était assise, jambes croisées, à même les planches inconfortables de la carriole, tenant la main de l'homme dans la sienne. Son frère, avait-elle dit. Un spectre, tout comme elle. Un voleur. Elle ne regardait pas la route, ni ne fermait les yeux pour dormir, bien qu'elle soit sans doute aussi fatiguée que lui. Elle se contentait d'observer le visage de son frère, de lui tenir la main, et de faire couler de temps à autre un mince filet d'eau entre ses lèvres craquelées.

Ils partageaient les mêmes cheveux noirs et la même pâleur, les mêmes cœurs de voleurs. La même vermine.

Bastian serra les mâchoires et regarda de nouveau droit devant lui. Elle n'avait aucune intention de braver l'ancre des salamandres. Une fois son frère soigné, elle disparaîtrait dans la nuit.

C'était compter sans Endal.

Bastian eut un sourire sinistre. Elle serait morte avant de trahir leur marché.

Conclure un marché avec un spectre. Fallait-il être fou...

La route était aussi interminable qu'elle l'avait été en pleine nuit. La lumière du jour ne la raccourcissait nullement. Il était presque aussi impatient d'être rentré qu'il l'avait été d'attraper ce spectre. Liana avait passé la nuit toute seule, sans protection. Il était inutile de se dire que la ferme n'avait rien pour attirer les loups ou les brigands ; inutile de se répéter que Liana était quelqu'un de sensé, qu'elle aurait verrouillé la porte ; inutile de se pencher sur le siège, comme si sa nervosité silencieuse pouvait faire avancer le cheval plus vite.

L'air était lourd, chargé d'humidité. Des nuages d'orage s'amoncelaient au loin, de plus en plus haut. La carriole faisait de brutales embardées sur les aspérités de la route. Bastian ressentait chaque secousse jusque dans les os. Les vieillards devaient ressentir des douleurs similaires. Il se frotta le visage. Une barbe de plusieurs jours lui couvrait les joues et le menton, et la fatigue lui donnait l'impression d'avoir du sable plein les yeux.

Le pain lui avait rempli l'estomac. Il en avait profité pour nourrir Endal, ainsi que le spectre. *Encore une chose que tu me dois, spectre.* Deux outres vides gisaient dans la carriole, deux autres se répandaient à chaque nouvelle secousse. Il avait veillé à ne pas boire dans les mêmes que le spectre. Il vomirait sûrement s'il posait les lèvres sur le même goulot qu'elle.

Ils atteignirent enfin la rivière en fin d'après-midi. Bastian poussa le cheval à avancer. Ses oreilles tressaillirent lorsqu'il entreprit à contrecœur la traversée du pont étroit. Le bois gauchi craquait sous les roues de la carriole.

L'eau moussante de la rivière confluée par les pluies coulait lentement. Bastian fit le moue. Le spectre avait-il un le

L'eau marron de la rivière gonflée par les pluies coulait lentement. Bastian fit la moue. Le spectre avait-il vu la différence entre les plaines verdoyantes qu'ils venaient de traverser et la sécheresse parcheminée de la ferme ? Il n'avait pas plu à Vere. Du moins, pas cette année. La terre était dure et craquelée, l'herbe incolore.

Il eut envie d'arrêter la carriole et d'en expulser le spectre, de la mettre à genoux et de lui faire littéralement mordre la poussière. *Voilà ce que tu nous as fait*, voulait-il crier. *Nous n'aurons plus jamais de pluie désormais.*

Il laissa le cheval poursuivre sa marche. La chaleur montait de la terre desséchée. Les pousses d'herbe assoiffée cassaient sèchement sous les roues de la carriole, qui soulevaient derrière elles des nuages de poussière. L'air n'était plus humide, mais sec. Une sécheresse de désert, une sécheresse de fournaise. Une sécheresse telle qu'elle lui piquait le nez et la gorge. Plus aucun nuage ne parsemait le ciel à cet endroit.

À chaque pas du cheval, à chaque nouveau tour de roues, son fardeau se faisait plus lourd. Les arbres mourants, l'herbe calcinée, les quelques animaux affamés... tout lui pesait tant qu'il se mit à penser que le siège de la carriole finirait par ployer sous le poids de sa responsabilité, de son échec. *Et lorsque le psaron viendra et que je reconnaitrai mon échec, quel poids pèsera sur moi ? M'enfoncerai-je dans le sol ? La terre se refermera-t-elle sur moi ? Reposerai-je dans ma tombe sans qu'on ait eu besoin de la creuser ?*

— Endal.

Il jeta un œil par-dessus son épaule en direction de l'endroit où le chien dormait. Étendu comme il l'était, il semblait presque aussi grand que le spectre mâle.

— *Endal, réveille-toi.*

Le molosse entrouvrit les yeux.

— *Nous sommes arrivés.*

Le chien eut un profond bâillement qui dévoila des dents aussi acérées que celles d'une salamandre. Sa queue cogna une fois contre le bois.

— *Tu veux bien aller prévenir Liana que nous sommes de retour ?* (Les mots étaient silencieux.) *Et t'assurer que tout va bien.*

Endal se leva et s'ébroua, perdant bon nombre de poils noirs. Le spectre regardait la scène d'un air méfiant. Elle protégea de la main le visage de son frère. *Crains-le*, voulait lui dire Bastian. *Il a moins de retenue que moi.*

Le chien s'étira et se secoua de nouveau. Ses membres étaient toujours engourdis lorsqu'il sauta de la carriole. Il paraissait plus noir encore sur l'herbe blanchie par le soleil.

Bastian le regarda courir et se sentit épuisé. Il voulait arracher ses vêtements et s'écrouler de fatigue sur son matelas, dormir un nombre d'heures incalculable et se réveiller pour retrouver le collier à sa place, dans le coffre caché sous son lit.

Le spectre était venu dans sa chambre. Elle avait parcouru sa maison. Elle était entrée sans y être invitée, avait volé et avait tout gâché. Bastian ne pouvait plus la regarder. Le dégoût l'emplissait, comme le sang et l'air qui le parcouraient. Il le sentait filtrer par chaque pore de sa peau, par chaque fibre de son corps. Il voulait la voir à genoux. Il voulait voir des larmes dans ses yeux. Il voulait la voir supplier, implorer son pardon, se rabaisser devant lui. Il voulait qu'elle eût une conscience, une âme et un cœur.

Autant vouloir m'envoler. Elle était un spectre. Elle n'avait ni conscience, ni cœur, ni âme, ni honneur. Elle n'était que ténèbres.

La ferme était en vue à présent, coincée entre une prairie clairsemée et une légère colline. Des arbres morts. *La maison.* Il la vit un instant avec des yeux étrangers, comme le spectre la voyait sans doute, et il pinça les lèvres. Autrefois, la ferme avait été prospère, c'était une évidence. La taille de la bâtisse, les pignons et les maçonneries ornementales, les nombreuses fenêtres... Tout indiquait une richesse certaine. Mais la plupart des chambres à haut plafond étaient à présent tombées en décrépitude. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres et les vitres étaient fissurées. La peinture s'écaillait, laissant le bois nu. La grande demeure serait bientôt en ruine.

Quels mots le spectre pourrait-il bien employer pour la définir ? Miteuse ? Pitoyable ? Un nœud aussi gros qu'un poing s'était formé dans la poitrine de Bastian ; il regarda derrière lui. Le spectre n'observait plus le visage de son frère, mais la vieille ferme. Ses traits n'exprimaient aucun sentiment.

L'aboïement d'Endal lui fit tourner la tête. Liana se tenait dans l'embrasement de la porte de la cuisine. Ses cheveux brillaient d'un blanc doré sous les rayons du soleil.

La haine qui écrasait la poitrine de Bastian s'évanouit. Ses yeux humides le piquèrent et il battit des paupières. *La fatigue*, se dit-il.

Endal aboya une nouvelle fois ; sa queue effectuait d'amples battements. Liana souleva sa jupe et traversa en

courant le terrain poussiéreux.

— Ho ! fit Bastian.

Obéissant, le cheval s'arrêta et son cavalier jeta les rênes de côté. Il descendit d'un bond de la carriole.

— Bastian !

Il serra sa sœur dans ses bras et la souleva du sol.

— Tout va bien ? demanda-t-il brusquement.

Il lui embrassa les cheveux et inhala leur odeur de romarin.

— Oui.

Les bras de Liana s'enroulaient chaudement autour du cou de son frère.

— Je m'inquiétais...

— Je vais bien, Bastian.

Il ferma les yeux et la serra plus fort encore. Elle était comme une enfant dans ses bras.

— Tu as pu le récupérer ? demanda-t-elle d'une voix tremblante d'anxiété.

Bastian rouvrit les yeux.

— Bastian ?

Il reposa délicatement Liana et la relâcha. Il ignore le spectre.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui.

Elle était aussi jolie que leur mère l'avait été, aussi fragile, aussi facile à briser. Bastian la regarda, contempla la pâle blondeur de ses cheveux et la beauté délicate de son visage. Il se dit qu'il pourrait pardonner au spectre si Liana était sauvée.

— Bastian, qui est-ce ? l'interrogea-t-elle à voix basse.

Il se retourna vers la carriole et fut surpris du contraste existant entre le spectre et sa sœur. Cela allait bien au-delà de la couleur des cheveux, de la taille, des marques du voyage opposées à la propreté. Il s'agissait du contraste entre doux et dur, entre ouvert et fermé, entre lumière et ténèbres. Liana avait une bouche pour rire et un cœur pour aimer. Elle avait une douceur et une innocence dont le spectre manquait cruellement.

— Voilà le spectre, dit-il d'une voix terne.

— Oh.

Liana jeta un regard dans la direction du spectre, assise dans la poussière avec son air hautain.

— Liana.

Il attendit qu'elle se retourne vers lui, les yeux brûlant d'une question muette. Il dégagea de son front une mèche de cheveux lumineux.

— Liana, le spectre a donné le collier aux salamandres.

Il avait parlé calmement, ce qui n'empêcha pas Liana de vaciller comme s'il l'avait frappée. Son visage blêmit subitement.

— Non..., murmura-t-elle.

— Si.

Elle secoua la tête et il vit dans ses yeux l'horreur que lui-même ressentait. Sa rage et sa haine revinrent subitement. Il devrait tuer le spectre pour avoir fait naître un tel air de panique sur le visage de Liana. Il la tuerait si elle souffrait.

— Liana... (Il lui caressa les cheveux d'une main qu'il rêvait de serrer en poing.) Il y a peut-être encore une chance de récupérer le collier. Le spectre va essayer, à condition que nous sauvions son frère.

— Son frère ?

Liana lança un nouveau regard perçant mais inquiet au spectre.

— Il est dans la carriole. Il est... salement blessé.

Liana déglutit. Il vit les muscles de sa gorge se contracter, constata son hésitation et son incertitude, prit conscience de sa peur et – dans la manière dont elle serrait les lèvres – de sa détermination.

— Je peux y arriver.

Bastian l'observa. Trop jeune. Trop fragile. Et pourtant, elle était leur seul espoir.

Il laissa retomber sa main et fit face à la carriole.

— Descends, ordonna-t-il au spectre.

Elle le toisa derrière son nez sale et écorché et finit par se lever. Elle ne semblait pas le moins du monde intimidée. Bastian grinça des dents. La colère lui brûlait les joues. Il serra les poings.

Lentement, le spectre descendit de la carriole. Elle ne laissa rien paraître lorsque ses pieds bandés touchèrent le sol. Elle pinça légèrement les lèvres mais n'émit aucune plainte.

Curieusement, cela décupla la colère de Bastian. Si elle avait grimacé ou gémit, si des larmes lui étaient montées aux yeux, il aurait pu la détester moins.

— Endal, appela-t-il d'une voix sèche.

— *Oui ?*

Le chien était assis à côté de Liana. Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Tu ne quitteras pas le spectre d'une semelle. Tu ne dois pas la perdre de vue. Tu as compris ?

— *Oui.*

— Si elle cherche à partir, mords-la. Si elle devient invisible, mords-la.

Le spectre demeurait impassible, comme si elle n'avait pas entendu un seul mot.

— Et si elle essaie de faire du mal à Liana, tu as ma bénédiction pour la tuer.

Le spectre croisa son regard. Elle ne semblait pas intimidée, mais presque amusée.

La rage échaudait la peau de Bastian. Pensait-elle qu'il s'agissait de paroles en l'air ? Il se rapprocha d'elle, trop près, la forçant à reculer d'un pas.

— Je parle aux chiens, lui expliqua-t-il. Endal comprend parfaitement ce que je dis.

Le spectre ne répondit rien. Elle ne cilla pas.

— Et si tu fais du mal à ma sœur et qu'Endal ne parvient pas à te tuer, fais-moi confiance pour m'en charger moi-même.

Elle s'obstina à garder le silence et à n'afficher aucune expression.

— Tu as compris ?

Elle le laissa languir deux battements de cœur avant de répondre d'une voix sans émotion.

— *Oui.*

Bastian lui tourna le dos avant de succomber à la tentation de la gifler.

— On va l'installer en bas, annonça-t-il en désignant le blessé, comme si chaque pièce était encore habitable. Je vais le transporter pendant que tu fais le lit.

— Laisse-moi l'observer avant, répondit doucement Liana. (Elle avança jusqu'au hayon de la carriole, évitant soigneusement de passer près du spectre.) Je dois...

Elle resta immobile et silencieuse pendant quelques instants ; ses lèvres continuaient à dessiner des mots. Puis elle porta une main à sa bouche et regarda Bastian avec des yeux écarquillés et affligés.

— C'est un spectre, lui aussi, lâcha-t-il platement. Il a essayé de voler les salamandres et c'est sa punition. Il mérite bien ses blessures.

Liana secoua la tête, la main toujours devant la bouche. Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Ce n'est qu'un spectre, lança sévèrement Bastian. Il ne mérite pas de compassion.

Il eut l'impression de voir la voleuse bouger. Il la regarda mais elle était parfaitement immobile. Son visage était indéchiffrable, comme taillé dans le marbre. Seule une certaine antipathie transparaisait dans ses yeux.

— Où est la guérisseuse ? demanda-t-elle d'une voix froide.

Il la fit mariner, comme elle l'avait fait plus tôt. Deux battements de cœur, puis trois.

— Il s'agit de ma sœur.

Le spectre la regarda rapidement avant de se retourner vers Bastian.

Oui, voulait-il ajouter. *Cette sœur que tu laisses mourir.* Ces mots ne feraient que bouleverser un peu plus Liana, il se garda donc de les prononcer, sans pour autant chercher à dissimuler sa haine. Il voulait que le spectre puisse la lire sur son visage.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Liana.

Bastian tourna précipitamment la tête. Il ne voulait pas connaître le nom de ce spectre, d'aucun des deux spectres.

— Il est inutile...

Mais Liana le dévisageait avec des yeux pleins de larmes et il ravala la fin de sa phrase.

— Hantje, répondit le spectre.

Liana hocha la tête.

— *Amenez-le à l'intérieur*

Chapitre 7

La grande chambre à coucher était presque vide ; l'odeur qui y régnait semblait indiquer que personne n'y avait vécu depuis longtemps. Elle avait la même apparence de grandeur déchuë que le reste de la maison. Les murs et le haut plafond étaient recouverts d'un bois sombre au grain fin, et la cheminée était large et profonde ; en revanche, le tapis était élimé et délavé et portait les traces de meubles aujourd'hui disparus. La haute voûte d'une fenêtre laissait pénétrer une lumière sombre, mais la plupart de ses carreaux en losange étaient fissurés ; les rideaux qui l'entouraient avaient perdu de leur éclat et étaient désormais d'une horrible couleur rosée, maculée et fade.

Le chien était couché sur le sol et ne la quittait pas des yeux. Melke se détourna de ce regard perturbant. Elle se força à ramasser les bougies pour les placer dans le chandelier, tâche qu'elle s'était imposée d'elle-même. Elles étaient faites de suif, pas de cire d'abeille. Des bougies de paysans.

Elle fit jaillir une étincelle d'un briquet à amadou aussi terni que les bougeoirs et regarda du coin de l'œil l'homme déposer Hantje sur la couche. Il recula d'un pas et s'essuya les mains sur son pantalon, une moue dégoûtée sur le visage.

La fille se pencha sur le lit, une paire de ciseaux à la main, et entreprit de découper les lambeaux carbonisés de la chemise de Hantje.

— Laisse-moi faire, ordonna l'homme d'un ton qui n'admettait pas de discussion. (Il tendit la main.) Tu ne devrais pas...

La fille n'abandonna pas les ciseaux.

— Pousse-toi, Bastian.

Melke fit jaillir une nouvelle étincelle. Les fins copeaux de bois commencèrent à brûler.

— Je ne veux pas que tu...

— Pousse-toi, Bastian.

Elle embrasa à la flamme un morceau de papier entortillé.

— Je ne veux pas que tu le voies, c'est indécent.

Melke porta le papier enflammé à la première bougie, les doigts tremblants de fatigue.

— Si je dois le guérir, il faut que je le voie.

La fille continuait à découper la chemise de Hantje, dénudant sa poitrine.

Melke alluma une, puis deux autres bougies. Les mèches s'embrasaient lentement, comme à contrecœur.

L'homme ferma les yeux. Ses narines se pinçaient lorsqu'il inspirait.

— Liana...

— Je vais le faire, intervint Melke.

Elle avait nagé suffisamment de fois avec Hantje pour ne pas être choquée par sa nudité.

— Merci, mais je dois m'en charger, répondit doucement mais fermement la fille. Nous allons avoir besoin d'eau chaude. Bastian, peux-tu aller en chercher, s'il te plaît ?

Il lui jeta un regard glacial. Melke détourna les yeux. Elle alluma les dernières bougies. L'homme sortit de la chambre à grands pas, emportant avec lui son humeur noire. La fille découpa les restes calcinés de la manche gauche de Hantje, du poignet jusqu'à l'épaule.

Melke apporta le chandelier auprès du large lit, s'appliquant à ne pas boiter. Elle le déposa sur la table de chevet. Les flammes illuminèrent le visage du jeune homme, dévoilant des brûlures noircies et boursoufflées. Ses paupières contusionnées semblaient trop enflées pour pouvoir s'ouvrir.

Elle déglutit. Sa voix eut du mal à franchir sa gorge nouée.

— Que puis-je faire pour t'aider ?

La fille leva les yeux. Elle était sans aucun doute trop jeune pour être guérisseuse.

— Peux-tu écarter les vêtements à mesure que je coupe ?

Comme l'homme, elle parlait avec l'accent de Bresse. Les intonations gutturales correspondaient à la personnalité

et à la colère du garçon, mais semblaient incongrues dans la bouche d'une fille si délicate et jolie.

Melke acquiesça. Elle fit quelques pas maladroits et douloureux pour se mettre à son côté. Le molosse leva le museau pour la regarder faire. Elle crut voir le pelage noir se hérissier sur son échine.

Elle savait que sa peau était grise de poussière et que ses vêtements déchirés et crasseux sentaient la sueur, mais la fille ne parut pas le remarquer.

— Je m'appelle Liana, dit-elle sans lever les yeux de son ouvrage. Et toi ?

Cet accès inattendu de courtoisie fit monter des larmes ridicules aux yeux de Melke. Elle s'efforça de les contenir.

— Melke, répondit-elle sèchement.

— Et c'est ton frère ?

— Oui.

La réponse sortit brutalement mais elle était sur le point de craquer et ne voulait pas montrer son chagrin à cette fille. « *Ne leur dévoile jamais tes faiblesses, disait maman, pour qu'ils ne puissent jamais te sentir vulnérable.* »

Pourtant, alors que les vêtements de Hantje étaient détachés de son corps, les larmes montèrent, en dépit de tous ses efforts. Elles perlèrent au coin de ses yeux et roulèrent sur ses joues, chaudes et silencieuses.

Si Liana les aperçut, elle n'en laissa rien voir.

Des bleus parsemaient la peau de Hantje, marbrures gigantesques et livides couvertes de brûlures. Les pires se trouvaient sur ses bras et ses mains, là où la peau noire s'écaillait ; il avait sans doute essayé de se protéger le visage des flammes des salamandres. Sous les brûlures et les hématomes se trouvaient d'autres blessures encore. Ses deux jambes étaient brisées. Même si elle n'était pas guérisseuse, Melke voyait bien que leur forme n'était pas normale. Hantje émit de petits gémissements, comme un animal en détresse, lorsque Liana tâta précautionneusement les os. Les larmes silencieuses de Melke affluèrent. Chaque inspiration amenait un sanglot, dévoilant sa faiblesse à la fille.

— Je peux guérir ces blessures, annonça Liana d'une voix douce, sans toutefois relever la tête.

La peine nouait la gorge de Melke.

— Merci, murmura-t-elle.

Liana décela également quelques côtes cassées, ainsi que certains os du poignet. Ces fractures étaient moins sérieuses.

La fille reposa les ciseaux et couvrit Hantje d'un drap de lin maintes fois rapiécé. Elle toucha légèrement la brûlure sur sa joue et se pencha pour observer ses paupières tuméfiées.

— Sais-tu quand il a subi ces blessures ? demanda Liana en prenant le pouls à la gorge de son patient.

— Je pense que cela fait quatre jours aujourd'hui, mais je... je ne sais pas.

Liana se redressa. Elle dévisagea Melke. Encore une fois, elle sembla ne pas remarquer les larmes sur son visage.

— Il y a une infection, bien plus dangereuse que les fractures. Tu comprends ?

Sa voix claire et assurée et son regard inflexible étaient en décalage avec son âge. Ce n'était qu'une fille, douce et jolie, mais elle s'exprimait comme une femme, comme une guérisseuse sûre de son talent.

— Je comprends, répondit Melke.

Liana se pencha au sol et palpa la cape crasseuse. Elle saisit un lambeau de la chemise de Hantje et le porta à son nez.

— Je crois...

Elle redressa la tête.

Melke savait que l'immonde substance qui recouvrait les vêtements, la peau, les cheveux de Hantje n'était pas de la boue.

— Elles lui ont déféqué dessus.

Les mots étaient durs et semblèrent lui écorcher la bouche.

— Je suis désolée, dit Liana en reposant le morceau de chemise.

L'homme aurait sans doute ri et dit que Hantje l'avait mérité, et elle aurait trouvé le cran de dresser le menton et de le regarder froidement. La compassion de Liana accéléra en revanche le flux des larmes.

Melke détourna le visage et porta une main à sa bouche. Elle voulait rentrer la tête dans les épaules et pleurer, laisser son chagrin s'évacuer par sa bouche comme il le faisait par ses yeux.

— Je pense pouvoir le sauver. Si j'y parviens, iras-tu récupérer le collier ?

La question avait été posée calmement.

Melke se retourna pour faire face à la fille, une main toujours pressée sur sa bouche. Liana l'observait. Il n'y avait aucune trace de critique sur son visage, pas plus que d'espoir. Ses doigts étaient serrés fermement, ses phalanges

aucune trace de cruauté sur son visage, pas plus que d'espoir. Ses doigts étaient serrés fermement, ses phalanges blanchies.

Melke laissa tomber sa main.

— Oui.

Liana hocha la tête.

— Merci, dit-elle simplement en se retournant vers Hantje.

— Je suis désolée, s'excusa Melke d'un ton bourru. Je n'avais pas l'intention de vous faire du mal. Je ne cherchais qu'à le sauver...

Son chagrin emporta la fin de la phrase, l'empêchant de se justifier plus avant.

Liana lui fit face et elles se regardèrent quelques instants ; puis la fille acquiesça silencieusement.

Les bougies crachotèrent, projetant des ombres sur le visage endommagé de Hantje.

— Je vais voir si l'eau a bouilli, dit doucement Liana. Nous devons le laver. (Elle traversa la pièce et s'arrêta au niveau de la porte.) Tu as mangé ?

Melke acquiesça.

— Oui, merci.

Les flammes vacillèrent de nouveau. Melke s'essuya grossièrement le visage du revers de la main et boita jusqu'à la fenêtre. Elle était fermée, mais le verre fissuré laissait s'engouffrer un petit filet d'air frais. Elle regarda s'assombrir le crépuscule. La lumière des bougies et son propre visage crasseux se reflétaient dans les carreaux. Le verre déformait ses traits. Elle ne se reconnaissait pas. *Que suis-je devenue ?*

La réponse était sans appel : un spectre, une voleuse.

Elle tira les rideaux et se retourna vers son frère. Elle oscillait légèrement à cause de l'épuisement.

— Pourquoi as-tu fait ça, Hantje ? murmura-t-elle. (Un courant d'air agita le lourd tissu délavé dans son dos.) Pourquoi ?

Chapitre 8

Bastian alla chercher de l'eau au puits et il remplit la lourde marmite que Liana utilisait pour faire bouillir les draps ; il grogna en la hissant sur le poêle en fonte. Il jeta un fagot de bois dans les flammes. Colère et ressentiment brûlaient dans sa poitrine comme le feu devant lui dévorait les brindilles. Il ne voulait pas que Liana touche le spectre, et refusait plus encore qu'elle voie cette ignoble créature nue. Il siffla entre ses dents et claqua la porte du poêle.

En attendant que l'eau bouille, il détela et bouchonna le cheval de location avant de le mener dans l'enclos de Gaudon. Les brins de chaume ne nourrissaient pas les animaux. Il se détourna de la barrière, les lèvres serrées. Trois générations plus tôt, Vere était connue pour produire les meilleurs chevaux du pays ; aujourd'hui, ce n'était plus qu'une ferme en ruine.

Gaudon, au moins, ne mourrait pas de faim. Ni le rouan, tant qu'il serait ici. Pendant toute une semaine, Gaudon avait porté chaque jour Liana jusqu'à la ferme d'Arnaul, et pendant toute une semaine, Liana avait veillé chaque jour sur le nouveau-né d'Arnaul pour combattre cette fièvre qui menaçait de l'emporter. Arnaul s'était montré reconnaissant en lui fournissant de la paille. Cela faisait deux ans, désormais, mais la paille continuait d'affluer, et les livraisons ne cesseraient pas avant la mort du cheval.

Malheureusement, il n'y en avait pas suffisamment pour les brebis. Et il n'en avait jamais demandé plus. Demander l'aumône lui était insupportable.

Bastian retourna chercher suffisamment d'eau pour remplir l'abreuvoir. Chaque fois qu'il laissait tomber le seau dans le puits, il se raidissait : un jour viendrait où il n'y aurait plus d'éclaboussures, où la source serait tarie. Et ce serait la mort de Vere.

Bientôt.

Les affaires des spectres étaient entassées dans la carriole : deux sacs à dos au cuir craquelé, élimés par les années. Il les avait trouvés dissimulés au carrefour, sous un tas de branches et de feuilles. Les lèvres de Bastian se retroussèrent lorsqu'il les soupesa. Lamentable. Puis il redressa la tête et vit la ferme dans la pénombre grandissante. Lamentable.

Sa main se referma autour des lanières de cuir. Le spectre leur avait volé plus qu'un collier : elle leur avait pris leur avenir.

Il rentra à grands pas et jeta les sacs des spectres dans la chambre en haut de l'escalier de service, sans se soucier de savoir s'ils atterrieraient délicatement sur le lit étroit. L'un des sacs usés s'ouvrit en heurtant le sol, éparpillant son contenu. Malgré l'obscurité, il put apercevoir un peigne, un rouleau de tissu sombre et une manche rouge ornée de fleurs brodées au niveau du poignet.

Bastian donna un coup de pied dans le sac, renversant un peu plus son contenu. Plusieurs petites pierres roulèrent sur les lames du plancher. Il s'accroupit pour en saisir une. La pierre était rouge, peut-être marron. Difficile à dire. Il la fit tourner dans sa main. Elle était lisse, agréable au toucher.

La pièce s'assombrissait tandis que le soleil disparaissait derrière les collines. Bastian se redressa et fourra le caillou dans sa poche. Il sortit de la pièce. Ce n'était pas du vol. Rien à voir avec ce qu'elle avait fait. Elle le méritait. Il n'éprouvait aucune honte.

Chapitre 9

L'homme, Bastian, avait un air renfrogné en apportant l'eau chaude dans la chambre du malade.

— Laisse-la le laver, dit-il d'un ton cassant.

Liana fit mine de ne rien entendre.

— Il va me falloir des attelles pour ses jambes, Bastian, et des bandages pour les faire tenir.

Il s'assombrit un peu plus. Il tourna les talons et sortit de la pièce.

— Je m'en occupe, dit Melke en tendant les bras vers le linge dégoulinant.

— Non, refusa la fille en secouant la tête.

— Mais ton frère a dit...

— Voir les blessures m'aidera à le soigner.

Melke se mordit la lèvre en regardant Liana. Elle était très jeune.

— Si tu lui laves le visage et... jusqu'à la taille, je m'occupe du reste, proposa-t-elle.

La fille rougit. Elle leva vers Melke un regard timide.

— Merci.

Elles nettoyèrent le sang, la crasse et les excréments de salamandres, dévoilant ainsi d'horribles contusions et des brûlures suintantes. Des râles de douleur sortaient de la gorge de Hantje tandis qu'elles œuvraient ; il tressaillait sous leurs doigts.

Liana le couvrit d'un linge frais lorsqu'elles eurent terminé.

— Bastian peut m'aider à réduire les fractures, annonça-t-elle. Il faudra de la force. Veux-tu que je regarde tes pieds ?

Melke demeura interdite durant quelques instants. Liana ne comprenait donc pas que souffrir était son châtiment ? C'était tout ce qu'elle avait gagné, tout ce qu'elle méritait.

— Non, merci. Ce ne sera pas nécessaire, répondit-elle avec difficulté.

— Mais je peux...

Liana referma la bouche en voyant Bastian rentrer dans la chambre. Melke s'éloigna du lit. L'hostilité de l'homme polluait l'air de la pièce. Elle pouvait la sentir, amère, sur sa langue.

Elle se tint immobile dans l'ombre, à regarder Bastian et Liana redresser les jambes de Hantje. Il était évident qu'ils étaient frère et sœur ; pourtant, leurs différences ressortaient plus que leurs similitudes. Il était plus âgé, nettement plus. Son visage, son cou et ses avant-bras étaient bronzés, contrairement à la pâle peau dorée de sa sœur. Sa mâchoire sévère, les traces de lassitude autour de ses yeux et de sa bouche, sa barbe rêche de plusieurs jours lui conféraient une dureté intimidante. La première fois qu'elle l'avait vu, elle l'avait pris pour un mercenaire. Elle le pensait toujours. Sans la lassitude, la barbe et la sévérité de ses traits, il aurait toujours un air intimidant. Cela venait de la proéminence de son front, de son nez et de ses mâchoires, de ses pommettes saillantes. Liana avait elle aussi été gratifiée de traits parfaitement réguliers et équilibrés, mais sa beauté était confondante ; celle de Bastian était menaçante.

Sa carrure contrastait également avec celle de Liana. Ses mains faisaient deux fois la taille de celles de sa sœur. Elle était douce et lui rugueux, fine et lui carré, pâle et lui mat. Les yeux de la fille étaient d'un vert légèrement plus clair, presque noisette. À la lumière de la bougie, ses cheveux étaient d'un blanc argenté ; ceux de son frère étaient bruns, malgré quelques reflets dorés, de la couleur du miel, particulièrement courts.

La douleur qu'endura Hantje lorsqu'ils lui redressèrent les jambes le tira presque de sa stupeur. Il émit une légère plainte, qui fit se dresser les poils sur les bras de Melke. Elle avança vers eux.

Le chien découvrit des incisives puissantes à son intention.

Melke s'arrêta. Elle entrecroisa les doigts et regarda Liana froncer les sourcils et plisser les yeux sous l'effet de la concentration. Les mains de la fille reposaient délicatement sur la jambe de Hantje.

— Encore un peu, dit-elle.

Bastian tira de nouveau, lentement.

Hantje émit un halètement proche d'un sanglot. La souffrance lui déformait le visage. Melke serra plus fort les doigts.

— Encore, répéta la fille, fermant cette fois complètement les yeux. (Son ton avait une pointe douloureuse, comme si elle ressentait l'agonie de Hantje.) On y est presque... oui, ça y est. Là.

Dans les ombres et la lumière des bougies, Melke eut l'impression que le visage de son frère s'était momentanément apaisé, qu'il n'avait plus mal. Elle recula et alla s'adosser au mur, sans cesser d'observer Liana et Bastian, qui fixaient l'attelle. Elle peinait à tenir debout.

Lorsque l'autre jambe fut soignée, Bastian s'éloigna du lit et la regarda.

— Ta chambre est au-dessus de la cuisine, lâcha-t-il d'un ton plat tout en regardant derrière elle.

Melke redressa le menton. Il ne l'empêcherait pas de veiller son frère.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, Bastian se décida à la regarder directement. Il pinça la bouche.

Elle se prépara à endurer son courroux, mais il se contenta de lui tourner le dos et de murmurer quelques mots qu'elle ne put entendre à l'oreille de sa sœur. En revanche, la réponse de Liana lui parvint :

— Ça va aller, Bastian. Ne t'inquiète pas.

Sans un mot, il quitta la chambre avec un regard noir.

Les bougies semblaient brûler plus fort maintenant que Bastian était ressorti, et les ombres reculèrent jusqu'aux coins de la pièce. Melke s'éloigna du mur et avança en boitillant vers le lit, titubant légèrement.

Hantje était silencieux et immobile. Pourtant nettoyé, son visage enflé et contusionné restait méconnaissable. Seuls ses cheveux noirs étaient familiers à sa sœur. Leur longueur révélait qu'il ne venait pas de Bresse.

— Il a de la fièvre, dit Liana.

Melke posa délicatement la main sur le front de son frère. Il était brûlant. Elle regarda la fille.

— L'infection.

— Qui est plus dangereuse que les blessures.

— Oui.

— Comment vas-tu le guérir ?

Elle ne voyait ni baumes ni poudres, ni herbes séchées ni bouillies de plantes.

— J'ai un... un don.

Un don pour guérir. Melke avait entendu parler d'un tel talent, aussi rare que précieux. Elle comprit soudain la douleur dans la voix de la fille lorsqu'ils avaient redressé les jambes de Hantje. L'espoir grandit dans sa poitrine. La magie de Liana soignerait son frère bien mieux que n'importe quel baume, bouillie ou poudre d'apothicaire.

— Il est inutile que tu restes, lui dit la fille. Il n'y a rien d'autre que tu puisses faire.

Melke acquiesça. Elle ouvrit la bouche pour parler mais la referma. « *Ne leur dévoile jamais tes faiblesses* », répétait inlassablement maman. Elle déglutit et parla d'une voix rauque.

— Il a peur du noir.

— Je m'en souviendrai.

Melke voulut caresser la joue de son frère, mais la crainte de lui faire mal lui fit replier les doigts. Elle se détourna du lit sans l'avoir touché et s'immobilisa en apercevant la porte ouverte et le couloir sombre qui s'étendait derrière. La peur lui bloquait le sternum. Elle déglutit.

— Pourrais-je prendre une bougie ?

— Bien sûr.

Liana ôta l'une des deux branches du chandelier et la lui tendit. Leurs doigts se touchèrent mais la fille ne montra aucun signe de dégoût.

Melke serra fermement la tige ternie.

— Tu n'en auras pas besoin ?

La fille secoua la tête.

— Une seule suffira.

— Merci.

Le molosse se leva lorsqu'elle traversa la pièce.

— Melke.

Elle s'arrêta, hésitante, sur le pas de la porte.

— Oui ?

Liana était agenouillée près du lit, tenant la main de Hantje. Son visage était dans l'ombre mais la bougie illuminait ses cheveux blancs.

— Prends quelques pansements pour tes pieds.

Elle hocha la tête d'un mouvement raide.

— Il y a de l'eau chaude dans la cuisine, et de la nourriture si tu as faim. Et si tu as besoin d'aide, Bastian...

— Je n'aurai pas besoin d'aide, rétorqua Melke, avant de rougir, honteuse. Merci, mais je n'aurai besoin de rien.

Liana acquiesça.

— Très bien. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Ces mots étaient sortis bizarrement. Sa gorge était trop serrée pour les prononcer. La gentillesse de Liana la blessait plus encore que la haine de Bastian.

Elle quitta la chambre et le molosse lui emboîta le pas. Elle avança lentement dans le couloir sombre. Son corps gémissait à chaque pas et son souffle sortait en râles légers. La bougie et les pansements étaient presque trop lourds pour elle.

La cuisine était faiblement éclairée et aussi vide que lorsqu'elle était venue dérober le collier deux jours plus tôt. La porte qui donnait sur le jardin poussiéreux était désormais verrouillée.

L'escalier de service montait à côté de l'arrière-cuisine ; il était raide, étroit et nu. Soulever un pied était un effort démesuré. Le chien la suivait toujours ; ses griffes cliquetaient sur le plancher. Elle arriva en haut, chancelante. La tête lui tournait. Elle s'adossa aux pierres froides du mur et ferma les yeux.

Elle se reposa là durant quelques secondes, peut-être quelques minutes, la joue contre le mur. Ouvrir les yeux, avancer... L'effort était trop grand. Il était plus simple de rester ici que de...

Elle ouvrit soudain les yeux. Elle sentait le souffle chaud du chien sur ses mollets, aussi léger qu'une plume là où ses crocs avaient lacéré son pantalon et pénétré sa chair jusqu'au sang. Elle tituba vers l'avant, raffermissant sa prise sur le bougeoir. Le molosse suivit.

Plusieurs portes étaient fermées, une était entrouverte. Melke la fit pivoter d'une poussée. Elle s'ouvrait sur une chambre de domestique, petite, ordinaire, nue. Des draps et des couvertures étaient posés sur une chaise en bois, juste sous la fenêtre. Une petite étagère avait été fixée à côté du lit et trois patères étaient vissées au mur. Il n'y avait aucun autre meuble : ni armoire, ni miroir, ni table de toilette avec cuvette et aiguière, ni tapis. Un pot de chambre avait été disposé discrètement sous le lit.

Son sac gisait sur le sol, où son contenu était éparpillé. Inutile de se demander qui avait pu être si peu délicat.

La haine. Voilà ce qu'elle avait gagné. Elle avait rompu sa promesse envers maman et papa, était devenue ce qu'elle n'avait jamais voulu être.

Chapitre 10

Il était arrivé quelques heures trop tard. S'il avait eu Endal avec lui, il aurait retrouvé l'animal vivant. Malheureusement...

Bastian ferma les yeux. Des mouches bourdonnaient fortement.

Tu me dois la vie de cette brebis, spectre.

Non. C'était injuste. Ce n'était pas la première mort du printemps. Trois autres femelles étaient mortes en agnelant, et il n'avait rien pu faire d'autre que regarder, impuissant. Les animaux étaient trop faibles. La vie les délaissait aussi rapidement que l'eau filait entre les doigts. Il avait été inutile d'envoyer Endal chercher Liana, inutile d'espérer ; cependant, chaque fois il avait essayé.

Deux bêtes étaient mortes de la même manière durant les deux dernières semaines ; Liana était pourtant à ses côtés, sa main venant saisir la sienne. Pour la troisième... Endal n'avait pas ramené Liana. Il avait trouvé le chien après des heures de recherches, assis au pied d'un arbre, et la mort de la brebis avait été éclipsée par un désastre bien plus important.

Une catastrophe. Littéralement. *N'y pense plus.*

Bastian rouvrit les yeux et regarda tristement la carcasse. Quatre brebis avaient essayé de mettre bas, toutes étaient mortes. Aucun agneau n'avait survécu. Il restait quelques bêtes encore grosses, le ventre arrondi et étrange.

Les chances étaient minces.

L'échec pesait lourdement sur lui, sur ses épaules, l'enfonçant davantage dans le sol sec et craquelé. Il ne s'agissait pas seulement du décès d'une brebis ou d'un agneau : c'était un pas de plus vers la mort de la ferme. Si Endal avait été avec lui, cette brebis aurait eu une chance. Si *elle* n'avait pas été là...

Bastian cracha dans la poussière.

Un chapeau au large rebord usé lui ombrageait le visage, mais quelques gouttes de sueur continuaient à lui picoter le coin des yeux avant de rouler sur sa joue. Le bruit de l'océan résonnait dans ses oreilles, le murmure des vagues se brisant sur la côte. À cette distance de la mer, l'air aurait dû être chargé d'humidité ; il était pourtant sec et râpeux dans sa gorge.

Bastian s'essuya le visage. Il décrocha son outre, en ôta le bouchon et but longuement. L'eau tiède avait un goût de poussière.

Le chemin du retour jusqu'à la ferme fut particulièrement long ; le petit troupeau errait sur de grandes distances ces jours-là, cherchant désespérément de quoi survivre. La présence d'Endal lui manquait, ses observations pragmatiques de chien, sa vivacité, son enjouement simple. Les bottes de Bastian soulevaient de la poussière et écrasaient les pousses d'herbe cassantes. À chaque pas, la ferme mourait un peu plus. La malédiction aurait raison de Vere cette année.

Ce qui signifie que le psaron va venir. Ce qui signifie...

Pendant un instant Bastian sentit la sombre odeur marine de la créature. Une terreur infantile s'empara de lui, lui nouant la gorge et hérissant les cheveux sur sa nuque. Chagrin et désespoir étaient inexplicablement liés à cette terreur.

Pendant douze ans, il n'avait pas eu peur. Il avait *souhaité* que le psaron se montre. Il l'avait souhaité plus que tout au monde. Maintenant que la créature ne tarderait plus à venir réclamer le collier, il ne l'avait plus. Et Liana ou lui devraient payer pour cette perte.

La peur se mua rapidement en rage. Bastian serra les dents. Le spectre. Elle serait morte avant que le psaron touche à Liana. Qu'elle soit brisée, qu'elle saigne... Qu'elle paie.

Le spectre avait de la chance de ne pas se trouver dehors. Il lui aurait de nouveau craché dessus.

Il retourna à la brebis morte et entreprit d'effriter la terre sèche pour y creuser un trou. Il avala de la poussière, en eut plein les yeux. Des ampoules se formèrent dans la paume de ses mains. Il ruisselait de sueur. Tout cela l'aida à atténuer sa rage.

Il poussa la brebis dans le trou de l'extrémité de sa pelle. Elle tomba mollement et lourdement, avec un bruit sourd. Les mouches qui noircissaient ses yeux et son museau, ses gencives et sa langue, s'envolèrent en vrombissant puis revinrent se poser sur la charogne.

Bastian retira son chapeau et essuya la sueur sur son front. Il pinça les lèvres en contemplant le ventre enflé de manière grotesque de l'animal. S'il était arrivé plus tôt, il aurait peut-être pu le sauver. L'agneau aurait pu vivre. Une nouvelle vie à Vere.

Il combla le trou, les mâchoires toujours crispées. Il nourrissait une haine viscérale. Les brebis restantes s'étaient déjà dispersées plus loin, cherchant un peu d'herbe. Bastian s'appuya sur la pelle et les observa. Elles étaient du même gris sale que le sol, trop maigres, leur pelage pendant en mèches lâches. Cela relèverait du miracle si l'une d'elles survivait à l'agnelage.

Il n'aurait pas dû les faire se reproduire cette année, mais il pensait que la pluie viendrait, que la rivière se remettrait à couler et l'herbe à pousser.

Bastian ferma les yeux. Vere était un poids sur ses épaules. Même s'il avait le collier, même si le psaron venait le récupérer et levait la malédiction, Vere pourrait-elle survivre ? L'herbe finirait par repousser et les arbres par redonner des feuilles, mais il n'avait pas d'argent pour renouveler son cheptel. Il avait déjà du mal à les nourrir, Liana et lui, et la ferme était presque tombée en ruine.

Il rouvrit les yeux et vit l'herbe éparse et sèche, la poussière et les brebis émaciées. Il soupira et se redressa. Vere était sous sa responsabilité.

De retour à la ferme, il abreuva les deux chevaux. Gaudon ne servait plus à rien sur les terres : Vere était devenue trop rigoureuse pour un vieux cheval. Le rouan de location... Bastian se frotta la joue. Il devrait le rendre. Demain. C'était le jour du marché à Thierry. Sa journée s'illumina l'espace d'un instant, l'épaisse couche grise se dispersa. Silvia.

— Et tu viens aussi, Gaudon, dit-il en caressant le flanc chaud du cheval. Jour de marché.

Les oreilles de Gaudon tressautèrent. Avait-il compris ? Bastian fit courir ses doigts dans la crinière du cheval. Le dernier des célèbres chevaux sal Vere. Trop vieux pour travailler à la ferme. Trop vieux pour chasser les spectres.

— Jour de marché, répéta-t-il, comme une promesse faite au cheval et à lui-même.

Ils devraient partir au crépuscule. Le pas de Gaudon était lent désormais, et il voulait passer un peu de temps avec Silvia. Une heure. Peut-être deux.

Silvia.

Cette pensée lui réchauffa le cœur. Bastian tira un nouveau seau d'eau du puits en sifflotant. Celui-là était pour lui, pour se laver de la sueur et de la poussière. Son sifflement s'éteignit lorsqu'il constata l'aspect troublé de l'eau.

Bientôt, il n'en resterait pas la moindre goutte à Vere.

Chapitre 11

Lorsque Melke se réveilla, un carré lumineux de soleil lui chauffait la poitrine. Elle ouvrit des yeux ensommeillés pour découvrir un mur nu et une petite cheminée vide. La conscience lui revint douloureusement.

Il y avait trop de choses à se rappeler, trop de fragments de mémoire à réorganiser. Voler et courir. La peur. Le molosse noir. L'eau froide de la rivière dans sa bouche et la chanson du collier qui lui picotait la peau. La chaude odeur étouffante des salamandres. Hantje.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle s'assit trop rapidement. Ses muscles hurlèrent silencieusement. Elle prit une longue inspiration sifflante et entendit un grondement profond en retour.

Le chien se trouvait au pied du lit, plus noir encore dans la lumière qu'il ne l'était la nuit précédente.

Melke inspira une nouvelle fois et l'observa. Il était de la taille d'un loup, plus grand même ; ses yeux pâles étaient féroces et ses crocs menaçants.

Elle n'osait pas bouger, ni même cligner les yeux. De longues secondes s'écoulèrent, des minutes entières. Le carré de soleil se déplaça sur le matelas. Sa vessie était pleine et la faim lui tordait l'estomac. La soif causait une douleur aiguë dans sa gorge. L'eau qu'elle avait avalée dans la carriole la veille n'avait pas suffi.

Froussarde.

— Bonjour, Endal, murmura-t-elle.

Elle doutait que le molosse l'ait entendue, car elle-même avait à peine saisi ses propres mots. Il détourna la tête et bâilla. Quelques secondes plus tard, il s'assit lourdement sur le sol et bâilla de nouveau, ouvrant grand la gueule.

Elle respirait mieux. Elle pouvait penser à d'autres choses que sa peur. *Hantje*. Liana était avec lui ; elle le guérissait.

Hantje n'avait pas besoin d'elle. Elle ne savait pas guérir.

Melke se frotta le visage ; elle se sentait sale, souillée même. Elle avait pris un rapide bain de pieds la veille au soir, mais dormir lui avait semblé plus urgent que de se débarbouiller ou de faire son lit, plus urgent que de rassembler ses affaires éparpillées au sol. Elle balança ses jambes douloureuses par-dessus le rebord de la couche et se pencha pour atteindre le bol d'eau qu'elle avait posé par terre.

Il était vide.

Melke frotta une nouvelle fois son visage crasseux. Sa peau était rugueuse de saleté.

— Tu avais soif ?

Le molosse ne répondit pas, se contentant de lui montrer légèrement les dents.

Melke soupira.

— Très bien, allons chercher de l'eau. Il faut que je me lave le visage.

Peut-être que, si elle parlait à la bête, cette dernière la haïrait moins ?

Elle se leva et tressaillit sous la douleur crue et chaude que déclencha le contact du sol sous ses pieds. Cet accès de souffrance fit naître chez elle un besoin plus immédiat que celui de se laver le visage. Avant d'emprunter l'escalier, elle devait se servir du pot de chambre.

Melke traversa la petite chambre en clopinant et ouvrit la porte.

— Ouste ! Dehors !

Un retroussement de babines et des crocs blancs et acérés furent la seule réponse qu'elle reçut.

Melke ravala sa peur.

— Sors, dit-elle fermement en désignant le couloir.

Cette fois, le grognement était sonore. Les poils du cou étaient hérissés. Il ne bougeait pas.

Melke le fixa du regard, se souvenant des mots de Bastian. *Tu ne quitteras pas le spectre d'une semelle. Tu ne dois pas la perdre de vue. Si elle devient invisible, mords-la.*

Jusqu'à présent, elle n'avait pas pris conscience de la véritable portée de ces mots.

Melke avait la tête haute en refermant la porte. Elle retraversa la pièce en boitillant et se pencha avec raideur pour attraper le pot de chambre sous le lit. La fierté était une autre des consignes de maman. « *Tiens-toi droite. La tête haute.* »

Elle avait trempé ses pieds dans le pot la veille au soir, avant de les panser grossièrement. Un résidu rougeâtre d'eau et de sang croupissait au fond et son cœur se souleva. Elle serra les mâchoires et inspira lentement.

Melke était rouge de honte en défaisant son pantalon. Des larmes lui brûlaient les yeux. Elle ne pouvait pas regarder le chien.

Pourtant, lorsqu'elle l'observa après coup, sa tête reposait sur ses pattes avant, les yeux clos.

Melke resta debout à le contempler, le temps que l'humiliation finisse de l'abandonner.

— Merci, dit-elle.

Le molosse entrouvrit les yeux.

Elle était plus raide que la veille, mais soulagée d'une partie de sa fatigue. L'escalier fut moins difficile à négocier. Elle était pourtant trop lente pour le chien et pouvait le sentir juste derrière elle, presque collé à ses jambes.

Sa hâte était toute naturelle, et Melke traversa la cuisine en boitant pour lui ouvrir la porte du jardin.

— À ton tour.

Le molosse ne semblait pas se soucier d'avoir des spectateurs, pourquoi donc se sentait-elle gênée qu'il l'observe ? *Parce que c'est un chien et que je suis une personne.*

Une personne ? Un spectre, une chose à laquelle on donne des coups de poing et de pied, une chose sur laquelle on crache.

Melke se frotta fermement le front. Elle était plus qu'un spectre, et elle réparerait le mal qu'elle avait causé. Si c'était possible.

Elle soupira et s'appuya au chambranle de la porte, les yeux rivés vers l'extérieur. Le potager clôturé, le poulailler, la corde à linge, tout semblait parfaitement ordinaire. Sauf que... les légumes luttèrent pour survivre. Elle le voyait aux feuilles flétries, aux pousses rabougries. Lorsqu'elle était venue voler le collier, elle ne s'était pas rendu compte que le sol était si craquelé et nu, si desséché. Comme lors d'une terrible canicule, comme si pas une goutte de pluie n'était tombée depuis plusieurs mois.

C'était pourtant le printemps, et la rivière était en crue.

Mais le printemps n'avait pas atteint ce jardin, ce terrain. Le sol n'avait pas vu d'eau depuis une éternité.

Melke secoua la tête. L'aridité n'était pas liée qu'à la pauvreté ; quelque chose ici était détraqué.

Elle frissonna et se frictionna les bras.

Le molosse rentra dans la cuisine. Melke ferma la porte.

— Tu as soif ? demanda-t-elle. Moi, oui.

Il s'assit sur les dalles fraîches et la regarda de ses yeux pâles et suspicieux ouvrir un placard.

De la vaisselle en faïence, ébréchée, était empilée proprement sur les étagères. Elle se saisit d'un bol.

La seule eau qu'elle put trouver était dans une marmite posée sur le poêle, celle-là même dans laquelle elle avait trouvé la veille l'eau pour se laver les pieds. Le poêle était froid, tout comme l'eau. Melke emplit le bol et le posa par terre.

— Tiens, dit-elle au molosse.

Ce dernier se releva et avança jusqu'au récipient. Il renifla l'eau sans quitter Melke des yeux et se mit à boire.

Les gobelets se trouvaient dans le placard voisin. Melke en sortit un et le fit tourner entre ses doigts. Le verre était fin, délicatement soufflé, teinté de bleu. Ébréché lui aussi. Ces gens-là avaient eu de l'argent.

Elle fit couler de l'eau dans le bol le plus grand qu'elle pût trouver et remonta à l'étage. Il fallait qu'elle voie Hantje, qu'elle puisse constater le gonflement de sa poitrine quand il respirait et sentir son pouls sur sa gorge. Il fallait qu'elle s'assure qu'il dormait, qu'il était vivant et que tout allait bien. Mais il fallait aussi qu'elle se lave. Hantje avait Liana pour s'occuper de lui ; elle ne pouvait qu'observer, impuissante.

— Je vais me laver, dit-elle au molosse en fermant la porte sans le quitter des yeux. J'aimerais mieux que tu ne regardes pas.

Le chien comprit peut-être, car il s'allongea sur le sol dur et ferma les yeux. Il semblait endormi.

Melke utilisa la fin de son précieux savon, emballé dans son gant de toilette, tout au fond de son sac. Les odeurs de salamandre et de transpiration disparurent enfin, remplacées par celle du bois de santal.

Elle n'eut aucun mal à choisir ses vêtements : elle en avait tellement peu (deux chemisiers et une jupe, plus des ~~deux vêtements de rechange~~) et tous étaient éparpillés sur le sol. En revanche, poser des vêtements propres sur ses

sous-ventements de rechantage), et tous étaient éparpillés sur le sol. En revanche, poser des pansements propres sur ses pieds lui posa plus de problèmes, car ses jambes refusaient de se plier correctement. Elle se concentra sur les bandes de tissu plutôt que sur sa peau enflée, contusionnée et déchirée, et noua fermement les bandages.

Il lui fallut une éternité pour se coiffer. Sa tresse était un amas de cheveux emmêlés. Ses bras commencèrent à lui faire mal bien avant qu'elle eût terminé, et son cuir chevelu lui paraissait avoir été scalpé.

— J'aurais plus vite fait de les couper, dit-elle au chien qui ne se soucia même pas d'ouvrir les yeux.

Il n'y avait pas de miroir dans la chambre, mais elle ne voulait de toute façon pas se regarder, et voir la créature qu'elle était devenue.

La faim la tirait de plus en plus. Elle pourrait arranger sa tresse plus tard. La chambre, ses affaires...

Elle posa le peigne et les pierres sur l'étagère. Elle suspendit aux trois patères le second chemisier, la ceinture et son couteau, le sac à dos et les quelques éléments qui restaient au fond : les herbes qu'elle utilisait pour se laver les cheveux, des épices emballées dans du papier et sa chemise de nuit. Faire le lit ne lui prit qu'une minute.

— De la literie de domestique, affirma-t-elle au chien en recouvrant d'un drap le matelas moisi et en fourrant le petit oreiller dans une taie.

Le molosse ouvrit les yeux et les referma aussitôt.

Elle disposa par-dessus un autre drap à l'ourlet repris et couvrit le tout de l'épaisse couverture sous laquelle elle avait passé la nuit. Elle la lissa méticuleusement avec la paume de la main. Le tissage grossier s'accrochait à ses croûtes.

— Viens, dit-elle. Il faut que j'aie voir mon frère. Mais avant, manger !

Les yeux du chien s'ouvrirent en grand, ses oreilles se dressèrent. Il s'assit.

— Oui, répéta-t-elle. Manger !

Mais il n'y avait presque rien dans la cuisine. Melke fronça les sourcils en examinant le contenu du garde-manger. La réserve aussi était pratiquement vide. La haine qu'elle se vouait se fit plus forte. Ces gens-là étaient pauvres, plus encore que Hantje et elle.

Le pain était rassis. Il n'y avait ni beurre ni fromage, mais du miel. Il avait un goût très prononcé, presque épicé. Melke mastiqua obstinément. Le molosse lécha le miel de sa tranche et leva les yeux vers elle. Elle y lut une expression presque suppliante.

— Je suis désolée, expliqua-t-elle. Je n'ai rien trouvé d'autre. Tu n'es pas obligé de le manger.

Le chien soupira et renifla de nouveau la tranche de pain.

Tout en mâchant, Melke observa la cuisine. La taille de la pièce, les moulures ornementales sur le poêle en fonte et les grandes fenêtres vitrées évoquaient l'opulence, tandis que la chaux au plafond s'effritait. Plusieurs carreaux manquaient et le garde-manger était presque vide.

Elle se força à avaler deux tranches de pain, mais la nourriture lui pesait sur l'estomac. Elle n'aurait jamais dû voler ; elle l'avait su avant même de poser le pied sur la terre de Bastian. Mais elle s'était dit qu'un collier de pierres marines ne manquerait à personne, que la vie de Hantje avait bien plus de valeur. Que ce menu larcin ne ferait de mal qu'à elle-même.

Qu'avait-elle fait ?

Melke rinça son assiette et son couteau et les laissa sécher.

— Viens, dit-elle au chien.

Il la suivit dans le couloir.

La nuit précédente, il n'y avait eu aucun siège dans la chambre de Hantje. Il y en avait désormais deux, deux chaises en bois parfaitement ordinaires. Liana était assise sur l'une d'elles, juste à côté du lit. Melke observait depuis le seuil. La concentration silencieuse sur le visage de la fille, l'immobilité parfaite de Hantje, leurs mains entrelacées... un artiste aurait pu peindre cette scène et l'intituler *Dévotion*.

Le soleil illuminait les cheveux de la fille. Leur blancheur était presque aveuglante. Lunaire. À la maison, Liana aurait été appelée Asta. Fille de la Lune.

La guérisseuse se tourna vers elle en souriant.

— Bonjour.

— Bonjour.

Le sourire qu'affichait Melke lui paraissait étrange.

— Tu as bien dormi ?

Tu n'as pas besoin d'être gentille avec moi, voulut-elle répondre. Au lieu de quoi, elle boitilla jusqu'au lit et dit :

— Oui, merci. Il a l'air moins mal en point.

Les brûlures étaient moins visibles, les ecchymoses avaient pâli, les yeux largement dégonflés.

— Les blessures. Oui, j'ai commencé. Quant à la fièvre...

La fille secoua la tête. Ses pommettes étaient marquées par la fatigue.

— As-tu dormi ?

Liana secoua une nouvelle fois la tête, tout en contemplant le visage de Hantje.

— Quelle heure est-il ?

— Midi passé.

— Quoi ? (Melke tombait des nues. Combien de temps avait-elle dormi pendant que Liana s'occupait de son frère

?) Tu dois aller te coucher.

Liana ferma les yeux.

— Tu le surveilleras ?

— Bien sûr, répondit-elle, mortifiée à l'idée que la fille ait pu en douter.

— Merci, dit-elle dans un soupir las. (Liana lâcha la main de Hantje et la posa délicatement le long de son corps.

Elle se releva lentement, avec raideur.) Il faut qu'il boive, poursuivit-elle d'une voix chargée de fatigue. Autant que possible.

Elle désigna le bol posé sur la table de chevet.

Melke acquiesça. La honte lui nouait la gorge.

Liana ressemblait presque à une vieille femme en approchant de la porte.

— Si tu as besoin de moi...

— Ce ne sera pas le cas. (Encore une fois, les mots étaient sortis trop brutalement, trop sèchement. Melke s'empourpra.) Enfin, je veux dire...

Liana marqua une pause. Un léger sourire étira ses lèvres.

— Je sais ce que tu veux dire.

Melke n'osa pas répondre et se contenta d'opiner.

Elle resta debout un long moment après le départ de Liana, les yeux posés sur son frère qu'elle détestait presque. C'était pire que se détester elle-même. Hantje était tout ce qu'elle avait, tout ce qui comptait pour elle.

Chapitre 12

La cuisine était vide. Aucune flamme ne venait réchauffer le poêle. Tout ce qui l'attendait habituellement à la maison, tout ce dont il se languissait après une longue journée manquait. Ni odeur de nourriture, ni Liana pour l'accueillir avec un sourire.

Bastian se tenait dans l'entrée. Une sensation de malaise le parcourait. S'il avait été superstitieux, il aurait dit que la mort se trouvait dans ces murs.

Liana n'était pas dans la chambre du malade. Le spectre y était, tout comme Endal, étendu de tout son long derrière elle et vraisemblablement endormi.

Elle ne le voyait pas. Elle utilisait un bout de tissu pour faire goûter un peu d'eau dans la bouche de son frère. Ses cheveux, aussi noirs que le pelage d'Endal, lui voilaient le visage, coulaient en cascade sur ses joues et ses épaules, jusque dans son dos. Elle portait un chemisier rouge. Celui qu'il avait vu par terre, avec les fleurs brodées sur les manches. Pas écarlate, mais d'une couleur plus chaude, moins agressive.

Elle avait l'air d'une vraie femme, aussi douce et féminine que Liana.

Pendant un instant, une infime seconde, il eut l'impression que le sol s'inclinait légèrement sous ses pieds. Il porta une main au chambranle pour reprendre l'équilibre. Il serra les dents. Le spectre avait fait usage d'une magie narquoise, mais il ne s'y laisserait pas prendre. Il savait ce qu'elle était : une créature sauvage et voleuse. Il siffla silencieusement à son intention. *Rebut. Vermine.*

Endal dressa la tête. Sa queue cogna sur le sol, une seule fois. Le spectre ne bougea pas. Toute son attention allait à son frère.

— *Tu vas bien ?* demanda-t-il à Endal.

Le chien bâilla.

— *Je m'ennuie.*

— *Où est Liana ?*

— *Elle dort.*

Cela expliquait la cuisine vide, le poêle éteint. Il allait devoir cuisiner. Bastian ferma les yeux, soudain las et conscient de la douleur dans ses épaules et de la piqûre des ampoules dans ses mains.

Le spectre pourrait peut-être cuisiner.

Il frissonna et rouvrit les yeux. Plutôt manger de l'herbe sèche que quelque chose que cette... cette chose aurait préparé. Il tourna les talons.

— *Bas'...*

Une plainte silencieuse.

Il regarda son chien. Ce dernier se leva et remua la queue.

— *Je peux venir ?*

Le spectre, avec ses longs cheveux lisses et son chemisier brodé, semblait inoffensif. Il savait que ce n'était pas le cas.

— *Non,* répondit-il fermement. *Tu ne dois pas la quitter des yeux.*

La queue du chien retomba.

Bastian soupira. Endal lui avait manqué toute la journée. Une vraie douleur, une démangeaison, presque comme si une partie de lui-même était absente. Il jeta un regard mauvais au spectre. Tout était sa faute.

— *Tu as faim ? Je vais t'apporter de quoi manger.*

La queue d'Endal se remit à battre légèrement.

— *Manger ?*

— *Oui. Et de l'eau.*

Il rougissait de honte. Il avait ignoré le spectre ce matin, tout comme il avait ignoré Endal. Il n'avait pas pensé à le nourrir, ni à lui donner de l'eau. Tout ce qu'il avait voulu était s'en aller aussi loin qu'il pouvait du spectre.

— *Tu as bu ?*

La colère enflammait sa poitrine. Le spectre l'avait-il laissé souffrir ? L'avait-il...

— *J'ai eu un bol.*

Endal s'assit lourdement sur le mince tapis.

La colère et la culpabilité de Bastian redoublèrent d'intensité. Le spectre avait donné ce qu'il avait oublié. Il serra les poings et tourna les talons avant qu'elle se rende compte de sa présence.

Le fait d'allumer le poêle, de voir s'embraser les brindilles sèches, apaisa son humeur. Mais d'examiner le contenu de la réserve la ternit de nouveau. Un chapelet d'oignons pendait du plafond. Le sac de pommes de terre était à moitié vide, et toutes étaient molles et flétries. Il n'y avait ni fromage, ni viande, ni autres légumes. Bastian serra une patate dans sa main. Sa chair se bossela sous ses doigts. *Les sal Vere se meurent.*

Il fit bouillir les pommes de terre avant de les faire revenir avec quelques oignons tranchés dans un peu de graisse que Liana conservait dans un bol. Il y avait du sel, mais il ne trouva pas de poivre à moudre.

Lorsque sa maman était morte, il ne savait pas cuisiner. Faire bouillir et frire des patates était au-delà de ses capacités. La mère d'Arnaul lui avait montré comment faire. Elle lui avait appris à faire des soupes qui duraient une semaine, ainsi que d'épais ragoûts. Il savait également pétrir le pain et le faire monter, ou rôtir un gigot d'agneau. Elle lui avait également expliqué comment s'occuper d'un bébé, comment laver et nourrir Liana. Comment raccommoder ses vêtements ou coudre un bouton.

Bastian alluma les bougies, s'installa à table et se mit à manger tandis que le soleil se couchait. Mis à part le crépitement du bois dans le poêle, la cuisine était parfaitement silencieuse. Aussi calme que lorsqu'il était enfant, qu'il tournait la tête pour voir Liana dormir dans son panier tressé.

Il repoussa son assiette vide et se passa la main sur le visage d'un geste las. Il ferma les yeux. La mère d'Arnaul était morte désormais, mais les souvenirs de ses leçons étaient toujours présents : écraser des légumes cuits pour Liana et faire cuire des fruits au four à bois, plumer et vider une poule, laisser tremper des haricots secs dans l'eau et les faire cuire jusqu'à ce qu'ils soient assez tendres pour être mangés...

Des pas légers retentirent dans le couloir. Bastian se raidit et rouvrit les yeux.

— Liana.

Il se leva. Sa sœur souriait, si semblable à leur mère à la lueur de la bougie que, de peur, son cœur sembla s'arrêter. Si fragile, si facilement brisée par le psaaron.

— Tu as fait à manger.

— Oui. (Il était impossible de ne pas lui rendre son sourire.) Ce n'est pas aussi bon que ce que tu...

Elle secoua la tête, se moquant à moitié de lui.

— C'est toi qui m'as appris à cuisiner, Bastian.

Parce que maman est morte. Il cessa de sourire. Liana fit de même.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il haussa les épaules et se détourna. *Le spectre. La malédiction. Le psaaron.* Il ramassa son assiette et alla la déposer dans l'évier en pierre.

— Une autre brebis est morte aujourd'hui.

— Et l'agneau ?

— Mort aussi.

Liana soupira. Lorsqu'il se retourna, il découvrit sur son visage des ombres qui ne devaient rien à la pénombre ou à la lueur de la bougie.

— Comment va ton patient ?

Les ombres sur son visage se firent plus profondes.

— Il est très malade.

— Mais il va vivre.

Il connaissait l'étendue du pouvoir de sa sœur. Il aurait perdu une jambe l'automne précédent, peut-être même la vie, sans la magie paisible et merveilleuse dont elle disposait. Elle avait ressoudé la chair, l'os et le muscle, avait fait disparaître l'infection et lui avait sauvé la vie.

Liana joignit les mains.

— Je n'en suis pas sûre.

— Comment ? Pourrait-il mourir ?

Le cœur battait dans sa poitrine. Si cette créature mourait, le marché conclu avec le spectre serait nul et non avenue.

La peur battait dans sa poitrine. Si cette créature mourait, le marche conclu avec le spectre serait nul et non avenue. Le collier, le psaaron...

Non.

Bastian prit une inspiration longue et calme. Il sourit à Liana.

— Tout va bien se passer, dit-il. Ne t'inquiète pas. Tiens. (Il lui tira une chaise.) Mange. Tu dois mourir de faim.

Liana secoua la tête.

— Je vais prendre un plateau. Je dois retourner voir...

— Dans quelques minutes.

Elle secoua fermement la tête.

Bastian servit quelques cuillers de pommes de terre dans l'assiette de Liana, qui attrapait un plateau dans l'arrière-cuisine.

— Et voilà un bol pour Endal, dit-il en le remplissant à ras bord.

— Et Melke ?

Melke. Le spectre avait un nom. Il ne voulait pas le connaître.

— Je n'ai rien préparé pour elle.

— Bastian..., répondit Liana avec une pointe de reproche.

Il serra les dents.

Elle lui tendit une autre assiette. Il la saisit et versa négligemment une cuillerée à l'intérieur, sans se soucier de le faire proprement. Qu'elle s'étouffe avec son repas.

Liana posa l'assiette sur le plateau, puis appliqua une main froide sur la joue de son frère.

— Ça va aller, Bastian.

C'était à lui de la reconforter, à lui de prononcer ces mots. Il rougit, en colère contre lui-même, en colère contre le spectre.

— Va manger, dit-il brutalement.

Liana sourit et retira sa main. Elle se saisit du plateau.

— Je vais aller à Thierry, demain, annonça-t-il à son dos. Je dois rendre le cheval et la carriole. (*Et je dois voir Silvia, j'ai besoin d'oublier pendant quelques heures.*) La réserve... il nous faut de la nourriture. S'il y a quoi que ce soit...

— Je vais faire une liste. Merci, Bastian.

Il hocha la tête et la regarda partir. Jour de marché. Sa mauvaise humeur s'apaisa. Il était conscient de cette lueur d'espoir dans son cœur, de cette pointe subite d'impatience. Il serait débarrassé de Vere pendant une journée, débarrassé de cette responsabilité, de cette poussière et de cette sécheresse dans sa gorge. *Liberté*. Avec Silvia, il pourrait se laisser aller au plaisir et oublier la malédiction.

L'impatience était mêlée d'un habituel sentiment de culpabilité. Bastian verrouilla la porte du jardin et ramassa le bougeoir, tandis que l'impatience lui tordait désormais l'estomac, formait des nœuds de honte. Ce secret qu'il taisait à Liana, ces moments volés d'intense plaisir... C'était un homme et il avait ce besoin masculin de s'allonger aux côtés d'une femme. C'était tout naturel... Alors pourquoi se sentait-il coupable ? Pourquoi le cachait-il à Liana ?

Parce que je m'évade et pas elle.

Bastian alla se coucher, accompagné d'un profond sentiment d'égoïsme.

Chapitre 13

Il faisait complètement nuit lorsque Liana retourna dans la chambre.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle depuis l'entrée.

Ses joues avaient repris des couleurs et ses cernes avaient disparu. Elle avait un plateau dans les mains.

Melke se releva ; la douleur la reprit brutalement et elle haleta.

— Je crois que sa fièvre empire. Je ne suis pas guérisseuse.

Liana déposa le plateau sur la table de chevet. Elle porta délicatement les doigts au cou brûlant de Hantje. Son pouls palpait, aussi rapide que faible.

— L'infection...

— C'est pire ?

— Oui.

L'inquiétude plissait le front de Liana. Elle s'assit rapidement.

Melke recula dans la pénombre pour éviter de déranger la fille. Les bougies brûlaient toujours. Elle était allée chercher de l'eau fraîche et de nouvelles chandelles plusieurs heures plus tôt, avait trouvé la fosse d'aisances où elle avait vidé son pot de chambre, avait rangé la chambre du malade et refait les bandages de ses pieds... Elle avait fait tout ce qu'elle avait trouvé à faire... tandis que la fièvre de Hantje ne cessait de monter. Elle n'avait rien pu faire d'autre. Elle n'avait aucun don de guérisseuse, aucun remède à lui donner, aucun baume pour apaiser ses brûlures. Elle était désespérément inutile.

Le plateau contenait deux assiettes et un bol.

— Tu n'as pas mangé.

Liana ne parut pas entendre. Son attention était focalisée sur Hantje. Elle souleva la main de son patient, croisa leurs doigts.

— Tu dois manger, insista Melke.

La fille leva les yeux, mais ils semblaient regarder ailleurs.

— Oh, répondit-elle. Non, c'est...

— Tu ne pourras plus aider Hantje si tu tombes malade.

Liana cligna des yeux.

— Mais...

Melke se rapprocha du lit.

— Tu dois manger.

La fille cilla de nouveau.

— On croirait entendre Bastian.

J'espère bien que non.

— S'il te plaît, Liana. (C'était la première fois qu'elle appelait la fille par son nom.) Mange.

Liana recula sur sa chaise. Ses yeux souriaient désormais.

— Si tu insistes.

— J'insiste.

Melke sourit à son tour, légèrement, étrangement. Elle n'en avait plus l'habitude. Depuis combien de temps n'avait-elle pas souri ?

Compte tenu de l'état de l'arrière-cuisine et de la réserve, le repas était étonnamment délicieux ; pourtant, lorsqu'elle remercia la fille, cette dernière répondit :

— C'est Bastian qui a cuisiné.

La nourriture lui sembla soudain beaucoup plus lourde à digérer.

— Il a quoi ?

Liana éclata de rire.

Melke reposa son assiette sur le plateau. Depuis quand n'avait-elle pas ri ?

— Bastian sait cuisiner. C'est même lui qui m'a appris, expliqua Liana. (Son sourire se déforma un peu.) Notre mère est morte quand j'étais bébé.

— Oh. (Melke ne savait plus quoi dire.) Je suis désolée.

Elle se leva et marcha jusqu'à Endal. Allongé sur le sol, le molosse la regardait avec ses pâles yeux de loup en cognant le tapis de sa queue. Il avait léché jusqu'à la moindre miette. Elle se pencha pour ramasser le bol.

— Elle est morte à cause de la malédiction, dit la fille d'une voix atone.

Melke redressa la tête, tenant le bol d'une main. Liana lissa l'ourlet raccommodé de la couverture du bout du doigt. Ses cheveux blanc argenté lui cachaient le visage.

— Ton frère en a parlé. (Les mots étaient maladroits, difficiles à prononcer.) Pardonne-moi mais... pourrais-tu m'en dire plus ?

Liana tourna la tête. Ses yeux étaient brillants de larmes.

— Je suis désolée, dit Melke. Je ne voulais pas te faire de peine. Ne...

— Il ne t'en a rien dit ? Tu ne sais pas ?

Melke secoua la tête.

Liana eut un faible sourire. Les larmes brillaient toujours dans ses yeux.

— Ça lui ressemble tellement ! Il... (Elle secoua la tête en émettant un bruit entre rire et soupir.) Je ne sais pas comment l'expliquer. C'est... Lorsque je guéris, je ressens certaines choses. Je connais la véritable nature d'une personne. Ton frère...

— Quoi ? demanda Melke en serrant le bol un peu plus fort.

Liana caressa légèrement le front de Hantje.

— Je sens du désespoir chez ton frère.

Melke plongea son regard dans le bol.

— Et il a le cœur pur, je le sens aussi.

Melke ferma les yeux.

— Bastian. (Liana eut un petit rire silencieux.) Il fait tout avec passion. Il a ça dans la peau, dans les veines. Cela... cela *siffle* à l'intérieur de lui. C'est pour ça qu'il te hait tant, pour ça qu'il refuse de te parler.

Et quelle raison aurait-il de ne pas la haïr ? Elle n'avait que ce qu'elle méritait.

— Je ne sais rien sur toi, reprit Liana d'une voix froide.

Melke ouvrit les yeux. Elle posa le bol sur le plateau et tendit sa main à la fille, paume en l'air.

— Si tu veux...

Sa blessure n'était rien, une égratignure légère et cicatrisée, mais elle permettrait à Liana de savoir qui elle était. *J'éprouve le même désespoir que Hantje, mais mon cœur n'est plus pur désormais.*

Liana croisa son regard. Elle n'esquissa aucun geste dans sa direction. Elle semblait la jauger.

Melke ferma la main et la laissa retomber.

— Je n'ai jamais voulu vous faire de mal. (Ces mots sortaient un à un, manquant chaque fois l'étouffer.) Je ne savais pas qu'il y avait une malédiction.

— Une malédiction.

Liana tordit la bouche. Elle détourna la tête.

Un courant d'air joua avec les rideaux tirés et les flammes vacillèrent. Les motifs d'ombre et de lumière dansèrent sur les murs. Les cheveux de Liana brillèrent, blancs comme la lune.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle avec la même expression. Je vais t'expliquer.

Melke obéit. Elle était soudain tendue. Sa colonne vertébrale était raide, ses jambes et ses bras anormalement crispés. Ses doigts étaient croisés, les phalanges blanchies.

Endal bâilla, la gueule grande ouverte. Puis il referma les yeux et se rendormit, la tête sur ses pattes.

— Tu sais ce qu'est le collier.

C'était une affirmation, énoncée platement.

— Des pierres marines.

Liana la regarda froidement, les sourcils froncés.

— Des pierres marines ?

— Les salamandres ont parlé de... pierres marines. (Belles et de peu de valeur.) Ce n'est pas le cas ?

Melke serra les poings plus fort et sentit une arête se décoller. Qu'avait-elle décollé ?

melke serra les poings plus fort et sentit une croûte se déchirer. Qu'avait-elle dérobé ?

— Non, répondit Liana. Ce sont des larmes de psaaron.

Pendant quelques secondes, Melke ne put plus ni parler ni respirer. Elle était debout mais ne se souvenait pas s'être levée.

— Non, dit-elle. *Non*.

Le visage de Liana était plongé dans l'ombre. Ses yeux scintillèrent lorsqu'elle les leva vers Melke.

— Si.

— Je ne le savais pas. (Ces mots étaient inutiles, des sons sans valeur. Elle aurait tout aussi bien pu bêler comme un mouton.) Je ne le savais *pas*.

Liana pinça les lèvres et regarda Hantje.

Des larmes de psaaron. Exceptionnellement rares, d'une valeur inestimable. Melke se rassit à l'aveuglette.

— Comment diable les avez-vous obtenues ?

La fille eut un rire amer.

— Nous les avons volées.

Chapitre 14

Melke ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit.

Liana la regarda de nouveau et repartit de son rire cristallin.

Melke recouvra l'usage de la parole.

— Bastian et toi avez volé les larmes de psaaron ?

Elle secoua la tête.

— Non, pas nous. Les sal Vere. Notre famille.

— Oh.

Liana tenait la main de Hantje.

— Tu sais ce que sont les larmes de psaaron ?

Melke acquiesça.

— Lorsqu'un psaaron meurt, il laisse échapper une larme. (Combien de pierres y avait-il sur le collier ? Cinquante ? Soixante ?) Chacune des larmes est... ils disent qu'elles contiennent des souvenirs ou... ou une *âme*.

Le collier avait chanté pour elle. Des voix avaient rampé sur sa peau, à l'intérieur de son corps. Les voix des morts. Ses poils se hérissèrent. Elle frissonna.

Liana hocha la tête.

— Une part d'eux qui ne meurt jamais. (Elle leva sa main libre et porta, apparemment inconsciemment, le bout d'un doigt à sa gorge.) Imagine... que ta famille ne meure jamais. Que tu puisses les avoir à tes côtés pour l'éternité.

Melke refoula ses larmes. *Imagine*. Elle se racla la gorge.

— Le collier... c'était une famille ?

— De nombreuses générations d'une même famille, oui.

— Et quelqu'un l'a volé...

Elle en eut le souffle coupé. Elle ne pouvait pas croire que quiconque ait pu être aussi stupide.

— L'oncle de mon grand-père, Alain sal Vere.

Melke secoua la tête.

— Comment ?

Il était probablement impossible de dérober quoi que ce soit à un psaaron.

— Sais-tu que le collier aime le soleil ?

Melke secoua de nouveau la tête. Il n'y avait pas de psaarons dans les océans près de chez elle. Ils préféraient les mers du Sud, plus chaudes. Elle n'en connaissait que la légende, et encore, à peine.

— Le psaaron était justement en train de faire prendre le soleil au collier. Sur notre côte. Et Alain...

Liana ferma les yeux, son visage se déforma.

Melke regarda Endal somnoler sur le sol, sa fourrure noire avalant la lumière des bougies. L'expression sur le visage de Liana était trop intime.

Un nouveau courant d'air souffla au travers des rideaux. Les flammes vacillèrent encore.

— Sais-tu pourquoi il l'a volé ? demanda doucement Melke, sans quitter le chien des yeux.

— L'avidité, l'arrogance... Les sal Vere étaient une famille très fière.

Il y avait une pointe d'amertume dans la voix de Liana.

Melke regarda le tapis élimé. *Et maintenant ils sont humbles*.

— Que s'est-il passé ?

— Le psaaron a voulu le récupérer, bien sûr.

Elle fit un bruit. Pas vraiment un rire, quelque chose de plus sec. Melke leva les yeux.

— Ce n'était pas possible de le lui rendre ?

— Il l'avait caché. Alain l'avait caché. Dans les grottes de calcaire.

Liana désigna vaguement une direction, vers l'ouest.

— Mais il était sûrement...

— Il était jeune et fou. Il a toujours refusé de dire où il l'avait dissimulé. Et il est mort avant que sa famille ait pu le faire changer d'avis.

— La malédiction, devina Melke.

Liana secoua la tête.

— Non. Il est monté sur un étalon indompté et il s'est brisé la nuque. (Elle serra les lèvres.) L'arrogance.

— Oh.

— Il aurait mérité pire. Bien pire.

Le ton et l'expression de la fille étaient presque terrifiants.

Les bougies flamboyèrent brusquement dans le courant d'air et les ombres sur le visage de Liana semblèrent pour un instant s'enfoncer dans sa peau. Son innocence rayonnante, sa jeunesse, sa gentillesse et son charme furent soudain maculés de haine. Une haine qui la défigurait.

Puis les rideaux bougèrent de nouveau, et les flammes tremblotèrent de nouveau, et les ombres sur le visage de Liana furent de nouveau des ombres, rien d'autre.

— Ses frères se sont noyés, reprit-elle. Tous les trois. C'était ça, la malédiction.

La noyade. Cela allait de soi. Les psaarons étaient des créatures marines : les océans et les lacs, les rivières et la pluie. Mais chacun des trois frères ? Melke secoua la tête. Elle ne comprenait pas.

— Si le collier a été retrouvé, pourquoi la malédiction du psaron...

— C'est mon père qui l'a trouvé. Trop tard pour les sauver. Trop tard pour sauver ma mère.

Liana inclina la tête de telle manière que ses cheveux lui cachaient le visage. Melke entendit le chagrin dans sa voix aussi clairement qu'elle avait perçu la haine quelques instants plus tôt.

— Je suis désolée, dit-elle doucement. Mais je ne comprends pas.

La fille releva la tête, dévoilant des yeux pleins de larmes.

— Je n'explique pas bien.

Melke secoua la tête.

— Pas du tout. C'est une histoire difficile à raconter.

— Oui. Difficile. (Liana eut un rire sans joie, un son sinistre. Elle posa les yeux sur Hantje et son expression se radoucit. Elle tendit une main pour lui toucher le visage, et resserra son étreinte de l'autre.) Tout s'est passé ainsi. Alain a volé le collier, puis il l'a caché et... il est mort. (Elle croisa le regard de Melke.) Tu comprends ?

Elle acquiesça.

— Oui.

Liana caressa la joue de Hantje du bout du doigt.

— Le psaron voulait récupérer le collier, et il a maudit les sal Vere.

— L'eau ?

Liana opina.

— La malédiction a empiré avec le temps. Il ne pleut plus jamais ici. Tu as vu le sol ?

— Je pensais que c'était la sécheresse.

— Une sécheresse surnaturelle. (Les lèvres de Liana esquissèrent un pâle sourire.) Les ruisseaux ont cessé de couler. La mer... Nous ne pouvons plus poser un pied sur la plage, nous n'osons plus pêcher. Les bateaux coulent et les nageurs se noient.

— Les trois frères ?

— Oui. L'eau est fatale aux membres de notre famille.

— Ta mère, souffla Melke. Je suis désolée.

Liana secoua la tête.

— Non. C'était l'autre partie de la malédiction.

Quelque chose dans le ton de sa voix, une certaine platitude, annonça à Melke que le pire était à venir. Elle resta assise sur sa chaise, le dos bien droit. Voulait-elle vraiment entendre ça ?

— Le psaron vient une fois par génération. Il attend un jour et une nuit qu'on lui rende le collier. Et durant la nuit, durant son attente...

— Non.

Melke secoua la tête. Quelque chose lui broyait la poitrine. *Non. Ce n'est pas possible.*

Liana baissa les yeux. Ses yeux bleus brillaient de larmes.

Liana souleva son regard. Ses yeux terribles luisaient de larmes.

— Qu'en as-tu entendu ?

Elle ne voulait pas répondre, refusait de prononcer ces mots qui lui donnaient des haut-le-cœur.

— Les psaarons... (Elle déglutit.) Les psaarons sont comme les salamandres, les griffons et les lamies. Ils aiment... coucher avec les humains.

— Oui.

Ce n'était qu'un murmure. Les griffons étaient les pires d'entre tous. Ils violaient et tuaient. Mais ils vivaient dans les terres désolées du centre des continents, et on ne les voyait que rarement. Les salamandres étaient plus nombreuses mais elles ne faisaient pas usage de la force et achetaient les faveurs des humains avec de l'or, des bijoux et d'autres trésors. Les serpents géants, les lamies, étaient exclusivement femelles et aimaient coucher avec les hommes sous leur apparence humaine. On disait que les hommes appréciaient leur étreinte.

Quant aux psaarons... Ils couchaient avec les humains pour les punir, pour leur faire du mal.

C'est en tout cas ce que racontaient les légendes.

— La première fois, c'était avec la sœur d'Alain. Elle s'est pendue juste après. Elle avait mon âge.

Melke ferma les yeux. Elle ne voulait pas en entendre davantage.

— Son frère, mon arrière-grand-père, voulait sauver ses enfants. Il a jeté toute la fortune des sal Vere à la mer, jusqu'au dernier trésor. Mais cela ne changea rien. Son fils fut le suivant. Pascal.

Le silence qui s'ensuivit donna un peu plus de poids à ces paroles insupportables.

— Pascal ne s'est pas donné la mort, mais il n'a plus jamais reparlé. Il est devenu muet. Son père et lui se sont noyés quelques années plus tard.

C'était trop horrible. Intolérable. Melke ouvrit les yeux en grand, les écarquilla. Elle ne parvint pourtant pas à faire disparaître les images dans sa tête, ces ombres qui rôdaient à la périphérie de son champ de vision.

Liana restait assise, serrant toujours fermement la main de Hantje. Melke déglutit. Elle se força à parler.

— Puis ce fut le tour de ta mère.

La fille hocha la tête, les yeux rivés sur Hantje.

— Je suis désolée.

Une larme roula sur la joue de Liana. Elle l'essuya brutalement du revers de la main.

Elles restèrent assises silencieusement à la lueur de la bougie durant de longues minutes. Les seuls bruits dans la chambre étaient le bruissement des rideaux et la respiration légère d'Endal. Liana finit par reprendre la parole d'une voix si forte qu'elle surprit Melke.

— Elle s'est jetée de la falaise après ça, droit dans la mer. Je n'étais encore qu'un bébé. Bastian avait neuf ans.

Pauvre Bastian, pensa Melke instinctivement. Il était alors assez vieux pour comprendre ce qui était arrivé à sa mère, pour savoir qu'elle ne reviendrait jamais. Elle referma brièvement les yeux.

— Je ne me souviens pas vraiment de mon père. Après... Bastian dit qu'il ne rentrait presque jamais à la maison. Il vivait dans les grottes, à la recherche du collier.

Bastian était un homme rude, au profil de mercenaire, mais il avait été un petit garçon de neuf ans. Tout ce que Melke pouvait se dire était *pauvre Bastian*.

— Papa l'a retrouvé quand j'avais six ans, dit Liana avec un sourire sans joie. Il l'a donné à Bastian et...

Son silence était lourd. Il emplissait la pièce, aspirant le souffle de Melke. *Et quoi ?*

Liana tourna la tête pour regarder Melke. Ses yeux noisette étaient lumineux et perçants.

— Il voulait rejoindre ma mère, et il a sauté lui aussi.

Melke ne pouvait plus respirer, plus inspirer, plus...

— Pardonne-moi, dit-elle en se levant et en écartant la chaise.

Elle parcourut le long couloir d'un pas rapide et maladroit et traversa la cuisine. Elle retira le verrou et se précipita à l'extérieur. Là elle pouvait enfin respirer, prendre de longues goulées d'air haletantes.

Qu'avait-elle fait ?

Melke s'écroula sur le sol et se recroquevilla. Elle serra fermement les paupières pour retenir ses larmes. Endal s'assit à ses côtés et gémit.

Elle pleura dans le jardin sombre et désert ; Endal s'allongea tout contre sa hanche. Elle sentait sa chaleur, la douceur et l'épaisseur de son pelage, son odeur animale.

Les larmes cessèrent. Il était impossible de pleurer éternellement. Elle l'avait appris étant enfant. L'air frais et sec glissait sur sa peau ; le sol était toujours aussi dur. Endal était une source de chaleur palpable.

Il faisait nuit.

La haine de soi laissa peu à peu place à la peur. *Il faisait nuit.*

L'obscurité, les ténèbres. Il était impossible de bouger, de respirer. La panique croissait dans sa poitrine. Elle hurla silencieusement. Elle était seule dans le noir et elle mourrait ici. Ils lui feraient du mal. Ils la forceraient à supplier. Ils...

Endal bougea contre son flanc. Il posa le museau sur son genou.

Melke ferma les yeux. Elle prit une inspiration tremblotante. L'air sentait le sec, la poussière et le chien. Elle n'était pas dans une cellule au sol de pierre et aux murs grossiers, froids et humides qui l'étouffaient. Il n'y avait aucun gardien. Elle était libre.

Et elle avait fait beaucoup de tort.

Elle se releva avec raideur, maladroitement. Son cœur tambourinait dans sa gorge. Chaque inspiration était faible, paniquée. L'obscurité l'étouffait. Ses yeux grands ouverts ne voyaient pourtant rien. Endal se frotta contre sa jambe.

Il lui fallut une éternité pour rejoindre la ferme, des minutes et des heures, un millier de pas interminables. Elle marcha à reculons, face aux ténèbres. Elle chercha la porte à tâtons. Elle la referma derrière elle et tira le verrou, mais la cuisine était sombre, noire. Elle était ceinte de murs de pierre et *il n'y avait aucune lumière...*

La chambre du malade était en revanche éclairée, elle la voyait briller par la porte. La terreur qui comprimait la poitrine de Melke s'évanouit partiellement. Elle pouvait respirer, elle pouvait *voir*.

Liana leva les yeux ; ses cheveux brillaient comme neige au soleil. Son expression changea, se fit plus pénétrante.

— Tout va bien ? Tu as l'air...

— Ça va, répondit Melke, toujours sur le pas de la porte, toujours haletante, toujours poussée par les ténèbres.

« *Tiens-toi droite*, disait maman. *La tête haute. Ne leur montre jamais ta peur.* » Son cœur battait la chamade.

— Je suis désolée. J'avais besoin de... de prendre l'air.

Liana, les sourcils légèrement froncés, avait un regard inquisiteur.

Melke traversa lentement la pièce. La lueur de la bougie lui avait certes apporté le soulagement, mais elle reprit également conscience de la douleur dans ses pieds. Elle fit en sorte de ne pas boiter ni grimacer. La souffrance était pourtant terrible, une brûlure lancinante et infectée.

Elle agrippa le dossier de sa chaise et s'assit. Le mal aigu s'atténa. Sa respiration se fit moins hésitante. Il y avait de la lumière et une autre personne. Son cœur battit moins fort.

Endal s'allongea, le flanc contre sa cheville, chaud et étrangement réconfortant.

Liana la regardait toujours.

La sueur lustrait la peau de Melke. Elle la sentait sous ses yeux, sous sa lèvre inférieure. Elle l'essuya d'une main tremblante.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Liana d'une voix douce.

— Mes pieds, répondit-elle en essayant de sourire. Ce n'est rien.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh. (Elle rosit, légèrement honteuse.) Je n'aime pas le noir, c'est tout.

Liana la dévisagea pendant un long moment avant de se retourner vers Hantje.

— Tu disais qu'il n'aimait pas non plus.

— Oui, ce n'est rien. (Elle refoula ses souvenirs : la terreur, la panique, la solitude.) Je suis désolée. Tu me parlais de...

— Mes parents. (Le regard scrutateur de Liana était celui d'une adulte, pas d'une enfant.) Cela t'a bouleversée.

— Comment aurait-il pu en être autrement ?

Liana émit un léger soupir.

— Je suis contente que cela ait été le cas. (Il n'y avait aucune malice dans sa voix, ni sur son visage. Melke n'y lisait que de la tristesse.) Tu vas récupérer le collier, n'est-ce pas ?

Melke opina.

La fille tendit la main pour toucher délicatement la joue de Hantje.

— Dans combien de temps va-t-il venir ?

Liana se raidit. Elle leva la tête.

— Le psaaron ?

Melke acquiesça.

— A l'équinoxe de printemps. (La bouche de la fille se tordit en quelque chose qui ne ressemblait pas à un sourire.) On l'attend depuis douze ans, Bastian dit qu'il viendra cette année. Le puits est presque à sec. La ferme ne pourra pas survivre très longtemps.

— À l'équinoxe de printemps ? (Le cœur de Melke s'était remis à battre la chamade.) Tu en es sûre ?

— Il vient toujours à l'équinoxe de printemps, confirma Liana calmement.

— Mais c'est...

— À la prochaine lune.

Le regard de la fille était franc et soutenu.

À la prochaine pleine lune. C'était bientôt. Trop tôt. Hantje ne pourrait pas l'aider. Comment pouvait-elle espérer y arriver seule ?

Liana la regardait.

Elle devait réussir. Dans le cas contraire, Bastian ou sa sœur devraient...

Elle eut un frisson d'horreur qui rendit sa voix plus rugueuse et plus rauque.

— Je dois parler à mon frère. Je ne sais pas comment elles l'ont attrapé.

— Était-il en train de voler ? (Le front de Liana se plissa, tout comme le contour de ses yeux et de sa bouche.)

Bastian assure que oui, mais je ne ressens pas...

— Je ne peux que le supposer. Il était déjà parti quand je me suis levée le matin. (La gorge de Melke se serra à l'évocation de ce souvenir. L'incrédulité, la douloureuse prise de conscience.) Pour quelle autre raison se serait-il trouvé dans l'antre des salamandres ?

Liana secoua la tête.

— Je ne ressens pas...

Je ne me pensais pas capable de voler non plus. Et pourtant, regarde ce que j'ai fait.

— Il l'a fait, répondit platement Melke. Il l'a fait.

Il y eut un long silence. Endal était un poids délicieusement chaud contre sa cheville. C'était tellement étrange qu'elle ne soit pas effrayée. Le demi-loup était tout contre elle, et elle n'était pas effrayée.

Le silence était tel qu'elle avait conscience de la respiration courte et rapide de Hantje, et du rougeoiement fiévreux de ses joues. Un pouls irrégulier battait dans sa gorge.

— Cela empire, constata-t-elle.

Liana croisa son regard.

— Oui.

— Je sais que tu le soignes, mais quand tu vas te coucher, quand il ne reste que moi... (Melke essayait de décrire la détresse, l'incompétence qu'elle ressentait.) Je t'en prie, il doit bien y avoir quelque chose que je puisse faire.

— Je suis désolée, répondit la fille.

— Il n'y a donc pas de baume que je pourrais passer sur ses blessures, pas de potion pour faire tomber sa fièvre ?

Liana baissa les yeux sur ses doigts entremêlés avec ceux de Hantje.

— Non. (Après un court silence, la fille remua légèrement et leva la tête.) Demain. J'avais oublié. Bastian se rend à Thierry pour ramener le cheval et la carriole. Je ne sais pas combien d'argent il nous reste, mais peut-être que...

— J'ai quelques pièces.

— Vraiment ? (Le visage de Liana s'illumina.) Dans ce cas, il existe des potions pour la fièvre et...

— Je vais chercher l'argent.

Melke se leva. Enfin quelque chose qu'elle pouvait faire, une manière d'aider.

Le chien ouvrit les yeux, bâilla et s'assit.

— Je peux prendre une des bougies ?

— Bien sûr.

Il n'y avait aucun mépris dans le ton ou sur le visage de Liana, rien qui pût indiquer le moindre reproche ; pourtant, Melke sentit le sang affluer chaudement sous sa peau. Elle retira l'une des bougies du chandelier, renversant au passage de la cire sur la table de chevet, et sortit lentement de la chambre. Elle protégea la flamme avec précaution. La voir soufflée dans les ténèbres du couloir ou de la cuisine serait...

— Stupide, murmura-t-elle.

C'était idiot d'être si faible, si gênée par sa peur du noir. Elle savait que c'était ridicule, le savait parfaitement, et pourtant son cœur s'emballait et elle se raidissait de terreur à l'idée que la bougie s'éteigne. Comme si quelque chose se comprimait dans sa poitrine. *Stupide.* Elle alluma les bougies du chandelier à côté du lit. La lumière irradiait la

se comprimait dans sa poitrine. *Supprie.* Elle alluma les bougies du chandelier à côté du lit. La lumière inonda la chambre. La tension et la peur disparurent. Elle n'était pas dans une cellule, seulement dans une chambre de bonne qui avait connu des jours meilleurs.

Endal s'allongea avec raideur sur le plancher. Melke le regarda. Les iris du chien étaient pâles comme la glace. Des yeux de loup. Mais il ne grogna pas, ne dévoila pas ses crocs terrifiants.

— Il te faudrait un petit tapis...

Le molosse posa sa tête sur ses pattes avant et ferma les yeux.

Melke décrocha son sac à dos de la patère et en vida le contenu sur le lit. Des sous-vêtements, l'une de ses pierres – la noire avec des marbrures blanches –, les épices enrobées de leur papier, son porte-monnaie...

Un morceau de ficelle était enroulé autour des pièces. La plupart étaient de cuivre, mais il y en avait quelques-unes d'argent. Melke soupesa le maigre butin. Leurs économies, à Hantje et à elle. Le produit de six années de dur labeur, de longues heures à suer sang et eau, tenait au creux de sa main.

Elle défit maladroitement la ficelle. Les fines croûtes de ses paumes menaçaient de s'arracher à chaque mouvement de ses doigts. Une pièce d'argent pour les médicaments de Hantje, des baumes et des potions qu'elle pourrait lui donner pendant que Liana dormait. Une autre pièce d'argent pour la nourriture. C'était peut-être extravagant, mais la dette qu'elle avait envers eux ne pouvait être payée avec de simples pièces.

Ces dernières étaient petites et minces, marquées de la couronne de Bresse. Elle les déposa sur la petite étagère et renoua difficilement la ficelle. Les pièces restantes cliquetèrent faiblement lorsqu'elle resserra le nœud.

Sous-vêtements, épices et porte-monnaie retournèrent au fond du sac. Elle garda la pierre noire en main pendant quelques instants, la lissant entre le pouce et l'index, et se sentit un peu chez elle. Puis elle la plaça parmi les autres sur l'étagère.

Une. Deux. Trois. Seulement trois. Où était la rouge ?

Une bouffée d'angoisse lui comprima la poitrine. Elle ne pouvait pas l'avoir perdue. Pas celle-là. Encore moins que les autres.

Où était-elle ?

Endal leva la tête. Ses yeux pâles l'apaisèrent. Elle ne l'avait pas perdue, c'était impossible. Elle était soit dans le sac, soit par terre. Elle la trouverait demain.

Melke expira lentement. Elle ramassa les pièces et le bougeoir.

— Viens, Endal.

Il la suivit silencieusement jusqu'en bas de l'escalier, à travers la cuisine, le long du couloir. Une fois dans la chambre du malade, Melke tendit les deux pièces à Liana.

— Tiens.

L'argent étincela à la lumière de la bougie. La fille écarquilla les yeux.

— Pour les baumes et les potions. Et pour un peu de nourriture. Peut-être un bout de fromage, ou du jambon. Et des légumes. Et quelques bougies. Et... tout ce à quoi tu pourras penser.

— C'est de l'argent ?

— Oui.

Liana ne fit aucun geste pour prendre les pièces.

— Merci, mais...

— Ce n'est pas de l'argent volé, si c'est ce que tu crois, lança brutalement Melke. Je n'ai jamais rien volé. (Une vague de chaleur lui écorcha soudain le visage.) Enfin... avant le collier.

Je suis une voleuse. Voilà ce que je suis devenue. Une voleuse.

Liana croisa son regard.

— Je ne crois pas que tu l'aies volé, mais... de l'argent. C'est beaucoup trop.

— S'il te plaît.

Liana soutint son regard pendant une longue seconde, avant de hocher la tête.

— Très bien. Je les donnerai à Bastian.

— Merci.

Les pièces cliquetèrent légèrement en changeant de main. Un silence pesant envahit la chambre. Les rideaux remuèrent. Melke était debout depuis moins d'une demi-journée mais son corps était déjà lourd de fatigue. Ses muscles et ses os la faisaient souffrir. Ses pieds lui brûlaient. Ses yeux... Elle les ferma brièvement.

— Tu n'as pas besoin de rester, dit Liana. Je te réveillerai quand j'aurai besoin de dormir.

Melke rouvrit les yeux. Elle ne pouvait pas reprocher à la fille de vouloir se débarrasser d'elle. Bastian aurait été plus direct. Au moins, Liana ne prononçait pas les mots « ignoble vermine » à voix haute.

Elle se leva sans grimacer.

Endal dressa la tête. Elle crut le voir soupirer en se mettant lentement sur ses pattes.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

La fille ne releva pas les yeux. Toute son attention était tournée vers Hantje. Les lèvres de ce dernier étaient craquelées et entrouvertes. Chacune de ses inspirations était courte et saccadée. Sa peau, tendue sur ses os, était rouge et perlée de sueur.

Melke hésita. Hantje se battait pour sa survie. Elle le voyait nettement. Il luttait pour chaque battement de cœur, pour chaque souffle.

— Liana.

La fille posa son regard sur elle.

— Est-ce qu'il va...

Elle ne put terminer sa phrase, incapable d'exprimer à voix haute ce qu'elle redoutait.

Liana serra plus fort la main de Hantje.

— Il passera la nuit. Je te le promets.

Une note calme et déterminée dans sa voix convainquit Melke.

— Très bien, souffla-t-elle. (Elle tendit la main pour caresser légèrement le visage brûlant et dégoulinant de son frère.) Bonne nuit.

Le chagrin lui dévorait les yeux et la gorge. *Vis, Hantje. Tu es tout et chaque chose. Sans toi, je meurs.*

Chapitre 15

Bastian se leva avant l'aube. Il descendit silencieusement l'escalier.

Liana était assise, penchée sur le blessé ; sa tête était suffisamment inclinée pour que ses cheveux touchent presque le spectre. Elle tenait une de ses mains dans les siennes.

Il jeta un rapide coup d'œil au malade. Les hématomes disparaissaient, les brûlures s'atténaient. La chose répugnante survivrait.

— Liana.

Elle leva les yeux. L'espace d'un instant, il eut l'impression qu'elle regardait à travers lui. Puis elle cligna des yeux.

— Bastian.

Son sourire était las.

Il fronça les sourcils. Les ombres noires qui lui creusaient les joues n'avaient rien à voir avec l'éclairage de la bougie. Elle était blanche comme du parchemin.

— Va te coucher, dit-il. Tu as besoin de sommeil.

— Hantje a besoin de moi.

— N'importe quoi. Cette créature maudite peut se passer de toi.

Liana secoua la tête.

— Il est presque mort pendant la nuit.

— Quoi ? (Bastian regarda de nouveau la silhouette alitée et ressentit une pointe d'angoisse. La respiration du spectre était faible, son visage rougi. Sa peau luisait de transpiration.) La fièvre ?

— Oui.

— Mais il va vivre.

Il s'agissait d'une affirmation, pas d'une question. Il *fallait* qu'il survive.

— L'infection empire. (Liana attrapa une feuille de papier posée sur la table.) Peux-tu m'acheter quelques petites choses ? Je t'ai fait une liste.

— Bien sûr. (Il se saisit de la feuille et plissa les yeux pour déchiffrer l'écriture à la pâle lueur de la bougie.) De l'écorce de saule ?

— Pour faire tomber la fièvre.

Il n'y avait pas eu de guérisseur sur la frontière de sal Vere depuis plus d'un siècle. Le don de Liana était précieux, à chérir et à utiliser avec parcimonie. Un don que ni l'un ni l'autre n'avaient encore parfaitement compris, mais...

— Tu en as vraiment besoin ? Je croyais...

— Je ne peux pas rester avec Hantje en permanence. (Elle resserra son étreinte sur la main du spectre.) L'écorce aidera. Melke pourra la faire infuser pendant que je dormirai.

Bastian poursuivit sa lecture. Il y avait de nombreux ingrédients sur la liste de sa sœur. Pas seulement des médicaments, mais aussi de la nourriture, des bougies et d'autres fournitures. Il secoua la tête.

— Liana, nous ne pouvons pas nous permettre...

— Tiens.

Elle ramassa quelque chose sur la table et le tendit à son frère.

Il ouvrit la main par réflexe. Du métal tinta et il sentit le froid contact des pièces sur sa paume.

— Comment ? De l'argent ? (Ses yeux s'étrécirent.) Cela vient d'elle, n'est-ce pas ?

Liana opina.

Une vague de colère lui parcourut la poitrine.

— Nous n'avons pas besoin de son argent sale !

— Il n'est pas volé, répondit-elle doucement.

— Bien sûr que si !

Il voulait se précipiter à l'étage et jeter les pièces au visage du spectre, la...

— Bastian. (L'intonation ferme et adulte dans la voix de sa sœur l'arrêta.) Nous avons besoin de cet argent.

— Non, c'est faux !

De la charité, voilà ce que c'était, de la charité pure et simple. Venue d'une sale ordure, puante et voleuse.

L'homme allongé s'agita. Il respirait fortement, haletait. Liana se pencha doucement sur lui. Elle posa une main sur sa joue, sans lâcher les doigts faibles de l'autre.

— Prends cet argent, insista-t-elle à voix basse. Sauf si tu préfères le voir mourir.

Bastian serra les pièces dans sa main. Elles lui brûlaient la paume. De l'argent volé. Il voulait le jeter.

— Très bien, répondit-il sèchement. Je serai de retour au coucher du soleil.

Il laissa le rouan et Gaudon au valet d'écurie et rejoignit l'entrée de l'auberge pour récupérer sa chevalière. Le panneau en bois annonçant *Ronsard* se balançait dans la brise au-dessus de sa tête en craquant légèrement.

Bastian poussa le battant de la porte. Il s'immobilisa quelques instants pour laisser ses yeux s'habituer à la pénombre. Il était près de midi et un grand nombre de clients étaient attablés dans la salle. L'air regorgeait des odeurs de sueur, de tabac à priser et de ragoût de bœuf. Un feu brûlait dans le grandâtre. Des années de suie ternissaient le plafond de la pièce. De fortes voix d'hommes peinaient à couvrir le raclement des couverts dans les assiettes. Un éclat de rire s'éleva sur sa gauche alors qu'il traversait la pièce.

Le fils de Ronsard était accoudé sur le long comptoir en bois et fanfaronnait devant une jeune serveuse qui versait une chope de bière à un robuste fermier.

Bastian tâta sa poche. L'argent sale du spectre lui brûlait les doigts.

— Pour le cheval et la carriole, annonça-t-il en poussant vers le jeune homme plusieurs épaisses piécettes de cuivre.

Julien se redressa et eut le même sourire, large et faux, qu'arborait son père.

— Je vais chercher ta bague.

Bastian acquiesça.

— Une bière ?

La serveuse avait un air franc et amical. Son sourire la rendait presque jolie. Contrairement à Julien, son sourire se lisait aussi dans ses yeux.

Bastian hocha rapidement la tête et la regarda servir.

— Merci.

La bière tiède pétilla sur sa langue. Il avala une longue gorgée.

— Ta bague, dit Julien dans son dos.

Bastian se retourna.

Le jeune homme tenait la chevalière dans sa paume. Malgré la faible lumière, l'argent luisait froidement.

Bastian posa sa chope. Il tendit la main pour se saisir de la chevalière. Sa mauvaise humeur du matin s'apaisa lorsqu'il la passa à son doigt. La douceur de l'anneau était agréable et familière. Il était plus lourd que l'argent qui le composait. Il avait le poids de la famille, de son père et de son grand-père, de plusieurs générations de sal Vere.

Le métal se réchauffa autour de son doigt, jusqu'à ce qu'il n'en ressentisse plus du tout la fraîcheur. Il constata qu'il se tenait moins raide que trente secondes auparavant, comme si son corps s'était détendu en reconnaissant la chevalière. Bastian reprit sa chope et décida de déjeuner là. Il posa un coude sur le comptoir. L'épaisse planche de bois était noircie par les années et adoucie par les mains d'un nombre incalculable de clients.

— Les femmes..., lança Julien en arrangeant l'une de ses manchettes.

Sa chemise était plus élégante que n'importe quel vêtement de Bastian ; son lin épais était teint d'un vert profond et coûteux.

Bastian grogna et se détourna légèrement. La conviction du garçon qu'il était disposé à l'écouter, et la manière qu'il avait de reposer son bras sur le bar, comme si lui, et non son père, en était propriétaire, l'irritait. *Quelle vanité.*

— Ces crétines ne comprennent pas ce que veut dire *non*. Tu as déjà remarqué ? Rien là-dedans, railla-t-il en se tapotant le front. Idiotes.

La bière laissait un goût aigre dans la bouche de Bastian. Il reposa sa chope.

— Les filles du port sont les pires, poursuivit Julien de son air satisfait, presque prétentieux. Si tu veux un conseil, ne les approche pas.

Bastian se redit et s'écarta du comptoir. Tu crois vraiment que je vais écouter tes conseils ? Il ne se donna pas le

Bastian se raidit et s'écarta du comptoir. *Tu crois vraiment que je vais écouter les conseils ?* Il ne se donna pas la peine de prononcer ces paroles. Au lieu de quoi, il fouilla dans sa poche pour trouver une pièce. Sa main le démangeait d'attraper Julien par la peau du cou et de le traîner dehors. Il avait été incapable de frapper le spectre, mais ce serait plus facile avec lui. *Trop facile*, se dit-il. Le jeune homme n'était rien sans ses beaux vêtements et il avait les mains lisses de ceux qui ne travaillent pas. Ce serait aussi simple que de battre un enfant. Ou une femme.

— Des garces, conclut-il avec un grand geste. Toutes les filles du port. De vraies garces.

Bastian serra les dents. Les pièces d'argent étaient petites, lourdes et sales. Les pièces de cuivre étaient plus grosses. Il choisit la plus fine d'entre toutes et la plaqua sur le comptoir. La serveuse le vit faire et, après avoir échangé une dernière plaisanterie avec son client, elle s'approcha de Bastian et tendit la main vers la pièce.

Julien l'ignora.

— Elles écartent les jambes puis t'annoncent qu'elles sont enceintes et s'attendent à ce que tu les épouses.

Il semblait contrarié.

Les doigts sur la pièce, la serveuse dévisagea Julien. Toute trace de bonne humeur avait disparu de son visage.

— Comme si j'allais épouser une fille du port. (Julien eut une moue dégoûtée.) Je ne suis pas idiot.

Bastian serra et desserra les poings sur le comptoir. Une bagarre le soulagerait, mais il ne voulait pas rejoindre Silvia avec les phalanges ouvertes et du sang sur les vêtements.

— Tu fais pourtant très bien semblant, lâcha-t-il d'une voix chargée de mépris. Seul un idiot parlerait comme tu le fais.

La serveuse leva les yeux et lui sourit. De banal, son visage devint joli. Bastian lui adressa un signe de tête et s'écarta du comptoir. Finalement, il ne voulait plus manger chez Ronsard.

La mauvaise humeur de Bastian retomba lentement alors qu'il parcourait la ville à grands pas. Il ne pouvait pas rester en colère au milieu de l'agitation du marché de Thierry, avec la chevalière de nouveau à son doigt et Silvia deux rues plus loin. Il y avait tant d'odeurs : le foin et la viande fraîche, le cuir, les herbes et le poivre, les bouses de vaches, le poisson et les douces pommes caramélisées. La grand-place était un mélange de couleurs et de textures. Il vit des écheveaux d'épaisse laine noire, le violet et le jaune pâle des fleurs printanières, le marron quelconque du coton ordinaire et le rouge vif des rubans de soie.

Le ferronnier était venu d'Isigny, comme il le faisait plusieurs fois par an. Il faisait du bon travail. Des femmes s'alignaient devant son étal pour faire réparer des casseroles cabossées et des fermiers apportaient leurs faux brisées et les lames déformées de leur charrue. Des enfants l'entouraient pour l'observer modeler le métal entre ses doigts, sans plus d'efforts que s'il s'était agi de beurre.

Les bruits submergeaient Bastian : les négociations véhémentes, le bêlement des moutons, les rires étouffés des jeunes filles, les excuses marmonnées par une femme qui le bouscula dans sa hâte, les exhortations du vendeur de tartes qui lui glissa une pâtisserie fumante sous le nez.

Il prit une profonde inspiration, se délectant du goût du marché sur sa langue. Cet endroit était plein de vie, comme ne l'était plus Vere. Il vivait.

Bastian avait conscience de la pensée des chiens, conscience des images, des impressions et du faible babillage qui bourdonnait dans sa tête. Rien n'était aussi clair qu'avec Endal. Mais ce dernier lui avait toujours parlé d'une voix claire, même lorsqu'il n'était encore qu'un chiot.

Généralement, il filtrait les murmures et les images flous des autres chiens, les jacassements excités ; Endal lui manquait. La colère de Bastian rejaillit. Son chien devrait être à ses pieds, devrait l'accompagner plutôt que de surveiller ce spectre venimeux. Il se renfrogna. Un jeune garçon, vraisemblablement fils de fermier, s'écarta de son chemin, craintif.

Mais une nouvelle fois, la colère ne put s'installer lorsqu'il songea que la boulangerie de Silvia se trouvait juste à l'angle de la prochaine rue. Il desserra les poings. Encore trois pas avant l'allée pavée qui menait à l'arrière. Les bâtiments étaient faits de pierre grise et rugueuse ; leurs toits d'ardoise étaient particulièrement raides. La porte arrière de la boutique de Silvia était ouverte, l'escalier blanc qui y menait avait été fraîchement décapé. Un bleu de ciel d'été recouvrait le battant et les stores.

Bastian s'appuya contre le chambranle et inspira les senteurs sucrées du pain chaud et des fruits cuits. L'une des employées de Silvia travaillait la pâte, les manches retroussées et les cheveux noués en arrière dans une écharpe. Des voix lui parvinrent de l'avant de la boutique, un rire de femme.

La fille leva les yeux. Son visage alerte était couvert de taches de rousseur.

— Madame Silvia, appela-t-elle sans cesser de pétrir.

Bastian observait les mains solides tirer et malaxer la pâte. Une pâte sucrée, blanche et légère, qui serait couverte de cannelle et de fruits et dont les cristaux de sucre scintilleraient lorsqu'elle sortirait du four.

— Bastian.

Silvia se tenait sous l'arche qui menait au magasin. Son tablier était maculé de farine, ses cheveux noirs cachés sous un foulard bleu lavande.

Bastian se redressa. Elle était magnifique et lui fit venir l'eau à la bouche. Il mourait d'envie de goûter à la chaleur et à la douceur de cette femme, de se laisser aller aux plaisirs simples de la chair, à la douloureuse extase du soulagement.

Sa bouche s'incurva légèrement. Elle aussi avait envie de lui. Il le lut dans ses yeux, dans son léger sourire, dans la manière dont sa main effleurait le mur.

— Monte, dit-elle. Elsa, tu as la charge du magasin.

La jeune femme opina. Son regard alla de Silvia à Bastian qui crut lire quelque chose dans ses yeux. Ni du mépris ni du dédain, ni des reproches ni rien de ce genre. Il traversa la cuisine et se retourna, intrigué, vers la fille. Elle les regardait toujours, le regardait lui.

La main de Silvia était chaude sur son bras.

— Viens Bastian, dit-elle d'une voix douce.

Les joues de la fille s'empourprèrent et elle replongea les yeux dans la pâte.

Il parcourut la boutique du regard – le comptoir lustré, le citadin bien charpenté qui tendait quelques pièces à une autre employée vêtue, elle aussi, d'un tablier et d'un foulard – tandis qu'elle l'entraînait le long du couloir en direction de l'escalier. Elle riait silencieusement.

— Quoi ?

— Mes filles t'aiment bien.

Bastian comprit enfin la lueur fugace qu'il avait vue dans les yeux de la jeune pâtissière : l'envie. Il rosit légèrement.

Silvia rit de nouveau. Elle marqua une pause sur la deuxième marche et le regarda bien en face.

— Ce visage si charmant, commença-t-elle. Ces cils...

Elle toucha légèrement le coin de l'œil de son amant.

Il la suivit jusqu'à sa chambre, brûlant de gêne et de désir.

Ils se déshabillèrent hâtivement, tirant sur leurs vêtements avant de les abandonner au sol. La bouche de Silvia était aussi affamée que la sienne et l'embrassait profondément. Elle était si douce, grivoise et pressée, étalée ainsi sur le lit. Les courbes pâles et luxurieuses de son corps étaient si attirantes qu'il ne put y aller doucement.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il d'une voix chargée de désir. Je ne peux pas...

Puis il pénétra sa douce chaleur. Il frissonna, grogna et s'enfonça brusquement ; sa colère et sa peur furent dévorées par la passion, crue et irrésistible. Le plaisir monta en lui jusqu'à le posséder ; enfin survint le pic aigu du soulagement total, cet instant durant lequel plus rien ne comptait et tout allait pour le mieux.

— Je suis désolé, répéta-t-il après coup, le visage plongé dans ses cheveux et le bras passé autour de sa taille.

Les draps étaient froissés sous son corps, sa peau était moite de sueur. Un carré de soleil lui réchauffait le dos.

— Désolé de quoi ?

— Trop brutal. Trop rapide.

— Ça m'a plu, dit Silvia.

Bastian tourna la tête et rouvrit les yeux.

— Vraiment ?

— Ça m'a rappelé ma jeunesse. (Elle fit délicatement courir son doigt sur l'arête du nez de Bastian.) Tes cils sont tellement longs.

Jeune. Silvia était belle, l'une des plus belles femmes qu'il ait jamais vues, mais quelques rides couraient autour de ses yeux et de sa bouche et la blondeur de ses cheveux était teintée de mèches grises. Il ne lui avait jamais demandé de combien elle était son aînée. Dix ans, pensait-il, même s'il ne le dirait jamais.

— En outre, je sais que nous n'avons pas encore terminé. (Sa main était maintenant sur son épaule, glissait le long de sa cage thoracique et de sa taille. Elle referma les doigts sur une de ses fesses.) Je me trompe ?

— Non.

Le désir commençait à se réveiller en lui. Cette fois, Bastian s'appliqua à donner autant de plaisir qu'il en prenait.

Il caressa les courbes généreuses, les rondeurs de la poitrine, du ventre et des hanches. Elle se cambra sous les caresses internes qu'il lui prodiguait et ferma les yeux de plaisir. Une lente heure de détente s'écoula au milieu des draps froissés et baignés de soleil. Il y eut finalement un autre long moment de délicieuse libération.

Après quoi, ils somnolèrent un moment. Les yeux fermés, Bastian profitait de la douce chaleur du corps de Silvia allongée tout contre lui, de l'odeur de leurs ébats, des senteurs de leurs sexes et de leur transpiration.

Il savait qu'elle avait d'autres hommes. Elle était belle, veuve, et elle vivait seule ; elle avait forcément d'autres amants. Cela ne le gênait pas. Il s'en fichait, tant qu'ils pouvaient partager de tels moments de plaisir et de pur relâchement.

Silvia soupira et s'assit.

— Je dois retourner travailler.

Bastian ouvrit les yeux. Il vit les murs lavés à la chaux et le plafond bas orné de poutres apparentes. La vive lumière du soleil pénétrait la pièce par la fenêtre.

— Tu vas rester manger ?

Silvia lui caressa les cheveux de ses longs doigts. Bastian repensa à la longue liste que sa sœur lui avait confiée et à l'argent sale du spectre. Son soulagement s'évapora.

— Non, je ne peux pas.

Sa chevalière lui semblait soudain particulièrement lourde, lui rappelant ses responsabilités envers Vere et la malédiction.

— Ah, bon. (Elle lui caressa doucement la joue, et se pencha pour lui planter un baiser sur le bas du ventre.) Tu reviendras.

— Bien sûr.

Toujours.

Chapitre 16

Bastian mâchait le dernier petit pain que Silvia lui avait donné. Ses pieds l'avaient mené à la maison de garde sans qu'il en ait réellement eu conscience. C'était sa routine habituelle à Thierry : passer une heure ou deux avec Silvia, puis boire une bière avec Michaud. Pendant que Liana restait à la maison, au milieu de la sécheresse et des brebis qui peu à peu mouraient de faim.

Le pain dans sa bouche devint fade comme la poussière. Il déglutit et se renfrogna devant la maison de garde. Elle était faite de pierre grise et avait le même toit d'ardoise que les autres bâtiments de Thierry, mais ses fenêtres comportaient d'épais barreaux métalliques ainsi que des volets. L'inscription *Maison de garde* était gravée dans la pierre au-dessus de la porte. *Protéger et servir la justice*. Et, pour ceux qui ne savaient pas lire, la couronne de Bresse et deux hampes croisées.

La lourde porte était ouverte. Bastian grimpa les petites marches en deux enjambées et pénétra à l'intérieur. Il n'eut pas besoin d'appeler Michaud. Le chef de garde, grand et solidement charpenté, se tenait au milieu de la pièce, les mains sur les hanches, les sourcils froncés. Un chiot tavelé se tenait à ses pieds. La petite créature était roulée en boule sur le sol couvert de paille. Chacune de ses côtes était apparente.

Hormis l'homme et le chien, la pièce était vide. Aucun officier ne paressait à la longue table dans ses bottes ferrées et son épais pourpoint de cuir, aucun ivrogne ne se remettait du manège de la nuit précédente dans l'une des quatre cellules spartiates.

Michaud leva les yeux.

— Bastian. (Son visage barbu s'adoucit un peu. Il désigna le chiot.) Tiens, prends cette chose. Je ne sais pas quoi en faire.

Bastian s'accroupit.

— Je n'ai pas besoin d'un autre chien, dit-il en caressant l'animal. *Salut, petit être*.

Le corps famélique tremblotant se tortilla sous ses mains et une langue humide le lécha sous le menton. Il n'entendit aucune réponse dans sa tête, seulement un mélange peu clair de babillages de chiot affamé, terrifié, et désireux de plaire.

— Qu'est-ce que je peux en faire, alors ? demanda Michaud, exaspéré. Je n'en veux pas, Bastian. Il pisse partout par terre et...

Bastian se releva. Le chiot ossu frissonna dans ses bras, chaud et angoissé.

— *N'aie pas peur, petit*, dit-il à l'animal. *Personne ne va te faire de mal*. Il est encore ignorant, répondit-il en rejoignant la table et en tirant une chaise. (La table comme les chaises étaient robustes, leur bois usé et taché par l'usage.) Il apprendra à ne plus le faire. Même si la paille est tellement sale qu'on remarquerait à peine s'il...

— On l'a changée hier, rétorqua brutalement Michaud.

Bastian sourit en caressant le chiot.

— Alors, comment vas-tu l'appeler ?

Michaud expira longuement par le nez. Il croisa les bras sur sa large poitrine.

— Je ne vais pas le garder.

— N'importe quoi, répliqua Bastian en sentant le petit cœur battre rapidement sous sa main et un espoir impatient forcer la voie de son esprit. Si tu l'as sauvé, il est à toi.

— J'aurais l'air ridicule avec un chiot trotinant sur mes talons. Je suis capitaine de garde, pas...

Bastian éclata de rire, ce qui fit tressaillir l'animal.

— *Chut*, l'apaisa-t-il. Il va devenir un gros chien, peut-être aussi gros qu'Endal. Regarde la taille de ses pattes.

Michaud grogna d'un air revêche.

— Et où est ton molosse noir ?

— À Vere. (Bastian perdit toute trace de bonne humeur. Il cessa de taquiner Michaud.) Trouve-lui un toit. Il y a forcément quelqu'un qui veut un chien.

Le capitaine de garde grogna de nouveau. Il rejoignit son ami à la table et s'assit. La cote de mailles cliqueta sous le plastron de cuir et la chaise grinça sous son poids.

— Allez, donne-le-moi.

L'irritation de sa voix manquait de conviction.

— Il a faim. (Bastian regarda Michaud installer le chiot contre sa poitrine et le caresser de ses mains larges aux doigts brutaux. La queue tachetée s'agita timidement.) Tu as de quoi manger ?

Michaud évita soigneusement son regard.

— J'ai envoyé Vaspard chercher un bol de ragoût.

Bastian sourit à son ami. Le capitaine de garde se laissait pousser une barbe brune et bouclée pour se donner un air plus dur, mais le plastron de cuir et la cote de mailles cachaient un cœur d'or.

— Tu as été très occupé ? demanda-t-il.

Michaud secoua la tête.

— Quelques bagarres de taverne. Un petit escamoteur sur le marché. (Il vit Bastian regarder les cellules vides, deux de chaque côté de la pièce.) Pas aujourd'hui, la semaine dernière. Un gamin des quais. On lui a fait passer la nuit ici. (Il bâilla, dévoilant de solides dents blanches.) Je ne pense pas qu'il recommence. On lui a fichu une trouille bleue.

Bastian hocha la tête.

— Et la veuve Juneau a perdu un de ses cochons. (Michaud désigna d'un mouvement de tête le tonneau posé au coin de la pièce.) Sers-toi une bière.

La longue liste de Liana était toujours pliée dans la poche de Bastian. Chacune de ses pliures franches semblait lui lancer des reproches au travers de sa chemise.

— Je ne peux pas rester longtemps.

— Prends-toi au moins une chope et apporte-m'en une.

Bastian ricana et se leva de sa chaise. La paille crissa sous ses bottes lorsqu'il fit le tour de la table. Des chopes, des bols et des assiettes étaient empilés sur une étagère. Ils servaient aux gardes comme aux prisonniers et étaient éraflés, cabossés et ébréchés.

Il souleva le couvercle du tonneau et y plongea deux chopes. La bière était épaisse et brune, opaque, et sentait le malt et le houblon.

— Un cochon manquant ? demanda-t-il en apportant les chopes dégoulinantes.

— Il est sûrement dans la marmite de quelqu'un, on ne le retrouvera jamais.

Bastian tourna la tête vers le chiot.

— C'est pour ça que tu as besoin d'un chien. Ils ont du flair.

Endal avait traqué le spectre sans la voir pendant un après-midi et une nuit tout entiers. Bastian serra les dents.

— À la tienne ! dit-il brusquement.

Il leva sa bière et but une longue gorgée. Michaud grogna dans son bock.

Le silence régna pendant quelques secondes. Le chiot était blotti contre la poitrine de son maître, le nez glissé sous l'aisselle du capitaine de garde. Des particules de poussière flottaient dans la lumière du soleil qui pénétrait à l'oblique par les hautes fenêtres à barreaux.

Michaud rit dans sa chope, comme s'il s'étouffait.

— Ah, et quelqu'un a cassé toutes les fenêtres du maire.

Bastian reposa sa bière.

— C'était toi ? demanda-t-il pour plaisanter.

Le capitaine de garde secoua la tête et fronça les sourcils. Il caressa le chiot sans y penser.

— Non. Diable, Bastian, nous devons patrouiller par paires la nuit. Surtout autour du port ! Cet idiot va finir par faire tuer quelqu'un.

Bastian grogna en guise d'acquiescement.

Michaud gratta les oreilles du chiot. La fine queue battait contre le plastron de cuir craquelé. Le froncement s'apaisa un peu.

Bastian vida sa chope et la reposa sur la table.

— Et toi ? demanda Michaud. Tout va bien à Vere ?

Bastian regarda le visage carré et déterminé de son ami, dissimulé sous sa barbe. S'il disait à Michaud que le collier avait dignement arrêté le spectre, le capitaine de garde ferait son travail. Il regarde les cellules et

comer avait disparu, qu'un spectre l'avait volé, le capitaine de garde terait son travail. Il regarda les cellules et imagina le spectre menotté à l'intérieur, les fers passés aux poignets et aux chevilles. Elle ne se tapirait pas dans un coin, ne regarderait pas au travers d'une mèche de cheveux. Elle garderait la tête droite et le dévisagerait bien en face, fière et sauvage, impénitente. On la mènerait à la capitale, la foule curieuse viendrait l'observer, elle serait jugée et bannie. Son frère le spectre succomberait à ses blessures sur le sol couvert de paille de sa cellule. Il ne supporterait pas le voyage jusqu'à Desmaures.

Tous deux étaient d'immondes voleurs et menteurs. Les cellules, les menottes et le bannissement étaient tout ce qu'ils méritaient, mais il ne récupérerait jamais le collier et la malédiction du psaron aboutirait à son inévitable conclusion. Bastian ne pouvait laisser cela arriver. Tout comme Michaud ne pouvait aller frapper à la porte des salamandres et demander à récupérer le collier. Les créatures magiques suivaient leur propre code de conduite. La loi des hommes ne les concernait pas. Agir ainsi risquerait de mettre en péril l'équilibre des choses.

— Tout va bien, répondit-il.

Des bruits de bottes résonnèrent sur les marches extérieures. Une silhouette encombra momentanément le seuil.

— Le ragoût, monsieur.

Les cheveux roux de Vaspard, la plus jeune des recrues, étaient coupés ras.

Michaud reposa sa chope. Il regarda Bastian d'un air penaud et posa le chiot au sol.

— Ne le fais pas trop manger, dit Bastian. Il serait malade.

Même si la paille amoncelée servait justement à absorber le sang, le vomi et la salive des ivrognes arrêtés.

— Un autre bol, ordonna Michaud.

Il claqua les doigts en direction de Vaspard, qui s'empressa de lui obéir.

Bastian se pencha pour gratter les douces oreilles du chiot.

— *Tu seras en sécurité, ici*, affirma-t-il. *Ils prendront soin de toi.*

Le chiot redressa la tête, ses yeux marron emplis de confiance. Il lécha la main de Bastian et remua la queue.

Tandis que Vaspard versait quelques cuillerées de ragoût dans un bol vide, Bastian expliqua au chiot en quoi se soulager dans la maison de garde était inacceptable. La paille était certes plus confortable, mais il devait néanmoins faire dans les égouts à l'extérieur. Il n'était pas sûr que l'animal ait tout compris.

— Je ressaierai la prochaine fois, promit-il à Michaud. Il est très jeune.

Michaud acquiesça et regarda le chiot dévorer son ragoût, agitant frénétiquement sa maigre queue. Son visage était sévère sous sa barbe, comme s'il s'efforçait de ne pas sourire.

Bastian se leva.

— Au revoir.

Le capitaine de garde fit un signe de tête, sans détacher son attention du chien.

Bastian marcha jusqu'à la porte et marqua un temps d'arrêt.

— Comment vas-tu l'appeler ?

Il y eut quelques secondes de silence.

— Lubon, répondit finalement Michaud d'un ton bourru.

Chapitre 17

Melke essuya une nouvelle fois le visage de Hantje avec un linge frais. Les contusions formaient de légères taches grises. Sa peau était rouge et brillante là où les cloques s'étaient formées. Le don de Liana était très fort pour soigner de telles blessures si rapidement. Néanmoins, la fièvre recommençait à grimper.

Elle fit goûter un peu d'eau dans sa bouche. Les lèvres craquelées étaient à peine enflées. S'il se réveillait, il parviendrait peut-être à ouvrir les yeux.

Pourtant, il ne semblait pas sur le point de se réveiller. Pas aujourd'hui. Elle n'était pas guérisseuse mais elle savait que Hantje était profondément inconscient. Il dormait comme s'il était drogué, lourd et faible.

Melke mit le linge de côté.

— Allez, dit-elle à Endal. Regardons une nouvelle fois.

Marcher lui était moins douloureux que la veille. Ses pieds guérissaient, même sans l'intervention de Liana. Elle grimpa lentement l'escalier qui menait à sa chambre, suivie par Endal.

Trois de ses pierres se trouvaient sur la petite étagère. Elle les ramassa et les tint dans sa paume. Même la plus rugueuse des pierres était lisse au toucher. Elle les avait manipulées si souvent, chaque jour pendant des années. *À la maison.* Lorsqu'elle les avait en main, elle sentait l'odeur des fleurs du jardin et celle du pain qui cuisait dans la cuisine, le cuir et l'odeur de savon de papa, ainsi que la chaude senteur de lavande des cheveux de maman. Elle entendait leurs voix, entendait le vent dans les sapins derrière la maison. Elle flottait en l'air en riant, les mains de papa autour de sa taille. Elle était debout près du poêle avec maman, mélangeant des épices dans le ragoût. Un chat se frottait contre sa jambe et Hantje jouait avec un cerf-volant dans la prairie, surveillé par papa. Et, surtout, elle était *à la maison.*

Mais la pierre rouge manquait, celle qui lui rappelait le haut de la colline avec papa ou la cuisson du pain d'épice avec maman. La pierre qui contenait les hurlements de rire de Hantje quand il courait dans l'herbe haute et l'odeur des feux de joie de l'automne et les aboiements de Tass pourchassant les feuilles dans la brise.

Melke reposa les pierres sur l'étagère. L'angoisse formait un nœud dans sa poitrine. Elle ôta son sac à dos de la patère et le vida sur le lit, comme elle l'avait déjà fait le matin même. Peut-être que cette fois...

Non.

Elle défit le lit, secoua les draps et retourna les taies d'oreiller, tira le matelas du lit et le renversa. Rien. Elle fouilla le sol alentour à quatre pattes, tâtonnant du bout des doigts dans les ombres.

Endal la regardait faire, la tête légèrement inclinée sur le côté. Son cœur s'emballa : elle devait retrouver la pierre, absolument.

Peut-être dans le sac à dos de Hantje, bien que la Lune seule savait comme elle aurait pu atterrir là. Non plus. Où, alors ? Où pouvait-elle bien être ? Ni dans les vêtements qu'elle avait sur elle, ni nulle part dans la pièce.

Elle alluma une bougie et poursuivit à croupetons son investigation du sol sombre. Puis chaque marche de l'escalier. Endal la suivit. *Que fais-tu ?* semblaient demander ses yeux pâles.

Melke souffla la bougie et s'assit sur la dernière marche. Le chien s'allongea à ses pieds. Elle avait la poitrine serrée et elle haletait légèrement. Du revers de la main, elle essuya sans douceur la transpiration qui perlait sur son front. Elle ne pouvait pas avoir perdu la pierre. Elle était forcément ici quelque part. *Forcément.*

Elle inspecta ensuite le sol de la cuisine, chaque centimètre carré de dalle froide, puis l'arrière-cuisine, le garde-manger, la réserve. La sueur dégoulinait désormais sur son visage, collait son chemisier à sa peau.

Elle avait les mains sales, la jupe zébrée de poussière. Elle se releva avec raideur et ouvrit la porte du jardin. La carriole s'était trouvée ici. Bastian avait pris son sac à dos, l'avait apporté à l'intérieur, puis à l'étage, et l'avait jeté au sol. La pierre devait être quelque part dehors, elle ne pouvait être ailleurs.

Le jardin était une étendue nue, uniquement faite de poussière. La pierre pouvait en être recouverte n'importe où. *Impossible,* lui glissa une voix dans sa tête.

Melke ferma les yeux, les rouvrit, puis fit un pas à l'extérieur.

Le sol était dur comme la pierre, sec, craquelé et poussiéreux. Il était plus facile d'avancer à quatre pattes ici, de chercher des doigts quelque chose de petit et lisse. Le soleil la martelait, et elle ruisselait désormais littéralement. *S'il te plaît, Lune, je t'en prie. Aide-moi à la trouver.*

Endal restait assis dans l'ombre de l'entrée à l'observer. Il gémit une fois lorsqu'elle croisa son regard.

Elle voyait, aux marques laissées dans le sable, où la carriole s'était trouvée précisément. Elle fouilla, effaça les traces en frottant ses mains contre le sol rugueux jusqu'à s'en arracher les croûtes. Ses paumes se remirent à saigner.

La pierre n'était pas là. Elle n'était nulle part.

Melke s'assit à même le sol, collante de sueur et de poussière. Elle plongea sa tête dans ses mains.

Endal pesa soudain chaleureusement contre son épaule. Elle redressa brutalement la tête. Ses yeux étaient au niveau de ceux du molosse, pâles comme ceux d'un loup ; elle eut le souffle coupé par la peur. Puis il s'allongea, remuant la poussière, et s'étendit, le dos contre sa jambe.

Ce n'était qu'une pierre, la moindre des pertes, et pourtant elle pleurait. Elle symbolisait la maison, papa et maman. Elle était le souvenir de joies, d'une époque avant les soldats, les cellules et la peur, avant qu'elle devienne un spectre.

La chaleur du molosse était réconfortante.

— Nous aussi avons un chien, lui murmura-t-elle.

Il était roux, sauf les poils de son museau qui étaient gris. Les soldats l'avaient tué.

— Il s'appelait Tass, ajouta-t-elle avant de se mettre à pleurer.

Melke resta assise aux côtés de son frère jusqu'à ce que le matin se change en un chaud après-midi. L'air de la chambre du malade était étouffant, malgré la fenêtre ouverte. Le désespoir emplit lentement le vide dans sa poitrine. Elle pouvait tenir la main de Hantje, lui éponger le visage ou lui verser de l'eau dans la bouche, mais en dehors de cela elle était impuissante. Ses lèvres se craquelèrent à mesure que la journée avançait. Sa peau chauffait de plus en plus.

— Ne pense même pas à mourir, lui souffla-t-elle. (Les oreilles du chien se dressèrent.) Tu m'entends, Hantje ? N'y pense même pas.

L'ombre noire de l'inexorable flottait au-dessus d'elle. L'équinoxe de printemps était un jour plus proche que la veille. Elle compta sur ses doigts. Quatorze... non, quinze jours.

Bientôt. Trop tôt. *Je n'y arriverai pas.* Pourtant, elle n'avait pas le choix et elle allait essayer. C'était aussi inévitable que son prochain battement de cœur. Elle entrerait dans l'antre des salamandres.

La respiration de Hantje se fit plus laborieuse, son pouls plus faible, à mesure que les ombres s'allongeaient sur le tapis élimé. Le désarroi de Melke se mua presque en panique. Son soulagement n'en fut que plus intense lorsqu'elle entendit les pas légers de Liana dans l'escalier. Elle tourna la tête et vit la fille debout dans l'embrasement de la porte.

— Son état empire, dit-elle avec une pointe de désespoir.

Liana traversa rapidement le tapis usé, les yeux rivés sur Hantje. Elle posa une main sur sa joue empourprée.

— Oui, constata-t-elle, il semblerait. (Elle secoua la tête.) Cette fièvre a quelque chose d'étrange.

Melke relâcha la main de son frère et se leva pour laisser sa chaise à la fille.

— D'étrange ? Dans quel sens ?

Liana prit le faible pouls à la base du cou.

— On dirait... Comment l'expliquer ? (Elle plissa le front en cherchant les mots justes.) On dirait qu'elle a quelque chose de surnaturel.

— Surnaturel ?

— Je pense que l'infection vient des salamandres. De leur...

Elle fit un geste indéfinissable. Melke comprit ce que la fille cherchait à exprimer.

— De leur merde.

Liana rougit en entendant ces mots prononcés aussi crûment, et elle acquiesça.

— Oui. Je pense que son sang a pu être directement contaminé.

Elle saisit la main de Hantje.

Melke savait que le vol devait être puni. Batta et brûler un voleur, tel était le châtement. Mais lui déféquer dessus... l'obscénité de la scène lui retourna l'estomac. Une telle humiliation, un acte si choquant et odieux.

Mais les salamandres n'obéissaient pas aux conventions humaines, ni aucune des créatures magiques. Elles avaient leur propre conception du bien et du mal. Et les salamandres étaient cruelles. Autant que vénales et humides. Le croûtement brûlait dans leurs yeux enflammés et son odeur s'élevait, chaude et intense, de leur nez.

luxurieuses. La cruauté brulait dans leurs yeux enflammés et son odeur s'élevait, chaude et intense, de leur peau.

— Est-ce que ça va le tuer ?

Liana serra plus fort les doigts sans vie de Hantje.

— Je ne le permettrai pas.

Melke la croyait. Si quelqu'un pouvait purger le sang de son frère de cette infection, du venin rampant qui attisait cette fièvre, c'était bien cette fille aux cheveux d'argent et à l'extrême gentillesse.

— Merci, dit-elle.

Liana hocha la tête, sans relever les yeux. Toute son attention était concentrée sur Hantje.

Melke regarda ses mains. De nouvelles croûtes s'y formaient. Il restait de la poussière sur sa jupe, et elle l'épousseta. La seconde chaise était libre. Elle pourrait s'asseoir à côté de Liana et la regarder, sans être une gêne ni une aide, ou...

— Tu as mangé ?

La fille secoua la tête, sans cesser de regarder Hantje.

— Non.

— Ça t'ennuierait que je cuisine ?

Elle n'avait pu demander l'autorisation à personne la veille, et n'avait pas osé allumer le poêle pour préparer le repas. Elle était moins qu'une invitée dans cette maison. Bien moins.

— Tu le ferais ? demanda Liana en relevant la tête. (Sa voix avait une pointe de soulagement.) Bastian ne rentrera pas avant la nuit et il sera trop fatigué pour...

— Bien sûr. (Avoir quelque chose à faire lui permettrait d'évacuer un peu de tension. Elle ne serait pas complètement inutile.) Viens, Endal.

Le molosse ouvrit les yeux et bâilla.

Combien de temps restait-il avant le crépuscule ? Une heure ? Deux ?

— Viens, Endal, répéta Melke d'un ton plus autoritaire avant de se diriger vers la porte.

Elle voulait avoir quitté la cuisine avant le retour de Bastian. Sa haine et la profondeur de sa rage la terrifiaient presque autant que les salamandres.

Chapitre 18

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque Bastian atteignit le pont. Il marqua un temps d'arrêt et essuya la sueur sur son front. Ses jambes ne le portaient plus. Gaudon l'encouragea en lui poussant l'épaule. Bastian leva la main pour caresser la joue douce et lisse du cheval.

— Nous sommes presque à la maison.

À la maison, où l'herbe était morte et le sol craquelé, où il ne pleuvait jamais. Il soupira et mena Gaudon sur le pont. La selle du cheval était lourde de provisions.

La rivière boueuse, haute et dangereuse, dévalait son lit sous les planches de bois. Le spectre y avait nagé et avait survécu. Il ne s'y serait pas risqué : trop de sal Vere s'y étaient noyés.

Il entendait le sifflement du rapide cours d'eau, qui ne parvint pas à cacher un craquement de bois. Les cheveux de sa nuque se hérissèrent de peur. Le pont venait-il de se balancer ?

Il raffermi sa poigne sur les rênes de Gaudon et pressa le pas, tirant le cheval derrière lui tandis qu'il se mettait à courir. Arrivé de l'autre côté, les pieds solidement ancrés sur le sol, il se retourna pour regarder. Le pont était vieux, plus encore que la malédiction. Le soleil, le vent et la puissance de la rivière l'avaient incurvé, l'avaient à la fois rendu plus lisse et plus rugueux.

Il devrait vérifier. Si le pont s'écroulait...

Il n'osa pas y penser. Bastian tourna le dos au cours d'eau. Demain.

Endal ne courut pas à sa rencontre, Liana ne l'attendait pas sur le seuil. La ferme aurait tout aussi bien pu être déserte. Un certain malaise s'empara de lui, un frisson d'angoisse. Mieux valait trouver Liana et Endal derrière un tas de ruines qu'une maison vide. *Je pourrais survivre à la perte d'une maison, mais je ne pourrais pas survivre à la perte...*

Il ne pouvait prononcer ces mots, ne pouvait pas même les penser.

Le soleil plongeait derrière les collines et les gris et les pourpres du crépuscule s'épaissirent. Bastian détacha ses achats, ôta la selle et bouchonna rapidement Gaudon. Il tira de l'eau au puits. Les brebis assoiffées étaient réunies autour de l'abreuvoir.

— Tenez, dit-il en plongeant les mains dans le sac de grains acheté au marché.

Les bêtes apprécièrent ce mets de choix, et mangèrent plus qu'elles ne l'avaient sans doute fait durant leur journée de pâturage. Bastian fronça les sourcils. Une, deux... quatre brebis le ventre étrangement rond. L'une d'entre elles manquait.

Il ferma fortement les yeux. *Non. Pas encore une.*

Bastian rouvrit les yeux et se tourna vers la prairie, mais l'obscurité l'envahissait. Il ne pouvait déjà plus voir la ligne d'arbres morts qui indiquait le lit à sec du ruisseau. Il était trop tard pour la chercher. Une autre chose à faire demain, et il savait ce qu'il allait trouver. Il soupira de frustration. Son souffle siffla entre ses dents, et les brebis apeurées s'éloignèrent de lui.

Il était d'humeur maussade lorsqu'il entra dans la cuisine, mais du feu brûlait dans le poêle et l'odeur du repas fit gronder son estomac. La maison n'était pas vide. Il était rentré.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour déballer ses achats. La réserve et le garde-manger n'étaient, sinon pleins, du moins plus vides. Il soupesa d'une main le sachet contenant les médicaments et perçut la légère odeur de plantes qui en émanait.

Liana se trouvait dans la chambre du malade. Tout comme le spectre et Endal. Le chien ouvrit les yeux. Bastian lui indiqua d'un geste de la main de ne pas bouger.

— *Non*, souffla-t-il en esprit. *Reste là.*

Endal gémit silencieusement, à l'intérieur de son crâne.

Bastian serra les lèvres. Sans la présence du spectre, il serait entré dans la chambre pour prendre Liana dans ses bras, il aurait laissé Endal se jeter sur lui pour l'accueillir avec son enthousiasme habituel. Elle l'avait regardé une fois

sans que cela le gêne, mais ce soir il ne voulait pas lui montrer cette facette de sa personnalité.

Il resta silencieusement dans l'ombre de la porte. Des bougies illuminaient la pièce. Les cheveux de Liana brillaient de toute leur blancheur, tandis que ceux du spectre luisaient sombrement. Pendant une fraction de seconde, l'espace d'un battement de cils, il la perçut comme une femme, les seins ronds sous son chemisier, les cheveux lisses et soyeux, la pâleur de sa peau.

Il secoua la tête de colère. Liana était une femme, Silvia en était une, ainsi que la serveuse chez Ronsard. Le spectre était une... une *créature*.

Liana et le spectre, assises si près l'une de l'autre, ressemblaient à deux amies. Il n'aimait pas ça du tout. C'était particulièrement horrible, comme si le mal du spectre pouvait d'une manière ou d'une autre contaminer Liana. Ses doigts se serrèrent autour du sachet. *Sors de ma maison, spectre*, voulut-il crier. *Sors d'ici !*

Bastian tourna les talons. Il fila droit vers la cuisine et l'odeur de nourriture qui lui mettait l'eau à la bouche.

Le plat était constitué de pommes de terre et d'oignons uniquement ; c'était tout ce qu'il restait dans la réserve. Mais les patates étaient dorées et croustillantes, les oignons goûteux. Il se resservit une fois, puis deux.

Il avait appris à Liana à faire bouillir les pommes de terre et à trancher et frire les oignons, ainsi qu'à moudre les épices avec un mortier et un pilon. Elle l'avait regardé faire sans en perdre une miette, debout sur un tabouret, et lorsqu'elle avait été suffisamment grande pour atteindre le poêle sans se hisser sur un tabouret, il l'avait laissée essayer.

Désormais, elle cuisinait mieux que lui.

Le monde était moins triste lorsqu'on avait le ventre plein. La tension de ses muscles, les nœuds de colère, de frustration et de peur se desserrèrent et se détendirent. Le souvenir de Silvia se lovait chaudement dans son corps et adoucissait les péripéties de la journée : le craquement du pont, la brebis manquante, le spectre.

— Bastian.

Il leva les yeux de son assiette.

— Liana.

Le bois de la chaise grinça sur la pierre lorsqu'il se recula.

— J'étais inquiète. Il fait nuit et je croyais que tu n'étais pas encore rentré.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te déranger.

Un mensonge pieux, qui glissa sur sa langue si facilement que cela en fut déconcertant. La faute du spectre.

Il prit Liana dans ses bras. C'était toujours la même chose lorsqu'il la serrait contre lui : il prenait conscience de sa délicatesse, de son amour pour elle, et des extrémités qu'il était prêt à atteindre pour la protéger. Il l'avait bercée lorsqu'elle était bébé, l'avait tenue par la main lorsqu'elle apprenait à marcher, l'avait relevée chaque fois qu'elle était tombée et avait séché ses larmes, l'avait regardée grandir.

Son besoin de la protéger était primitif, instinctif. Cela dépassait la pensée et la raison. En ce sens, il était comme Endal : plus animal qu'humain. *Je ne laisserai pas le psaron te faire du mal.*

Il la relâcha.

— Comment se porte ton patient ?

Le sourire mourut sur le visage de Liana.

— Pas bien.

— J'ai les médicaments.

Le paquet entouré d'un torchon était posé sur la table.

Il se rassit le temps que Liana défasse la ficelle et retire le tissu.

— C'est délicieux, dit-il en portant une nouvelle fourchetée à sa bouche. Où as-tu trouvé les épices ? Je croyais que nous n'en avions plus.

— Melke a tout préparé. (Elle ouvrit un pot de baume et le sentit.) C'est parfait, juste ce dont...

Bastian recracha sa nourriture avant de repousser violemment son assiette, qui tomba de la table. La poterie se brisa sur la pierre avec fracas. Il se leva brusquement et sa chaise se renversa ; les bougies crachotèrent dans le courant d'air créé par son geste brutal.

— Quoi ? Elle a fait *quoi* ?

Les yeux de Liana s'écarquillèrent de surprise ; le pot ouvert était toujours sous son nez.

— Je ne laisserai pas cette chose cuisiner pour moi !

Liana reposa le bocal.

Bastian

— Basuan.

Un seul et unique mot, prononcé comme s'il était l'enfant et elle l'adulte.

Il rougit subitement.

— Je ne...

— Je n'ai pas le temps. Si tu veux manger, tu laisseras Melke cuisiner.

— Je m'en chargerai, répliqua-t-il froidement.

— Tu n'as pas le temps non plus.

Il repoussa la pensée de la brebis morte et du craquement du pont.

— Je le trouverai.

— Bastian.

Le même ton. Il serra les dents.

— Melke veut aider. Laisse-la faire.

— Non, répondit-il obstinément.

Il se rendit compte qu'on aurait dit un caprice d'enfant.

— Tu as aimé ce qu'elle a préparé. Tu ne crois pas...

— Non.

Il redressa le menton et étrécit les yeux. Il ne changerait pas d'avis.

Liana soupira. La bougie projetait des ombres profondes sur son visage.

— Bastian, s'il te plaît.

Il avait perdu. Il le comprit dès lors qu'il entendit le soupir.

Les chandelles crachotèrent doucement dans la pénombre de la cuisine. Les morceaux de pommes de terre qu'il avait recrachés mouchetaient la table. La chaise gisait à ses pieds.

— Très bien ! capitula-t-il en levant brutalement les mains. Très bien ! Si c'est vraiment ce que tu veux !

Liana eut un sourire reconnaissant. Elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue. L'odeur de romarin de ses cheveux lui chatouilla brièvement les narines.

— Merci, Bastian.

Il ne trouva rien à répondre.

— Je dois y retourner.

Elle ramassa des deux mains le sachet de médicaments.

Il hocha la tête et la regarda partir. Le spectre cuisinerait pour lui. Il avait envie de vomir.

Chapitre 19

Il fallut une bonne partie de la matinée à Bastian pour trouver la brebis morte. Le museau de l'agneau pointait hors de sa mère. La langue pendait, enflée et violette. Des mouches voletaient autour d'une manière obscène.

Bastian ferma les yeux pour refouler la bile qui envahissait sa gorge. Il aurait peut-être pu sauver celle-là, repousser gentiment l'agneau à l'intérieur pour le sortir par les membres antérieurs. Au lieu de quoi, un museau et une langue.

Pendant ce temps, je couchais avec Silvia. Il était seul responsable.

Endal n'était pas là pour rendre cet instant supportable. Il ne pouvait même pas se dire que tout finirait par s'arranger, car au plus profond de son âme il craignait que cela ne soit pas le cas. Aucun collier n'était enroulé dans le coffret sous son lit. Il n'aurait rien à donner au psaron lorsqu'il viendrait.

Tout reposait sur un spectre fourbe et narquois. Elle avait donné sa parole d'honneur, mais que valait-elle ?

La malédiction ne serait jamais levée. Jamais.

Un sentiment fugace et imprécis le parcourut. Un souhait. Un espoir. Et si la malédiction n'était pas levée... ?

Un poids disparut de ses épaules. Plus de ferme à reconstruire, plus de responsabilités. La liberté.

Et s'il partait ? S'il emmenait Liana avec lui et quittait cette terre ?

Durant quelques secondes, il fut transporté de soulagement, mais le remords le tenailla bien vite. Ses parents étaient morts pour Vere. Ils étaient *morts*.

Une rage dirigée contre lui-même, contre le spectre, contre la vie tout entière s'empara de Bastian, qui plongea sa pelle dans le sol dur comme l'acier ; les chocs lui martelaient les poignets, les épaules et le cou, rouvrant les plaies de ses paumes.

La sueur et la douleur n'effacèrent pas la culpabilité. Rien n'y parviendrait. Il s'en voulait, se détestait. Une fois la brebis enterrée, il jeta la pelle de côté et s'essuya le visage de son avant-bras plein de sable. Il était parcouru de tremblements. Pas de larmes. Jamais de larmes.

Son père avait pleuré...

Bastian ferma les yeux.

— Non, dit-il à voix haute.

Il ne s'en souviendrait pas, refusait obstinément de s'en souvenir.

L'épreuve du pont fut plus facile à surmonter que celle de la brebis. Il était inanimé, l'avait toujours été. Bastian le traversa lentement, s'assurant de la solidité de chaque planche avant d'oser y mettre tout son poids. Certaines craquèrent, d'autres non. Il ne mit pas les garde-fous à l'épreuve : s'ils cédaient, il ne survivrait pas à la rivière.

Il se tenait bien au milieu du pont, les pieds écartés et les yeux mi-clos. Oui, il y avait bien un mouvement. Le pont oscillait légèrement, entraîné par la rivière.

Bastian ferma complètement les yeux et se pinça l'arête du nez. *Pas ça. Pas maintenant.*

De l'autre côté, où la terre était encore humide et où les plantes étaient vertes et luxuriantes, il se laissa glisser sur la rive et regarda le pont par en dessous. Sa structure était simple : une pile de bois autour de laquelle la rivière se divisait en une traînée d'écume.

Il lui sembla que la pile céda peu à peu sous la force du courant. Il vit la tension sur le bois, qui paraissait prêt à se briser et à être emporté.

Il secoua la tête. *Non.* Mais il ne pouvait nier l'évidence.

Dans combien de temps la rivière aurait-elle raison de la pile ? Dans combien de temps le pont se gauchirait-il avant de s'effondrer ?

Bientôt.

Quelque six kilomètres en aval se trouvait un gué qu'il n'osait traverser. Le courant l'emporterait. Le pont d'Arnaul était le seul chemin viable à emprunter pour traverser. Douze kilomètres en amont. Douze kilomètres interminables.

Si le spectre respectait sa parole, s'il pouvait donner le collier au psaron, si la malédiction était levée... Il lui manquerait encore l'argent pour réparer le pont. C'était largement au-delà de ses moyens.

Bastian tourna le dos à la rivière. Le poids de Vere pesait sur ses épaules. Il ne s'en libérerait jamais. Vere finirait par l'enterrer.

Quelque chose était dissimulé dans les fougères. Une tache grise qui n'était ni une pierre ni une souche. Bastian fronça les sourcils. Il s'accroupit, écartant les feuilles vertes qui lui cachaient la vue, et toucha du bout des doigts le tissu tressé. Une cape de laine, méticuleusement pliée. Un petit sac se trouvait en dessous.

Il le tira de sa cachette, en défit la ficelle et le renversa. Une demi-tranche de pain, noire, lourde et parsemée de moisissure s'en échappa. Une outre d'eau légèrement renflée. Un morceau de parchemin plié.

Il le déploya et l'étendit sur le sol. Une carte. Les deux villes les plus proches y étaient indiquées, ainsi que le carrefour, le repaire des salamandres, la rivière, Vere.

La rage lui voila les yeux.

Chapitre 20

Un baume visant à réduire les gonflements et les contusions se trouvait dans un pot marqué du sceau de l'apothicaire. Le produit était de la couleur fauve du sable clair et avait une forte odeur de plantes. Melke remplaça le couvercle.

Pour les brûlures, Liana avait préparé dans un bol du jus de racines de gingembre frais. Elle disait que cela apaiserait l'inflammation si on l'appliquait sur la peau de Hantje. L'odeur envahissait la pièce.

— Et cette tisane aidera à maintenir la fièvre au plus bas. Il doit en boire autant que possible.

La théière était chaude. Melke en souleva le couvercle et renifla.

— De la menthe poivrée ?

— Avec de la fleur de sureau et d'achillée.

Melke hocha la tête.

— Et cela aidera les os à se consolider. De la consoude. Il devra en boire aussi.

Elle acquiesça une nouvelle fois.

— Si tu as besoin de moi...

— Je n'hésiterai pas à te réveiller.

Liana eut un sourire las.

— Dors bien, ajouta Melke.

Mais Liana semblait peu décidée à partir, en dépit des cernes profonds qui lui marquaient les yeux. Elle s'inclina pour poser la main sur la joue de Hantje.

Le désespoir, et un cœur honorable. Melke savait que c'était ce que la fille ressentait lorsqu'elle touchait Hantje. Un cœur honorable. Comment cela se pouvait-il ? Il s'était introduit dans l'antre des salamandres, avait cherché à voler. Et à cause de cette intrusion, de ce larcin raté, cette fille s'épuisait à essayer de le guérir et la malédiction ne serait peut-être jamais levée. Quelqu'un, Liana ou Bastian, souffrirait atrocement, et la ferme mourrait, et le psaron perdrait à jamais les larmes de sa famille.

Comment as-tu pu faire ça, Hantje ? Nous avons promis de ne jamais devenir des spectres.

Un nœud de colère se formait dans son estomac. N'avait-il donc rien appris de ses années d'emprisonnement ? Ne se souvenait-il pas de l'agonie de maman ? Du claquement du carreau d'arbalète qu'elle avait reçu dans le dos, du bruit qui s'était échappé de sa bouche et de la manière dont son corps s'était écroulé ? Avait-il oublié la promesse qu'il avait faite ?

La colère cachait chagrin et culpabilité, car elle savait pourquoi il avait fait cela. Un homme était prêt à tout si son désespoir était suffisamment grand. *Je t'ai délaissé, Hantje. Je n'ai pas su voir ce que cachaient ton sourire et tes plaisanteries.*

Elle s'arrangerait pour que tout aille bien pour son frère et pour cette fille. Elle déferait tout le mal causé. Si possible.

Liana se redressa.

Melke parvint à sourire.

— Dors bien, répéta-t-elle.

La fille hocha la tête. Elle avait déjà les yeux à moitié fermés, à moitié endormis. Elle se dirigea vers la porte.

Melke se saisit du bol de jus âcre. C'était un tel soulagement d'être en mesure de faire quelque chose pour Hantje. Le baume, les racines de gingembre, les tisanes. Elle se sentait moins inutile, reprenait espoir, comme si chaque petite chose qu'elle pouvait faire augmentait les chances de guérison de son frère.

L'après-midi succéda à la matinée ; Melke ouvrit grand la fenêtre. Dehors, la chaleur scintillait sur la terre aride. L'herbe était incolore, si sèche qu'elle aurait dû s'embraser sous les puissants rayons de soleil.

La pluie ne retomberait plus jamais ici si elle ne parvenait pas à remettre la main sur le collier.

Des yeux de flammes. La forte odeur musquée. Les ténèbres. La chaleur.

Melke frissonna et se détourna de la fenêtre.

— Viens, Endal. Il est temps d'aller préparer le dîner.

Le chien se leva et s'ébroua. Ses yeux pâles brillaient d'intelligence. Le pas boiteux de Melke était trop lent pour lui. Elle le sentait sur ses talons, la truffe presque sur sa jupe. Il voulait se dégourdir les pattes, sortir.

La pauvre bête. Elle restait enfermée à la surveiller. Elle devrait dire à Bastian que la présence du molosse était inutile, qu'elle ne chercherait pas à fuir.

Mais il lui rirait au nez et ne la croirait pas. Et pourquoi lui ferait-il confiance ? Elle n'était qu'un spectre, pas digne de confiance, malhonnête. C'est ce que toutes les légendes racontaient.

— Je n'ai rien demandé, expliqua-t-elle au chien. Je ne voulais pas être un spectre.

Endal la regarda, les oreilles tendues, sur le qui-vive.

Melke soupira et ôta le verrou de la réserve. La pièce sentait le jambon fumé, le fromage bien fait et les fines herbes. La faim lui tirailla l'estomac. Elle regarda les ingrédients sur les étagères, fouilla dans les sacs, et élaborait son menu. Encore des pommes de terre, avec du jambon et... il y avait un bouquet de romarin mais pas de ciboulette. Y en avait-il dans le jardin ?

Endal bondit sur ses pattes et s'ébroua de nouveau lorsqu'ils sortirent. Il avait l'air d'un chiot. Il voulait gambader et jouer.

— Tiens, dit-elle en s'approchant à pas douloureux de la pile de bois. Va chercher.

Elle jeta un bâton et observa la parabole qu'il décrivit avant de retomber au sol. Un nuage de poussière s'éleva.

— Va, l'encouragea-t-elle en lui désignant le point de chute. C'est pour toi.

L'humeur joueuse d'Endal s'était envolée. Il restait immobile et rigide, l'observant au travers de ses étroits yeux de loup. Sa fourrure noire luisait au soleil. Son poil n'était pas hérissé, ses babines pas retroussées, mais il était tout près de le faire. Melke put presque l'entendre grogner.

Elle ne ressentit pas de peur, seulement une profonde déception. Son bras retomba le long de son corps.

— Très bien, dit-elle en lui tournant le dos.

Elle serrait les mâchoires. La poussière nue la brûlait à travers les pansements sales qui entouraient ses pieds.

Nulle poule n'était perchée dans le poulailler. Il semblait déserté depuis fort longtemps, comme si aucun oiseau n'avait pondu là depuis des années. Les plantes du jardin se flétrissaient. Le printemps était là, des bourgeons auraient dû s'ouvrir, de petites pousses verdoyantes se déployer. Au lieu de cela, des feuilles ternies se ratatinaient. Elle constata d'un seul coup d'œil que les petits pois ne gonfleraient jamais, pas plus que les haricots.

Melke porta le bout des doigts à son front et ferma les yeux. Quelqu'un avait pourtant essayé de donner vie au potager. Le sol était labouré, les plants attentivement espacés.

Elle pourrait arroser le jardin.

Elle rouvrit les yeux et se dirigea vers le puits avant de s'arrêter subitement. Endal se tenait devant elle. Le bout de bois se trouvait entre eux. Il remuait la queue.

Elle se tint immobile pendant quelques instants, incapable de faire plus que cligner les yeux. Un poids se souleva légèrement de sa poitrine.

— Tu veux donc jouer.

Endal trépignait d'impatience. Ses yeux étaient rivés sur elle. Il gémit. Elle n'avait pas besoin du don de Bastian pour comprendre qu'il voulait qu'elle se dépêche.

Melke eut envie de rire, un sentiment dont elle n'avait plus l'habitude. Elle se pencha pour ramasser le bâton.

— Prêt ?

Il se mit à courir avant même qu'elle lance le bout de bois ; ses muscles bien dessinés roulaient régulièrement sous son pelage noir, sa queue flottait haut dans l'air.

Elle arrosa le jardin tandis qu'Endal poursuivait inlassablement le bâton, le lui rapportant sans cesse. Il haletait, la langue pendante.

Les quelques pousses de ciboulette étaient minces et insipides. Melke les arrosa précautionneusement et n'en cueillit aucune. Le potager peinait à survivre. Elle se servirait de poivre et d'autres épices pour assaisonner le repas.

Endal resta allongé dans l'entrée à mâchonner son bout de bois tandis qu'elle épluchait les pommes de terre. Une chanson lui trotta dans la tête. Elle la fredonna tout en râpant les patates et en les mélangeant aux épices. Elle forma de fines galettes qu'elle plongea dans la graisse chaude. C'était une chanson de maman. *Si je tourne la tête, je la verrai. Elle sera en train de chanter juste à côté de moi.*

Maman adorait cuisiner, et chantait toujours en le faisant. Même dans le fort, lorsque leurs chambres étaient des

maman auorait cuisiner, et chantait toujours en le faisant. Même dans le fort, lorsque leurs chambres étaient des cellules gardées aux portes munies de barreaux, elle avait cuisiné en chantant. La dispute avec les gardes avait été rude, mais maman l'avait emporté. Elle avait refusé la nourriture du fort mais obtenu un poêlon, une marmite et des ingrédients frais. Et maman s'était agenouillée devant l'âtre pour cuisiner en chantant.

Tu me manques, maman. J'aimerais tant que tu sois là.

Elle entendit des pas lourds à l'extérieur et le craquement de la poussière sèche sous des bottes d'homme. Bastian. La chanson mourut dans sa gorge. Pendant quelques secondes, elle fut incapable de respirer. Elle se tenait rigide, immobile, tenant fermement la spatule dans ses doigts raides. « *Tiens-toi droite*, disait maman. *Ne leur montre jamais ta peur.* »

Elle le vit du coin de l'œil. Il occupait toute l'embrasure de la porte, sa tête touchant presque le linteau. Endal était debout, serré contre lui, agitant la queue en émettant de joyeux bruits de gorge. Le bâton gisait au sol, abandonné.

Melke se tenait aussi droite que possible. Elle déposa une nouvelle galette dans le poêlon en fonte, sans frémir lorsque la graisse bouillante gicla en sifflant.

— J'ai trouvé quelque chose qui t'appartient, dit Bastian d'une voix neutre.

La tension se relâcha. La pierre rouge. Un sourire se forma à l'intérieur de son corps. Elle tourna la tête pour le regarder.

Le soleil brillait derrière Bastian et, pendant quelques instants, elle ne vit que des ombres sur son visage. Puis ses traits se dessinèrent, le contour de la mâchoire, des pommettes et du nez, la dureté de sa bouche et de ses yeux. Sa rage.

Il était furieux. Elle pouvait presque goûter l'amertume de sa colère sur sa langue, ressentir sa chaleur sur sa peau.

Le cœur de Melke eut un battement effrayé. Ses cheveux se raidirent à la base de sa nuque, les poils de ses bras se hérissèrent. Le sourire qui avait failli naître s'évapora aussi vite qu'une goutte d'eau sur un poêlon chauffé à rouge. La peur le remplaça au creux de son ventre.

Il tenait d'une main un tissu gris anthracite et un sac de l'autre.

Elle comprit la fureur de Bastian. Inutile qu'il lui explique.

« *Ne recule pas. Tiens-toi droite. Ne leur montre jamais ta peur.* » Melke dressa le menton.

— Oui, dit-elle. Ils sont à moi.

Sa voix ne flancha pas, même si elle tremblait intérieurement. Froide et polie. La voix de maman lorsque les gardes la malmenaient et la provoquaient.

Elle se tenait si raide et immobile qu'elle ne frémit même pas lorsqu'il jeta ses affaires à terre. Le sac heurta les dalles avec un claquement sec et se vida de son contenu. Le pain roula presque jusqu'à ses pieds.

Melke croisa son regard. Elle ne pouvait voir la couleur de ses yeux dans ce contre-jour. Elle lui devait des excuses, mais tout sur son visage l'empêchait de les prononcer. Trop de colère, trop de haine. Le visage implacable d'un mercenaire, sans la moindre trace de compassion. Le visage d'un homme capable de faire mal, de tuer. Il voulait plus que de simples excuses. Il espérait des choses qu'elle ne pouvait – ne voulait – lui donner : du sang, des larmes, de l'humiliation.

— Merci, dit-elle poliment.

Elle avait dit ce qu'il ne fallait pas. Elle le comprit avant même d'entendre la respiration sifflante qu'il prit entre ses dents et de voir la rage embraser plus profondément ses joues. Il bougea légèrement dans l'encadrement de la porte, serra les poings et se pencha en avant. La menace silencieuse était si violente qu'elle faillit tendre une main pour s'en protéger.

Les poils du dos d'Endal se dressèrent. Ses yeux de loup étaient littéralement rivés sur elle. Un grognement sourd résonnait dans sa gorge.

Le cœur de Melke s'emballa.

— Tu as mal compris, expliqua-t-elle en serrant la spatule de toutes ses forces. Je n'avais aucune intention de me moquer.

Elle perçut un battement de cils stupéfait chez Bastian. Son air menaçant s'adoucit légèrement, le temps d'un instant de doute, de surprise. La graisse crépitait et giclait dans la poêle, et l'odeur...

— Excuse-moi.

Elle se retourna hâtivement vers le poêle, pour s'occuper de la galette et de la graisse chaude.

La conscience de la présence de Bastian lui picotait la peau lorsqu'elle reposa la spatule et se saisit d'une pince pour retourner la galette et en placer une à côté dans la poêle. Elle n'avait plus de chanson dans la tête, plus de voix

douce et presque audible. Maman était partie. Elle était seule.

Bastian ne bougea pas. Elle le voyait du coin de l'œil, avait conscience de la menace, de sa rage et de sa confusion. Des gouttes de sueur perlaient sur sa peau. Les poils sur ses bras et à la base de son cou étaient toujours hérissés. Sa respiration était courte, les battements de son cœur rapides. Elle s'efforçait d'effectuer des mouvements calmes, calculés, qui ne laisseraient pas percevoir sa peur. Lorsqu'elle reposa la pince et se retourna, Bastian se tenait toujours dans l'embrasure de la porte, les bras croisés sur la poitrine, le visage dur et fermé. Endal était assis. Sa fourrure était lisse sur ses épaules et le long de son échine. Toute son attention portait sur le pain.

— Dois-je m'attendre à trouver d'autres choses ?

Le sarcasme ternissait la voix de Bastian.

Seule la peur empêcha Melke de rougir. Le sang ne montait pas jusqu'à son visage lorsqu'elle était terrifiée de la sorte.

La pierre, lui souffla une petite voix. *Demande-la-lui.*

Elle n'osa pas.

Maman aurait demandé.

Melke rassembla tout son courage et dressa le menton.

— En fait, oui.

Le visage de Bastian se serra et ses yeux s'étrécirent. Il décroisa les bras, les poings toujours serrés.

— Une pierre, poursuivit-elle en s'abritant derrière tout son courage. Une rouge, assez petite. (Elle lui indiqua la taille entre l'index et le pouce.) Tu l'as peut-être vue dans la carriole ?

Il éclata d'un rire sévère.

— Une pierre ?

Elle n'avait pas eu l'intention de se moquer de lui un peu plus tôt, mais il la raillait désormais ouvertement. Le sang lui monta aux joues. Apparemment, elle le craignait moins qu'elle l'avait pensé : elle pouvait encore rougir lorsque l'insulte était suffisamment blessante.

Melke se retourna de nouveau vers la poêle de graisse.

— Oui, insista-t-elle. (Son orgueil lui conférait une voix froide, contrairement à ses joues.) Une pierre.

— Elle a de la valeur.

Les mots avaient été prononcés platement.

Elle ramassa la spatule et resta dos à lui.

— Non. Aucune valeur. Mais je l'ai perdue. L'aurais-tu vue ?

Bastian rit une nouvelle fois, un son puissant et rude d'incrédulité.

— Une pierre ? Non, je ne l'ai pas vue. Mais je vais m'atteler à la chercher.

Le mépris dans sa voix était si tranchant qu'elle eut l'impression qu'il allait lui inciser la chair.

Melke lui tournait toujours le dos, fière et droite. *Idiote. Pourquoi lui as-tu demandé ?*

Pour papa et maman. Pour Tass. Pour la maison.

— Merci, répondit-elle d'un ton poli, les joues toujours en feu.

S'il décida cette fois qu'elle se moquait de lui et de sa grossièreté, il n'avait pas tort.

Elle entendit une nouvelle fois son inspiration sifflante et sentit la menace de sa colère planer sur elle. Il y eut un profond silence durant lequel l'angoisse grimpa le long de sa colonne vertébrale, puis elle entendit ses pas écraser le sol du jardin.

Melke put alors baisser la tête et fermer les yeux.

Lorsqu'elle les rouvrit, les galettes étaient brûlées et Endal mâchonnait la tranche de pain.

Chapitre 21

La température de Hantje grimpa en dépit de la tisane mentholée. Il gisait comme un cadavre, le visage rouge de fièvre, le pouls et la respiration presque imperceptibles. Liana entra dans la pièce alors que tombaient les premières ombres du soir. Son sourire s'atténuait lorsqu'elle découvrit son patient, et disparut complètement lorsqu'elle se pencha sur lui et porta les doigts à sa gorge.

Melke se leva avec raideur de sa chaise, les membres ankylosés par l'angoisse.

— Il ne va sans doute pas plus mal, si ?

— Pas plus mal, confirma la fille en s'asseyant rapidement. (Elle leva les yeux.) Il ne tiendra plus longtemps si ça continue comme ça. Il meurt à petit feu. Il ne peut pas boire assez, pas manger...

— Je lui ai donné la tisane.

— Je sais, répondit Liana. Mais cela ne suffit pas. Une fièvre naturelle peut être soignée. Ça... (Elle secoua la tête et se saisit de la main molle de Hantje.) Je dois redoubler d'efforts.

Elle avait le visage marqué par la fatigue. Elle était plus pâle et plus maigre que trois jours auparavant. Elle semblait délicate, fragile.

Que valait la vie de Hantje ? À quel moment le prix à payer serait-il trop élevé ?

— Liana. (Melke attendit jusqu'à ce que la fille la regarde bien en face.) N'en fais pas trop. S'il te plaît. Ne te fais pas de mal. (*Nous ne sommes que des spectres. Nos vies ne valent pas la tienne.*) J'essaierai de récupérer le collier, quoi qu'il arrive.

Liana raffermi son étreinte sur la main de Hantje.

— J'en suis sûre. Mais je dois essayer.

— Il ne voudrait pas que tu sacrifies ta vie pour lui.

— Je sais, répondit Liana d'une voix qui n'était guère plus qu'un souffle. (Elle posa le regard sur le visage de son patient.) Je sais.

— S'il te plaît.

Liana leva les yeux pour la regarder.

— Je ferai attention.

Melke ne pouvait rien ajouter. Elle se contenta d'opiner du chef.

— Tu as mangé ?

Liana secoua la tête.

— Je vais t'apporter ton repas.

Melke s'empara d'une bougie. Elle remplirait bien l'assiette et s'assurerait que la fille mangeait chaque bouchée. Elle...

— Oh ! Attends.

Elle s'interrompit.

— C'est pour toi. (Liana lui tendit quelque chose. Elle rougit légèrement.) J'avais oublié ce matin, je suis désolée.

Melke se saisit de l'objet sans y réfléchir. Un petit pot de terre cuite. Elle l'ouvrit.

— Du baume ?

— Pour tes pieds. Je suis désolée. Je voulais...

— C'est pour moi ?

Elle dut se contenter de cette courte phrase. Un sanglot éclata subitement dans sa poitrine et dans sa gorge, et les larmes lui piquèrent les yeux. *C'est pour moi ?*

— Ils guériront plus vite. Et cela aidera à faire passer la douleur.

Melke hochait la tête sans rien dire, serrant fermement le petit pot dans sa main. La gentillesse de la fille la submergeait. *Je ne le mérite pas. Je suis une voleuse.*

— Merci, parvint-elle à ajouter.

Sa gorge était serrée, sa voix rauque.

Elle comprit en boitant dans le couloir que Liana ne cherchait pas à être gentille. Si ses pieds ne guérissaient pas, elle ne pourrait pas récupérer le collier avant l'arrivée du psaron.

Chapitre 22

Bastian dîna dans sa chambre. S'il revoyait le spectre aujourd'hui, il risquait...

La rage et la faim grondaient dans son ventre.

Elle s'était tenue comme une reine, le regardant de haut, se moquant de lui. Il ricana silencieusement à ce souvenir et planta sa fourchette dans un morceau de jambon.

Il avait juré de ne rien manger de ce qu'elle avait préparé, de ne pas goûter ces maudites patates qu'elle avait cuisinées, mais leur odeur... Une. Il en avait pris une.

Bastian découpa un morceau et le porta à sa bouche en le regardant d'un air méprisant. Il le recracherait s'il n'aimait pas. Il l'emmènerait dehors et le piétinerait du talon.

Cette odeur, ce côté croustillant, le goût délicat des épices sur sa langue...

Il ferma les yeux. Il détestait le spectre, il la haïssait.

Il descendit et reprit quelques galettes. La rage le rongait. La rage qu'il lui destinait, qu'il se destinait. Il la maudissait de cuisiner si bien.

Quatre. Non, cinq galettes.

Chapitre 23

Peut-être que c'était grâce au baume, peut-être pas, mais les pieds de Melke la faisaient moins souffrir le matin suivant. Elle descendit l'escalier sans boiter. La chambre du malade était plongée dans la pénombre. Son cœur se serra.

— Liana ?

Le silence.

Melke traversa la chambre les bras tendus. La panique s'empara d'elle lorsqu'elle tâtonna à la recherche des rideaux et les tira précipitamment.

— Liana ? répéta-t-elle en se tournant vers le lit.

La fille était effondrée sur sa chaise, immobile, la tête posée sur l'épaule de Hantje.

Le cœur de Melke cognait fortement dans sa poitrine. Elle secoua le bras de la fille.

— Liana !

Liana eut un léger soupir endormi. Elle ne bougea pas.

Melke s'agenouilla sur le tapis élimé et chercha le pouls de la fille. Endal se serra contre elle en gémissant. Il renifla Liana et lui lécha la joue.

Il y avait bien un pouls, fort et régulier.

Melke s'assit sur ses talons. Le visage attentionné de la fille était paisible. Elle n'était pas plus pâle que la nuit précédente.

— Liana, insista Melke avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

Hantje marmonna.

Melke se releva hâtivement pour le regarder. Sa position était légèrement différente, sa manière de respirer aussi. L'immobilité profonde et surnaturelle avait disparu. Il était sur le point de se réveiller.

Un poids disparut de ses épaules. Hantje allait se rétablir.

— Liana.

Elle se pencha pour secouer gentiment la fille.

Liana sourit légèrement et soupira de nouveau. Elle respirait tranquillement. Elle dormait d'épuisement, rien d'inquiétant.

Melke lui caressa le visage. Elle ne pouvait porter Liana à l'étage, elle n'en avait pas la force.

— Où est ton maître ? demanda-t-elle au molosse.

Il la regarda sans comprendre.

Melke retourna à la cuisine et sortit dans le jardin. Cela l'aidait de ne plus boiter. Elle ne dévoilerait aucune faiblesse à Bastian, pas la moindre faille.

Elle étrécit les yeux pour lutter contre la pâle lueur du soleil matinal et parcourut l'horizon du regard. Un vieux cheval se tenait dans un enclos, dans l'ombre d'un arbre mort, battant occasionnellement la queue. Rien d'autre ne bougeait. Bastian n'était nulle part.

Melke inspira profondément et crispa les mâchoires. « *Tiens-toi droite. Ne leur montre jamais ta peur.* »

— Cherche Bastian, ordonna-t-elle à Endal.

Les oreilles du molosse se dressèrent et sa queue se releva légèrement. Il avait compris ces mots.

Elle le suivit dans le jardin. Il avançait d'un pas rapide ; sa queue et ses oreilles formaient un angle enjoué. Il était heureux de retrouver son maître.

Les fines bandes de tissu qui enserraient ses pieds ne remplaçaient pas le cuir. De petites pierres la faisaient souffrir au travers des bandages. Melke marchait lentement. Ses chaussures avaient disparu dans la rivière. Il lui en faudrait de nouvelles si elle voulait pénétrer dans l'ancre des salamandres.

Si ? Quand. Ça ne faisait aucun doute. C'était quelque chose qu'elle ferait quoi qu'il arrive.

Le musc, les yeux brûlants et la chaleur.

Ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque et elle frissonna. *Idiote*, se dit-elle. Il n'y avait pas de salamandres ici. Il n'y avait rien à craindre.

Endal voulait courir, bondir devant elle, se dégourdir les pattes. Il l'attendait, lui faisant comprendre par l'inclinaison de ses oreilles et de sa queue qu'il voulait qu'elle se dépêche, adoptant une position crispée et remuante.

— C'est encore loin ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Ils avaient presque parcouru cinq cents mètres depuis qu'ils avaient quitté la ferme. Le soleil les écrasait et la poussière du sol lui brûlait les pieds. La sueur commençait à perler sur sa peau.

Le chemin s'élevait légèrement. Elle entendit le bruit d'une hache. *Tchak. Tchak.* Des bruits tranchants, le son sourd des éclats de bois coupés. Bastian.

Une semaine plus tôt, elle aurait à peine remarqué cette légère côte. Son pas aurait été leste et rapide ; aujourd'hui pourtant, elle grimpait lentement, réprimant l'envie pressante de grimacer, de boiter. Les bandages commençaient à s'effiler.

Endal attendait impatiemment au sommet. Melke s'arrêta le temps de s'essuyer le visage du revers de la manche. Devant elle, le chemin commençait à redescendre. Des touffes d'herbe sèche poussaient, éparses, sur la terre aride. En bas de la courte pente se trouvait un arbre écroulé et élagué. Le bois était du même gris pâle que le sol, mort.

Bastian s'était débarrassé de sa chemise. Sa peau hâlée luisait de sueur. Il avait le corps dur et musculeux d'un guerrier. Il serait capable de manier l'épée, la masse ou la lance facilement, pour tuer. Le visage d'un mercenaire, le corps idoine.

Les cheveux à la base de la nuque de Melke se hérissèrent de nouveau. Elle carra ses épaules et se tint aussi droite que possible.

Bastian ne leva pas les yeux. Il souleva sa hache. Le soleil brilla sur la lame. Elle l'entendit fendre l'air en sifflant et tressaillit lorsqu'elle s'abattit – *tchak* – sur le bois.

Melke ouvrit la bouche mais se découvrit incapable de prononcer le nom de Bastian. L'hostilité entre eux était trop forte.

Elle déglutit.

— Excuse-moi, dit-elle, mais sa voix fut couverte par un nouveau *tchak*.

Endal descendit la pente en trotinant.

Bastian se retourna avant que le molosse le rejoigne. Endal n'avait pas fait un bruit mais, d'une manière ou d'une autre, l'homme savait qu'il était là. Il y eut un instant de silence durant lequel l'animal et l'humain se regardèrent, puis les yeux de Bastian se posèrent sur elle.

Il resserra sa poigne sur le manche de la hache. Elle vit ses phalanges blanchir. Il arborait un air féroce.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Liana ? Endal dit qu'elle ne se réveille pas.

Melke lutta contre le besoin qu'elle ressentit de reculer.

— Elle est épuisée.

Sa voix ne la trahit pas. Il n'y avait aucune trace de crainte.

Bastian jeta la hache de côté et se saisit de sa chemise. Il remonta rapidement la pente. La poussière et l'herbe sèche craquèrent sous ses bottes.

« *Ne leur montre jamais ta peur.* »

Melke ne bougea pas d'un pouce.

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Elle dort profondément, voilà tout.

Il était désormais à sa hauteur. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, de sa rage, de son inquiétude pour Liana. Il se pencha vers elle. Ses lèvres se retroussèrent en un rictus.

— C'est *ma* sœur. *Moi seul* décide s'il y a lieu de s'inquiéter. Pas *toi*.

Melke vit ses yeux verts s'étrécir sous l'effet de la haine, et elle sentit la fraîcheur de la sueur sur sa peau. Il pourrait la tuer. Elle n'en doutait pas. Il n'aurait aucun mal à resserrer ses doigts autour de sa gorge, à lui ôter son dernier souffle, à lui briser la nuque.

« *Ne leur montre jamais.* »

— Comme tu voudras.

Elle tremblait intérieurement, mais sa voix sortit froidement et poliment.

La colère assombrit le visage de l'homme qui émit une sorte de ricanement ou de grognement. Le côté animal de ce bruit la fit inconsciemment s'écarter légèrement de lui.

Les yeux de Bastian s'illuminèrent d'un éclat triomphal. Il eut un rire sévère. Il lui tourna brusquement le dos et se

Les yeux de Bastian s'illuminaient d'un éclat triomphal. Il eut un rire sévère. Il lui tourna brusquement le dos et se dirigea à grands pas vers la ferme, en se tortillant pour enfiler sa chemise.

Pendant un long moment, Melke ne put plus bouger, plus respirer. Elle resta figée, les bras serrés contre elle, en le regardant s'éloigner. Des larmes lui piquaient les yeux. Elle avait faibli. Elle lui avait montré qu'elle le craignait.

Melke se força à le suivre. Elle ne voulait pas le faire. Elle voulait tourner le dos à la ferme et partir, s'enfuir. Le tremblement qui la secouait s'intensifia. Sa poitrine frémissait profondément. Elle ressentait une forme d'agitation, et autre chose de plus puissant, proche de l'hystérie.

Elle lui avait montré qu'elle le craignait.

Endal trotta pour suivre le rythme de son maître. Elle était encore à trois cents mètres de la ferme lorsque tous deux l'atteignirent. L'homme ne se retourna pas, mais le molosse s'arrêta pour l'attendre. Il voulait rester avec Bastian, elle le voyait à la manière dont il trépigait. Son pelage d'un noir intense luisait à la lumière du soleil.

Endal ne la suivit pas à l'intérieur lorsqu'elle emprunta directement le couloir qui menait à la chambre du malade.

Melke se força à entrer, se força à se tenir plus près de Bastian qu'elle ne l'aurait souhaité et à ne pas lui montrer sa peur de nouveau.

Bastian l'ignora. Elle l'entendit prononcer doucement le nom de la fille, « Liana ». Il lui caressa les cheveux, la joue. Son toucher était délicat.

Cet homme était différent de celui qui venait de gronder, qui l'avait secouée et lui avait craché dessus devant le repaire des salamandres. Il n'y avait plus ni sauvagerie ni rage, juste une profonde tendresse. Il aimait Liana. Elle l'avait vu dans la manière dont il l'avait accueillie trois jours plus tôt, en la faisant décoller du sol et en l'étreignant fortement, comme un objet précieux, le visage plongé dans ses cheveux.

Melke observa Bastian prendre gentiment sa sœur dans ses bras. Lorsqu'il se tourna vers elle, il n'avait plus son air de mercenaire. Il avait toujours un visage dur, mais plus un air de tueur.

Melke haussa le menton et croisa son regard. Elle se faisait aussi grande que possible.

Il serra les mâchoires, mais son regard resta tendre. Le fait de tenir Liana dans ses bras étouffait sa rage.

Endal le suivit jusqu'à la porte et il gémit en le voyant partir. Elle savait ce qu'il disait à Bastian : « *Emmène-moi avec toi.* »

Le bruit des pas de Bastian s'estompa. La queue du molosse s'affaissa, et il s'assit lourdement.

Melke traversa la pièce pour rejoindre le lit. Le soleil semblait plus lumineux maintenant que Bastian était sorti, et l'air était plus respirable. Elle posa une main sur la joue de son frère, aussi gentiment que Bastian l'avait fait avec sa sœur. Elle prononça doucement son nom, « Hantje ».

Son frère remua. Elle crut voir ses paupières tressaillir. Il était sur le point de se réveiller, de pouvoir lui raconter ce qui s'était passé dans l'antre des salamandres.

L'état de Hantje continua à s'améliorer alors que l'après-midi avançait. Il n'était plus simplement allongé, immobile et silencieux. Il bougeait dans le lit, tournait la tête, marmonnait. Des émotions parcouraient son visage. Il se calmait lorsque Melke lui tenait la main et lui parlait. Elle lui racontait des histoires – les mêmes que celles que maman leur lisait lorsqu'ils étaient enfants –, en s'efforçant de s'en rappeler les mots exacts.

La tension matinale s'évanouit peu à peu. Elle ne tremblait plus intérieurement. Hantje allait vivre. C'était tout ce qui comptait.

Cette fois, elle fit rôtir les pommes de terre, avec des grains de poivre moulus, du sel et des brins de romarin. Ainsi, elle n'eut pas à rester trop longtemps dans la cuisine, à risquer d'y croiser Bastian. *Froussarde*, se réprimanda-t-elle. Maman aurait été déçue.

Chapitre 24

Endal, tout chaud, était appuyé contre sa jambe. Sa queue battait doucement dans la poussière. Bastian fronça les sourcils et frotta les oreilles du chien. Il y avait une chanson. Elle revenait sans cesse dans sa tête, comme un souvenir à moitié effacé, tandis qu'il regardait le spectre retirer le linge propre du fil. Quelque chose sur l'ébène et l'ivoire. Les ménestrels la chantaient durant les foires estivales. Que disait-elle ?

*Sa peau est d'ivoire, et ses cheveux d'ébène,
Et ses lèvres, ô, ses lèvres,
Rouges comme le rubis, douces comme le miel.
Et lorsqu'elle m'embrasse, ô, lorsqu'elle m'embrasse...*

Bastian cessa de caresser les oreilles d'Endal. Il cracha par terre et jeta au spectre un regard noir. Elle était une femme. Il le voyait clairement désormais : la douce courbe de sa poitrine sous son chemisier, la peau lisse, les cheveux longs et brillants.

Une femme. Un spectre.

Il lui fit une grimace menaçante et silencieuse ; elle se retourna et vit ses lèvres retroussées.

Elle ne recula pas comme elle avait pu le faire lorsqu'il l'avait surprise la veille. Elle haussa légèrement le menton. Il n'y avait aucun signe de peur sur son visage, ni dans la manière dont elle se tenait.

Voilà la phrase qu'il avait oubliée : *Mon amour a des yeux lumineux comme le ciel, aussi profonds que l'océan.*

Le spectre n'avait pas les yeux bleus. Les siens étaient gris. De la couleur de la fumée, de la pierre et des cendres.

Il se retint de cracher de nouveau au sol.

— Oui ? demanda-t-elle d'une voix hautaine.

Il n'allait pas lui répondre qu'il avait besoin de sentir la chaleur d'Endal, de le caresser et de lui frotter les oreilles.

— Rien, dit-il d'une voix aussi froide que la sienne.

Il vit le dédain sur son visage lorsqu'elle le croisa sans le regarder, le panier de linge dans les bras ; il serra plus fort la fourrure d'Endal.

Ce dernier gémit légèrement.

Bastian relâcha son étreinte.

— *Pardonne-moi. Je ne voulais pas te faire mal.*

Puis il le répéta à voix haute, lorsqu'elle fut trop loin pour l'entendre.

— Pardonne-moi, Endal.

Le chien lui lécha la main.

Le spectre pénétra dans la cuisine. Endal se leva et s'ébroua.

— *Dois-je encore la surveiller ?*

Son ton était plein d'espoir.

— Oui, répondit fermement Bastian.

Endal soupira et traversa le jardin en trotinant. Il s'arrêta devant la porte et se retourna.

— *Je sais, lui dit Bastian silencieusement. Moi aussi j'aimerais bien que tu puisses rester avec moi.*

Endal soupira de nouveau dans la tête de son maître, et suivit le spectre à l'intérieur.

Le crépuscule rampait sur les collines lorsque les dernières bûches furent empilées près du poulailler. Bastian inclina la tête en arrière et demeura un long moment les yeux fermés. Ses bras étaient douloureux d'avoir trop abattu la hache, d'avoir trop porté. Sa peau était collante de sueur. La soif lui brûlait la gorge.

Il rouvrit les yeux et regarda le ciel qui s'assombrissait. Le bleu devenait lavande. Les paumes de ses mains piquaient. Il les regarda. Ses ampoules étaient gonflées de sang. Trop de tombes creusées, sans parler des coups de hache. Il en tenait toujours fermement le manche, trop fermement, mais le souvenir de l'accident de l'année précédente était encore frais : l'outil qui glisse dans ses mains, la lame qui mord dans sa jambe. Il n'avait pas senti la douleur immédiatement. Le choc avait été trop grand.

Bastian frissonna. Si Liana n'avait pas été là...

Il ferma les mains et sentit la douleur crue de ses ampoules. Il y avait encore du bois à couper, mais peut-être pas de tombes à creuser. Tant qu'il aurait du grain, les brebis pourraient rester dans l'enclos près de la ferme. Et peut-être que le prochain agneau ne mourrait pas.

Il avança jusqu'au puits et tira de l'eau pour Gaudon, pour les brebis et pour lui. C'était une manière primitive de se laver ; il rinça la sueur et la poussière de sa peau en puisant de l'eau à la main, puis se versa le fond du seau sur la tête.

Bastian se servit de sa chemise pour s'essuyer le visage, la poitrine et les bras. Lorsqu'il avait tenu le collier pour la première fois, de nombreuses années auparavant, l'espoir l'avait submergé. Il avait rêvé d'immenses troupeaux de moutons, d'étalons et de jeunes poulains, de fenêtres neuves et d'un toit sans trous. Il avait rêvé que la maison de bains puisse resservir. De l'eau chaude et froide, de la vapeur. Il savait désormais que Vere ne prospérerait pas. La malédiction l'avait trop appauvrie. Les dépenses extravagantes, celles servant par exemple à remettre en état les bains, leurs tuiles craquelées et leurs tuyaux cassés, ne seraient jamais réalisées.

De l'eau dégoulinait de ses cheveux et lui coulait dans le cou. Bastian empoigna sa chemise détrempée et regarda la ferme. La lumière d'une bougie brillait à travers la fenêtre de la cuisine et la porte ouverte. Il pouvait sentir le feu de bois.

Endal le rejoignit sur les marches. Il cogna la main de Bastian du museau et remua la queue.

Bastian se tenait dans l'embrasure de la porte, hésitant à entrer dans la cuisine. Le spectre était face au poêle, dos à lui. Sa présence lui donna envie de tourner les talons et de s'éloigner, de ne pas pénétrer dans sa propre maison.

— *Je hais cette femme*, dit-il à Endal.

Il avait une nouvelle fois pensé ce mot, *femme*. Quand avait-il cessé de la considérer uniquement comme un spectre ?

Cela venait de ses vêtements. Le chemisier avec les fleurs brodées sur les manches, la jupe, la manière dont le tissu mettait en avant la courbe de ses hanches, de sa taille et de sa poitrine, la faisant paraître à la fois douce et féminine. Cela venait de la manière dont elle étendait le linge et cuisinait, comme sa mère l'avait fait, comme Liana le faisait.

Un spectre dans une cuisine faisait tourner le lait et pourrir les œufs, c'est en tout cas ce que disaient les légendes. Et pourtant, celle-là savait cuisiner.

Ses cheveux brillaient à la lumière de la bougie. La chanson résonnait de nouveau dans sa tête. « *Sa peau est d'ivoire, et ses cheveux d'ébène, et ses lèvres, ô, ses lèvres...* »

Bastian secoua la tête avec colère. Les cheveux de la femme étaient noirs comme la poix, le goudron et la suie. Ils n'avaient rien de beau. Il entra dans la cuisine.

Le spectre le vit du coin de l'œil. Elle se retourna pour le dévisager.

Vermine, dit-il silencieusement pour que seul Endal puisse l'entendre. Elle se moquait de lui en se tenant ainsi, se faisait passer pour meilleure que lui en se dressant, hautaine et sans crainte.

Il n'allait pas s'échapper de sa propre cuisine pour un spectre dédaigneux. Bastian s'appuya sur le chambranle de la porte et l'ignora. Il gratta Endal derrière les oreilles. Le chien ferma les yeux et soupira de plaisir.

— Avez-vous des livres ? demanda le spectre de sa voix froide et polie.

Bastian lui jeta un regard.

— Non.

Aucun que tu puisses emprunter.

Elle haussa légèrement les sourcils. Elle baissa la tête pour le toiser.

— Pas le moindre livre ?

Son dédain fit monter le sang aux joues de Bastian. Il se sentait rabaissé, comme un écolier malpropre, ignorant et illettré.

Ses doigts se resserrèrent autour de sa chemise. Il arrêta de gratter Endal et se redressa. Il regrettait de ne pas avoir remis sa chemise, mouillée ou non, regrettait de ne pas avoir pu sécher ses cheveux correctement de manière que de l'eau ne dégouline plus sur son visage et sur sa nuque.

Vermine. Il l'avait presque dit à voix haute, lui avait presque craché au visage. *Ne te moque pas de moi.*

Endal bâilla et s'appuya contre sa jambe.

— *Elle a peur de toi.*

Le commentaire était si étouffé, si absurde, que Bastian cligna des yeux et cessa de regarder le spectre.

Le commentateur était si étonné, si absurde, que Bastian cligna des yeux et cessa de regarder le spectre.

— *Quoi ?*

Il baissa les yeux sur le chien.

— *C'est ridicule. Elle n'a peur de rien.*

Endal bâilla de nouveau.

— *Elle a peur de toi.*

— *Tu te trompes.*

— *Je le sais*, affirma Endal. *Je le sens.*

Bastian releva les yeux sur le spectre. Il ne voyait pas de peur. La posture de ses épaules et de son menton, l'expression sur son visage... tout exprimait la fierté.

— *Tu le sens ?*

— *Oui.*

Il faillit secouer la tête. Tout ce que lui sentait, c'était la nourriture.

Le spectre lui tourna le dos. Elle remua le contenu d'une casserole sur le poêle. Bastian contempla son dos.

— *Tu en es sûr ?* demanda-t-il à Endal.

— *Oui.*

Il sourit en traversant la cuisine puis en grimpant l'escalier qui menait à sa chambre. Le spectre le craignait. La satisfaction avait fait naître une chaleur béate dans sa poitrine. Il eut envie de rire à voix haute. Ce qu'il fit dans l'intimité de sa chambre.

— *Montre-moi*, dit-il à Endal le matin suivant, debout dans la pénombre de la porte de la chambre du malade. *Je veux voir sa peur.*

Endal s'étira et roula sur le sol.

— *Regarde*, dit-il.

Le spectre passait un torchon humide sur le visage de son frère. La pièce empestait la racine de gingembre.

— *Regarde quoi ?* demanda Bastian.

Le spectre leva les yeux. Il la vit se raidir, se redresser sur sa chaise, rehausser le menton.

— *Tu vois ?*

— *C'est de la peur ?*

Pour lui, cela ressemblait à de la fierté, à de l'arrogance, à du dédain.

— *Oui.*

— *Qu'est-ce qu'il y a ?*

Le spectre avait parlé d'une voix froide.

— *Tu en es certain ?*

Endal cessa de rouler sur le sol et s'assit. Il répondit d'un ton exaspéré :

— *Oui.*

— *Qu'est-ce qu'il y a ?* demanda de nouveau le spectre.

Bastian eut un rictus.

— *Rien.*

Il la laissa le regarder, les sourcils légèrement froncés. Un rire naissait dans sa poitrine. Il sifflota en traversant le couloir et la cuisine, jusqu'à se retrouver dehors. Le ciel était haut et voûté, bleu pâle. Les rayons du soleil lui réchauffèrent le corps.

Les brebis s'entassaient dans l'enclos dans l'attente de leur grain. Le sifflement mourut sur ses lèvres.

— *Non*, murmura-t-il en sentant le rire mourir dans sa gorge.

Une autre brebis était morte.

Chapitre 25

Il y avait un livre. Liana était allée le chercher pour elle. Melke le mit de côté, le temps d'oindre les brûlures de Hantje avec le jus de gingembre et d'étaler une fine couche de baume sur les hématomes en voie de résorption, puis de lui faire boire autant de tisane qu'elle le put. Il s'agita, se retourna et agrippa les draps. Ses paupières vibrèrent. Il parla, murmura des mots déformés, trop déformés pour qu'elle puisse les comprendre.

— Chut, lui dit gentiment sa sœur en lui posant une main sur la joue.

Hantje s'apaisa au son de sa voix. Il tourna la tête vers elle.

— J'ai un livre, Hantje. Tu vas reconnaître les histoires.

L'ouvrage était posé sur le sol. Elle dut se servir des deux mains pour le soulever. Une reliure de cuir, ternie et usée d'avoir été manipulée, maintenait les pages d'épais parchemin. Melke parcourut la couverture du bout des doigts, qu'elle fit courir sur les lettres incurvées. *Légendes de la magie et Bestiaire magique*. Les déserts, les montagnes et les lacs d'un continent tout entier la séparaient de son lieu de naissance, mais ce livre lui était familier. Il représentait *la maison*.

Elle l'ouvrit précautionneusement, en lissa les pages. L'impression était différente, plus fine et élaborée, et les images étaient teintées de couleurs, mais les histoires restaient les mêmes. Elle tourna les pages délicatement, cherchant la préférée de son frère.

— La voilà, Hantje. Écoute. (Elle lut le titre à voix haute :) *Le Tailleur de pierre et le griffon*.

Elle regarda son frère qui semblait aussi impatient qu'elle d'entendre l'histoire.

Melke s'enfonça plus confortablement dans sa chaise.

— « C'est un fait bien connu que les griffons ne sont pas insensibles à la douce chair des vierges et que leurs hautes aires rocailleuses sont couvertes des ossements de jeunes femmes infortunées. Des filles qui vivent dans les villes et les villages qui jouxtent le Désert s'arrêtent souvent pour scruter le ciel de leurs yeux anxieux, et nulle vierge n'ose mettre un pied dehors lorsque le soleil est au zénith et que les griffons chassent.

» Pourtant, il se trouva que la belle du tailleur de pierre fut dehors à midi, l'heure la plus dangereuse de la journée. Son frère avait dégringolé du toit de la grange et gisait en gémissant, une jambe foulée. « N'y va pas ! » avait-il crié, mais la belle du tailleur de pierre (elle se prénomma Irina) avait soulevé ses jupons et était partie en courant chercher le rebouteux. Elle avait regardé plusieurs fois par-dessus son épaule tandis qu'elle se hâtait sur le chemin pierreux, et malgré cela elle n'avait pas vu le griffon avant que ses ailes immenses obscurcissent le soleil.

» Irina était la fille simple d'un pauvre fermier, mais bien qu'elle ne sût ni lire ni écrire, elle eut suffisamment de bon sens pour ne pas défaillir lorsque le griffon s'empara d'elle avec ses serres de lion pour l'emmener dans le ciel bleu et chaud, et elle eut suffisamment de bon sens pour ne pas sangloter et se recroqueviller lorsqu'il la relâcha sur la large saillie qui bordait son aire. Elle voulait épouser le tailleur de pierre, pas mourir dans une grotte venteuse et inaccessible ; aussi, plutôt que se pelotonner sur la roche chauffée par le soleil et prier pour avoir la vie sauve, Irina choisit de courir dans l'aire sombre et de se cacher.

» Lorsque le tailleur de pierre vit le griffon s'envoler haut dans le ciel avec sa belle, il courut aussi vite qu'il le put jusqu'à la demeure de la femme la plus sage du village. « Mère Nonni ! appela-t-il. Mère Nonni ! Vous devez m'aider ! »

» La mère Nonni, sage comme elle l'était, savait que le tailleur de pierre n'avait que peu de chances de secourir sa belle. Et, sage comme elle l'était, elle savait qu'elle ne pouvait rien lui donner d'autre que du courage. « Prends ça, lui dit-elle en lui tendant une lance. Elle appartenait à Yuri le Boucher. Avec ça, tu ne peux pas rater ta cible. »

» Le tailleur de pierre (qui se prénomma Ivan) flanqua la lance sur son épaule et s'empressa de pénétrer dans le Désert. Sa belle n'eût-elle pas été si pleine de ressources, il serait arrivé bien trop tard. Mais les aires des griffons sont des endroits bien peu soignés, pleins de roches, d'ossements, d'ombres et d'endroits où se terrer. Le griffon partit à la recherche de la belle du tailleur de pierre, labourant les décombres de ses serres et claquant son bec vicieux dans chaque recoin ou fissure, mais Irina était bien cachée. Finalement, le griffon lança en arrière sa tête d'aigle effroyable

et poussa un hurlement à glacer le sang si perçant qu'il en fit s'effondrer plusieurs grosses pierres du plafond de son aire. Il en sortit à reculons et déploya ses ailes dans un bruit de tonnerre avant de s'élançer dans le ciel, claquant son bec de rage.

» La lance que la mère Nonni avait donnée au tailleur de pierre était la meilleure lance qui fût, c'est-à-dire qu'elle n'était que d'une utilité très limitée face à un griffon. Bien entendu, elle n'avait pas appartenu à Yuri le Boucher, car la sienne devait depuis longtemps être tombée en poussière, mais le tailleur de pierre ne s'arrêta pas à ce détail. Tout ce qui importait était que Yuri le Boucher avait tué deux griffons avec sa lance, et qu'il s'apprêtait à en tuer un troisième. Il courut dans le Désert des heures durant, tandis que le soleil déformait les roches scintillantes. Puis il entama l'escalade du rocher escarpé qui menait à l'aire du griffon ; le vent essaya vainement de l'arracher à la paroi mais le tailleur de pierre parvint finalement à se dresser sur la large saillie.

» Comme chacun sait, les griffons, étant mi-lions, mi-aigles, sont particulièrement difficiles à tuer, mais un coup de lance bien placé peut venir à bout des créatures les plus dangereuses. Ainsi le tailleur de pierre se trouvait devant l'aire, les deux mains fermement cramponnées à la hampe de sa lance. Il cria : « Griffon ! »

» Ce ne fut pas un griffon qui sortit de la sombre caverne mais bien sa belle, et le tailleur de pierre fut si transporté de joie qu'il posa sa lance pour étreindre sa bien-aimée. Il faillit ne pas voir l'ombre du griffon qui les surplombait. « Recule ! » cria-t-il à Irina en la poussant vers la caverne. Il se saisit de sa lance et se tourna pour affronter le griffon. Mais Irina refusa de l'abandonner. Elle se tenait dans son dos et ne cessait de l'étreindre alors que la créature fondait en piqué sur eux. Et parce que le tailleur de pierre était persuadé de tenir la lance de Yuri le Boucher et donc de ne pouvoir manquer son coup, la pointe de la lance vint se ficher dans la poitrine du griffon et s'y enfonça jusqu'à perforer le cœur.

» Le poids du griffon arracha la hampe de la lance. Il fit tomber le tailleur de pierre et sa belle au sol et ils manquèrent d'être précipités avec lui au bas de la falaise. Le griffon hurla dans sa chute, un son aussi net et violent qu'un coup de hache de guerre déchirant une armure ; ses serres creusèrent de longs sillons dans la paroi de granit. Avant même de heurter le sol rocailleux, le griffon était mort.

» Les serres de lion bien affûtées avaient lacéré le visage du tailleur de pierre, mais sa belle ne paniqua pas. Elle sortit du fil et une aiguille fourrés dans son corsage et entreprit calmement de lui recoudre la joue. Puis ils redescendirent ensemble la falaise, contournèrent le long corps aux ailes brisées du griffon et traversèrent le Désert dans l'autre sens pour rentrer chez eux.

» « Mère Nonni, j'ai brisé la lance, annonça le tailleur de pierre en arrivant au village. S'il vous plaît, pardonnez-moi. » Mais la mère Nonni se mit à rire et lui dit que cela n'était pas grave du tout.

» Dès lors, le tailleur de pierre fut surnommé Ivan le Boucher. Avant cette aventure, il n'avait été qu'un garçon ordinaire, et la cicatrice qui lui parcourait le visage le rendit plus ordinaire encore, mais c'était bien là le cadet des soucis d'Irina ou de qui que ce fût d'autre.

» Le tailleur de pierre épousa sa belle et ils vécurent très heureux. Lorsque la mère Nonni trépassa, Irina devint la femme la plus sage du village, bien qu'elle ne sût ni lire ni écrire, et des gens arrivaient de bien loin dans le Désert pour quérir ses conseils. À compter de ce jour, il y eut en permanence une lance dans un coin de leur petite chaumière de pierre. Parfois la hampe était faite de frêne, parfois d'érable, mais elle était toujours solide et robuste. Et de temps à autre Irina donnait la lance aux quidams qui avaient grand besoin de courage. « Voici la lance d'Ivan le Boucher, disait-elle alors. Avec elle, vous ne pouvez pas manquer votre cible. » Et ils ne la ratèrent jamais. »

Les mots de Hantje devinrent plus intelligibles à mesure que la journée avançait.

— Sombre, dit-il, le visage déformé par la détresse.

Il serra fermement la main de Melke.

— Il ne fait pas sombre. (Elle caressa des mèches de cheveux noirs pour les écarter de son visage.) Si tu ouvres les yeux, tu verras la lumière du soleil. Je te le promets, Hantje, il ne fait pas sombre.

Sa tête se tourna aveuglément vers elle.

— Il ne fait pas sombre, Hantje. Le soleil brille.

Les profondes rides de détresse se lissèrent sur son visage. Ses paupières frémirent.

— Ouvre les yeux, Hantje, dit-elle doucement. Ouvre les yeux et regarde par toi-même.

Elle retint son souffle.

De longues secondes s'écoulèrent.

Elle émit un long soupir de déception.

« Si tu pleure, Hantje, regarde-moi, murmura-t-elle. »

— S'il te plaît, Hantje, regarde-moi, murmura-t-elle.

Son frère ouvrit les yeux.

— Hantje !

Elle se pencha tout près de lui.

Il cligna des yeux mais ne parut pas la voir. Sa main était molle dans celle de sa sœur.

— Tout va bien, Hantje. Tu vois, il ne fait pas sombre. Le soleil brille.

Elle tendit sa main libre pour lui caresser la joue.

Son frère s'écarta d'elle en tressaillant.

Melke s'immobilisa, la main tendue. Une douleur sourde lui transperçait la poitrine, comme si elle avait reçu un coup de poignard. Hantje avait peur d'elle.

Elle plia les doigts dans sa paume et baissa la main.

— C'est moi, dit-elle avec des trémolos dans la voix. Melke. C'est *moi*.

Ses yeux gris se focalisèrent lentement sur elle. Il cligna ses paupières lourdes.

— Mel... ?

— Oui. C'est moi. (Elle tenait toujours sa main et sentit ses doigts bouger faiblement, comme s'ils cherchaient à serrer les siens.) Tu es en sécurité, Hantje. Tu vois ? Le soleil brille. Il y a de la lumière.

Elle tendit de nouveau la main pour le toucher, lentement, et cette fois il la laissa faire. Elle lui caressa la joue et lissa ses cheveux en arrière.

— Chut. Tout va bien.

— Non.

Ses doigts formèrent un poing autour de sa main. Des larmes emplirent ses yeux.

De quelle partie de son crime se souvenait-il ? De quelle partie de son châtiment ? Melke tranquillisa son frère de sa main libre.

— Chut, murmura-t-elle en l'attirant près d'elle. Chut. Tout va bien.

Elle enlaça son frère tandis qu'il pleurait, trop maigre, trop faible, encore trop chaud à cause de la fièvre. Elle l'entendit prononcer des mots étouffés. *Pardon. Je suis désolé, désolé.*

Hantje dormit après ça, et ne se réveilla que lorsqu'elle le fit boire, ouvrant les yeux pour la regarder. Il semblait la reconnaître. Il ne tressaillit pas ni ne s'écarta de peur, mais il ne dit rien, ne répondit pas à ses paroles réconfortantes. Il ferma les yeux et se rendormit.

— La fièvre, expliqua Liana lorsqu'elle les rejoignit au crépuscule. Il n'est pas encore parfaitement lucide. Il lui faudra plusieurs jours.

Elle se pencha sur Hantje.

Melke alluma les bougies et tira les rideaux. La chambre s'emplit d'ombres. Elle recula et regarda Liana poser gentiment la main sur le front de son frère.

— Y a-t-il un autre bougeoir ? Je pense que nous avons besoin de plus de lumière.

Hantje ouvrit les yeux et inspira brusquement.

Melke s'approcha précipitamment du lit.

— Il y a des bougies, Hantje. Tu vois, il ne fait pas sombre.

Hantje ne l'entendit pas. Il s'assit, agrippa les draps en proie à une peur panique, cherchant à se libérer de l'étreinte de Liana.

— Sombre ! cria-t-il presque.

Endal bondit sur ses pattes. Il aboya fortement. Le son terrifia Hantje et l'immobilisa sur-le-champ.

— Il y a des bougies, répéta Melke.

Le regard de Hantje était rivé sur elle. Il respirait avec des sanglots dans la gorge. Il la regardait fixement, les yeux écarquillés.

— Des bougies. Tu me vois, Hantje, il ne fait pas sombre.

Il s'assit, recroquevillé dans les draps, haletant, tremblant, le regard accroché au visage de sa sœur. Il ne semblait pas remarquer que Liana le touchait gentiment, qu'elle lui caressait doucement les cheveux et la joue.

La fille l'apaisa de ses mains, les sourcils froncés sous l'effet de la concentration. La respiration chaotique et pantelante de Hantje ralentit, se fit plus régulière. La tension qui lui crispait les muscles se relâcha. Il ne tressaillit pas lorsque Liana s'assit sur le lit à côté de lui, ne se retira pas alors qu'elle continuait à le toucher.

— Tout va bien, dit Melke.

Hantje parut comprendre. Il la regardait toujours de ses yeux écarquillés, comme si, s'il ne la perdait pas de vue, tout *irait* bien. Il n'opposa pas de résistance lorsque Liana passa gentiment un bras autour de lui.

L'étreinte de la fille eut pour effet d'éteindre les dernières braises de terreur et de panique de Hantje. Ses paupières s'abaissèrent légèrement. Il se laissa aller passivement contre elle.

— Je ne te laisserai pas dans le noir, dit Melke. Je te le promets.

Il ferma les yeux. Il tourna la tête et enfouit son visage contre l'épaule de Liana. Ses cheveux noirs comme jais contre le blanc argenté des siens. Des larmes brillèrent en roulant le long de sa joue pâle.

La terreur, la panique de Hantje, ainsi que ces larmes silencieuses de désespoir, faisaient peine à voir. La détresse noua la gorge de Melke. Elle voulait écarter la fille et serrer son frère contre elle. Mais Liana était bien plus utile qu'elle, son toucher était rassurant et guérisseur.

De désespoir, elle serra les poings.

Liana croisa son regard.

— Tu as raison, il faut un autre bougeoir. Il y en a un dans ma chambre.

Melke hocha la tête, incapable de parler.

Les bougies supplémentaires repoussèrent les ombres. Les sanglots silencieux de Hantje cessèrent. Il plongea dans un sommeil apaisé.

— Va te coucher, dit doucement la fille en séchant les larmes sur les joues émaciées de Hantje. Tout ira bien pour lui, maintenant.

Melke se détourna sans mot dire. Son frère avait besoin de Liana, pas d'elle.

Elle mit longtemps à s'endormir. Elle resta allongée sur le lit dur et étroit à observer les bougies se consumer derrière ses paupières fermées. Sa gorge et sa poitrine étaient nouées. Les heures passèrent, durant lesquelles elle écouta Endal respirer, endormi sur la couverture qu'elle lui avait donnée. Elle entendit également son frère sangloter et crier de terreur, encore et encore. *Sombre.*

Chapitre 26

Bastian se coupa une autre tranche de jambon et s'installa à la table de la cuisine pour mâcher lentement. Ce n'était pas normal d'être si seul dans sa propre maison. Liana devrait être avec lui, partager son déjeuner, et Endal devrait être allongé sur les dalles fraîches.

Bastian repoussa son assiette. Il se leva et écouta. Le silence et le vide le mettaient mal à l'aise. Il voulait monter et ouvrir silencieusement la porte de Liana pour l'écouter respirer pendant son sommeil, pour s'assurer qu'il n'était pas seul. Il voulait parler à Endal.

Il marcha sans bruit le long du couloir. Une voix s'élevait de la chambre du malade, un léger murmure. C'était la mauvaise voix. Celle du spectre, pas celle de Liana. Son ton était plus grave.

« Il existe un peu de magie en ce monde. Elle se transmet dans certaines lignées. »

Bastian fronça les sourcils. Il reconnaissait ces phrases. Il avança à grands pas jusqu'à la porte, oubliant toute discrétion. Il siffla entre ses dents. Le spectre avait le livre. *Son* livre. Celui qu'il lisait à Liana lorsqu'elle était enfant. Celui que sa mère lui lisait.

Endal ouvrit les yeux.

— *Où a-t-elle eu ce livre ?* demanda Bastian.

— *Liana le lui a donné.*

Liana. Bastian serra les poings. Comment sa sœur avait-elle pu faire une chose pareille ?

— *Pourquoi es-tu en colère ?* l'interrogea le chien avant d'ouvrir grand la gueule pour bâiller.

— *Parce que je ne veux pas qu'elle y touche,* répondit Bastian.

Ce livre était précieux. Un spectre ne devrait pas mettre ses sales pattes dessus.

Endal fit silencieusement part de son indifférence.

— *Le malade apprécie. Il se repose plus facilement.*

— *Je m'en fiche !*

Il entendit clairement combien mesquine et égoïste était sa rage. Il lança un regard furieux à Endal, le défiant de répondre quoi que ce soit.

— « Il était une fois une fille qui pouvait courir aussi vite que le vent. »

Le spectre parlait avec un accent de l'Est, les *s* doux, les *r* roulés, les voyelles traînantes. Elle lisait dans un rythme presque musical.

Bastian cessa de regarder méchamment le chien. Au lieu de cela, il leva les yeux pour observer le spectre qui lisait à voix haute.

— « Elle s'appelait Ennia, et elle vivait haut dans les montagnes de Gaillac, là où les bourrasques étaient fortes et inattendues. »

Elle n'était pas sauvage, pas en sachant si bien lire. Elle avait reçu une éducation. Où ? Qui lui avait appris à lire ? Qui lui avait appris à cuisiner ?

— « Les yeux d'Ennia étaient de la couleur des nuages d'orage, et sa peau pâle comme la neige d'hiver. Elle parlait rarement, trop occupée à écouter le vent. »

D'où venait donc ce spectre, et comment avait-elle atterri à Bresse ? Pourquoi était-elle là ?

— « *Viens courir avec nous,* hurlaient les vents entre les sommets escarpés, en arrachant les tuiles des toits et en faisant claquer les portes. Mais seule Ennia entendait leur invitation. Alors elle se tournait vers le ciel et chuchotait : *Je ne peux pas.* »

Bastian se détourna de la porte, les sourcils froncés. Le spectre était à Vere depuis une semaine, et il n'avait pas pensé à poser ces questions. Il avait sous son toit une créature dont il ne savait rien. Rien.

Le fait d'élaguer un nouvel arbre mort pour en faire du bois de chauffage n'apaisa pas le trouble de Bastian. Au contraire, cela le fatigua et le rendit plus irritable. Il dîna dans la cuisine vide.

Il finissait sa dernière bouchée lorsqu'il entendit des bruits de pas. Il posa sa fourchette, prêt à montrer les dents au

spectre, mais ce fut Liana qui entra dans la pièce. La cuisine fut soudain plus chaude, plus confortable.

Elle se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Comment vas-tu ?

Il grogna.

— Grognon. (Elle le caressa là où elle venait de l'embrasser.) Encore une brebis ?

Bastian repoussa son assiette.

— Comment as-tu pu lui donner le livre ?

Liana haussa les sourcils.

— Quoi ?

— C'est *notre* livre, je ne veux pas qu'elle y touche.

— Bastian.

Elle avait parlé d'une voix calme et déçue, qui le fit de nouveau se sentir comme un petit garçon.

Il serra les mâchoires.

— Elle ne doit pas l'avoir.

— Je sais que tu ne l'aimes pas, Bastian, mais tu vas trop loin.

— Pas du tout.

— Bastian.

Juste son nom, prononcé calmement, et la déception dans son regard.

À quel moment Liana était-elle devenue adulte ? Il la considérait encore comme une petite fille, jeune et dépendante, mais elle avait dix-huit ans. Assez vieille pour se marier, assez vieille pour avoir des enfants. Une adulte.

— Très bien ! lâcha Bastian avec un geste de capitulation. Très bien. Qu'elle lise le livre.

Liana sourit et lui toucha de nouveau la joue du bout des doigts. Elle se tourna vers le poêle.

— Ça sent rudement bon.

— C'est... (*Mangeable*, faillit-il répondre, mais le mot resta coincé sur sa langue. Trop mesquin, trop grossier. Trop enfantin.) Délicieux. Sers-toi.

— Je mangerai dans un petit moment, répondit-elle. Avec Melke.

Melke. Le nom du spectre. Un nom de l'Est, qui correspondait à son accent.

— Liana, est-ce qu'elle t'a raconté quoi que ce soit ? D'où elle vient ? Pourquoi elle est à Bresse ?

Liana pencha la tête de côté. Son front se plissa.

— Non, elle ne m'a rien dit.

— Rien du tout ?

Liana réfléchit un instant avant de secouer la tête.

— Non.

Bastian tordit la bouche. La colère embrasa sa poitrine. C'était sa faute. Il aurait dû poser la question, insister pour qu'elle leur dise tout avant de la laisser pénétrer chez eux. Il recula sa chaise.

— Je vais lui demander.

Liana l'arrêta en posant la main sur son bras.

— Demain, dit-elle. Tu es trop grognon.

— Je ne suis pas..., commença-t-il avec mauvaise humeur, avant de se rendre compte à quel point il était ridicule.

Liana soutint son regard sans ciller. Sa bouche dessina un léger sourire. Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa de nouveau sur la joue.

— Va te coucher, Bastian.

Depuis quand avait-elle cessé d'être une enfant ?

Il alla se coucher.

Chapitre 27

Bastian ne doutait pas que la discussion avec le spectre tournerait à la dispute. Les mots seraient durs et violents. Elle chercherait à mentir, à cacher son passé sordide. Il attendit jusqu'à ce qu'elle entre dans la cuisine : il n'avait pas besoin d'entendre Liana lui dire que des voix un peu fortes dans la chambre du malade perturberaient son patient.

Le patient. Encore un spectre. Il se retint de cracher par terre. Qu'avait-il à faire d'un spectre voleur ? Rien. Il attendit néanmoins, assis sur la marche de la cuisine, sentant la chaleur du soleil sur son visage, jusqu'à ce qu'Endal lui touche la nuque du museau. Il entendit les bruits de pas de la femme sur les dalles.

— *Bonjour, Endal*, dit-il silencieusement en se levant.

Il posa une main sur la tête du chien et attendit que ses yeux s'accoutument à la pénombre relative de la pièce. Le spectre versait une dose de tisane dans une casserole. Il reconnaissait le sachet. Il l'avait acheté chez l'apothicaire.

Elle était debout, le dos bien raide, le menton relevé avec une certaine arrogance. Deux jours plus tôt, cela l'aurait mis en colère ; aujourd'hui, cela lui indiquait qu'elle avait peur.

Il entra dans la cuisine.

Le spectre ne lui porta aucune attention. Sa main était sûre lorsqu'elle versa quelques herbes sèches dans la théière.

Bastian reposa ses épaules contre le mur. La pierre froide appuyait contre sa chemise. Il croisa les bras sur sa poitrine et regarda le spectre, laissant le silence s'intensifier.

Elle referma le sachet de tisane. Son menton s'était encore redressé. Pas du mépris, mais de la peur. Bastian sourit. Il allait remporter cette dispute.

— Tu ne nous as jamais dit d'où ton frère et toi venez, ni ce que vous êtes venus faire à Bresse.

Il avait habilement porté l'accusation. Il ne servait à rien de hausser le ton pour l'instant.

Le spectre le dévisagea.

— Tu ne l'as jamais demandé.

Son ton était froidement poli.

— Je te le demande maintenant.

Le spectre souleva le couvercle d'une casserole sur le poêle, celle dont ils se servaient pour faire bouillir l'eau. Une fine vapeur s'en éleva. Elle replaça le couvercle et se tourna vers lui.

Bastian se redressa, prêt à affronter fulmination et déroboade.

— Que voudrais-tu savoir ?

Il étrécit les yeux. Elle avait donc choisi de mentir, pas de s'énerver.

— D'où venez-vous ? Précisément.

— Précisément ? (Elle haussa les sourcils. Il aurait pu croire qu'elle se moquait de lui, mais il savait qu'elle le craignait.) Nous venons de Stenrik. D'un petit village du Sud qui s'appelle Granna.

Disait-elle la vérité ? Il n'avait aucun moyen de le savoir.

— *Elle dit la vérité*, confirma Endal.

Bastian fronça les sourcils en regardant le chien.

— *Comment le sais-tu ?*

— *Je sais quand mentent les humains*, affirma le molosse.

Bastian le dévisagea, stupéfait.

— *Vraiment ?*

— *Oui.*

Endal s'allongea sur les dalles. Il bâilla et ferma les yeux.

— Il y a autre chose que tu voudrais savoir ?

Le ton froid et poli du spectre ne le mit pas en rage. Bastian lui jeta un regard mauvais avant de reporter les yeux sur le chien.

— *Tu me diras si elle ment ?*

Le chien rouvrit les yeux.

— *Oui.*

— Oui, répondit-il fermement en reportant son regard sur le visage arrogant du spectre. J'ai d'autres questions.

— Je t'écoute.

— Pourquoi êtes-vous venus ici, à Bresse ? Pourquoi avoir quitté Stenrik ?

Le spectre le dévisagea d'un air vide pendant quelques secondes, puis elle se retourna de nouveau vers le poêle pour soulever le couvercle de la casserole. L'eau bouillait.

— C'est une histoire très compliquée. Ça prendrait beaucoup de temps pour tout expliquer.

Il savait reconnaître une dérobadie lorsqu'il en voyait une. La colère commençait à naître dans sa poitrine.

— J'ai tout mon temps.

Elle marqua une pause et retira la casserole du poêle. Encore quelques secondes de silence, puis :

— Très bien.

Elle se tut le temps de verser l'eau dans la bouilloire. Elle reposa alors la casserole sur le poêle et attrapa le couvercle.

Sa colère éclata. Elle s'apprêtait à mentir.

— Maintenant, ordonna-t-il simplement.

Elle le regarda.

— Je mets juste ça à infuser.

— Maintenant.

Le spectre plaça le couvercle sur la bouilloire et se retourna pour lui faire face. Elle croisa les bras sur sa poitrine, comme pour l'imiter.

— Stenrik a un roi, commença-t-elle de sa voix froide. Il s'appelle Jonnas. Tu en as peut-être entendu parler.

Bastian secoua la tête. Il connaissait Stenrik par les ménestrels et les conteurs, par *Légendes de la magie et Bestiaire magique*. On trouvait des lamies sur ces terres froides et rocailleuses. Mais des rois ? Comment connaîtrait-il leur nom ? Stenrik était presque au bout du monde.

— Son règne a été... très sanglant. Il est la cause de notre départ. Nous sommes venus à Bresse pour trouver une nouvelle maison.

Silence. Il attendit, mais elle semblait ne rien avoir à ajouter.

— C'est tout ?

— Oui.

Il la dévisagea en étrécissant les yeux.

— Et votre fuite n'a rien à voir avec le fait que vous soyez des spectres.

— Non.

— *Elle ment.*

— Menteuse, dit fortement Bastian en décroisant les bras et en s'approchant d'elle.

— Je te demande pardon ?

— Endal sait lorsque tu mens.

Son regard se posa sur le chien. Elle ne dit rien, restant fière et droite, dos au poêle.

— Je te repose ma question. (Le ton de Bastian était sec, avec une pointe de colère.) Pourquoi avez-vous quitté Stenrik ?

— Pour trouver une nouvelle maison.

— Non. (Il secoua la tête, d'un mouvement brusque et colérique. Il fit un nouveau pas dans sa direction, les poings serrés.) *L'autre* raison, spectre.

Le spectre croisa son regard. Elle ne parla pas. Le silence se fit pesant dans la cuisine.

Il avait pensé qu'il serait facile de la forcer à dire la vérité, qu'il suffirait de brandir le poing devant elle en criant. Ce n'était pas le cas. Si hautaine fût-elle, elle restait une femme. Il était plus grand qu'elle, plus fort. Il aurait dû pouvoir la menacer facilement, et pourtant... il en était incapable. Pas avec des lèvres et une peau si douces, pas avec des cheveux si longs, et une jupe et un chemisier qui dessinaient si bien ses courbes de femme. Il avait l'air d'être une petite brute, ainsi devant elle. Il *était* une petite brute. Et cela le mit encore plus en colère.

— Très bien. (La voix du spectre était froide et plate.) Puisque tu insistes.

Bastian se fit profondément secoué. Il secoua d'un pas, puis deux

Basuan en lui profondément soulagé. Il recua d'un pas, puis deux.

— J'insiste.

Le spectre regarda derrière lui, un point du mur qu'il ne pouvait pas voir.

— Être un spectre est une forme de magie dont certaines familles héritent. Dont la mienne. Mon père appelait ça la malédiction familiale. (Elle déplaça les yeux et soutint son regard.) Nous n'en voulions pas.

De bien jolis mots. Bastian croisa les bras et s'adossa au mur.

— Papa disait... Mon père disait que notre famille s'était toujours tenue à l'écart des autres, pour que personne ne découvre notre secret. Ils brûlent les spectres, à Stenrik.

Bastian cligna des yeux. Ils les brûlent ?

— Mon père était un spectre. Ma mère non, mais ils étaient cousins et avaient le même sang. Ils voulaient... Mes parents voulaient être des gens ordinaires dans une ville ordinaire. Ils ont déménagé vers le Sud et se sont très bien débrouillés durant quatorze ans.

Le spectre regarda par la porte. Elle resta muette, les yeux fixés sur le sol marron-gris et craquelé à l'extérieur.

— Jusqu'à ce que quelqu'un commette une erreur, souffla Bastian.

Le regard de la fille se posa sur lui pendant une courte seconde.

— Pas nous. Papa nous a fait promettre que jamais au grand jamais nous ne deviendrions invisibles. Une fois, Hantje... (Elle secoua légèrement la tête.) Il voulait vérifier les dires selon lesquels un spectre devient visible lorsqu'on lui jette du sel. Papa était furieux. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi énervé.

Une pause, puis elle le regarda de nouveau. Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Il savait ce qu'elle pensait.
Avant toi.

Il serra les mâchoires en y repensant.

Le regard du spectre glissa de nouveau jusqu'au mur.

— Nous ne savons pas ce qui s'est passé, reprit-elle platement. Quelqu'un a commis une erreur, mais ce n'était pas nous. Quelqu'un de notre famille restée dans le Nord. Peut-être un enfant, ou...

Elle haussa les épaules et secoua la tête.

— Ou quoi ?

Elle hésita.

— Maman disait que parfois, à la naissance...

— Le bébé ? demanda Bastian, interloqué.

Elle secoua une nouvelle fois la tête.

— Pas le bébé. Le pouvoir de devenir invisible ne se développe que plus tard. Non, la mère. (Elle croisa son regard.) Devenir invisible est comme se tourner vers l'intérieur, comme se forcer à intérioriser son enveloppe charnelle.

Il croyait comprendre.

— Et parfois, durant l'accouchement...

— Par inadvertance, oui. Et si une sage-femme est présente...

Elle haussa une nouvelle fois les épaules.

Alors le secret de famille n'en était plus un. Bastian opina pour montrer qu'il comprenait.

— Des soldats sont venus. (Elle bougea la tête pour regarder dehors de nouveau.) Ils étaient au courant pour papa. Ils nous ont tous emmenés au fort.

Son père avait été brûlé vif. Un sentiment d'horreur comprima la poitrine de Bastian.

— Les spectres sont utiles, tu sais. Ils peuvent servir d'espions ou d'assassins. (Elle croisa son regard.) Le roi força mon père à travailler pour lui.

Força. Un mot terrible, aussi terrible que le fait de se trouver devant cette femme et de la forcer à tout avouer. Bastian se racla la gorge.

— Comment ?

Les bras du spectre se serrèrent plus fermement sur sa poitrine. Elle tourna la tête de profil.

— On nous a mis dans des cellules, dit-elle les yeux perdus dans le jardin poussiéreux. En sous-sol.

— Dans le noir ?

— Oui.

Un frisson lui parcourut la peau.

— Pendant combien de temps ?

— Papa a dit que ça a duré trois semaines.

Bastian ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Trois semaines. Dans le noir.

— Plusieurs cellules ? Vous n'étiez pas ensemble ?

— Non. (Elle le dévisagea et lut peut-être l'horreur dans son expression, car elle ajouta :) C'était pire pour Hantje.

Il était plus jeune.

Bastian secoua la tête. Ils avaient beau être des spectres...

— Quel âge aviez-vous ?

Elle posa une nouvelle fois ses yeux au loin.

— Hantje avait dix ans. Moi, treize.

Inhumain. Spectres ou pas spectres, elle n'était qu'une enfant. Tapie dans une cellule. Seule. Pendant trois semaines de noir complet.

Le spectre poursuivit de sa voix morne.

— Lorsque papa a accepté de travailler pour le roi, on nous a déplacés dans l'une des tours. Nous y sommes restés cinq ans.

Prisonniers dans une tour. C'était une histoire de conteur. Bastian ferma les yeux. Il secoua une nouvelle fois la tête. Il n'aurait jamais dû demander. Il aurait dû continuer à la haïr.

— Mon père revenait parfois, pendant quelques jours. Il ne parlait jamais de ce qu'il faisait pour le roi. Maman nous disait de ne pas le questionner.

Bastian rouvrit les yeux.

— Mais vous vous êtes enfuis.

— Oui.

Le silence se prolongea. Il sut avant même que le spectre prenne une longue inspiration, avant même qu'elle rouvre la bouche, qu'il ne voulait pas connaître la fin de l'histoire.

— Papa est mort. Nous ne savons pas ce qui s'est passé. Il n'est jamais revenu. (Il vit ses phalanges blanchir, ses doigts s'enfoncer dans ses bras.) Ils sont venus nous chercher, Hantje et moi. Ils ne savaient pas que nous étions des spectres mais ils... voulaient nous faire avouer. Nous avons toujours su qu'ils en arriveraient là, nous nous y étions préparés. Nous savions quoi faire.

Elle se tut, les lèvres fermement serrées l'une contre l'autre.

Bastian s'éclaircit la voix.

— Quel était votre plan ?

— Devenir invisibles. Nous enfuir.

— Apparemment, ça a fonctionné.

Le spectre ne répondit pas, pinça les lèvres un peu plus fort.

Bastian patienta.

Elle posa sur lui des yeux durs comme le granit.

— Maman est morte. Nous nous sommes échappés. Nous sommes venus ici. Tu as d'autres questions ?

— Comment est-elle morte ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Une arbalète.

Un silence. Bastian s'éclaircit une nouvelle fois la voix.

— Comment êtes-vous venus jusqu'ici ?

— Nous avons marché. Cela nous a pris six ans.

Un autre silence. Il entendait la respiration lente et régulière d'Endal.

— Pourquoi ici ?

— Nous voulions être près de la mer. Nous voulions un endroit sûr.

Là où ils exilaient les spectres au lieu de les brûler.

— Tu as volé.

Mais son crime, son terrible méfait, semblait bien moins important depuis quelques minutes.

— Non ! cria-t-elle, bouillonnant de colère. Nous gagnions notre vie.

Il avait oublié les pièces d'argent.

— *Un mensonge ?* demanda-t-il à Endal.

— *Non.*

Ainsi les pièces n'étaient pas de l'argent sale.

— Je voulais parler du collier, dit-il d'une voix morne.

Le rouge monta légèrement aux joues du spectre. Elle releva le menton.

— Pour sauver Hantje, oui.

— *A-t-elle peur ?*

— *Non*, répondit Endal.

Pas de la peur, donc. Du défi. De la fierté.

Les yeux de Bastian s'étrécirent.

— Raconte-moi.

Les mâchoires du spectre se crispèrent.

Il attendit, adossé à la pierre dure du mur.

— Je ne sais pas pourquoi il a fait ça, dit-elle d'une voix presque amère. Il ne me l'a pas dit. Mais... il y a une ferme le long de la côte, après Thierry.

Elle s'interrompit et se mordit les lèvres.

Il bougea les épaules contre la pierre.

— Une ferme ?

— Nous ne pouvions pas nous la payer. (Elle regarda encore à l'extérieur.) Même les petites fermes coûtent plus que quelques pièces d'argent.

Bastian se dégagea du mur.

— Donc vous avez décidé d'aller voler les salamandres, lança-t-il d'une voix pleine de mépris.

— Non, répondit-elle en tournant la tête pour lui dévoiler un regard féroce. Ce n'est *pas* ce que nous avons décidé.

— *Est-ce qu'elle ment ?*

— *Non*.

Le spectre tourna les yeux.

— Hantje est parti le matin suivant. Je ne sais pas pourquoi il a fait ça.

Bastian savait.

— Il voulait la ferme.

— Il voulait une maison. C'est ce que nous voulions tous les deux.

J'ai une maison. Qui ne m'a apporté aucun bonheur. Mais Bastian comprenait les motivations de son frère. Il comprenait le besoin d'avoir un endroit à soi, un endroit sûr où fonder une famille.

Le spectre croisa son regard. Elle se tint encore un peu plus droite.

— Je ne savais pas ce que représentait le collier. Les salamandres ne me l'ont pas dit.

— *Est-ce qu'elle ment ?* demanda-t-il une nouvelle fois.

— *Non*.

Il lui adressa néanmoins une moue dédaigneuse.

— Les larmes de psaron ne ressemblent à rien d'autre.

— Nous n'avons pas de psarons dans nos océans. Il y fait bien trop froid.

Était-il censé lui pardonner désormais ?

— Félicitations, lança-t-il d'un ton tranchant. Ton premier vol.

Les joues du spectre s'empourprèrent un peu plus. Bastian attendit des excuses de sa part, en vain.

La cuisine fut plongée dans le silence. Il entendait le sifflement de la bouilloire, le sifflement de sa colère au creux de son estomac.

— Tu as d'autres questions ? demanda-t-elle d'une voix froide.

— Non.

Il tourna les talons et sortit dans le jardin.

Chapitre 28

Bastian passa le reste de la matinée sur les dunes, à regarder la mer mordre sur Vere. Les brebis étaient en sécurité dans l'enclos, avec de l'eau et de la nourriture à disposition, et le pont tomberait quoi qu'il fasse. Il y avait suffisamment de bois de chauffage.

De la haine et de la pitié. Ces sentiments étaient incompatibles. L'un ou l'autre, mais pas les deux. Il la haïssait. Elle lui faisait pitié.

Brûler les spectres était une pratique barbare de Stenrik. Tout comme enfermer des enfants dans des cellules en sous-sol, tout comme l'était ce roi qui gardait une famille prisonnière d'une tour.

N'est-ce pas ce que je suis en train de faire ? Je garde son frère en otage pour qu'elle fasse ce que je lui demande. Je la force à agir contre son gré.

Non. Il se contentait de réparer un crime. Ce qu'il faisait était *juste*. Elle avait volé le collier. Son vol, comme n'importe quel vol, était impardonnable.

Mais puisqu'elle ne savait pas, et avec la vie de son frère en jeu...

Bastian fronça les sourcils tout en contemplant les vagues écumantes. Elles s'agrippaient à la plage, heurtaient les rochers et pilonnaient les falaises lointaines. Il y avait eu une jetée autrefois. La mer l'avait avalée. S'il posait le pied sur la plage, elle l'avalerait lui aussi. Les vagues le déséquilibreraient. Elles l'assommeraient et le noieraient.

Une brise légère s'engouffra dans sa chemise et ses cheveux. Il pouvait sentir l'odeur iodée de l'océan, fraîche et dangereuse. Il frissonna, en dépit de la chaleur du soleil sur sa peau. Il avait une autre question à poser au spectre. Il aurait dû s'en charger dans la cuisine : *Vas-tu récupérer le collier ?*

Endal lui aurait dit si elle comptait réellement tenir sa promesse. Et dans le cas contraire...

Il n'y avait aucun moyen physique d'obliger le spectre à devenir invisible, aucun moyen de la forcer à entrer dans le repaire des salamandres. Il pourrait la menacer, mais cela ne serait jamais rien d'autre qu'une menace.

Bastian se releva. Il devait connaître la vérité maintenant, tant qu'il restait encore une semaine. Tant que Liana et lui avaient encore le temps de fuir.

Il avait passé trop de temps assis à contempler la mer, bousculé par le vent salé de la côte. L'une des brebis était en train d'agneler. Malgré sa hâte désespérée, il arriva trop tard. Il se cogna en s'agenouillant. Un souffle, un battement de cœur, une étincelle de vie, puis rien. La brebis était morte.

— Non ! cria-t-il. Non !

Mais la puissance de sa voix ne put faire repartir le cœur de l'animal, ni le faire respirer de nouveau. Bastian tira le couteau à sa ceinture et trancha rapidement. Du sang chaud gicla sur sa main. L'odeur riche et épaisse, et l'agneau... il était trop faible. Il chercha à l'empêcher de mourir, à lui insuffler un souffle de vie, tandis que le sang de sa mère inondait la terre aride. L'effort était vain : même s'il vivait, l'agneau n'aurait pas de lait.

Trop tard. Toujours trop tard.

Il s'agenouilla, l'agneau dans les mains ; l'odeur de sang lui serrait la gorge. Le soleil brûlait à travers ses paupières fermées.

Cette mort, toutes ces morts étaient sa faute. Il avait eu l'intention de revenir toutes les heures, au lieu de quoi il avait préféré rester assis sur les dunes à contempler la mer. Le sang qu'il avait sur les mains était son châtement.

Bastian ouvrit les yeux. La première mouche bourdonnait déjà autour de la brebis.

— Va-t'en, lança-t-il, menaçant.

La brebis occupa son après-midi. La saigner, l'équarrir, enterrer l'agneau. Il était répugnant, collant de sang, de sueur et de poussière. Ses vêtements et sa peau puaien.

Il resta debout dans le crépuscule, le pantalon et la chemise raidés de sang. Sa peau tirait là où il avait séché.

Il voulait se récurer, se rendre à la maison de bains. Ou, à défaut, aux bains publics de Thierry. Il ne voulait pas se contenter d'un seau d'eau froide tiré du puits.

La lumière d'une bougie illuminait la cuisine. *Faites que ce soit Liana.*

C'était le spectre. Elle tourna la tête et son visage perdit de son habituelle froideur inexpressive.

Ils se dévisagèrent pendant de longues secondes.

— Tout va bien ? finit-elle par demander.

Il entendit son léger ton de surprise.

Endal était aux pieds de son maître et gémissait, en se frottant contre ses jambes.

— *Ne me touche pas.* Je vais bien, répondit-il d'une voix sombre. Veux-tu aller me tirer de l'eau au puits ?

Elle ne bougea pas.

— Tout ce sang...

— Une brebis est morte.

Elle n'ajouta rien mais s'essuya les mains sur un torchon et marcha jusqu'à la porte. Il s'écarta pour la laisser passer.

Il se débarrassa de sa chemise tandis qu'elle faisait descendre le seau.

— Verses-en sur mes mains.

Le soleil plongeait derrière les collines pendant qu'elle s'exécutait. Il se frictionna les mains et gratta avec ses ongles, laissant l'eau claire lui purifier le corps. Le sang, la sueur et la poussière disparurent. Lorsque le seau fut vide, il ne la regarda pas.

— Je n'ai plus besoin d'aide, dit-il sèchement. Merci.

L'obscurité les enveloppait. Le spectre reposa le seau puis elle le surprit.

— De rien, répondit-elle.

Il la regarda traverser le jardin.

— Il y a de la viande dans le cellier, annonça-t-il avec brusquerie.

Elle tourna la tête. Dans les ténèbres grandissantes, elle était monochrome, un visage blanc orné de cheveux noirs.

— Liana va te montrer. Sers-t'en.

Le spectre ne répondit pas, hocha à peine la tête. Elle entra dans la cuisine sans un regard en arrière. Endal lambina sur le pas de la porte. Bastian rassura silencieusement son chien.

— *Je vais bien. Ne t'inquiète pas.*

Puis il ôta son pantalon et se lava intégralement. Deux seaux. Trois. Il avait l'impression qu'il ne se sentirait plus jamais propre.

Il faisait parfaitement nuit lorsque Liana sortit.

— Bastian ?

Il lui tourna le dos.

— Va-t'en.

— Je t'ai apporté des vêtements propres. Melke m'a raconté.

Bastian ferma les yeux et demeura immobile, les orteils plantés dans la boue. Combien de seaux ? Trop. Ils n'avaient pas assez d'eau pour qu'il se permette de la gâcher de la sorte.

— Merci.

— Une autre brebis ?

— Oui.

— Je te pose tes vêtements ici. Je t'ai mis une serviette aussi. Et, Bastian : il y a de quoi manger dans la cuisine.

Il inclina la tête.

— Merci, répéta-t-il.

— Tout va bien ?

Sa voix était douce et hésitante.

Il l'effrayait, à rester ainsi debout dans l'obscurité, à se récurer la peau jusqu'à l'user.

— Ça va, répondit-il. Je vais bien.

Chapitre 29

Hantje était plus alerte le matin suivant, plus proche de se réveiller vraiment, de pouvoir parler. Ses brûlures n'étaient plus que de légères taches sur sa peau, roses et presque invisibles. Sa bouche était guérie, ses paupières désenflées. Il marmonna, tournant sa tête sur l'oreiller, et s'agrippa aux draps.

— Chut, dit Melke en lui ramenant les cheveux en arrière. Calme-toi, Hantje.

Son visage se déforma. Les mots se firent plus distincts.

— Désolé, dit-il. Désolé.

— Chut, murmura-t-elle de nouveau.

Son souffle sortait en sanglots hoquetant, comme s'il pleurait. Son visage était sillonné par la détresse.

— Ne pleure pas. (Elle se pencha sur lui et l'embrassa sur le front ; elle pouvait sentir son désespoir.) Tout va bien, Hantje. Tout va bien.

Son corps roula vers elle. Il blottit aveuglément la tête contre son épaule.

Melke le prit dans ses bras et le serra contre elle.

— Chut, souffla-t-elle dans ses cheveux. Calme-toi. Tout va bien.

Il était comme un enfant maigre, tiède et tremblotant dans ses bras. Il pleurait. Elle entendit les sanglots de sa respiration et sentit son corps tremblant. Il n'était pas question de lui refuser son pardon. Elle l'aimait trop pour cela. Quoi qu'il ait pu faire – spectre, voleur –, elle lui pardonnait. Elle ferma les yeux et le berça gentiment.

— Chut.

Le son de sa respiration, ces halètements légers et étouffés, les sanglots... il avait fait les mêmes bruits lors de la mort de maman. Son chagrin avait été audible malgré les cris des soldats et le bruit mat de leurs bottes sur les pierres. Elle ne l'avait pas vu mais elle l'avait entendu, avait entendu ça. Elle avait tendu le bras dans la direction du son, avait serré le poing autour de sa chemise et l'avait tiré, l'avait forcé à courir. Et durant leur course, il avait émis des bruits comme ça. Ça.

La respiration de Hantje se stabilisa progressivement. Les tremblements cessèrent.

— Chut, murmura Melke en le berçant et en lui faisant sentir la profondeur de son amour pour lui. Dors.

Lorsqu'elle l'allongea, son visage n'était plus déformé par la détresse. Il dormait paisiblement. Elle écarta de son front une mèche de cheveux, si noirs contre le blanc de la taie d'oreiller.

— Ça va aller, Hantje. Tout va bien.

Elle mentait. Tout n'allait pas bien. Mais elle voulait que Hantje guérisse, qu'il arrête de pleurer. Qu'il cesse de hurler qu'il faisait sombre.

Les souvenirs étaient tout près de refaire surface. Trop près. Elle les avait enfouis depuis des années, s'était efforcée de ne plus se rappeler, mais la veille Bastian avait demandé et tout fait remonter, le noir, les murs sombres et rugueux, la paille moisie. La faim. La terreur. Le visage de papa. Le bruit que maman avait fait en mourant. Les sanglots de Hantje.

Sombre, avait-il crié.

Que lui était-il arrivé dans l'antre des salamandres ?

Melke alla vérifier son bouillon. L'odeur... c'était maman. Soulever le couvercle, mélanger le bouillon : maman. Mais l'odeur de maman était aussi celle du sang, le bruit, celui d'une arbalète.

Melke porta les doigts à sa bouche. Sa gorge la faisait souffrir. *Non*, se dit-elle. *Je ne vais pas pleurer.*

Mais les larmes étaient là et elle ne put les refouler. Il y en avait bien trop, et bien trop de raisons de pleurer.

Elle grimpa l'escalier à l'aveuglette, ferma la porte de sa chambre, s'y adossa et se laissa glisser jusqu'au sol. Maman. Papa. Hantje qui pleurait, invisible. Son cri : *Sombre*.

Elle pleura, les genoux dans les bras. C'en était trop. Trop. Bien trop.

Endal passa la tête sous son bras. Il gémit.

Elle ne pouvait s'arrêter de pleurer. Les sanglots sortaient sans discontinuer de sa gorge serrée.

Le molosse, lourd et chaud, était tout contre elle, à moitié sur ses genoux. Elle le serra dans ses bras et pleura, le visage enfoui dans son pelage noir. Maman et papa. Hantje.

Endal ne bougea pas, même lorsqu'elle ne pleura plus. Son odeur canine était chaude et rassurante. Il sentait comme Tass.

— Tu es censé me mordre, murmura-t-elle.

Chapitre 30

Quelqu'un avait lavé ses vêtements ensanglantés et les avait suspendus au fil à linge. Bastian, assis sur la marche devant le poulailler, regarda le spectre les détacher. Ses cheveux lisses et brillants étaient d'un noir profond à la lumière du soleil. Elle avait changé de chemisier. Celui-là était bleu-gris, de la couleur de la mer durant les orages d'hiver. Elle avait en revanche conservé la même jupe. Elle l'avait portée chaque jour. Liana saurait comment en qualifier la couleur. Lui en était incapable. Il avait déjà vu des prunes de cette teinte sur le marché, sombres, ni vraiment noires ni bleues ni violettes.

Le visage du spectre était dénué de toute expression. Elle avait l'air d'une statue animée, vivante mais sans vie, taillée dans le marbre mais dénuée de sang.

— *Elle n'a aucune émotion*, dit-il à Endal tout en lui caressant la tête et en lui tirant gentiment les oreilles.

Jamais elle ne lancerait la tête en arrière pour partir d'un rire venu du ventre, jamais elle n'aimerait avec passion, jamais elle ne pleurerait comme si elle avait le cœur brisé.

— *Elle pleure.*

La main de Bastian s'immobilisa sous l'effet de la surprise.

— *N'importe quoi*, rétorqua-t-il. (Puis il se souvint des traces de larmes qu'il avait vues sur ses joues devant le repaire des salamandres.) *Pour son frère.*

Il ne pouvait pas lui enlever ça : elle ressentait des émotions pour son frère.

— *Pas uniquement pour son frère.*

Bastian baissa les yeux sur Endal. Que savait-il, au juste ?

— *Elle cherchait quelque chose*, expliqua-t-il. *Dans sa chambre, dans l'escalier, dans la cuisine. Ici, dans le jardin. Comme elle ne le trouvait pas, elle s'est mise à pleurer.*

Bastian jeta un coup d'œil au spectre. Il ne pouvait l'imaginer en train de chercher, de pleurer.

— *N'importe quoi*, répéta-t-il, cette fois d'un ton peu assuré.

— *Je ne mens pas*, assura fermement Endal. *Gratte-moi.*

Il se frotta contre la main de son maître.

Ce dernier passa les doigts contre la tête du chien, tout en observant le spectre se hisser sur la pointe des pieds pour décrocher son pantalon. Elle le plia soigneusement.

— *Tu sais ce qu'elle cherchait ?*

Mais alors même qu'il posait la question, Bastian se souvint. La culpabilité lui noua l'estomac. Une émotion peu familière.

— *Non. Je n'ai pas pu l'aider.* (Endal semblait sincèrement déçu.) *Mais si tu lui demandes, je peux peut-être le trouver pour elle.*

Bastian oublia toute culpabilité et s'immobilisa de nouveau. Endal appréciait-il le spectre ?

Elle se retourna à cet instant, tenant les vêtements pliés dans sa main. Elle hésita. Elle releva légèrement le menton.

Endal encouragea son maître du museau.

— *Demande-lui.*

— *Inutile. Je sais ce qu'elle cherchait.*

La culpabilité refit son apparition.

— *Tiens.*

Le spectre lui tendit les vêtements, aussi hautaine qu'une reine distribuant l'aumône. Des fleurs étaient brodées sur les manches de son chemisier.

Bastian prit ses habits sans rien dire, ne feignant même pas de se lever. Le tissu était chaud. Le spectre se détourna pour s'en aller.

— *Attends.*

C'était un ordre.

Il la vit se raidir, et son menton se dresser un peu plus. Elle se retourna pour lui faire face. Elle le dévisagea sans ciller.

Bastian posa la chemise et le pantalon pliés sur la marche à côté de lui.

— *Endal, dis-moi si elle ment.*

Le spectre le regarda de haut.

— Oui ?

— Tu m'as donné ta parole, devant l'autre des salamandres. As-tu l'intention de la tenir ?

Elle n'était pas si dénuée d'émotion qu'il l'avait pensé. Il perçut une lueur de colère dans son regard, vit sa bouche se pincer.

— Oui.

Endal resta silencieux. Elle disait la vérité.

Il sentit la tension l'abandonner quelque peu. Bastian recommença à gratter la tête du chien.

— Il faudra faire vite, dit-il. Le psaaron viendra...

— ... à la prochaine pleine lune, je sais.

La voix du spectre était brutale, teintée d'hostilité. Elle se retourna de nouveau.

— Non. (Sa main s'immobilisa. La tension revint, lui tordant les tripes.) Lorsque la marée sera haute. La lune ne sera pas nécessairement pleine.

Le spectre s'immobilisa et se retourna pour le regarder. Elle fronçait les sourcils, sombres et arqués. Ils se touchaient presque.

— Liana m'a parlé de l'équinoxe de printemps. C'est à la pleine lune, n'est-ce pas ?

— Les psaarons se fient aux marées.

Le spectre secoua légèrement la tête. Il vit qu'elle ne comprenait pas.

— L'équinoxe a lieu lorsque la marée est haute. Presque en même temps que la pleine lune, à quelques jours d'intervalle dans un sens ou dans l'autre.

Son froncement de sourcils s'accentua.

— Mais...

— Un psaaron ne mesure pas l'équinoxe aussi précisément que nous.

— C'est donc... plus tôt ?

— De cinq jours.

L'expression du spectre était fière et froide, son dos raide comme un échelas. Endal remua légèrement.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?* demanda Bastian.

— *Elle a peur.*

— Très bien, dit le spectre d'une voix aussi hautaine que le laissait suggérer son visage. Merci de me l'avoir dit.

Elle avança vers la porte de la cuisine.

— Le collier, dit Bastian en s'adressant à son dos. Tu penses pouvoir le voler ?

Le spectre s'immobilisa de nouveau. Cette fois, elle se retourna complètement. Elle le fit patienter quelques secondes avant de lui donner sa réponse.

— Est-ce que je vais réussir ? Je n'en sais rien.

Ce n'était pas la réponse attendue. Elle était certes honnête, mais il espérait de la confiance, des certitudes.

— Je ne sais pas comment elles ont eu Hantje. Je pourrai peut-être l'éviter, peut-être pas.

La bouche et la gorge de Bastian s'asséchèrent. Si Liana et lui faisaient leurs bagages et partaient aujourd'hui, sur-le-champ, seraient-ils suffisamment loin lorsque le psaaron viendrait ? À des lieues de l'eau. Dans les terres.

— J'aurai besoin de chaussures. Je n'en ai pas.

À ces mots, il observa ses pieds. Il ne voyait pas les bandages sous l'ourlet de sa jupe. Il fronça les sourcils.

— Et celles-là...

— Liana me les a prêtées, mais elles ne sont pas faites pour voyager.

C'étaient les pantoufles de sa mère.

La veille, cela l'aurait rendu furieux. Aujourd'hui il ne la haïssait plus assez.

— Je peux en acheter à Thierry, décida-t-il. Demain. Si tu me donnes ta pointure, et un peu d'argent.

Son acquiescement était celui d'une dame à son serviteur, mais même cela ne l'affectait plus. Son menton légèrement dressé cachait sa peur et d'une certaine manière, il le respectait pour ça. Il préférait l'angoisse à la

legerement dresse cachait sa peur et, d'une certaine maniere, il la respectait pour ça. Il preterait l'arrogance a la servitude.

Bastian frotta les oreilles d'Endal. Le chien reposait contre sa jambe. Son poids, la chaleur de son corps lui étaient confortables et familiers. Il avait conscience du contentement d'Endal. Il l'entendait bourdonner dans sa tête, comme le ronronnement d'un chat.

— Si... (Il marqua un temps d'arrêt. Était-il idiot pour poser une question pareille ? Ou au contraire, serait-il idiot de ne pas le faire ? *Endal, dis-moi si elle ment.*) Si j'emène Endal à Thierry avec moi, seras-tu toujours là à mon retour ?

Quelque chose brilla une fois de plus dans le regard du spectre. Elle le toisa.

— Bien sûr.

Seulement deux mots, lancés avec un mépris glacial.

Elle tourna les talons et s'éloigna.

Bastian ignora son dédain.

— *A-t-elle dit la vérité ?* demanda-t-il au chien.

— *Oui.*

Il ressentit une légèreté soudaine dans la poitrine. À Thierry demain, avec Endal.

Et il irait voir Silvia.

Il regarda le spectre entrer dans la cuisine. Le tissu de sa jupe voletait légèrement.

Bastian fronça les sourcils et détourna hâtivement les yeux. Le fait de penser à Silvia lui avait rappelé la douceur du coton contre sa peau, la sensualité de ses courbes. Il ne désirait pas le spectre. Il ne désirait que Silvia.

Endal se leva et s'étira.

— *Nous irons à Thierry demain, lui dit Bastian. Toi et moi.*

Le chien s'immobilisa au milieu de son étirement.

— *Vraiment ?*

— Oui, répondit Bastian à voix haute.

Il éclata de rire en voyant Endal caracoler comme un chiot, s'ébrouer, lui bondir dessus pour lui lécher le menton.

Le chien suivit le spectre d'un pas enjoué jusque dans la cuisine, sans cesser de remuer la queue. Bastian resta assis sur la marche du poulailler et le regarda s'en aller. Le faisait-il pour lui, ou pour Endal ?

Les deux, décida-t-il en fermant les yeux et en se frottant le visage. Il en avait autant besoin que le chien.

Endal aimait bien le spectre.

Bastian rouvrit les yeux et regarda la poussière du sol.

Le spectre avait cherché quelque chose et s'était mis à pleurer en ne le trouvant pas.

La culpabilité le rongait.

Il se leva et fouilla dans sa poche. Le petit caillou rond et lisse s'y trouvait toujours.

Il le sortit pour le tenir dans sa main, les doigts serrés pour le garder caché. Pourquoi l'avait-il pris ? Que lui était-il donc passé par la tête pour qu'il se mette à voler ?

Elle avait dit qu'il n'avait aucune valeur. Mais alors, pourquoi avait-elle pleuré ?

Bastian déplaça les doigts à contrecœur, refusant de regarder la pierre. Elle était rouge, tachetée de noir ; petite et ordinaire. Et à cause d'elle, il était devenu voleur.

La rendre serait admettre son crime.

Il balança le bras et jeta la pierre, haut et loin. Elle atterrit parmi le chaume dans l'enclos de Gaudon. Disparue.

Mais la culpabilité était toujours là. Il était toujours un voleur.

Chapitre 31

Melke dessina le contour de ses pieds au dos de la carte. Les marques de doigts de l'aubergiste maculaient le papier. Il avait trouvé sa demande étrange, mais pour une pièce de cuivre il avait pris un stylo et dessiné ce qu'elle voulait.

Elle plia le parchemin de manière que Liana ne puisse pas voir la carte. *Thierry. Vere. Les salamandres.* Son forfait, croqué à l'encre noire sur une feuille de papier.

— Tiens.

Elle donna à la fille deux pièces de cuivre, lourdes et épaisses.

Liana se saisit du parchemin et de l'argent et les posa à côté d'elle sur la petite table.

— Je les donnerai à Bastian.

Melke acquiesça. Elle entrecroisa les doigts.

— Hantje pourra-t-il parler, demain ?

— Peut-être, répondit Liana en regardant le malade. (Il dormait paisiblement. Une douzaine de bougies illuminaient la pièce, embaumée par la forte odeur musquée du suif.) Ou peut-être après-demain. Il aura besoin de forces pour être cohérent. Il a besoin de temps.

— Je vais refaire du bouillon.

— Oui, du bouillon. Et du repos. Ça ne peut pas aller plus vite. (Elle caressa la joue de Hantje.) Il m'a appelée Asta, qu'est-ce que cela signifie ?

— Asta ? Cela veut dire Fille de la Lune.

Liana retira sa main du visage de Hantje.

— C'est un compliment.

— La lune ?

La voix de la fille était sérieuse.

— De là où nous venons, nous ne craignons pas la lune. Pour vous, elle est mauvaise ; pour nous, elle est... bonne, douce et pure.

— Pure ?

— Oui. (Melke hochâ la tête. Elle pouvait presque sentir l'air frais nocturne chargé de fumée de cheminée, le tissage grossier de sa cape de laine, presque entendre la douce voix de maman lorsqu'elle lui désignait la lune.) Elle guide les innocents et protège leur âme. Et elle leur pardonne.

Tels étaient les mots de maman, lorsqu'elles se tenaient sur la colline qui dominait leur maison.

Liana reposa gentiment le bout des doigts sur la joue de Hantje.

— Vraiment ?

Melke opina du chef.

— Votre perception de la lune est très différente de la nôtre.

— Oui.

— Je préfère la vôtre.

— Moi aussi. (Melke suivit le regard de la fille. Hantje dormait paisiblement.) Il t'a appelée Asta parce que tes cheveux sont de la couleur de la lune. C'est signe de beauté pour notre peuple.

— De beauté ?

Liana rougit. Elle regarda timidement en l'air.

— Oui.

— Oh.

Elle s'empourpra encore un peu plus.

Une humble beauté, une grande gentillesse, une infinie tendresse et des cheveux argentés. Hantje avait eu raison de l'appeler Asta.

La pièce fut plongée dans le silence. Il n'y avait rien à ajouter.

— Bonne nuit.

Melke protégea la flamme de la bougie en parcourant le couloir sombre. Ses pantoufles claquaient légèrement sur les dalles de la cuisine vide. Des ombres couraient au sol et se tapissaient dans les recoins de la pièce, comme pour se protéger de la lumière de la flamme.

Elle grimpa lentement l'escalier pour rejoindre sa chambre. Les griffes d'Endal cliquetaient derrière elle. Qu'il était bon de marcher sans bandages, de ne plus ressentir de douleur aux pieds... Mais il lui faudrait faire plus que marcher. Elle devrait être capable de courir.

Il n'y avait pas de rideaux dans la petite chambre, aucun moyen de s'abriter du soleil ou de la lune. Melke se tint debout devant la fenêtre et regarda dehors. Les ténèbres. Les étoiles. Un croissant grandissant.

Cinq jours. Pas neuf.

Son devoir viendrait plus tôt que prévu.

Chapitre 32

Cette fois, Silvia était dans la cuisine. Elle leva les yeux lorsqu'il s'arrêta dans l'entrée, obscurcissant la pièce.

— Bastian !

— Bonjour.

Il resta sur le pas de la porte. Silvia ne l'avait jamais repoussé, pas une fois en huit ans, mais il ne voulait pas entrer chez elle sans y être invité.

Silvia posa sa cuiller de bois de côté et s'essuya les mains sur un torchon.

— Si tu es occupée...

— Non. (Elle leva une main pour le faire taire.) Tu tombes bien. Très bien.

Le sourire sur sa bouche et dans ses yeux ainsi que le ton de sa voix lui réchauffa le corps.

— Si cela te convient.

Silvia rit de bon cœur.

— Toujours, Bastian. Toujours.

Elle dénoua son tablier.

— *Reste là, Endal*, dit-il, conscient que le chien s'étendait au soleil derrière lui.

Il entra dans la cuisine, se laissa submerger par l'odeur de pain chaud, de cannelle et de sucre, et ferma presque les yeux de délectation.

Les doigts de Silvia glissèrent autour de son poignet.

— Viens, dit-elle en souriant. Elsa, je te laisse t'occuper du magasin, cria-t-elle depuis le couloir.

Il aperçut le comptoir et le visage de la fille aux taches de rousseur lorsqu'elle se retourna.

Il n'y avait plus ni fureur ni frustration aujourd'hui. Bastian déshabilla Silvia tranquillement, en commençant par son foulard pour libérer ses cheveux et les voir tomber en cascade dans son dos. Il passa les doigts dans sa douce chevelure, blonde et ondulée.

Les mains de Silvia étaient autour de son cou. Elle desserra le col de sa chemise. Une chaleur fumante grimpa en lui lorsqu'il sentit sa langue sur sa peau.

Il accéléra un peu la cadence, défaisant les crochets de sa robe. Elle sortit sa chemise de son pantalon et il s'en débarrassa. Il libéra ses seins pleins et généreux de leur prison de tissu. Il émit un petit bruit de gorge animal en cherchant à s'en saisir, ce qui fit rire Silvia.

Il les mordilla légèrement, les titilla ; puis il allongea sa maîtresse sur le lit et fit glisser sa robe le long de ses hanches désormais nues. Des courbes si riches et délicieuses.

Bastian la caressa lentement et tranquillement, prenant tout son temps. Il la connaissait parfaitement, connaissait son grain de peau, son goût et son odeur, savait comment la faire rire ou haleter, comment la faire frissonner en la menant à l'extase, ses doigts serrés sur les draps.

Un léger râle s'échappa de sa bouche lorsque le plaisir s'empara d'elle.

Bastian se coucha sur le dos. Chaque parcelle de son corps était en feu. Cela lui procurait une certaine forme de suffisance.

Silvia demeura allongée, pantelante, et s'empourpra, les yeux profondément fermés.

— Enlève ton pantalon, ordonna-t-elle d'une voix rauque. *Maintenant.*

Bastian rit en s'exécutant, et ce fut son tour sur les draps chauffés par le soleil. Sa conscience du monde s'évanouit sous le doux toucher de ses doigts et la légère morsure de ses dents, sous la tendresse de ses lèvres. Le chatouillement de sa longue chevelure sur sa peau. La chaleur de son corps crût au point de le brûler presque. Puis vint l'instant où il serra les poings et les dents, parcouru par l'extase grandissante, et la longue et lente descente.

Toujours deux fois. Huit ans de toujours deux fois. Et, la seconde fois, il était en elle, et c'était encore meilleur. Puis ils restèrent allongés longuement peau contre peau. Bastian avait les yeux fermés. Il entendait sa respiration légère, sentait leurs sueurs mêlées, leur plaisir partagé. Le cœur de sa maîtresse battait légèrement sous le bout de ses

doigts.

Il voulait vivre cela plus que quelques fois par mois. Pas juste ce plaisir physique, mais le fait d'être ensemble, d'être avec quelqu'un. Lorsque la malédiction serait levée, qu'il pleuvrait de nouveau sur Vere, lorsque l'herbe serait florissante, que les oiseaux chanteraient et que l'eau coulerait de nouveau dans le lit de la rivière, il se trouverait une fiancée et la ramènerait à la maison.

— Tu as entendu ? demanda Silvia dans un demi-sommeil. Une fille a été assassinée près du port.

Bastian rouvrit les yeux. Il vit la lumière du soleil, les draps froissés et sa chevelure blonde.

— Assassinée ?

— Étranglée, précisa Silvia en tournant la tête pour le regarder.

Les bagarres entre ivrognes étaient courantes près du port, où vivaient les habitants les plus pauvres et où les putains exerçaient leur commerce, mais les meurtres étaient peu fréquents.

— Quand ça ?

— Avant-hier soir.

Bastian se passa une main sur le visage. Il serait si simple de refermer les yeux et de se rendormir.

— L'une des putains ?

Silvia secoua la tête.

— Non. Une fille respectable. Même s'ils disent qu'elle était enceinte.

Elle eut une moue navrée qui disparut presque aussitôt, sans presque lui laisser le temps de la voir. « *Je suis stérile*, lui avait-elle dit la première fois qu'ils avaient couché ensemble. *Tu n'as aucune raison de t'inquiéter.* » Et il avait effectivement été soulagé, n'avait décelé ni amertume ni chagrin dans sa voix. Il se demandait désormais s'il s'était fourvoyé. Regrettait-elle de ne pas avoir d'enfant ?

Bastian laissa tomber sa main. Le sommeil l'avait quitté.

— Ils savent qui c'est ?

— Le tueur ? demanda Silvia. Ou le père de l'enfant ?

— L'un ou l'autre. Les deux.

— Non. (Elle secoua la tête.) Même si le fils de Ronsard a été interrogé.

— Le fils de Ronsard ? (Bastian se redressa sur un coude.) Julien ?

— Ce n'est pas lui. (Silvia bâilla, et s'étira sur les draps de coton encore tout chauds.) Il travaillait avec son père ce soir-là.

Bastian grogna et se désintéressa de la question. Il tendit le bras et caressa de la paume la courbure de sa hanche. Silvia était une belle femme. La seule femme avec qui il ait jamais couché. Quel effet cela aurait d'avoir quelqu'un d'autre dans son lit ?

Une image fugace lui apparut, une peau pâle et un corps élancé, des seins bien plus petits que ses mains, de longs cheveux noirs qui l'envelopperaient.

Il ôta sa paume de la hanche de Silvia, comme s'il venait de se faire piquer. Le spectre n'avait rien à faire dans sa tête. Surtout pas ici, dans cette pièce, avec cette femme.

Silvia déroula le bras pour lui caresser la joue. Elle avait un petit sourire satisfait. Il réussit à le lui rendre.

— Les pâtisseries ne vont pas se faire toutes seules.

Elle bâilla de nouveau et s'assit, repoussant ses cheveux de son visage.

Bastian s'assit à son tour. La pensée du spectre avait fait disparaître tout son bien-être, comme une bougie que l'on souffle.

Silvia s'étira dans un mouvement qui, d'ordinaire, ne l'aurait pas laissé indifférent. Il détourna le regard. Il tendit le bras pour attraper son haut-de-chausse.

Silvia se leva du lit. Elle fredonnait légèrement en démêlant ses vêtements et lissa les plis sur sa robe. Elle ne semblait pas avoir remarqué que l'humeur de son amant s'était assombrie.

Bastian remit son pantalon et enfila sa chemise encore boutonnée. Il fut habillé avant Silvia. Il l'aida à remettre les crochets de sa robe, puis elle posa ses mains sur son torse et l'embrassa.

— Merci.

Son humeur s'améliora. Il l'attira vers lui.

— Je t'en prie.

Elle l'embrassa de nouveau dans la cuisine vide, parmi les odeurs de sucre et de pâte montante. La pièce était plus petite que la cuisine de Vere, mais les vitres n'étaient pas fissurées et le chevre des murs ne s'effritait pas. Les

peute que la cuisine de verre, mais les vitres n'étaient pas fissurées et la chaux des murs ne s'émiettait pas. Les casseroles de laiton rutilaient, pendues à leurs crochets à côté du poêle en fonte. Des saladiers de terre cuite étaient empilés sur le buffet ; des cuillers de bois et des fouets en bouleau dépassaient de la large embouchure d'une jarre de pierre. Un rouleau à pâtisserie gros comme le bras de Bastian était posé sur la table.

Il entendit le léger tintement de la cloche de la porte lorsque quelqu'un l'ouvrit et la referma. Des murmures. Silvia s'écarta de lui.

— Tu reviendras ?

— Bien sûr. Tu en doutes ?

Silvia secoua la tête. Elle noua un tablier autour de sa taille d'une manière très professionnelle, puis frissonna et se frictionna les bras.

— Un spectre vient de passer.

Le sourire sur le visage de Bastian se figea.

Silvia haussa les sourcils. Elle cessa de se frotter les bras.

Bastian se força à rire.

— Vite, jette une pincée de sel !

— Silvia ?

La fille aux taches de rousseur se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle posa rapidement le regard sur Bastian et le détourna aussitôt.

— Mme Solande souhaiterait commander un gâteau. Elle voudrait discuter de la décoration avec vous.

— Bien sûr. (Silvia avait déjà parcouru la moitié du chemin jusqu'à la porte. Elle jeta un regard rapide par-dessus son épaule.) Au revoir, Bastian.

— Au revoir.

Mais il ne partit pas tout de suite. Il attrapa la fleur de sel et prit quelques grains entre ses doigts. Du sel. Pour jeter sur un spectre.

Bastian laissa tomber les grains. Était-ce vrai que le sel rendait les spectres visibles ? Que le lait tournait en leur présence ? Que les œufs pourrissaient dans leur coquille ?

Il se renfrogna en sortant dans l'allée. Il n'y avait pas de spectre dans la cuisine, mais la créature à la crinière noire s'était trouvée dans sa tête, là-haut, dans la chambre ensoleillée. L'espace d'un instant, d'une infime seconde, il s'était imaginé allongé contre elle.

Endal était dehors, à se prélasser au soleil.

— *Viens, Endal*, dit Bastian, avant de cracher dans le caniveau.

Chapitre 33

Bastian entra à grands pas dans la cour de l'écurie de la taverne, Endal sur ses talons.

— Mon cheval, demanda-t-il en lançant au garçon d'écurie une pièce de cuivre.

Les ombres de l'après-midi couraient sur les pavés ronds ; une sensation désagréable lui parcourait le dos entre les omoplates. Il n'avait pas le temps de rendre visite à Michaud. Il avait passé trop de temps à marchander le prix des chaussures avec le cordonnier. Liana était seule, sans la protection d'Endal, et il aurait dû quitter Thierry bien des heures auparavant.

— Idiot, souffla-t-il dans sa barbe.

Il n'avait pensé qu'à lui en allant voir Silvia, il n'avait pensé qu'à lui en emmenant Endal avec lui. Et si le fourbe spectre changeait d'avis et s'enfuyait ?

— Tu es venu pour m'observer, pas vrai ?

Bastian tourna la tête.

Julien errait dans la cour.

— Ce n'était pas moi, si c'est ce que tu penses. (Son ton était provocant, sa démarche assurée.) Quelqu'un d'autre a tué cette idiote.

Bastian se détourna.

— Ce que tu fais ne m'intéresse pas.

— De nombreux hommes l'ont eue, insista-t-il pourtant. C'était une pute.

Le malaise et l'impatience se muèrent bien vite en colère. Il serait jubilatoire d'attraper Julien par la peau du cou et de lui plonger la tête dans le premier abreuvoir venu. Jubilatoire et idiot. Encore plus idiot que coucher avec Silvia l'avait été.

Ne sois pas doublement idiot, se dit Bastian en croisant les bras sur sa poitrine. Il fronça les sourcils en regardant l'autre bout de la cour pavée, où le garçon d'écurie détachait Gaudon. Un mouvement lui attira l'œil. Il tourna légèrement la tête. Ronsard se précipitait vers eux, un sourire radieux sur les lèvres.

— Bastian, dit-il.

— Ronsard.

Bastian fit un signe de tête courtois à l'intention de l'homme.

— J'espère que mon fils ne t'a pas ennuyé avec...

— Non.

Bastian piétinait impatientement, regardant le garçon d'écurie lui amener Gaudon.

— Rentre, fils, dit l'aubergiste. Nos petits problèmes n'intéressent pas Bastian sal Vere.

— Mais...

— Ça suffit, fils. Rentre.

La voix de Ronsard était douce et joviale.

Endal s'agita aux côtés de son maître.

— *Quoi ?* demanda-t-il au chien.

— *Je n'aime pas ces gens.*

— *Moi non plus*, répondit-il en attrapant les rênes de Gaudon.

Julien se détourna, une moue boudeuse sur les lèvres. Bastian ne pensa pas à poser la question au chien avant de voir le garçon disparaître dans la cuisine :

— *Pourquoi ne les aimes-tu pas ?*

— *Parce qu'ils mentent.*

Bastian regarda Endal.

— *Ah bon ?*

— *Oui.*

Bastian commença à ranger ses achats dans les sacoches de la selle de Gaudon. Ses doigts bougeaient lentement.

— Je m'excuse au nom de mon fils, dit Ronsard, affable, sans se départir de son sourire. Ces quelques derniers jours ont été difficiles à vivre pour lui.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

Ronsard rit de bon cœur.

— Comme si quiconque pouvait soupçonner mon fils d'avoir blessé quelqu'un. C'est absurde !

Bastian serra la dernière sangle et se retourna pour faire face à l'aubergiste.

— Vraiment ?

Il avait posé la question avec douceur, mais la rage s'empara de la poitrine de Ronsard, qui s'empourpra.

— Bien sûr que oui ! Mon fils n'a pas tué cette catin.

— *Est-ce qu'il dit la vérité ?*

— *Non.*

Bastian sourit au tavernier.

— Alors tu n'as pas à t'inquiéter. (Il inclina la tête en guise d'adieu.) Bonne journée.

Chapitre 34

Liana était à la ferme avec deux spectres, seule et sans protection. Tout ce qu'il voulait était rentrer aussi vite que possible. Gaudon en avait pour des heures sur la route caillouteuse ; le soleil se coucherait lorsqu'il atteindrait Vere. Et pourtant...

Une fille était morte.

Bastian se dirigea vers la grand-place de Thierry et sa maison de garde, même si ses pieds brûlaient de l'emmener dans l'autre direction. Au diable. Il n'avait pas le temps pour ça.

— *Où allons-nous ?* demanda Endal.

— *Voir Michaud. Je dois lui parler.*

Les oreilles du chien tressaillirent. Il aimait bien l'imposant capitaine de garde.

Ils parcouraient les rues pavées de Thierry aussi rapidement que le pas de Gaudon le permettait. Le chien n'ajouta rien. Il trottait à côté de Bastian, flairant les pistes qui lui semblaient intéressantes. Bastian attacha Gaudon sur la place et gravit à grands pas les marches qui menaient à la maison de garde, Endal sur les talons.

Il s'arrêta sur le pas de la porte. La pièce principale était aussi pleine que la taverne de Ronsard un après-midi de marché.

Trois des cellules étaient occupées. Un homme chantait horriblement faux dans l'une d'elles, titubant et se retenant aux barreaux. Il n'était pas rasé et ses vêtements d'ouvrier étaient sales et tachés. Dans la cellule voisine se trouvait un homme maussade, vêtu d'un tablier de forgeron en cuir brûlé. Un garde se tenait devant la grille, les bras croisés ; il écoutait une jeune femme, le visage impassible. Elle avait un bébé dans les bras. Une petite fille s'accrochait à sa jupe longue.

— Mon mari était dans son droit, insistait-elle. Claupry ne l'avait pas payé.

De l'autre côté de la pièce, le troisième prisonnier était assis, la tête dans les mains. Un seau était posé sur la paille devant lui. Encore un ivrogne, comprit Bastian lorsque l'homme se mit à vomir.

Plusieurs gardes étaient attablés devant des assiettes vides. Tous avaient l'air las. Pas un ne parlait.

Michaud était debout, dos à Bastian.

— On fait de notre mieux.

La femme à qui il parlait était plus âgée que celle du forgeron ; le tissu de sa robe était grossier, ses cheveux grisonnants.

— Mais vous n'avez encore rien trouvé.

Des larmes mouraient dans sa gorge.

L'ivrogne se mit à chanter plus fort, couvrant la voix de Michaud.

— Vous ne pouvez pas arrêter mon mari ! protestait la femme du forgeron d'une voix stridente.

La petite fille leva la tête et se mit à pleurnicher.

La femme qui parlait à Michaud s'agrippait à son bras, le visage déformé de détresse. Le capitaine de garde ne la repoussa pas. Il inclina la tête pour se mettre à sa hauteur et parla doucement.

Endal gémit.

— *Je n'aime pas ça non plus,* lui dit Bastian.

La femme aux cheveux gris relâcha le bras de Michaud. Bastian fit un pas de côté pour la laisser sortir. Elle le regarda sans le voir, les yeux noyés de chagrin. Elle ne semblait pas remarquer le bruit ni l'odeur de vomi. Elle s'arrêta quelques instants sur le palier, se tenant au chambranle de la porte. Puis elle sortit.

— Michaud, appela Bastian.

Il ne l'entendit pas. Il tourna la tête vers le chanteur ivre et fit un geste vindicatif. Vaspard, la dernière recrue aux cheveux roux, repoussa sa chaise et se leva. Il adressa un signe de bienvenue à Bastian et sortit de la maison de garde, un seau vide à la main.

Lubon, le chiot tacheté, sortit de sous la longue table.

Endal, intrigué, tendit les oreilles en avant.

— *C'est Lubon*, lui dit Bastian.

Le chiot approcha en agitant timidement la queue. Les côtes de l'animal étaient toujours saillantes sous sa fourrure, mais la faim n'encombrait plus ses pensées emmêlées.

Endal renifla le chiot.

Bastian fit un pas de plus dans la pièce.

— Michaud.

Le capitaine de garde tourna la tête et le vit enfin.

— Quoi ? demanda-t-il d'un ton tracassé.

— Il faut que je te parle.

— Maintenant ?

Michaud parcourut la pièce du regard. Ses yeux se posèrent quelques secondes sur l'homme qui chantait, sur la femme du forgeron et l'enfant qui pleurait, et sur l'ivrogne qui geignait désormais sur le banc de bois de sa cellule.

— Fenin. (Il claqua les doigts.) Nettoie-le.

Un autre garde repoussa sa chaise pour se lever. Lui non plus n'était pas rasé, lui aussi avait l'air épuisé.

— Oui, répondit Bastian. Maintenant. C'est important.

Vaspard atteignit le haut des marches en haletant, rapportant un seau débordant d'eau. Il traversa la pièce, souleva le seau et en jeta le contenu.

Les beuglements du chanteur cessèrent immédiatement.

— Tais-toi ! ordonna Vaspard.

La petite fille arrêta de pleurer et regarda l'ivrogne, bouche bée. Maintenant que le silence était revenu, le bruit de l'eau dégoulinante était presque assourdissant.

— Enfin, murmura Michaud dans sa barbe. (Il reporta son attention sur Bastian.) Quoi ? demanda-t-il impatiemment.

— Je dois te parler seul à seul.

— Bastian, je n'ai pas le temps. (Michaud désigna les cellules.) Il y a...

— Ça concerne la fille. Celle qui a été assassinée.

Michaud ferma la bouche. Il dévisagea son ami et hocha brusquement la tête.

— Montons. (Il croisa le regard du garde qui se tenait devant la cellule du forgeron.) Reste ici.

L'homme acquiesça.

La femme du forgeron reporta son attention sur Michaud.

— Vous ne pouvez pas l'arrêter ! cria-t-elle en serrant son bébé contre elle. (Des mèches de cheveux châtain s'échappaient de son chignon.) Il n'a rien fait de mal !

— Madame, il a failli tuer quelqu'un, répliqua Michaud.

— Il était dans son droit, insista-t-elle d'une voix claire et féroce. Claupry refusait de payer.

— Dans ce cas, votre mari aurait dû en parler à son conseiller, lui expliqua Michaud.

Le bébé se mit à pleurer dans un léger hoquet. La petite fille l'imita, sans lâcher la jupe de sa mère. Le forgeron ne prêta pas attention à sa famille. Il cracha dans la paille à ses pieds.

Michaud désigna du menton la porte au fond de la pièce. Bastian acquiesça.

— *Viens, Endal. On monte.*

L'ivrogne éleva la voix en une plainte provocatrice.

— Je chante si je veux.

— Pas dans ma maison de garde, répondit sèchement Michaud en traversant la pièce. (Il ouvrit la porte à Bastian.) Autant de seaux qu'il faudra, Vaspard.

La porte bordée de fer était lourde et épaisse. Lorsqu'elle se referma, les bruits cessèrent. Bastian entendit le cliquetis des griffes d'Endal sur la pierre alors qu'ils montaient l'escalier. Le chiot suivait péniblement.

À l'étage se trouvait une pièce carrée où les cellules étaient remplacées par des couchettes. Il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres ni de paille par terre, mais la table et les chaises étaient aussi rayées et tachées que celles du rez-de-chaussée. Une demi-douzaine de solides matraques aux manches recouverts de cuir étaient posées contre le mur dans un coin de la pièce. Deux gardes dormaient tout habillés. L'un était allongé face au mur, l'autre était sur le dos et ronflait doucement.

Explique-moi, dit Michaud en approchant une chaise de la fenêtre. Et j'espère que c'est intéressant. Bastian

— Explique-moi, dit Michaud en approchant une chaise de la teneue. Et j'espère que c'est intéressant, Bastian, parce que je n'ai vraiment pas le temps de...

— Moi non plus, le coupa Bastian.

Il ne s'assit pas. Vu l'urgence de la situation, il préférait rester debout. Liana était seule avec les spectres depuis bien trop longtemps. Il devait s'assurer que tout allait bien.

Michaud grogna.

— Alors ?

— Ronsard et Julien mentent. C'est le petit qui l'a tuée.

— Elle ?

— La fille. La fille du port.

— Elle s'appelait Helene, précisa Michaud en étendant les jambes. (Des clous maintenaient les épaisses semelles de ses bottes.) C'est sa mère que tu as vue en bas.

Bastian se souvint des larmes qui brillaient au coin des yeux de la femme, de la manière dont elle s'était agrippée au chambranle. Il eut une fois de plus un peu honte d'avoir rechigné à se rendre à la maison de garde. Michaud, l'air particulièrement las, le jaugeait du regard.

— Dis-moi ce qui te fait penser que Julien a pu tuer la fille.

— Je ne le pense pas, je le sais.

— Vraiment ? Comment ?

Bastian se raidit en percevant quelque chose dans le ton de la voix de son ami.

— Endal me l'a dit.

— Vraiment, répondit Michaud platement. (Il se leva.) Bastian, je n'ai vraiment pas le temps de...

— Attends. (Sa voix était aussi plate que celle de son ami. Il se saisit du bras de Michaud.) Écoute-moi.

Le capitaine de garde se libéra. Il souffla sèchement par le nez. Bastian n'avait pas besoin d'Endal pour comprendre que Michaud était à deux doigts de s'énerver.

— Tu sais que je peux parler aux chiens. (Il soutint le regard du chef de garde jusqu'à ce que ce dernier hoche finalement légèrement la tête.) Endal peut savoir quand les gens mentent.

Contrarié, Michaud souffla de nouveau par le nez.

— Bastian, je ne peux pas...

— Laisse-moi te montrer.

Michaud hésita un long moment. Derrière eux, l'un des gardes endormi émettait un petit ronflement sifflant et nasillard.

— Très bien. (Le capitaine de garde s'assit et croisa les bras. Le cuir craqua et sa cotte de mailles cliqueta.) Montre-moi.

Il avait un air fermé. Il n'était pas disposé à le croire. Bastian tourna la tête, particulièrement déçu.

— *Endal, viens ici.*

Tout le monde n'était pas à l'aise avec la magie, mais il ne pensait pas que cela gênait le capitaine. Il avait toujours semblé heureux de s'entendre répéter les commentaires d'Endal.

Le chien se leva du carré de soleil dans lequel il s'était allongé et où Lubon lui mordillait les oreilles.

— *Oui ?*

— *Dis-moi si Michaud ment.*

Endal inclina la tête de côté. Bastian pouvait sentir sa confusion. Les amis ne se mentaient pas les uns aux autres.

— *C'est un jeu*, expliqua-t-il au chien.

Endal comprenait le concept de jeu. Il remua la queue et s'assit, les yeux rivés sur Michaud.

— Le jour où nous nous sommes rencontrés. Te souviens-tu de la bagarre ?

Bastian avait assisté à la scène, avait vu plusieurs fils de fermier se défouler sur un jeune garçon sur la place du marché encombrée.

Le capitaine leva le menton en signe d'acquiescement. Même à l'époque, dix ans plus tôt, ses bras avaient été particulièrement musclés. Bastian l'avait vu assener plusieurs coups solides avant de s'effondrer sur les pavés.

— À trois contre un.

Michaud grogna.

Ce n'était pas l'inégalité des chances qui avait poussé Bastian à intervenir. Il avait voulu se battre, cogner de toutes ses forces sur quelqu'un. Et il y avait pris plaisir, avait apprécié l'impact douloureux de son poing contre une

mâchoire osseuse et d'avoir le souffle coupé par un coup à l'estomac. Il avait aimé s'égratigner les phalanges contre les dents d'un adversaire et lutter sur les pavés ronds, percuter les étals et répandre des pommes et des paniers remplis de noix. Il avait même trouvé agréable le goût du sang coulant de sa lèvre éclatée. Pendant quelques minutes, il était parvenu à oublier Vere, la malédiction et ses responsabilités pour s'appliquer à enfoncer son genou dans un ventre mou et abattre son poing sur le large visage couvert de taches de rousseur d'un fils de fermier.

— Ils disaient que tu avais donné une tape sur les fesses de l'une de leurs amoureuses.

Michaud grogna une fois de plus.

Ce n'était que lorsqu'ils avaient été enfermés tous les cinq dans la maison de garde qu'il avait appris l'origine de la bagarre ainsi que le nom de Michaud.

— L'avais-tu fait ?

— Non.

C'est ce que Michaud avait soutenu dix ans plus tôt ; il avait même juré dire la vérité en crachant sur le sol couvert de paille du rez-de-chaussée.

— *Endal ?*

— *Il dit la vérité.*

— J'ai toujours pensé que tu l'avais fait.

Michaud regarda le chien.

— Il dit que je ne mens pas ?

Bastian acquiesça.

— Aucun intérêt de tripoter une fille si elle n'est pas jolie. (Michaud fit mine de se lever.) Bastian, il me faut plus que...

Bastian leva la main.

— Attends.

Le capitaine de garde se rassit impatiemment.

— Pendant ton entraînement à Desmaures, y avait-il une fille ?

— Non. (Michaud se leva de sa chaise.) Ça suffit.

— *Endal ?*

— *Il ment.*

Le capitaine de garde se dirigea vers la porte.

— Je suis trop occupé pour écouter ces bêtises...

— Tu avais une maîtresse.

— Quoi ?

Michaud pivota pour le dévisager.

— Endal dit que tu mens. Tu avais une maîtresse à Desmaures.

Michaud s'empourpra derrière sa barbe.

— Parle moins fort, dit-il en traversant la pièce dans l'autre sens.

Bastian s'adossa au rebord de la fenêtre.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Tu avais donc une maîtresse. Comme toutes les recrues.

— Je courtais Geneve.

— Courtais, oui. Mais tu n'étais pas fiancé.

Michaud avait attendu de rentrer avec le pourpoint de cuir et sa matraque de garde pour demander à sa douce de l'épouser.

— Je n'aurais jamais dû, répondit Michaud avec une obstination qui se lisait sur son visage autant qu'elle s'entendait dans sa voix.

Bastian haussa les épaules. Il baissa les yeux sur Endal. Le chien restait assis patiemment tandis que Lubon lui mâchouillait la queue.

— Convaincu ? demanda-t-il.

— Non. Je suis désolé, Bastian. Ronsard est conseiller municipal. J'ai besoin d'une bonne raison pour mettre sa parole en doute.

Bastian redressa brusquement la tête.

— Va au diable, Michaud ! Endal a eu raison les deux fois !

L'un des hommes endormis s'agita légèrement.

— Deux coups de chance.

Bastian fut parcouru d'une vague de colère. Il voulut secouer le large cou de Michaud pour lui faire entendre raison. *Ne sois pas idiot*, se dit-il en serrant les dents et en enfonçant ses ongles dans la paume de ses mains. Seuls des mots, pas des coups, pourraient lui faire voir la vérité en face.

— Très bien, lâcha-t-il sèchement en desserrant les poings et en se penchant pour attraper Lubon. Et si on parlait du cochon ?

— Quel cochon ?

— Celui qui était ligoté sur la place l'année dernière. Déguisé en maire.

Lubon se tortillait dans ses mains et cherchait à lui lécher le visage.

— Eh bien quoi ?

— Sais-tu qui l'a mis là ?

Michaud croisa les bras.

— Non.

— *La vérité ?*

— *Non.*

— Endal dit que tu mens.

Michaud jeta un coup d'œil au chien. Il pinça les lèvres.

— C'était toi ? demanda Bastian.

Michaud redressa brusquement la tête en crachant :

— Je ne répondrai pas à cette question.

— C'était toi ? insista Bastian tandis que Lubon gigotait toujours.

La queue du chiot battait contre sa poitrine.

Michaud jeta un rapide coup d'œil aux gardes endormis.

— Non, répondit-il. Non, ce n'était pas moi.

— *C'est la vérité ?*

— *Non.*

— menteur, lâcha Bastian.

Les yeux du capitaine de garde s'étrécirent. Il se pencha vers Bastian ; son visage barbu arborait un air féroce.

— Ne t'avise pas de le répéter à quelqu'un ! siffla-t-il à voix basse. Je perdrais mon boulot !

Endal gémit, anxieux.

— *Bas' ?*

— *Tout va bien*, répondit Bastian. *Ne t'inquiète pas.*

Puis il reprit à voix haute pour Michaud :

— Ne t'inquiète pas. Tu sais que je ne le répéterai pas.

De longues secondes s'égrenèrent durant lesquelles Michaud ne cessa de regarder méchamment Bastian, dans les bras duquel s'agitait toujours le chiot. L'un des hommes endormis grommela.

Michaud expira puissamment. Il secoua la tête, et toute trace de colère déserta son visage.

— C'était ressemblant, non ? ricana-t-il en dévoilant une rangée de dents éclatantes. Le cochon.

— Je ne l'ai pas vu, répondit Bastian en caressant Lubon.

C'était arrivé le matin de l'équinoxe de printemps. Il avait été occupé à attendre l'arrivée du psaaron.

Michaud grogna. Il se frotta le visage.

— Très bien. Je retournerai parler à Ronsard et à Julien.

Bastian s'écarta du rebord de fenêtre.

— Le petit l'a tuée, dit-il en reposant le chiot par terre.

— Je ne peux pas l'arrêter comme ça. Tu le sais. J'ai besoin de preuves ou d'aveux.

— Je sais, répondit Bastian en suivant le capitaine de garde jusqu'à la porte.

Ils redescendirent sans un mot ; Lubon était en tête et dévalait les marches tant bien que mal, avec une maladresse joyeuse.

— Elle n'avait que quinze ans, dit Michaud une fois en bas, tandis que le chiot grattait à la porte.

— La fille ?

Michaud acquiesça

Michaud acquiesça.

Bastian imaginait un Julien outrecuidant et arrogant mentir de nouveau.

— Tu vas l'avoir ?

Michaud hocha la tête, le visage sévère.

— Oui. Je l'aurai.

Il ouvrit la lourde porte. L'odeur de vomi et de corps sales les enveloppa. Les enfants du forgeron pleuraient encore. L'ivrogne chantait, toujours aussi fort, toujours aussi faux.

Michaud s'assombrit davantage.

— Remercie Endal pour moi, dit-il.

Bastian acquiesça.

— *Reste ici*, dit-il à Lubon tandis que le chiot cherchait à l'accompagner dehors.

Il croisa Vaspard sur le pas de la porte ; il haletait et ramenait un nouveau seau débordant d'eau.

Chapitre 35

Au retour de Bastian, Melke se trouvait dans la cuisine. Du bouillon mijotait sur le poêle tandis qu'un gigot rôtissait dans le four. Elle se raidit en entendant le bruit de ses pas et serra fermement la cuiller en bois qu'elle tenait à la main. Elle tourna la tête.

Endal traversa la cuisine au petit trot, en remuant la queue. Il frotta sa truffe contre sa jambe. *Bonjour*, semblait-il vouloir dire.

Bastian ne la salua pas en sortant du crépuscule.

— Chaussures, dit-il d'une voix morne en déposant un sachet noué sur la table. Et ta monnaie.

La petite pièce de cuivre tinta légèrement lorsqu'il la posa à son tour.

Elle hocha la tête. Un hochement froid. Le hochement que maman réservait aux gardes.

— Et ça.

Il plaça sur la table un petit panier, qu'il poussa vers elle.

Melke posa la cuiller.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il ne pipa mot et se contenta d'ouvrir la main en un geste qui voulait dire : *Regarde*.

Melke s'approcha de la table. De la paille et...

— Des œufs. (Une insulte. Elle tendit le bras pour en saisir un, marron et lisse, autour duquel elle replia les doigts.) Ils ne vont pas pourrir, si c'est ce que tu crois. Ce sont des racontars de marchandes de poissons.

Bastian haussa légèrement une épaule avec un air inexpressif.

— As-tu aussi rapporté du lait ? demanda-t-elle sèchement. Il ne tournera pas non plus.

Il croisa les bras et s'adossa au mur sans la quitter des yeux.

— Pas de lait.

La colère la rendait imprudente. Elle reposa l'œuf dans le panier avant de se laisser aller à le briser dans sa main.

— Et toi, tu deviens un loup à chaque pleine lune ?

Bastian rabaissa les sourcils. Il décroisa les bras et s'écarta du mur.

— Bien sûr que non.

Elle lui sourit, les lèvres pincées.

— Pas plus que je ne fais pourrir les œufs ou tourner le lait, pas plus que je ne deviens visible lorsque l'on me jette du sel. Ni que je ne fais fuir les araignées des maisons. Demande donc à Endal si je mens.

— Je l'ai fait. (Le sourire de Bastian était lui aussi pincé, comme pour se moquer d'elle.) Il confirme tes dires. (Il claqua les doigts.) Endal.

Le molosse s'intéressa à Bastian, la tête légèrement inclinée.

— Ne la perds pas de vue, ordonna Bastian. (Ces mots et l'hostilité froide de sa voix étaient insultants. Il l'avait laissée sans surveillance toute la journée mais il lâchait de nouveau son chien sur elle.) Mords-la si elle devient invisible.

Melke croisa les bras et redressa le menton, pour lui montrer que cela ne l'affectait pas.

— L'équinoxe débute dans quatre jours.

Il avait déjà quitté la pièce lorsque Melke recouvra l'usage de la parole.

— Je sais, murmura-t-elle. Je sais.

Elle porta ses nouvelles chaussures dès le matin suivant. Elles lui allaient bien. Malheureusement, Hantje fut incapable de répondre à ses questions. Il parvenait à prononcer son nom lorsqu'il se réveillait, à lui sourire, mais elle ne put lui en faire dire plus. Son regard semblait légèrement perdu. Elle en avait déjà vu du même genre auparavant, dans les yeux des nomades du désert qui fumaient de la résine de pavot. Le monde ne lui apparaissait toujours pas très concrètement.

Hantje but volontiers la tisane et le bouillon, puis il se laissa coiffer et laver le visage. Il sourit de nouveau

lorsqu'elle lui proposa de lui lire une histoire, et s'endormit avant même qu'elle finisse la deuxième page.

Melke reposa le livre par terre et lui caressa légèrement la joue. Il semblait aller bien. Sa respiration était fluide, son pouls fort et régulier. La fièvre ne le brûlait plus ni ne transformait ses rêves en cauchemars. Il était désormais impossible de dire où les brûlures s'étaient trouvées, et Liana affirmait que les os étaient consolidés. Pourtant, il n'avait pas encore recouvré toute sa lucidité.

— Dors, Hantje, souffla-t-elle à son oreille. Reprends des forces.

Et dépêche-toi. Le temps presse.

Elle se leva.

— Il faut que je fasse mes chaussures.

La maison révélait qui les sal Vere avaient été, combien ils avaient perdu. Elle fut prise de mélancolie en traversant les pièces désertes aux hauts plafonds, aux larges fenêtres et aux énormes cheminées en pierre. Elle voyait sur les murs lambrissés où des tableaux avaient été accrochés. Tous les meubles avaient disparu, ainsi que les tapis et même les rideaux.

Elle ouvrit la porte d'un ancien petit salon, d'un bureau, d'une bibliothèque dont les hautes étagères ne recelaient aucun livre, et d'une large pièce dont la baie vitrée et la cheminée ridiculisaient toutes les autres. Melke caressa le manteau poussiéreux. Des grappes de feuilles étaient taillées dans la pierre. Elle parcourut la pièce du regard. Était-ce là que toute la famille se réunissait lors des soirées ?

La salle à manger qui jouxtait la cuisine ne comportait qu'une simple chaise. Un tas de tissu était grossièrement disposé sur le siège de bois et une demi-douzaine de boutons gisaient, dispersés, sur le sol.

Les pas de Melke résonnaient tandis qu'elle traversait la pièce. La chaise se trouvait près d'une fenêtre. Elle donnait sur la prairie aride et le chemin poussiéreux qui menait à la ferme. Elle ramassa le tissu et le secoua précautionneusement. Un chemisier à manches longues au col tout à fait quelconque. Il ne lui manquait que les boutons.

Liana avait-elle patiemment attendu ici que Bastian revienne avec le collier ?

Melke tâta le tissu. Le coton rugueux était brut. Il ne s'accordait pas à la pièce ; le lambris élégant du plafond et les corniches ornementées requéraient un habit plus élaboré.

Elle lissa les plis et disposa le chemisier sur le dossier de la chaise avant de se baisser pour ramasser les boutons, tandis qu'Endal reniflait la cheminée. Ils étaient faits d'os, aussi simples et ordinaires que le chemisier. Elle en fit tourner un entre ses doigts. Bastian les avait-il fabriqués ?

Melke ouvrit les placards pour trouver où Liana rangeait les boutons. Les profondes étagères avaient certainement accueilli autrefois de la porcelaine et de l'argenterie ; elles étaient désormais presque vides. Quelques aiguilles et une poignée d'épingles étaient posées sur une étagère, une pelote de fil de laine, une paire de ciseaux et un dé à coudre. Des boutons. Des morceaux de tissu proprement empilés sur l'étagère inférieure ; le coton brut du chemisier de Liana et des chemises de Bastian, celui marron et plus robuste dans lequel avaient été taillés jupes et pantalons, des chutes de vieux draps de lit.

Elle regarda ses manches. Des fleurs et des feuilles emmêlées. Brodées dans une teinte un peu plus sombre que le bleu-gris du reste de son chemisier.

Melke pinça les lèvres et referma le placard. Liana devrait porter un peu plus de couleurs, du vert pomme, des roses légers, du bleu myosotis.

— Viens, Endal.

Elle grimpa le large escalier et s'arrêta à son sommet. Elle s'était tenue là, invisible, douze jours plus tôt, le cœur battant la chamade. Une porte était alors ouverte, à mi-chemin du couloir. Elle avait entendu le plancher grincer, une femme chantonner trop bas pour qu'elle puisse entendre les paroles. Les couplets étaient entrecoupés de longues pauses, tandis qu'on enlevait les draps d'un lit.

Aujourd'hui ne régnait que le silence.

La porte de la chambre de Bastian était fermée, comme elle l'avait été ce matin-là. « *La première porte sssur la droite.* » Melke s'avança jusqu'à elle et posa une main sur le bois froid.

Elle s'était tenue à cet endroit précis, terrifiée mais déterminée, écoutant attentivement le fredonnement plus loin dans le couloir tandis que son cœur battait la chamade. *Fais-le. Fais-le. Fais-le.*

La porte de Bastian s'était ouverte sans bruit sur une large pièce vide aux hautes fenêtres ornées de rideaux verts. Les charnières n'avaient pas grincé, rien ne l'avait trahie. Elle avait pénétré rapidement à l'intérieur et refermé la porte derrière elle avant de s'y adosser. Le souffle court, le cœur à cent à l'heure. Elle y voyait un de l'opulences, pas de

uemiere elle avant de s'y adosser, le cœur à cent à l'heure. Elle y avait vu de l'opulence, pas de l'indigence, avait remarqué la taille imposante du lit et sa devanture cossue, pas l'ameublement spartiate de la pièce.

« *Il sse trouve dansss un coffre, sssous le lit.* »

Elle avait agi rapidement, avait traversé la pièce puis s'était agenouillée sur les dures lames du parquet et avait tendu le bras pour se saisir du coffret.

— Pardonnez-moi, avait-elle murmuré à l'intention de papa et maman et de l'occupant de la chambre.

Le coffret était vieux et ordinaire, construit dans un bois terni par les années. Une poignée d'objets s'y trouvaient : une layette au crochet, un vieux hochet en bois, une corde à sauter fine et emmêlée, une toupie, en bois elle aussi, à la peinture écaillée. Le collier était emballé dans un morceau de lin. Le tissu semblait avoir été brodé par un enfant malhabile.

Elle s'était sentie soulagée, toujours à genoux sur le sol. Le collier n'avait aucune valeur, comme l'indiquaient les autres objets du coffret, le hochet, la corde à sauter et la toupie. Il ne s'agissait que de vieux souvenirs. Les salamandres ne lui avaient pas menti. « *Il ne sss'agit pas de bijoux. Jussste de pierres marines.* »

« Pourquoi voulez-vous le collier ? » avait-elle demandé lorsque les salamandres avaient fixé le prix de la libération de Hantje. La réponse n'avait été qu'une excuse sinieuse. « *Nouss aimons les jolies chosses.* »

Jolies. Et hors de prix. Mais les créatures se moquaient que le collier soit conçu de larmes de psaaron, de diamants ou de rubis. Elles ne cherchaient qu'un nouveau trésor à ajouter à leur pile.

Les pierres chatoyantes étaient devenues invisibles une fois le collier passé à son cou. Elle avait replié le tissu et l'avait reposé sur la layette avant de ranger le coffre sous le lit. *Pardonnez-moi*, avait-elle murmuré une fois de plus, à l'intention de celui qui avait si soigneusement emballé le collier. À l'intention de Bastian.

Elle s'était relevée, désormais voleuse, et était retournée à la porte avant de descendre les marches, désormais voleuse, et avait entendu le fredonnement de Liana et le bruit d'un balai raclant le sol et le battement rapide de son propre cœur.

La culpabilité avait été lourde à porter, mais sa détermination était suffisamment forte pour y parvenir. *Je fais ce qu'il faut*, se raisonnait-elle en sortant dans le jardin et en remontant au petit trot le chemin défoncé qui menait à la rivière. *Je fais ce qu'il faut.*

Melke laissa retomber sa main de la porte de Bastian.

— Ce n'était pas ce qu'il fallait faire, affirma-t-elle au chien d'une voix plate.

Les oreilles d'Endal tressaillirent.

Ce qu'il ne fallait pas faire. La pire chose à faire. Et désormais, elle devait redevenir un spectre, une voleuse. Il n'y avait pas d'autre issue. Les lois de la nature ne pouvaient être contredites ; le psaaron n'irait pas demander le collier aux salamandres, pas plus que les salamandres ne le rendraient. Les créatures magiques choisissaient des routes qui ne se croisaient jamais, et c'était tout aussi bien pour l'espèce humaine : leurs guerres feraient saigner les montagnes et assécheraient l'eau des océans.

Elle se détourna de la porte de Bastian. En dehors du cliquetis des griffes d'Endal sur le plancher, le couloir était parfaitement silencieux. La chambre de Liana se trouvait deux pièces plus loin. Sa porte était fermée, maintenant qu'elle dormait.

Elle savait sans avoir eu besoin de le demander que la layette avait autrefois été celle de Liana, tout comme les jouets du coffre et le tissu brodé.

Si le psaaron choisissait Liana, Bastian serait encore plus profondément atteint que s'il le choisissait lui.

Quel que soit le choix de la créature, le frère ou la sœur, le résultat serait le même : une douleur insurmontable pour l'un, un chagrin insupportable pour l'autre.

Melke souffla.

— Je le récupérerai, dit-elle au molosse. Crois-moi.

Endal remua la queue.

Il y avait d'autres chambres au-delà de celle de Liana, et une chambre d'enfant à l'angle du couloir. Melke ouvrit chaque porte pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Les pièces étaient nues, privées de meubles. Des armoires avaient autrefois accueilli des garde-robes bien fournies, mais plus un vêtement ne pendait à l'intérieur.

Quatre chambres de bonne se trouvaient au-dessus de la cuisine. Seule la sienne avait encore un lit. Il n'y avait pas eu la moindre malice dans le fait que Bastian l'ait installée là : elle n'aurait pu dormir nulle part ailleurs.

Melke se tenait sur le palier étroit et sombre. Il aurait dû y avoir des bruits de pas et de conversations, des rires d'enfants, du remue-ménage dans la cuisine. Au lieu de quoi, la maison était déserte et silencieuse.

Le psaron avait détruit une famille. Le savait-il ?

Elle toucha le mur. La pierre était froide et rugueuse. Il n'y avait pas de lambris coûteux ici, dans ces lieux réservés aux domestiques.

Vengeance. Une famille pour une famille. Le collier de larmes de psaron pour le sang et la chair des sal Vere.

Hantje se réveilla une fois de plus. Il but du thé et du bouillon, écouta d'autres pages de l'histoire et se rendormit.

— Dehors, cette fois, dit Melke à Endal.

La maison était trop silencieuse, trop vide.

Mais le jardin était silencieux lui aussi. Le poulailler n'avait plus de poules. Un cheval se tenait dans l'enclos vide, mangeant du foin à l'ombre d'un arbre mort. Deux brebis pleines l'observaient depuis le petit parc en appentis. Un lézard dorait au soleil près du puits.

Le jardin avait été autrefois trois fois plus grand. Les rangées de poussière sèche et labourée étaient semblables à de longues tombes. Tout au bout, une fosse d'aisances avait été creusée sur le terrain abandonné. Un autre lézard observait les mouches, les paupières lourdes.

La grange ne comportait que quelques outils : une binette, une bêche et un râteau, une faux rouillée. Il n'y avait ni carriole ni charrue. Elle aperçut une petite laiterie avec son bidon et une balance à fromage en pierre, mais pas de vaches. D'autres enclos et petits parcs, cloisonnés mais vides. Une écurie couverte de galets ronds. Les yeux de Melke s'écarquillèrent légèrement lorsqu'elle entreprit de compter les stalles.

Elle marchait lentement, ouvrant chaque porte. Elle trouva une sellerie vide, les quartiers d'habitation des palefreniers, et une cantine déserte et poussiéreuse. À chacun de ses pas, à chaque porte qu'elle ouvrait, l'horreur en elle grandissait, comme une tumeur enflant dans sa poitrine. Vere était bien plus grande qu'elle l'avait imaginé. La perte des sal Vere était immense.

Elle ralentit le pas, refusant de constater, refusant de connaître l'étendue de la perte. Elle était presque immobile désormais. La déchéance l'entourait, la chaux craquelée, les vitres fissurées, les tuiles manquantes... Tout était si vide, si silencieux.

Melke s'arrêta pour de bon.

— Faisons demi-tour, Endal.

Mais le molosse voulait poursuivre. Il l'attendait au bout du long bâtiment.

Et au coin de ce dernier, les ruines d'un jardin de plaisance avec des chemins, des fontaines et des mares. Les arbres fruitiers étaient morts, tout comme les buissons et les courtes haies. Plus aucune fleur ne s'épanouissait dans les parterres soigneusement plantés.

Melke frissonna. Le squelette des plantes était pire encore que les chambres vides de la maison, pire que les écuries et leurs enclos vides. Elle était face à quelque chose de tangible. Face à la mort.

Elle traversa le jardin d'un bon pas pour regagner la maison. Endal trotta à ses côtés, la langue pendante. Le jardin aride ne semblait pas le perturber. Elle, oui. Elle se sentait glacée malgré la chaleur du soleil. Elle ne voulait pas s'appesantir ici, pas imaginer à quoi les parterres de fleurs avaient pu ressembler quelques années plus tôt.

Au bout du jardin, le long de la ferme, se trouvait une maison de bains.

Poussée par la curiosité, Melke y pénétra prudemment. Des lézards filèrent se cacher. En entendant leur bruissement, Endal tendit les oreilles, aux aguets.

Elle se redressa et tourna la tête. Elle vit des vagues clapoter et des poissons aux yeux ronds. Une pieuvre. Une baleine soufflant son jet d'eau. Des tortues à bec. Les tuiles étaient disposées de telle sorte qu'elles formaient des motifs, verts, bleus, blancs, et rose coquillage. Elle les toucha du bout des doigts pour en sentir la douceur et la fraîcheur.

Melke explora la pièce, émerveillée, la bouche entrouverte. Il y avait eu de l'eau chaude et froide. Un vestiaire, une pièce pour le bain, un sauna avec des bancs le long des murs, et... elle faillit éclater de rire. Trois latrines de pierre, avec des sièges en bois, sous lesquelles se trouvait une rigole où l'eau coulait autrefois à flots. Et des vasques pour se laver les mains. Comme dans les toilettes publiques.

C'était extraordinaire, merveilleux.

Un petit chemin de pavés blancs et gris menait à une porte latérale de la maison. Elle était verrouillée.

Melke s'assit sur les marches du perron et prit ses genoux dans ses mains. Endal prit place à ses côtés. Elle regardait la maison de bains. Quelqu'un avait éprouvé du plaisir à la dessiner. Les motifs du sol et des murs carrelés avaient un caractère fantasque. Une certaine forme de joie, de légèreté.

Elle lissa sa jupe sur ses genoux.

— C'est l'heure du déjeuner.

Les oreilles d'Endal tressautèrent.

— Oui. Déjeuner. (Elle se leva et caressa légèrement la tête du chien.) Des œufs pour moi, un os pour toi.

Il connaissait le mot *os*. Il caracolait à côté d'elle tandis qu'ils contournaient la ferme pour rejoindre l'entrée. Sous les fenêtres vides et sans rideaux de la pièce la plus grande se trouvait une petite cour, joliment pavée, au milieu de laquelle avait été disposé un cadran solaire.

Melke s'arrêta pour regarder l'ombre qu'il projetait. Une heure de l'après-midi.

Les petits carreaux dessinaient un motif ornementé. Elle déplaça ses pieds pour observer le dessin. Les quatre éléments, les quatre créatures magiques. Elles se tenaient à l'opposé les unes des autres, aussi séparées sur la mosaïque que dans la réalité.

Un frisson de peur lui parcourut la peau, tandis que ses poils se hérissaient. La cour ressemblait fort à un lieu de vénération. Des représentations moins précises que celles-là avaient causé des émeutes à Stenrik ; des statues avaient été brisées, des peintures brûlées.

Mais ici, on était à Bresse, où les gens pensaient que le malheur ne s'abattrait pas sur ceux qui créaient des représentations de créatures magiques.

Melke se pencha pour nettoyer la poussière qui recouvrait le sol. Sa main reculait devant cette tâche. Elle se força à repousser les grains de poussière, à toucher les carreaux. Tout ce qu'on lui avait appris étant enfant lui hurlait que ce qu'elle faisait était dangereux.

Endal renifla la mosaïque. *Qu'est-ce qu'il y a ?* semblait-il demander.

— Superstition, murmura-t-elle.

Voilà ce que c'était. Elle avait vu la statue sur la place de Desmaures. Elle s'était dressée là pendant des siècles, et aucun griffon furieux n'était venu punir ceux qui avaient osé les représenter. De la superstition, purement et simplement.

Quand bien même, elle frissonna en découvrant la première image.

Elle se tenait sur la représentation de la Terre : une lamie sous la voûte d'une caverne. Elle était à moitié transformée, une femme opulente de la taille jusqu'à la tête. Une langue fourchue frétillait hors de sa bouche. Le bas de son corps était celui d'un serpent, aux anneaux fins et sinueux.

Là, il y avait l'Eau. La main de Melke faiblit lorsqu'elle nettoya la mosaïque. Un psaron. Le carreleur était doué. Elle pouvait presque discerner les palmures entre les doigts et les orteils de la créature, l'arête des écailles qui lui servaient de peau. Le psaron était debout, la tête tournée légèrement de côté de manière que sa crête épineuse soit visible. Des vagues s'enroulaient à ses pieds. C'était une créature asexuée, ni mâle ni femelle.

Melke passa le doigt sur la poitrine du psaron.

— Tu récupéreras ton collier, murmura-t-elle avant de frissonner.

Endal s'assit et se mit à se gratter.

Elle contourna le molosse, se pencha et poursuivit son entreprise. Air. Le mot était inscrit en écriture cursive. Sous les lettres, un griffon hurlait, les ailes déployées et le bec ouvert.

Et finalement...

Elle eut du mal à respirer et se trouva presque incapable d'enlever le reste de poussière. Elle sentait l'odeur de musc, forte et épicée. *Feu*, indiquaient les lettres ondulantes. Une salamandre se tenait debout, au milieu d'un cercle de flammes, souple et féminine. Ses iris semblaient brûler.

Melke recula d'un pas et détourna les yeux de la salamandre. Elle regarda le cadran solaire qui lançait sa pointe ombragée, puis les pieds griffus et l'épaisse queue de serpent qui encerclaient le piédestal.

Les différences entre la lamie et le griffon, entre le psaron et la salamandre, étaient aussi vastes et profondes que l'océan, impossibles à combler. Aucune créature magique n'empiéterait sur le territoire d'une autre, sans parler de se tenir ainsi, à seulement quelques centimètres d'écart. Leur proximité était... était fausse. Les affaires de chacune concernaient les humains, pas les autres.

Les affaires. Elle serra autour d'elle ses bras froids dans la lumière du soleil. Le mot était trop neutre pour ce que ces créatures faisaient réellement : les griffons ravissaient des jeunes vierges, les lamies séduisaient les imprudents, les salamandres négociaient des trésors avec les malheureux suffisamment désespérés pour être prêts à en payer le prix. Et les psarons punissaient.

Endal s'étira sur les carreaux chauffés au soleil, insoucieux des images

Endal s'entra sur les carreaux chauds au soleil, insoucieux des images.

— Si j'étais chez moi, dit-elle au molosse, je remplacerais ces carreaux.

Endal remua la queue, éparpillant la poussière. Sa fourrure noire luisait au soleil.

Elle fut heureuse de retrouver le jardin et la porte de la cuisine, Endal marchant toujours à côté d'elle. Ces images étaient dangereuses. Elles rabaissaient les créatures magiques, en faisaient de simples éléments de décoration plutôt que des êtres redoutables.

Ce soir-là, elle retira le sac à dos de Hantje de son crochet. Le mot qu'il lui avait laissé était plié sur le dessus. Ses doigts semblèrent se ratatiner lorsqu'elle le toucha. Ce morceau de papier était à l'origine de tout. *Je suis parti à l'antré des salamandres. Je reviendrai avant la nuit.*

Mais il n'était pas revenu. Et à l'aube elle était partie à sa suite et avait appris le prix de sa libération.

Son meilleur pantalon était plié au fond du sac. Melke le porta à sa taille. Elle avait brûlé les vêtements qu'elle avait utilisés pour voler le collier ; ils étaient déchirés, maculés de sang, inutilisables, même en tant que chiffons. Le pantalon de Hantje était trop large, mais si elle serrait sa ceinture au maximum et raccourcissait les jambes... oui, elle pourrait le porter.

Elle disposa les vêtements sur le dossier raide de la chaise en bois : le pantalon de Hantje, son autre chemisier. La cape grise que Bastian avait trouvée sous le pont. Sa ceinture et son couteau. Et ses nouvelles chaussures, disposées côte à côte sur le sol. Voilà. Elle était prête. Désormais, elle n'avait plus qu'à attendre que son frère puisse parler.

Ce qu'il fit au petit matin.

Melke entendit des voix avant de rejoindre la chambre du malade.

Elle s'immobilisa sur le pas de la porte. Des rayons de soleil, chauds et lumineux, se déversaient par la fenêtre. Hantje était assis dans le lit. Liana était penchée vers lui, ses cheveux blanc-blond coulant sur son épaule. Sa voix était rapide et légère. Celle de Hantje était plus lente, mais ferme et régulière ; il faisait de longues phrases. Son visage vivait. Il jeta un coup d'œil vers la porte et la vit, et son sourire...

— Mel !

Melke traversa la pièce sans sentir le sol sous ses pieds, remarquant à peine que Liana s'était levée pour s'écarter. Elle passa ses bras autour de Hantje et plongea son visage dans ses cheveux. Il la serra fermement en retour. Il était trop maigre sous sa chemise de nuit, mais bien plus vivant que la veille, robuste. Elle était consciente de son regain de santé, de sa vitalité.

Elle le serra dans ses bras, des larmes de bonheur coulaient de ses yeux et elle avait l'impression que son cœur était sur le point d'exploser de joie. Puis elle prit le visage de son frère dans ses mains et se contenta de le regarder. Les brûlures, les contusions, les lèvres déchirées et les paupières enflées, les joues rougies et la sueur due à la fièvre... tout cela avait disparu. Un rêve, oublié.

— Tu as l'air d'aller bien.

Hantje se saisit de ses mains et les serra dans les siennes.

— Je vais bien.

C'était son frère, la personne qu'elle aimait le plus sur terre, cet homme aux yeux clairs et à la bouche souriante.

Et au désespoir qu'il lui avait toujours caché.

— Assieds-toi, dit-il. Liana était en train de m'expliquer, mais je ne comprends pas. Comment suis-je arrivé ici ?

Chapitre 36

Le spectre mâle parlait. Pas assez fort pour que Bastian puisse l'entendre, mais des phrases précises et complètes. Il était assis dans le lit, le visage émacié, les cheveux longs comme ceux d'une fille, d'un noir de corbeau.

Il avait une voix de l'Est, le ton plus grave que celui de sa sœur, celui de Melke, mais ils partageaient le même accent : les *s* doux, les *r* roulés. Des cheveux de l'Est également, qui pendaient si bas dans son dos. Il avait les mêmes traits que sa sœur, le même contour de mâchoires, les mêmes cheveux sombres, la même pâleur de peau. Il aurait dû ressembler à une femme avec ces cheveux ridiculement longs, mais ce n'était curieusement pas le cas.

Bastian observait depuis la pénombre de l'entrée. *Dépêche-toi*, voulait-il crier. La marée de l'équinoxe monterait bientôt et il n'y avait pas de temps à perdre à... à *bavasser*. Il fit un pas dans la pièce.

Ses bottes n'émirent aucun bruit sur le tapis élimé, mais Liana le vit bouger du coin de l'œil. Elle leva la tête et la secoua légèrement. Sa bouche forma un mot silencieux : *Dehors*.

La queue d'Endal battait le sol. Il voulait que Bastian reste.

Bastian croisa les bras.

Liana fronça les sourcils. *Dehors*, répéta-t-elle toujours en silence mais avec un air sévère.

Bastian expira un sifflement qui fit frémir les oreilles d'Endal. Il tourna les talons et sortit de la pièce avec raideur.

— Quand ? demanda Hantje.

— L'équinoxe commence dans deux jours.

Toute trace de rire avait littéralement disparu de son visage. Ses joues avaient perdu leurs couleurs. Ses lèvres étaient pâles et pincées.

— Je vais le faire, dit-il.

Melke perçut dans sa voix toute l'horreur et la honte qu'elle lisait dans ses yeux.

— Non, répondit Liana. Tu ne peux pas marcher.

Sa tête était légèrement détournée, il ne regardait pas la fille.

— Tu disais que je pouvais marcher, lança-t-il d'une voix difficile, comme si la honte lui serrait la gorge.

— Quelques pas, rien de plus. Pour l'instant.

— Mais...

— Non.

La voix de Liana était ferme et sans appel.

Hantje tourna la tête et croisa les yeux de la fille.

— Tout est ma faute, dit-il farouchement. *Ma faute !* Et je réparerai le mal que j'ai causé !

— Si tu veux le réparer, dis-moi comment pénétrer dans l'antre, demanda Melke. Dis-moi comment réussir.

Il reporta son regard sur elle.

— Non.

— Hantje, nous n'avons pas le temps. Nous devons agir tout de suite. Je dois m'en occuper.

— Non ! Je ne te laisserai pas faire !

Melke reconnut l'expression sur son visage, le port de son menton, la bouche serrée, le froncement des sourcils. Elle l'avait vu lorsqu'il était encore enfant et cherchait à retenir ses larmes. Elle lui prit la main. Il portait un lourd fardeau : le remords et la honte, l'impuissance.

— Je suis désolée, dit-elle. Il n'y a pas d'autre solution. Je dois le faire.

Il fit la moue et secoua la tête.

Elle regarda Liana. La fille se leva.

— Je vais faire plus de tisane, dit-elle en se saisissant de la théière.

Une fois Liana sortie de la pièce, Hantje ferma les yeux.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-il dans un soupir.

— Le mal peut être réparé, Hantje. Il suffit que tu me dises comment.

Il secoua de nouveau la tête, les yeux toujours fermés.

— Non, répéta-t-il. C'est irréparable.

Melke serra sa main plus fort encore.

— Si, c'est possible.

Il souleva les paupières pour la regarder. Elle vit son désespoir, sombre et incommensurable.

— J'ai essayé de voler, murmura-t-il les yeux brillants de larmes.

— Je sais, répondit-elle calmement. Mais tout va bien se passer, Hantje.

Il secoua la tête une fois de plus. Une larme roula sur sa joue.

Melke tendit la main pour l'essuyer.

— Tout va bien se passer, répéta-t-elle, sans en être réellement convaincue.

Elle pourrait revoler le collier, lever la malédiction, mais elle n'était pas sûre que Hantje pourrait un jour se pardonner ce qu'il avait fait.

Le chagrin lui serrait la gorge.

— Hantje, dis-moi comment elles t'ont attrapé.

Il s'essuya vigoureusement le visage du revers de la main.

— Je ne sais pas.

Melke entendit son cœur cogner violemment dans sa poitrine ; en dehors de cela, la pièce était plongée dans le silence le plus absolu.

— Comment ça ?

Elle avait la bouche sèche. Ses mots étaient sortis d'une voix rauque.

— Elles savaient que j'étais là. Elles le *savaient*.

— Les salamandres t'ont vu ?

Elle se souvint de la peur fugace qui l'avait saisie sur le bord de la rivière lorsqu'elle avait eu le sentiment que Bastian l'avait vue.

— Non, non, ce n'est pas ça. (Hantje secoua la tête.) Elles... Je ne sais pas. Elles ont juste... (Son visage se tordit de frustration.) *Je ne sais pas !*

Melke frotta ses phalanges serrées du bout des doigts.

— Tout va bien. (Elle débordait de tension, mais sa voix restait calme.) Nous trouverons un moyen. Contente-toi de me dire ce qui s'est passé. Depuis le début.

Chapitre 37

Bastian ne pouvait pas s'asseoir ni se tenir tranquille. Le temps pressait trop. Il faisait les cent pas, incapable de se contenir, crispé, impatient. Il tourna la tête en entendant des bruits de pas.

— Liana !

Il traversa la cuisine en trois enjambées.

Elle avait les sourcils froncés et rapportait la théière.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Elle est prête à partir ?

Le froncement de sourcils de Liana disparut. Elle posa la théière.

— Bonjour, Bastian.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Liana rit doucement. Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui planta un baiser sur la joue.

— Toujours aussi obsédé, hein ?

— Oui, répondit-il impatientement sans vraiment avoir entendu ses paroles. *Qu'est-ce qu'il a dit ?*

Le visage de Liana se fit grave.

— Rien encore.

— Quoi ? Rien ? (Bastian se tourna vers la porte.) Je vais lui...

— Non. (Liana l'arrêta en lui posant une main ferme sur le bras.) Ça ne servira à rien que tu rentres là-dedans.

— Mais...

— Non, Bastian. Il faut y aller doucement. Il n'a pas suffisamment de force pour se faire crier dessus.

— Je ne crierai pas, rétorqua-t-il sèchement.

Elle haussa légèrement les sourcils sans rien dire.

Il sentit le rouge lui monter aux joues.

— Diable, Liana, nous n'avons pas le temps de...

— Patience, Bastian.

Il ravala sa repartie cinglante et la regarda préparer un peu plus de tisane. Quelque chose bouillonnait à l'intérieur de lui, comme l'eau bouillonnait dans la casserole sur le poêle. Il ne s'agissait pas de patience.

— Liana. (Un ton de frustration et d'urgence perçait dans sa voix.) Le psaaron peut venir dès...

Elle reprit la théière.

— Je sais, Bastian. Je sais. Accorde-nous quelques heures. S'il te plaît.

Il ferma les yeux. Si quoi que ce soit arrivait à Liana...

— S'il te plaît, Bastian.

Il rouvrit les yeux.

— Très bien.

— Merci.

Elle lui caressa légèrement la joue.

Il la regarda quitter la cuisine. Patience. Ce n'était pas l'une de ses qualités.

Le travail aidait, en revanche. Il distribua du grain aux brebis. Ces deux-là étaient des survivantes, minces et à la toison aussi grise que la terre durement tassée.

Puis le foin, pour Gaudon. Le cheval les accompagnerait, décida Bastian en lissant le flanc chaud de l'animal. S'ils devaient quitter Vere. Les brebis pourraient rejoindre Arnaul. Une douzaine de kilomètres, mais c'était toujours plus près que la ville. Elles survivraient sans doute à la balade.

Il tira de l'eau du puits pour les animaux et y plongea les mains pour en boire un peu. Il faillit la recracher. Elle avait un goût de boue. Il en reprit dans le creux de sa main et la regarda. Trouble. Sale.

Bastian laissa l'eau goutter dans le seau. À la prochaine pleine lune, il ne resterait plus une goutte sur Vere.

— *Bas' ?*

Il tourna la tête. Endal était sur le pas de la porte. Ce qui signifiait que le spectre était dans la cuisine.

Bastian traversa le jardin à grandes enjambées. Il posa rapidement la main sur la tête du chien et entra dans la cuisine.

— Alors ? demanda-t-il.

— Alors quoi ? répondit-elle d'une voix froide.

Il attendit que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Le spectre servit quelques louches de liquide dans un bol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la soupe. (Elle désigna la casserole sur le poêle. Sa voix était polie, moqueuse même.) Tu en veux ?

Bastian refusa d'un geste de la main.

— Qu'a dit ton frère ? Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

Son expression ne changea pas mais quelque chose se modifia sur son visage. Comme une aspiration, un renfermement, comme si elle cherchait à resserrer sa peau autour d'elle.

— Eh bien ? Quoi ?

— Je sais comment pénétrer dans le repaire des salamandres sans qu'elles le sachent.

Chacun de ses mots était précis, sans inflexion particulière.

Un profond soulagement gonfla la poitrine de Bastian.

— Tu peux voler le collier.

Elle détourna les yeux et se focalisa sur la casserole de soupe fumante.

— Non. Je ne sais pas encore comment procéder.

Ces mots le laissèrent sans voix pendant de longues secondes.

— Quoi ?

— Mon frère ne se rappelle pas tout, expliqua le spectre. Il lui faut du temps.

— Du temps ? (Il serra les poings de peur, pas de colère.) Mais nous n'avons pas le *temps*.

— Le psaaron ne viendra pas aujourd'hui, si ? demanda le spectre en croisant son regard. Ni demain. Ni le jour suivant.

— Peut-être que si.

Sa voix lui écorchait la gorge comme une pierre.

— Mais il attendra la nuit pour punir quelqu'un.

Le souvenir de l'odeur du psaaron, profonde et humide, coupa le souffle de Bastian. La terreur s'emparant de la maison. Le regard angoissé de son père.

— Non ?

Bastian déglutit.

— Pas avant la nuit.

Le spectre hocha la tête.

— Tu auras le collier à temps.

Elle se retourna vers le poêle.

— Tu en es sûre ?

Sa voix sonnait creux, même à ses oreilles. Il vit les épaules du spectre se raidir, la vit relever le menton.

— Tu as ma parole.

— Mais tu ne sais pas comment...

— Je le saurai alors.

— Vraiment ?

Un mot plat et amer.

Le spectre tourna la tête et le dévisagea, louche en main.

— Oui, répondit-elle.

Bastian décida ensuite de se rendre jusqu'au pont. Les trois kilomètres de marche n'apaisèrent pourtant en rien le sentiment d'urgence qui le démangeait. Il avançait à grands pas, ses bottes remuant la poussière. *Punir quelqu'un*. La peur lui nouait la gorge et comprimait sa poitrine. Il pourrait le faire, s'il devait choisir entre Liana et lui – peu importe combien cela le terrifiait. Il *devrait* le faire.

Mais le choix appartenait au psaaron. Et s'il choisissait Liana ?

Ils ne seraient pas là. Ils seraient partis. *Partis*.

Le noir se fit plus forte une fois arrivé au pont. La rivière était plus haute que deux jours auparavant. Le pont

La peur se fit plus forte une fois arrivés au pont. La rivière était plus haute que deux jours auparavant. Le pont ployait dans le courant, se balançait sous la poussée des flots. Son bois craquait.

Bastian observait la scène tandis que le poids de Vere pesait sur ses épaules. Il ressentait un besoin pressant de hurler.

La peur. Tant de peur.

Il leva les yeux vers le ciel. Il était d'un bleu si pâle qu'il en paraissait presque blanc ; si haut, si lumineux. Il était idiot de laisser la peur s'emparer ainsi de lui. Il était au bord de la panique.

« Patience », lui avait dit Liana. « Tu auras le collier », avait ajouté le spectre.

Patience.

Bastian resta debout longuement à côté du pont, les mains dans les poches, à suivre des yeux le courant rapide de la rivière. Un son étrange et indéfinissable résonnait dans ses oreilles, un sifflement doux et étouffé. Un air frais s'éleva et lui lécha la peau. Il inspira les odeurs d'humidité, de terre mouillée et de plantes vertes.

Sa peau buvait la moiteur de la rivière. Si seulement Vere pouvait en être abreuvée. Fraîche, humide et vivante.

Il voulut la toucher, dévaler la rive et plonger ses mains dans l'eau. Y enfoncer le visage, ouvrir sa bouche et avaler de grandes gorgées.

Il n'osait pas. Cette rivière était affamée. Elle dévorait les sal Vere.

Lorsque le soleil fut à son zénith, Bastian tourna le dos au pont. Le spectre avait donné sa parole. C'était peut-être idiot, aussi idiot que céder à la panique, mais il lui ferait confiance.

Lorsqu'il arriva dans le jardin, le spectre était assis sur les marches de la cuisine, le menton dans la main. Endal était allongé à ses pieds.

— *Elle t'a donné un os ?*

— *Oui.*

La voix d'Endal était béate.

Elle semblait presque humaine, ainsi assise, dans son chemisier bleu-gris et sa jupe sombre. Ni hautaine ni froide ni dédaigneuse, juste... inquiète.

Un mauvais pressentiment saisit Bastian à la poitrine.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le spectre releva la tête et ôta sa main de sous son menton.

— Hantje ne se souvient pas de tout.

Il la regarda, assise sur sa marche avec ses cheveux noirs, sa peau pâle et le léger froncement qui déformait ses sourcils. La prémonition gonfla comme un orage dans le ciel.

— De quoi il ne se souvient pas, exactement ?

— Exactement ? (La répétition ne tenait pas lieu de raillerie. Sa voix n'avait pas la froideur ni le côté trop poli qu'il lui connaissait.) Il ne se souvient pas comment les salamandres ont su qu'il était là.

Il y eut un silence. Endal rongea son os.

Bastian se racla la gorge.

— Elles l'ont senti marcher à côté d'elles, suggéra-t-il. (Les nuages d'orage qui s'amoncelaient en lui, gris et noirs, gonflaient encore.) Elles ont frissonné.

Même assise sur sa marche le spectre parvint à le toiser.

— Une légende de poissonnière.

Il serra les dents, puis la mâchoire, brièvement.

— Ce sont des salamandres, pas des hommes.

Elle secoua la tête.

— Non. Elles étaient loin de lui. Il se souvient de ça.

Le pressentiment perçait par ses pores, rampait sur sa peau.

— Tu ne peux pas récupérer le collier.

Le spectre redressa le menton.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Mais si ton frère ne se souvient pas...

— Il existe une réponse, l'interrompit-elle en se penchant en avant. Je sais qu'il y en a une. Je n'ai juste pas encore dû poser la bonne question.

Bastian secoua la tête, les lèvres serrées.

— Si, insista-t-elle.

— Non, répliqua-t-il. Dis à Liana de faire ses bagages. Nous partons.

Il lui tourna le dos. Gaudon pourrait porter les...

— Non ! Laisse-moi l'après-midi.

La férocité de sa voix le fit s'arrêter. Il tourna la tête.

Le spectre était debout sur la marche.

— Laisse-moi l'après-midi, répéta-t-elle. Qu'est-ce que ça change ? Le psaaron ne viendra pas demain, si ?

Elle n'était plus une statue de marbre désormais, mais une femme passionnée. Le changement était saisissant. Le rouge lui était monté aux joues. Ses yeux étaient aussi féroces que sa voix. La détermination se lisait sur son visage, sur la forme de sa bouche.

Endal avait abandonné son os. Il était debout, le museau dressé, et regardait le spectre.

Bastian se retourna complètement. Il croisa les bras et l'observa. Elle était aussi grande que lui, ainsi debout sur sa marche. Elle ne cilla pas.

Le silence s'éternisa, tandis que des vagues de chaleur s'élevaient du sol dur et poussiéreux. Le soleil luisait sur la fourrure d'Endal, sur la chevelure du spectre.

Elle avait raison. Le psaaron ne viendrait pas le lendemain. Et probablement pas le jour suivant, lorsque les vagues commenceraient à gonfler, ni même sans doute le jour d'après.

Sans doute.

Mais il pourrait.

Il n'était jamais venu aussi tôt auparavant.

Bastian déglutit. Il décroisa les bras.

— Très bien.

Un frémissement particulier parcourut le visage du spectre, trop rapidement pour qu'il puisse l'interpréter. Elle détendit un peu ses épaules.

— Merci, dit-elle froidement et poliment.

Elle était redevenue une statue.

Bastian ne dit rien. Était-il idiot de tant espérer ?

Chapitre 38

L'air de la chambre du malade devenait étouffant, malgré la fenêtre grande ouverte. Une légère brise agitait les rideaux délavés. Sa caresse était chaude et sèche sur la peau de Melke. Endal était endormi devant l'âtre vide.

— Essayons encore, dit-elle. (La tension lui nouait la poitrine et l'estomac, mais sa voix était calme et ses doigts, qui tenaient la main de Hantje, étaient lâches et détendus.) Ferme les yeux.

— Mais...

— S'il te plaît, Hantje.

Il hésita, puis s'exécuta.

— Rappelle-toi chaque détail. Tu es debout à l'entrée de la pièce. Les salamandres ne savent pas que tu es là. Tu les regardes.

Hantje serrait fermement sa main.

— Qu'est-ce qu'elles font ?

— Elles mangent.

— Maintenant, réfléchis attentivement, Hantje. Que s'est-il passé ? Comment ont-elles su que tu étais là ?

— Elles se sont arrêtées de manger. Elles ont tourné la tête. Elles savaient.

Il rouvrit les yeux.

— Non. (Melke avait conservé sa même voix calme.) Moins vite, Hantje. Comment ont-elles arrêté de manger ? Toutes à la fois ? L'une après l'autre ?

— Ça ne sert à rien.

— S'il te plaît, Hantje.

Il secoua la tête. Son visage était strié de rides qui n'avaient rien à y faire, gravées dans sa peau. De l'amertume. Du désespoir.

— Comment se sont-elles arrêtées de manger ? S'il te plaît, Hantje.

— Je ne sais pas.

Elle vit dans ses yeux et dans sa moue combien il se détestait.

— Si, dit-elle calmement. Tu le sais. Réfléchis. L'une après l'autre ou...

— Je n'en sais *rien*. Elles... (Sa voix vacilla.) Pas toutes à la fois. D'abord l'une, puis les autres.

Le cœur de Melke se mit à battre plus rapidement. Elle s'inclina un peu plus vers lui.

— Et ont-elles tourné la tête immédiatement, ou ont-elles d'abord écouté ? Semblaient-elles frissonner ou...

Hantje la fixait des yeux, mais ces derniers paraissaient tournés vers l'intérieur.

— Elles ont levé les yeux. (Il haussa légèrement le menton, inclina la tête de côté.) Elles n'écoutaient pas, elles n'écoutaient pas mais...

Melke retenait son souffle.

— Elles reniflaient ! (Les doigts de Hantje serrèrent triomphalement la main de sa sœur. Il se redressa sur l'oreiller, plein d'enthousiasme.) Elles reniflaient ! Elles me *sentaient*.

Soudain, un poids se dégagea légèrement de sa poitrine.

— Tu en es sûr ?

— Oui ! Oui ! Regarde ! Écouter, c'est comme ça. (Il mima.) Renifler, c'est comme ça. C'est différent. Tu vois ?

Elle voyait en effet. C'était dans l'inclinaison de la tête, du menton, des oreilles, du nez. Une différence. Endal, lorsqu'il s'asseyait, la tête inclinée sur le côté en entendant des voix, écoutait.

— Tu en es sûr ? Absolument certain ?

— Oui !

L'exultation brillait dans les yeux de Hantje.

Melke se mit à rire.

— Tu te souviens de ce que papa disait ?

— Oui !

Hantje rit à son tour.

— C'est faisable !

— Oui !

Mais alors qu'elle le regardait, le visage de son frère se transforma. L'excitation s'affaiblit, tout comme la lumière des bougies à la tombée de la nuit. L'exultation s'atténua.

Melke sentit son cœur vaciller légèrement.

— Quoi ?

— Je devrais y aller.

Elle le regarda et lut dans ses yeux, sur son visage, les mots qu'il ne pouvait prononcer. Une partie d'elle était d'accord avec lui. Cela devrait être lui. Il devait défaire ce qu'il avait fait. Il avait besoin de s'absoudre pour pouvoir se tenir tête haute, pour pouvoir rire de nouveau de tout son cœur, pour pouvoir se regarder dans le miroir.

C'était une absolution dont elle aussi avait besoin.

— Je suis désolée, dit-elle. J'aimerais que tu puisses m'accompagner, mais Liana a raison. Tu ne peux pas.

Hantje relâcha sa main.

— Je peux marcher.

Melke secoua la tête.

— Tes jambes étaient cassées. Même avec son don, c'est trop tôt.

Il détourna le visage.

— Je veux venir.

Elle entendit dans le calme de sa voix combien il en ressentait le besoin. Elle le voyait dans son profil, dans ses yeux fermés et dans sa bouche étroitement serrée, dans l'angle que formait l'inclinaison de sa tête.

Melke lui toucha la joue.

— Je suis désolée.

Chapitre 39

Lorsque Hantje fut rendormi, Melke partit à la recherche de Bastian. Elle n'eut pas besoin de demander l'aide d'Endal : il était près du puits.

Debout sur la marche, elle l'observa tirer sur la corde, une main après l'autre, aussi facilement qu'avec un seau vide. Le col de sa chemise était déboutonné, ses manches roulées sur ses bras. La sueur collait le coton rêche à sa peau. Une peau mate, tannée par le soleil, qui dévoilait sa forte musculature. Ses cheveux châtain clair étaient de la couleur du miel.

Il était attaché à cette terre, à ce sol gris et aride, à cette herbe sèche et à ces arbres morts. Et, plus encore qu'il ne tenait à cette terre, il tenait à Liana. Elle pouvait le voir dans ses yeux, dans la manière dont son visage s'adoucissait lorsqu'il regardait sa sœur, et elle pouvait l'entendre dans sa voix lorsqu'il lui parlait. Liana était ce qui comptait le plus pour lui.

Melke descendit dans le jardin. Endal trottinait devant elle, en remuant la queue. Elle comprenait pourquoi le molosse, tout comme Liana, adorait Bastian. Il avait une force qui n'avait rien à voir avec le muscle. L'intégrité. L'honnêteté. Il ne mentait jamais, ne volait jamais. Et il n'arborait pas toujours ce visage morne et sévère : de légères ridules au coin de ses yeux et de sa bouche indiquaient qu'il savait aussi sourire. C'est d'ailleurs ce qu'il faisait à l'instant présent en accueillant Endal, en lui frottant le flanc avec une franche affection.

C'était un homme bon. Un homme qui protégeait ceux qui lui étaient chers.

— Oui ?

Il ne souriait plus en la regardant. Il se tenait debout, la main sur la tête d'Endal. Quelque chose dans la raideur de son corps indiquait une certaine tension.

— Mon frère vient de se souvenir. Je sais comment éviter de me faire prendre.

Il ne bougea pas, ne parla pas, mais elle eut l'impression que la raideur dans ses épaules, ses bras et ses mains, la raideur dans les doigts posés sur la tête d'Endal, s'apaisèrent légèrement. Il inspira longuement et lentement, faisant gonfler sa poitrine.

— Je partirai demain, à l'aube.

Bastian acquiesça sans un mot. Ses yeux semblaient plus sombres, leur vert plus intense. Ils brillaient d'une lueur étrange. Elle vit les muscles de sa gorge s'activer, elle le vit déglutir.

Elle ne pouvait attendre éternellement qu'il se mette à parler. Les ombres étaient déjà longues sur le sol et elle n'avait pas commencé à préparer le dîner. Melke haussa légèrement le menton, pour montrer que ce silence ne la décourageait pas, et elle tourna les talons.

— Merci, dit-il enfin.

Elle entendit toute la rudesse de sa voix, faible, comme si quelque chose lui râpait la gorge.

Melke s'immobilisa. Elle contempla le sol, la poussière dure et craquelée, et l'ourlet poussiéreux de sa jupe. *Non*. Elle se retourna et croisa son regard, puis serra fermement les bras autour de sa poitrine.

— Ne me remercie pas.

Les oreilles d'Endal se dressèrent vers l'avant en entendant le côté tranchant de sa voix. Bastian n'esquissa pas un geste. Son visage ne trahissait pas plus d'expression qu'un affleurement rocailleux. Elle ne décela pas le moindre cillement de surprise, pas la moindre lueur de colère dans ses yeux.

Cet instant s'étira, lourd de silence et de la chaleur du soleil, puis Bastian inclina légèrement la tête en signe d'assentiment et retourna près du puits.

Melke ne put garder la tête bien haute en traversant le jardin. La honte lui brûlait les yeux. Elle ne méritait aucune gratitude. Elle méritait ce qu'il lui avait fait à l'antre des salamandres, méritait qu'on l'insulte, qu'on lui crache dessus, qu'on la haïsse.

Mais il ne semblait pourtant plus la haïr. Il ne l'aimait pas, mais ne la haïssait plus. Il n'avait plus arboré son air de mercenaire, aussi laid que brutal, depuis plusieurs jours, ne lui avait plus montré les dents. Plus depuis qu'elle lui avait

parlé de papa et maman.

Elle avait un nœud dans la poitrine, juste sous le sternum. Lui inspirait-elle de la pitié ?

La fraîcheur de la cuisine lui caressa la peau lorsqu'elle rentra dans la maison. Endal était toujours sur ses talons, se frottait à sa jupe. Elle se baissa pour le toucher. Sa chaleur était réconfortante, la rudesse et la douceur de son pelage, la manière dont il frottait sa tête contre sa main, dont il remuait la queue.

Pas de la pitié. Jamais de la pitié.

Melke se concentra sur la préparation du repas. Il était plus facile de se focaliser sur les pommes de terre frites et de s'inquiéter des proportions d'épices à utiliser que de penser au lendemain. Aux salamandres. Leur vivacité et leur agilité, leur intelligence. Ses pensées s'éloignèrent de ce qu'elle avait à faire : non pas voler, mais pénétrer dans le repaire, oser y entrer. Et il était plus facile de cuisiner que de se souvenir de ce qu'il s'était passé dans le jardin. Bastian la remerciant, la plaignant.

Liana arriva avec l'obscurité. Elle s'arrêta sur le pas de la porte et sourit. Les ombres se multipliaient autour d'elle, dissimulant presque la touche d'anxiété dans ses yeux et sur sa bouche.

— Hantje s'est-il rappelé comment elles l'ont attrapé ? Il se souvient pourquoi ?

— Oui, acquiesça Melke. Le remède est simple.

Les ombres coulaient de Liana lorsqu'elle entra dans la pièce. L'espoir faisait trembler sa voix.

— Simple ?

— Oui. Je partirai demain, à l'aube.

La fille parut se tenir plus droit, comme soulagée d'un poids.

— Tu veux me dire comment tu vas procéder ?

— Bien sûr.

Liana tira une chaise et s'assit à table. Ses yeux brillèrent d'impatience. Dans la lueur des bougies, ses cheveux étincelaient comme de l'argent filé.

Melke posa la casserole de graisse à l'écart du poêle pour la laisser refroidir.

— Les salamandres ont eu Hantje parce qu'elles l'ont senti.

— Quoi ?

Elle avait presque crié ce mot, qui claqua dans l'air.

Melke tourna brusquement la tête. Bastian se tenait dans l'embrasement de la porte du jardin. Son visage comme ses cheveux étaient mouillés.

Il l'avait surprise et son cœur s'était emballé. Pourtant, elle put reprendre d'une voix calme.

— Elles l'ont senti. Tout comme Endal m'a sentie, moi.

Bastian fronça les sourcils.

— Alors comment penses-tu...

— C'est assez simple. Je créerai une diversion avec de l'huile parfumée. À la graine d'anis, ou autre chose de fort. Au poivre.

— Mais...

— Elles ne pourront pas me sentir, ni rien d'autre.

Le froncement de Bastian s'accentua.

— Elles sauront que tu es là.

— Oui, répondit Melke en sentant sa gorge se serrer à cet aveu. Mais elles ne sauront pas où exactement. Elles seront incapables de me voir ou de me sentir. Et je veillerai à ne pas faire le moindre bruit.

Bastian ferma brièvement les yeux.

— Simple, dit-il en les rouvrant, et elle faillit faire un pas de recul en y découvrant une fureur noire. Tu es folle ? Ce sont des salamandres, pas des moutons ! Elles ne courront pas dans tous les sens sans savoir où aller. Elles te *traqueront*.

— Je n'aurai besoin que de quelques minutes, répondit-elle calmement.

— Tu n'auras pas quelques minutes ! Elles sont fichtrement intelligentes.

Melke releva le menton.

— J'en suis consciente.

Bastian serra les lèvres.

— Tu peux le trouver, juste comme ça. (Il fit un geste brusque de la main.) Si vite qu'elles ne pourront pas

l'attraper

t attraper.

Si les mots étaient moqueurs, le ton de sa voix ne l'était pas, juste coléreux.

Melke croisa les bras.

— Il ne me faudra pas longtemps pour repérer le collier.

— Tu sais où il se trouve ?

Cette fois, il se moquait d'elle.

La fierté empêcha ses joues de s'empourprer.

— À peu près.

— À peu près ! (De l'eau dégoulinait de ses cheveux et coulait sur ses joues. Il l'essuya impatientement de la main.) Tu es une belle idiote !

Oui, je suis une belle idiote. Mais elle se garda de prononcer ces mots à voix haute. Elle garda la bouche fermée et soutint son regard. Un regard dur. Un regard plein de colère. Dans la lueur des bougies, perdus au milieu des ombres, ses yeux semblaient presque noirs.

— Bastian...

Il y avait un léger ton de reproche dans la voix de Liana. Bastian n'esquissa pas le moindre geste indiquant qu'il avait entendu sa sœur parler.

— Vas-tu vraiment le faire ?

— Oui.

Elle le devait. Pour Liana et Bastian, pour Hantje. Pour elle-même.

Les yeux de Bastian s'étrécirent.

— Et tu n'as pas peur ?

Peur ? Le mot n'avait rien à voir avec les crampes qui lui tordaient l'estomac. Pas de la peur ; de la terreur. Si elle y réfléchissait, elle...

Mieux valait ne pas y penser. Mieux valait laisser cette idée de côté et soutenir son regard.

Bastian émit un petit rire sévère en ne l'entendant pas répondre. Il eut une légère moue et toute colère disparut brusquement de son visage. Il fit un pas dans la cuisine et verrouilla la porte derrière lui.

— Je t'interdis d'y aller, lança-t-il d'une voix plate. Liana, fais tes bagages, nous partons.

— Non ! (Melke outrepassa son ordre.) Tu ne peux pas me l'interdire.

Bastian tourna la tête et croisa son regard.

— Ah bon ?

— Non.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel il l'observa attentivement.

— Alors je vais devoir t'enfermer dans ta chambre.

Le cœur de Melke battit une fois, un fort signal d'alarme, puis une seconde fois, un soulagement perfide – *ne pas y aller* – avant qu'elle se rende compte de l'erreur qu'il avait commise.

— C'est quelque chose que tu ne peux pas faire.

Les yeux de Bastian n'étaient plus que deux fentes.

— Pourquoi ? Parce que les spectres peuvent passer à travers les portes ?

— Bien sûr que non, ce n'est qu'une légende de poiss...

— ... une légende de poissonnière. (Il fit un geste dédaigneux de la main.) Je sais. Alors éclaire-moi. Pourquoi ne pourrais-je pas t'enfermer dans ta chambre ?

Sa voix était basse, la menace sous-entendue évidente.

— Parce qu'il n'y a pas de verrou.

Bastian ne bougea pas, n'émit pas le moindre son. Melke crut sentir sa colère lui frotter la peau, une forte brûlure, crut l'entendre rugir dans ses oreilles, crut l'inspirer, tranchante et amère. Elle vit les muscles de sa gorge et de sa mâchoire se contracter. Ses doigts se replier. Il voulait l'attraper par la peau du cou et la secouer.

Sa respiration était sifflante lorsqu'il inspira. Il leva une main.

— Bastian.

Liana s'était levée en toute hâte. Elle était devenue soudainement pâle.

Melke doutait qu'il ait entendu la fille.

— Si je dois clouer ta porte pour t'empêcher de sortir, je le ferai. (Sa voix tremblait de rage. Il serra le poing, faisant blanchir ses phalanges. Puis il lui planta un doigt dans les côtes.) Tu n'iras *pas* à leur repaire. Tu m'entends ?

— Oui, répondit-elle aussi calme qu'il était énervé. Je t'entends.

— Liana ! (Ses mots s'adressaient à sa sœur, mais il ne quitta pas Melke de son regard féroce.) Commence à faire les bagages. Maintenant.

Il emporta sa rage avec lui en sortant, mais laissa une odeur âcre dans la cuisine. Endal se frotta contre sa jupe. Il gémit.

— Ne t'inquiète pas. (Melke s'accroupit et passa les bras autour du cou du molosse.) Tout va bien.

Elle ressentait pourtant une douleur aiguë dans la poitrine. Elle ferma les yeux.

— Je suis désolée.

Melke rouvrit les yeux. Liana restait dans l'embrasement de la porte à se tordre les mains. La lueur des bougies jetait des ombres angoissées sur son visage.

— Bastian n'est généralement pas aussi... aussi...

— Tout va bien.

Melke se releva.

Liana secoua la tête. La détresse lui creusait le front.

— Bastian ne ferait jamais de mal...

— Je sais.

Melke sourit à la fille.

— Il est en colère parce que...

— Parce qu'il essaie de me protéger. (Quelque chose en elle se serra lorsqu'elle prononça ces mots.) Ne t'inquiète pas, Liana. Il ne m'a pas fait peur.

La fille se mordit les lèvres. Elle parla d'une voix hésitante.

— Tu en es... sûre ?

Melke hochait la tête. Si Bastian avait arboré son air de mercenaire, elle aurait été terrifiée, mais cela n'avait pas été le cas. Cette colère avait été différente de sa rage devant l'autel des salamandres. Pire.

— Va faire tes bagages, dit-elle gentiment.

Liana la regarda pendant un long moment à travers les ombres et la lueur des bougies, puis elle opina du chef et tourna les talons.

Melke soupira. Elle posa la main sur la tête d'Endal.

— Ton maître est un homme bon, lui murmura-t-elle.

Elle comprenait sa colère de ce soir. Il était l'aîné. Il cherchait à protéger, à faire en sorte que tout aille bien. Elle le voyait, reconnaissait cette attitude. Mais il voulait trop en faire. Liana était sous sa responsabilité, comme Endal, les brebis dans l'enclos, le cheval, Vere. Mais elle ne l'était pas. Elle n'était qu'un spectre.

— Viens, Endal.

Melke grimpa lentement l'escalier, une bougie dans la main. Elle ferma la porte de sa chambre et alluma les mèches du chandelier terni. Les flammes illuminèrent la pièce.

— Tout va bien, dit-elle au chien.

Elle retira son sac à dos de son crochet et chercha son porte-monnaie à tâtons. Les pièces cliquetèrent lorsqu'elle les compta. Des pièces pour l'huile, pour le cheval qu'elle louerait à Thierry. Car elle allait partir. Elle devait le faire.

Un crime ne pouvait pas défaire un autre crime, mais il pouvait y contribuer. Elle devait récupérer le collier, elle n'avait pas le choix. Peu importait la terreur. Elle devait le faire pour Liana et Bastian, pour Vere. Pour Hantje. Et elle devait le faire pour elle. Elle ne pourrait jamais redevenir celle qu'elle était avant d'avoir volé, mais peut-être qu'elle parviendrait à retrouver un certain sens de l'honneur.

Melke disposa les pièces sur la chaise, à côté de ses vêtements proprement pliés. La cape, le pantalon, le chemisier. La ceinture et le couteau. Les chaussures à ses pieds. Et Endal.

— Je n'avais pas prévu que tu viendrais. (Elle s'assit sur le rebord du lit et frotta gentiment les oreilles du chien.) Je pensais que ton maître serait plus raisonnable. Je pensais... qu'il s'en ficherait.

« Tu ne dois pas la perdre de vue », lui avait ordonné Bastian. Elle n'osait pas lui demander de relever le chien de sa corvée, pas maintenant. Il serait capable de lui ordonner de la mordre si elle cherchait à quitter la chambre.

— Il commet une erreur, Endal. Il devrait me haïr.

Le chien appréciait le mouvement de ses doigts. Il s'appuya chaudement et lourdement sur sa jambe et ferma les yeux.

— Il est stupide, souffla-t-elle doucement. Il oublie que je suis un spectre. Sa compassion est déplacée.

Endal ne comprenait pas ses mots. Sa queue battait le sol.

Elle devait partir ce soir. La rage inattendue de Bastian, son interdiction de partir, rendaient impossible tout départ au point du jour. De la nourriture, un peu de repos, et lorsque la lune serait haute... Melke frissonna. Les ténèbres. La nuit.

Elle l'avait déjà fait une fois, pour Hantje. Elle pouvait le refaire. Elle ne serait pas seule.

— Je dois reconnaître, Endal, que je suis contente que tu m'accompagnes.

Chapitre 40

Il savait qu'il rêvait, sans toutefois être capable de se réveiller. Il était suspendu au-dessus de la mer. L'eau était sombre et verte, terrifiante. *Réveille-toi*, se dit-il, en essayant de tirer son corps vers le haut, loin des vagues affamées.

Mais le Bastian de son rêve refusait de lui obéir. Il voltigeait dans l'air, et, en un instant, il se mit à tomber. Il hurla de terreur lorsque la mer se rua vers lui. Il chercha à agripper l'air de ses mains. *Réveille-toi !* hurla-t-il à lui-même. *Réveille-toi !*

Il ferma les yeux juste avant l'impact. Durant de longues secondes, il n'y eut plus que l'obscurité et le battement frénétique de son cœur, une sensation de vitesse ; puis il rouvrit les yeux.

Il eut un mouvement de recul en faisant face à ce qu'il vit, un rugissement de terreur naissant au fond de sa gorge. Il volait en rasant l'eau à toute vitesse. Des gerbes d'éclaboussures lui giclaient au visage. Il pouvait sentir le sel sur sa langue. Ce ne fut qu'alors que, le cœur battant à tout rompre, il se rendit compte qu'il était un oiseau. Une mouette.

Les falaises de calcaire se trouvaient à l'ouest. Devant lui, une bande incurvée de sable blanc.

Bastian reconnut la plage, même si ses ailes le menaient haut vers le ciel, encore plus haut, toujours plus haut, si haut que son estomac menaçait de se rebeller. Puis il fut de nouveau suspendu dans les airs, à planer au-dessus de Vere.

Mais ce Vere-là était verdoyant. Les champs étaient couverts d'herbes et les arbres lourdement chargés de feuilles. De l'eau douce coulait dans les ruisseaux. Des moutons bien en chair broutaient parmi le bétail soigné.

Il voulait en voir plus mais ne contrôlait pas ses mouvements. *Attends !* cria-t-il lorsqu'il bifurqua vers l'ouest. *Non ! Je veux voir !* Mais le seul son qui sortait de sa bouche était le cri strident de la mouette.

La longue étendue de plage se trouvait juste en dessous de lui. Un cheval et son cavalier allaient au petit galop sur le sable blanc. Il ne reconnut ni le jeune homme ni sa monture. Les falaises se rapprochaient et Bastian commençait à se sentir mal à l'aise. *Réveille-toi*, se dit-il en essayant de s'extirper de son rêve. Il ne voulait pas voir l'endroit où son père et sa mère avaient perdu la vie.

Le Bastian de son rêve marqua une pause avant d'atteindre les falaises. Il était suspendu en l'air, soulagé bien que perplexe. Il perçut un mouvement dans l'eau, une forme sombre nager sous la surface.

Des écailles. Une crête raide d'épines.

Un gémissement craintif naquit dans sa gorge. Il se mit à haleter, à lutter plus fort encore pour se réveiller.

Un psaron marcha hors de l'eau. La panique grandit en lui en voyant la créature traverser la plage à grands pas. Il savait qu'elle finirait par lever la tête et par le voir.

Le psaron défit le collier qu'il avait autour du cou et le posa précautionneusement, révérencieusement sur le sable tiède.

Le cœur de Bastian cessa de battre. Il comprit ce qu'il voyait. La peur le quitta, remplacée par un ardent désespoir. *Non !* cria-t-il. *Ne le laisse pas ! Pas ici !* Le psaron ne porta aucun intérêt à son hurlement de mouette. Sans cesser de crier, il tournoya et partit en piqué pour essayer d'attirer l'attention de la créature, mais cette dernière pivota. Elle retourna dans l'eau et disparut derrière les vagues.

Bastian survolait le collier en tournant. *Non !* hurla-t-il. *Non ! Non ! Non !* Mais le cheval et son cavalier ne le virent pas plus que le psaron. Il cria jusqu'à s'en irriter la gorge, ne pouvant émettre que des croassements rauques, jusqu'à sentir le goût du sang dans sa bouche. Cela ne fit aucune différence.

Il regarda, désespéré, le cavalier descendre de sa monture et s'agenouiller pour observer le collier ; il le toucha du bout des doigts, d'abord prudent, puis cupide. *Non*, croassa-t-il à l'intention du jeune homme qui fourrait le collier de larmes de psaron dans sa poche avant de remonter en selle.

Le Bastian de son rêve le força à rester, à tourner lamentablement, jusqu'à ce que le psaron ressorte de l'eau. La créature resta immobile pendant d'innombrables secondes, les yeux plongés dans le sable nu, à observer les traces de bottes et de sabots. Puis il leva la tête et poussa un mugissement en direction du ciel.

Un bruit qui fit transpirer Bastian à grosses gouttes de terreur.

Dans son rêve, il tira inexorablement son enveloppe molle en direction de la ferme. Le verre scintillait aux fenêtres, réfléchissant les rayons du soleil d'une manière presque aveuglante. Les arbres fruitiers étaient en fleurs. Leurs pétales tremblotaient dans la brise.

Il regarda tristement le psaron pénétrer dans les écuries, provoquant les hennissements paniqués des chevaux dans leur stalle. *Père*, croassa-t-il en voyant l'homme se tenir, droit et fier, devant la créature. Une femme, livide de terreur, s'agrippait au bras de l'homme. Des larmes montèrent aux yeux de Bastian lorsqu'il reconnut sa chevelure blond argenté. *Mère*.

Le temps s'écoula vertigineusement et le soleil effectua sa course dans le ciel, matin, après-midi, soir. Un jeune homme à cheval entra dans les écuries.

Bastian chercha sa mère, mais elle avait disparu. Son père se trouvait là, l'air sévère, les bras croisés contre sa poitrine.

Le cavalier descendit de sa monture et tendit les rênes à un palefrenier.

Bastian n'entendit pas la dispute. Il vit bouger les lèvres de son père, vit le jeune homme répondre, mais n'entendit rien, comme si le mugissement du psaron l'avait rendu sourd. Les chevaux dans leur stalle entendirent. Ils bougeaient nerveusement, les oreilles tirées vers l'arrière. Les moineaux entendirent. Ils cessèrent de picorer et s'envolèrent pour s'abriter sur le toit. Les lézards coururent se mettre à couvert. Les valets d'écurie écoutaient sans les regarder, balayant avec zèle.

La fureur s'était répandue sur tout le visage de son père. Il hurlait, hors de lui, faisant de grands gestes menaçants. Le jeune homme rejeta la tête en arrière en signe de défiance. Il tourna les talons et traversa les écuries dans l'autre sens.

Son père cria plus fort encore. Bastian entendit à peine les mots, de faibles braillements pour ses oreilles défaillantes. « *Reviens ici, Alain ! Ne t'avise pas de t'éloigner pendant que je te parle !* »

Bastian connaissait l'enchaînement des événements. *Non !* croassa-t-il en essayant de battre des ailes pour s'envoler, pour empêcher ce qui allait arriver, mais le Bastian de son rêve était fermement ancré au-dessus des écuries.

Il observa, pantelant et transpirant, s'efforçant de bouger, Alain enjamber la barrière d'un enclos d'apprentissage, où un palefrenier l'attendait avec un jeune étalon. Il lui arracha la longe. D'après le visage du palefrenier, il n'appréciait pas ce qu'il venait d'entendre.

« *Non !* cria son père. *Ne t'avise pas de... !* »

Alain grimpa sur le dos de l'étalon. Il prit place, triomphant et dédaigneux, sur le cheval immobile, qui frémissait néanmoins, surpris de se voir monté.

Non, croassa une nouvelle fois Bastian ; il contempla, impuissant, l'inévitable dilatation des narines de l'étalon. Ses muscles se bandèrent sous son pelage noir luisant.

Il vit la scène au ralenti, comme si ses yeux de mouette s'attardaient de longues secondes sur chaque instant. Le cheval se mit soudain à s'agiter en tous sens et, d'une ruade sauvage, il envoya voler Alain. Il ouvrit la bouche pour crier, referma désespérément les mains sur l'air. Bastian vit la violence avec laquelle son crâne heurta le sol, la manière dont son corps tressaillit avant de s'immobiliser.

Le Bastian de son rêve descendit rapidement pour l'amener au-dessus du corps gisant d'Alain. La tête du jeune homme pendait, formant un angle improbable. Du sang gouttait lentement de sa bouche.

Son père apparut soudain, en dessous de lui, agenouillé devant Alain, approchant des mains tremblantes de son visage.

« *Mon fils*, l'entendit-il gémir d'une voix brisée par le chagrin. *Oh non, mon fils.* »

Le rêve entraîna alors Bastian loin de là, à une vitesse vertigineuse qui lui donna des haut-le-cœur. Les ténèbres s'installèrent tandis que son estomac se soulevait et que la bile lui montait à la gorge. La lune était pleine et la marée haute. Puis il vit le psaron, et la nausée se mua en terreur.

La créature était agenouillée sur le sable et sanglotait. Des larmes tombaient dans ses mains en coupe. « *Une malédiction.* » Les mots enflaient à ses oreilles, aussi violents et implacables que les marées de l'océan. « *Une malédiction sur la famille des sal Vere. Sur leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Sur leur terre. Sur leurs élevages et leurs récoltes, sur leurs rivières et sur leurs puits.* »

Le psaron ouvrit les mains. Des larmes brillantes s'en échappèrent et se répandirent dans le sable.

Pendant quelques secondes, tout sembla se figer : la brise dans les touffes d'herbe, la lumière de la lune, le clignotement des yeux. Puis le temps reprit son cours. *Non !* Bastian cria, mais il plongeait brusquement sa

crapoteait des vagues... puis le temps reprit son cours. *Non !* Bastian cria, mais il plongeait brusquement, se précipitait vers le bas. La mer affamée se rua sur lui. Le psaron rejeta la tête en arrière et *beugla*...

Il se réveilla dans un sursaut, le souffle court, étouffant un cri dans sa gorge. Les draps de son lit étaient froissés et trempés de sueur. Son cœur battait la chamade tandis que le beuglement du psaron résonnait dans sa tête.

Bastian s'assit et inspira de longues goulées d'air. Les muscles de sa mâchoire étaient douloureux et sa gorge irritée, comme d'avoir trop hurlé. Il avait un goût de bile sur la langue. Ses mains tremblaient lorsqu'il essuya son visage ruisselant.

Un rêve. Juste un rêve. Il chercha à tâtons le briquet à amadou. La lueur des bougies éloigna le rêve. Seuls en subsistaient des lambeaux légers et chimériques.

Il rejeta les draps et se leva. Il sentit les lames froides du parquet sous ses pieds. L'aube ne serait pas là avant plusieurs heures mais il ne pourrait pas se rendormir. Il ne s'était encore jamais senti ainsi au réveil, avec une telle anxiété et un tel effroi, avec un tel sentiment d'urgence.

Il embrassa sa chambre du regard. Le peu de vêtements qu'il avait étaient emballés. Il ne restait plus qu'à défaire le lit. Le matelas et le châlit, la chaise en bois, le grand miroir... tous étaient trop encombrants pour être emportés. Mais il pouvait prendre les draps et espérer les vendre pour quelques pièces de cuivre.

Il se passa rapidement les doigts dans les cheveux et se frotta le visage. Il était moite de sueur. Aujourd'hui, c'était la fin, le dernier jour des sal Vere sur la terre de Vere.

Il s'habilla en hâte. Avant de rejoindre l'escalier, il ouvrit la porte de Liana. Elle dormait, respirant paisiblement. Le spectre convalescent dormait lui aussi, le visage livide et tourmenté dans la pâle lueur des bougies presque éteintes placées à côté de son lit. Bastian l'observa pendant quelques instants. Un garçon, vraiment. À peine quelques années de plus que Liana. Qui avait besoin de bougies à côté de son lit parce qu'il avait peur du noir.

Il était impossible de le haïr.

Bastian soupira et sortit de la chambre du malade.

De hautes piles de ballots étaient entreposées sur la table de la cuisine. Du linge et des vêtements, des pots et des casseroles, de la nourriture. Il soupira de nouveau ; il ferma les yeux et se pinça l'arête du nez. Il n'aurait jamais cru que ce jour viendrait.

Des braises luisaient dans le poêle. Elles s'embrasèrent volontiers lorsqu'il ajouta un peu de bois d'allumage. D'abord du thé, puis le petit déjeuner, puis tout ce qu'ils auraient à faire dans la journée.

Une casserole à moitié vide était posée sur le poêle, encore tiède. Une épaisse couche de limon en cachait le fond. Les feuilles de thé ne suffiraient pas à camoufler le goût de boue ; ils le sentiraient, comme depuis des jours.

La boue. L'eau. Ces mots devenaient synonymes.

Bastian marcha lentement autour de la table en attendant que la casserole chauffe. Il toucha les draps pliés, le bord d'un verre à eau, les dents d'une fourchette, le contour émoussé d'un bol en terre cuite. Il y avait si peu de choses qu'ils pouvaient emporter. La plupart d'entre elles devraient être vendues. D'autres, pourtant... Il posa la main sur un large paquet rectangulaire. Certaines ne seraient jamais vendues.

Liana avait empaqueté le livre dans un drap de lit. Il le sortit soigneusement. *Légendes de la magie et Bestiaire magique*. Il parcourut du doigt le contour des lettres. Il le garderait pour ses enfants. Il s'en servirait pour leur apprendre à lire, comme il l'avait fait avec Liana.

Mais en tournant les pages, en caressant du doigt les enluminures colorées, il savait qu'il n'aurait jamais d'enfants. Pas tant que la malédiction ne serait pas levée.

Bastian referma le livre.

Où vivraient-ils ? Pas en bord de mer. Dans les terres. Loin des rivières. Loin des lacs également. Dans le Nord, là où il faisait froid et que le psaron aurait le plus de mal à les suivre.

Une ville sans rivières. Un tel endroit existait-il ?

— Bonjour, dit Liana d'une voix calme.

Bastian se détourna de l'enclos aux brebis pour la regarder. Le sourire sur les lèvres de sa sœur ne s'accordait pas à la tristesse de ses yeux.

Il était stupide de se sourire par un matin pareil.

Il passa les bras autour de Liana et la serra contre lui. *Tout ira bien*, voulut-il dire, mais les mots moururent dans sa gorge. Il savait qu'ils n'avaient pas de sens.

L'air était encore frais à cette heure matinale. La chaleur du soleil sur sa peau était légère, la lumière encore faible. La canicule viendrait plus tard, avec la luminosité violente. Cela les pousserait à prendre la route et faciliterait le

départ.

Liana soupira contre sa chemise.

— Qu'est-ce qu'il nous reste à faire ?

— Tu peux la réveiller ? Le spectre. J'ai besoin qu'Endal m'aide avec les brebis.

Liana se défit de son étreinte.

— Elle a un prénom, Bastian.

Il ferma les yeux, trop fatigué pour discuter.

— S'il te plaît, Liana, contente-toi de la réveiller.

Elle resta muette pendant de longues secondes. Elle l'entendait remuer la terre du bout du pied.

— Très bien, répondit-elle finalement.

— Merci.

Bastian rouvrit les yeux et se retourna vers l'enclos. Les brebis le regardaient, crispées. Elles sentaient la tension qui régnait derrière la lassitude.

Il ramassa une longueur de corde.

— Une nouvelle maison, dit-il pour les apaiser en enjambant la barrière. Où il pleut et où l'herbe verdoie. Vous allez aimer.

Les deux brebis s'écartèrent de lui.

— Bastian !

Il tourna la tête.

Liana courait vers lui, un morceau de papier à la main.

— Elle est partie !

— Donne-moi ça !

Il lui arracha le papier des mains. Le spectre ne pouvait pas être aussi stupide, *ne pouvait pas...*

Une carte griffonnée d'un côté, le contour de ses pieds de l'autre... et quelques mots.

Si. Elle pouvait être aussi stupide.

Il froissa la feuille.

— Où est Endal ? Qu'est-ce qu'elle en a fait ?

Pourquoi le chien n'avait-il pas aboyé ?

— Il est parti, lui aussi.

Il resta bouche bée. Le spectre avait emmené Endal. Elle ne l'avait pas enfermé dans sa chambre, elle l'avait *emmené*.

— Bastian... Je crois que nous devrions faire ce qu'elle demande. Je crois que nous devrions attendre.

Il serra la main plus fermement.

— Non.

— Une journée, Bastian ! Elle pourrait...

— Elle ne le fera pas. Ce bout de papier... (Il rouvrit les doigts et laissa la boule chiffonnée tomber dans la poussière.) Il signifie qu'elle est morte.

— Non.

— Si !

Il avait pensé le spectre plus intelligent que ça, avait pensé qu'elle avait compris, la nuit précédente.

Liana croisa les bras.

— Je veux rester. Une journée, Bastian. Une journée.

— Non ! (La peur rendait sa voix féroce.) Rentre et finis d'emballer les affaires ! J'ai attrapé les brebis, nous partons.

Liana releva le menton.

— Non.

L'obstination et la détermination se lisaient sur son visage.

Il y eut un silence, durant lequel le soleil réchauffa la peau de Bastian. Le cri qu'il avait retenu s'éclipsa.

— Liana... (Il tendit le bras et lui caressa doucement la joue.) Je t'en supplie. S'il te plaît. Tu n'as jamais vu cette créature. Tu ne sais pas de quoi elle est capable.

Elle baissa les yeux.

— S'il te plaît, murmura-t-il.

Liana se mordit les lèvres et hocha légèrement la tête.

— Merci. (Bastian passa la main derrière la nuque de sa sœur et se pencha pour embrasser son crâne délicat, ses cheveux brillants.) Merci.

Il ne la quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'intérieur de la ferme. Elle ne comprenait pas. Le psaron n'aurait aucun mal à la briser comme une brindille.

Il se souvint de l'épaisse odeur dans ses narines, humide et chargée d'algues. Il se retourna brutalement, craintif bien que sachant que la marée ne montait pas encore.

Il n'y avait pas de psaron derrière lui. Pas encore.

Il regarda les brebis. Il se passa une main sur le visage. Il avait besoin de l'aide d'Endal.

Le chien était trop malin pour entrer dans l'ancre des salamandres. Il allait revenir. Ils le croiseraient sur la route.

Bastian se passa une nouvelle fois la main sur le visage, plus sèchement, et reporta son attention sur les brebis. Elles n'aimaient pas quand il essayait de les attraper. S'il avait eu du grain à la main... mais il en avait distribué les dernières poignées la veille au soir, avant d'entendre le plan stupide du spectre.

Les salamandres allaient la tuer.

Il était moins prompt qu'à l'habitude, comme distrait, maladroit. La brebis qu'il avait finalement réussi à attraper n'était pas habituée à la corde autour de son cou. Elle rua et se débattit malgré son ventre très largement enflé.

Bastian noua la corde à un piquet. Il essuya la sueur sur son visage. Tout ce qu'il lui restait à faire désormais était d'attacher les ballots à la selle de Gaudon. Ils emprunteraient le chemin le plus long, en passant par la ferme d'Arnaul. Le pont était plus sûr et Arnaul s'occuperait des brebis et les nourrirait. Peut-être même que l'un des agneaux vivrait.

Bastian jeta un coup d'œil au soleil en traversant le jardin. Ils seraient partis pour midi.

Il s'immobilisa à l'entrée de la cuisine et se retourna vers l'enclos. La brebis était à genoux, la tête tirée en l'air par la corde. Elle était en train d'agneler.

— Non !

Il se mit à courir.

Bastian passa des secondes, des minutes, puis des heures agenouillé à côté de la brebis. Il leva les yeux. Le soleil brillait violemment, haut dans le ciel. L'agneau se présentait mal.

Bastian roula les manches de sa chemise.

— Doucement, dit-il à la brebis. Doucement.

Il ferma les yeux en introduisant ses doigts dans la bête, son poignet, tout l'avant-bras. Il sentait l'humidité, l'étroitesse, la chaleur. Il tâtonna prudemment, tourna légèrement, tira.

L'agneau sortit assez facilement. Il était mort.

Bastian resta à genoux dans la poussière, le liquide amniotique coulant sur son bras. Il ferma les yeux et rejeta la tête loin en arrière. *Non*, voulait-il crier au ciel.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se rendit compte qu'il était midi passé. Il se releva maladroitement, tout ankylosé d'être resté si longtemps à genoux à côté de la brebis.

Il se lava le bras dans l'abreuvoir, puis prit de l'eau dans ses mains en coupe pour faire boire la brebis. Elle semblait incapable de se lever.

— Pas aujourd'hui, dit-il à l'animal haletant, allongé sur le sol. S'il te plaît, pas aujourd'hui.

Mais ses mots n'eurent aucun effet.

Bastian regarda de nouveau le ciel, ferma les yeux de désespoir et les rouvrit en se tournant vers la ferme.

— Liana ! cria-t-il en entrant dans la cuisine. Liana !

Elle était dans la chambre du malade, la main du spectre serrée dans la sienne. Elle le regarda de ses yeux écarquillés, perdus au milieu de son visage livide.

— Le psaron est arrivé ?

Le spectre repoussa les draps.

— Non, répondit Bastian, pantelant. Je suis désolé, je ne voulais pas t'effrayer. C'est l'une des brebis. J'ai besoin de ton aide.

Ce n'est que lorsqu'elle reprit quelques couleurs qu'il comprit à quel point il l'avait effrayée. Elle relâcha la main du spectre et appuya sur sa poitrine.

— Non, Hantje, reste allongé. Tout va bien.

Le spectre ne céda pas à la pression de sa main. Ses doigts étaient agrippés aux draps.

Le spectre ne coua pas à la pression de sa main. Ses doigts étaient agrippés aux draps.

— Tu en es sûre ?

Il parlait à Liana, mais ses yeux cherchaient ceux de Bastian.

— Oui.

Son visage était mince, trop mince. À côté du noir de ses cheveux, sa peau paraissait aussi blanche que sa chemise de nuit.

Bastian comprit sans qu'on lui explique que le spectre était trop faible pour marcher jusqu'à Thierry. Ou même jusque chez Arnaul.

— Elle est dans l'enclos, dit-il à Liana qui se levait.

Il ne la suivit pas hors de la chambre. Au lieu de cela, il resta à contempler le spectre.

— Souhaites-tu nous accompagner ?

Mais comment ? Gaudon ne pourrait pas le porter, lui, en plus des bagages. *Et pourquoi m'en inquiéteraient-je ? Ce n'est qu'un spectre.*

Il s'en inquiétait parce qu'il était pâle et émacié, et qu'il avait toujours besoin de l'attention de Liana. Parce qu'il était jeune et seul. Parce que sa sœur était morte.

Le spectre secoua fermement la tête.

— J'attendrai le retour de Melke.

Il releva le menton, mettant silencieusement l'accent sur la confiance transparaissant dans le ton de sa voix. Lorsqu'il soulevait ainsi le menton, il ressemblait comme un jumeau à sa sœur. Les mêmes cheveux noir corbeau, la même fierté.

Elle est morte, espèce d'idiot. Mais Bastian ne prononça pas ces mots à voix haute.

— Comme tu voudras, se contenta-t-il de répondre.

Il tourna les talons avant de se laisser aller à argumenter. Qu'il s'accroche à ses espoirs.

Liana était agenouillée dans la poussière, à côté de la brebis, la main posée sur le flanc de l'animal. Il voyait combien il avait du mal à respirer.

— Tu peux la sauver ?

Elle leva les yeux et secoua la tête.

— Pas si rapidement. Il faudra plusieurs jours.

— Dans ce cas, je ferais mieux de l'achever.

Il sortit son couteau.

— Non !

— Nous n'avons pas plusieurs jours devant nous, Liana. Nous n'avons que *maintenant*.

— Mais elle peut s'en sortir. (Liana lui agrippa le bras.) S'il te plaît. Il y a encore une chance.

— En la laissant ?

Elle acquiesça.

— Réfléchis, Liana. Elle va mourir de soif.

Liana eut un air obstiné.

— Melke va rapporter le collier. Il va pleuvoir de nouveau.

— Non ! (La férocité de sa voix surprit la dernière brebis, qui se tenait derrière lui.) Non, elle ne reviendra pas. Elle est morte, Liana. *Morte !*

Quelque chose se noua dans sa poitrine lorsqu'il prononça ces mots. Pas du chagrin, c'était impossible.

Elle secoua la tête.

— Non, répondit-elle, la lèvre inférieure saillante. Je n'y crois pas.

Bastian baissa les yeux sur sa sœur. Des larmes brillaient dans ses yeux noisette. Il remit son couteau dans sa gaine.

— Tu as une heure pour essayer de sauver la brebis. Après quoi, nous partirons.

Ses doigts serrèrent son bras plus fermement.

— Tu ne vas pas la tuer ?

Il secoua la tête.

Il fallut plus d'une heure pour enterrer l'agneau, accrocher toutes leurs affaires à la selle de Gaudon, et prendre un repas rapide. À chaque seconde qui passait, la tension grandissait dans le corps de Bastian, les nœuds d'angoisse se resserraient. Il ne chercha pas à attraper la dernière brebis. Cela ne servait plus à rien : il était trop tard pour passer par

chez Arnaul. S'ils voulaient atteindre Thierry avant la nuit, ils devraient voyager rapidement, traverser leur propre pont.

Il remplit l'abreuvoir d'eau boueuse et laissa la porte de l'enclos ouverte pour que la dernière brebis puisse aller fourrager. Il ouvrit également la porte du jardin : la nourriture y était meilleure que dans les champs desséchés.

Liana abandonna la brebis souffrante et alla se laver les mains.

Bastian observa le soleil en plissant les yeux. Il était plus bas dans le ciel que la dernière fois qu'il avait regardé. Les nœuds de tension se resserrèrent un peu plus. Il saisit les rênes de Gaudon.

— Viens, Liana.

— Je dois dire au revoir à Hantje.

— Nous n'avons pas le temps. (Le sentiment d'urgence rendait sa voix brutale.) Nous devons partir. Tout de suite.

Il lui tendit la main.

— Non.

— Liana !

Mais sa sœur traversait déjà le jardin en courant, soulevant des nuages de poussière, ses cheveux blond-blanc fouettant ses épaules.

Son sentiment d'urgence et d'inquiétude, la crainte de voir quelque chose arriver à sa sœur, se muèrent en une colère froide. Bastian traversa le jardin à grandes enjambées et hurla son nom en pénétrant dans la cuisine. Ses pas résonnaient lourdement dans le couloir, tandis que les lames du parquet frémissaient sous ses pieds.

Liana était dans la chambre du malade, inclinée sur le lit, et parlait au spectre d'une voix basse.

— Maintenant, ordonna Bastian d'un ton chargé de colère dont il n'avait jamais fait usage avec elle.

Liana eut un regard surpris.

— Mais...

— *Maintenant.*

Il y eut une longue seconde de silence avant que Liana se redresse.

— Très bien.

Sa voix était froide et calme. Elle toucha brièvement la main du malade, toujours agrippée au drap, et se détourna du lit.

Bastian ne put croiser le regard du spectre, ne put le regarder en face. Il ferait mieux de forcer le jeune homme à les accompagner, plutôt que de l'abandonner.

— Au revoir, dit-il sèchement avant de sortir de chez lui et de poser pour la dernière fois le pied sur le parquet, les dalles, le pas de la porte.

Il ferma derrière lui et laissa ses doigts glisser quelques instants sur le battant. La poignée était faite de métal, ternie par les années et lissée par l'usage. Des générations de sal Vere l'avaient touchée. *Au revoir.*

Liana était debout dans le jardin. Elle ne dit rien lorsqu'il se saisit des rênes de Gaudon.

La tension le raidissait et la culpabilité lui serrait fermement la gorge. Il ne pouvait ni la ravalier, ni tousser pour l'évacuer. Le jeune homme s'en sortirait. Il lui restait de quoi manger, et de l'eau au fond du puits. Il s'en sortirait. Le psaaron ne le toucherait pas. Et lorsqu'il perdrait espoir, il serait suffisamment en forme pour se rendre à Thierry.

Mais la culpabilité refusait de disparaître. Elle lui bloquait la gorge. Et avec elle, le chagrin de quitter Vere lui recouvrait la peau en une cape aussi légère qu'une toile d'araignée.

Liana marchait à ses côtés, la tête légèrement baissée. La cape de culpabilité en toile d'araignée la recouvrait elle aussi.

— Liana, dit-il d'une voix calme mais ferme. Je suis désolé de t'avoir crié dessus.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle en levant les yeux.

— Non, c'était une erreur. Je ne voulais pas...

Elle glissa une main menue et chaude dans la sienne.

— Ce n'est pas grave.

La tension dans la poitrine de Bastian s'apaisa quelque peu, se déroula lentement comme les mailles d'un tricot, et il eut subitement moins de mal à respirer. La culpabilité, elle, restait présente, masse épaisse au creux de sa gorge.

Il serra la main de Liana. Le soleil de plomb de cette fin d'après-midi le brûlait au travers de sa chemise et l'éblouissait. L'air était chaud et sec, le sol dur et poussiéreux. Une terre morte. Une terre que sa famille avait aimée,

une terre pour laquelle ils avaient donné leur vie. La malédiction ne serait jamais levée. Elle le poursuivrait éternellement, comme la chevalière à son doigt. Il ne la quitterait jamais.

La honte s'infiltrait comme un serpent entre la culpabilité et le chagrin, la peur. Il perdait même l'honneur en fuyant, et il risquait de bouleverser l'ordre naturel des choses. Il n'avait pas commis ce crime, tant d'années auparavant, mais il était de son devoir d'en accepter le châtement, de laisser le psaron choisir entre Liana et lui.

Liana.

Non. Mieux valait perdre l'honneur, courir ce risque.

Le psaron les poursuivrait jusqu'à leur mort, mais s'il restait prudent et méfiant, s'il se servait de sa cervelle, ils seraient en sécurité. Il apprendrait à vivre avec cette peur glaciale qui lui tirait le ventre et rampait le long de son échine, avec cette honte qui lui tordait les entrailles. Il apprendrait à surveiller ses arrières et à flairer le danger.

Il apprendrait, et ils vivraient.

Le spectre... Sa poitrine se serrait lorsqu'il pensait à elle, il regrettait. Il aurait dû clouer sa porte.

Elle s'appelait Melke, et si elle n'était pas encore morte, elle le serait avant la fin de la journée. Et son frère l'attendait.

Le soleil était brûlant et éblouissant, si brûlant et éblouissant que ses yeux en pleuraient, et le sol était si sec que ses os souffraient à chaque nouveau pas. Mais Liana lui tenait la main et disait que ce n'était pas grave. Elle était vivante. Elle respirait. Elle était saine et sauve. Et, dans l'immédiat, c'était tout ce qui comptait.

Chapitre 41

Tant de peurs différentes. La panique confuse lorsque les soldats enfoncèrent la porte de la chambre. La terreur étouffante de l'enfermement en cellule, quand le temps s'étirait trop pour être comptabilisé, quand les minutes devinrent des mois et qu'elle essayait désespérément de se raccrocher à qui elle était. L'effroi mêlé de chagrin au point de ne devenir qu'un unique sentiment – effroi et chagrin, chagrin et effroi – au moment où le carreau de l'arbalète avait frappé maman et qu'elle avait été incapable de rester, qu'elle avait saisi Hantje et s'était mise à courir. L'inquiétude irritante lorsqu'elle avait dû voler dans la ferme, réticente mais déterminée. Celle plus aiguë, teintée de désespoir, de se trouver coincée dans l'arbre.

Elle ne craignait plus Endal désormais, et la forme de peur qu'elle ressentait était nouvelle. Elle lui donnait des haut-le-cœur. Sa main tremblait lorsqu'elle porta l'outre à sa bouche pour boire une dernière gorgée. Elle transpirait, même si, à l'abri des arbres, l'air était frais. Son cœur martelait sa poitrine, cognait contre ses côtes, cherchait à sortir de son corps.

Melke rattacha le goulot de son outre. Elle regarda autour d'elle, surveillant les environs. Des éclats de lumière solaire perçaient perfidement au travers des feuilles. Elle sentait l'odeur de mousse humide et de soufre. Le cheval qu'elle avait loué paissait tranquillement près de la petite crique ; il était jeune, avait de bonnes jambes, suffisamment rapides pour l'amener depuis la vallée jusqu'aux salamandres. Il était légèrement entravé, d'un nœud qu'elle pouvait défaire en quelques secondes.

Il ne restait rien sur le sol. Ses chaussures étaient fermement lacées, son pantalon serré à la ceinture. Le couteau était rangé dans sa gaine, ses cheveux tressés, de manière à ne pas la gêner.

Elle accrocha l'outre à la selle, à côté de sa cape roulée en boule, et vérifia une nouvelle fois le contenu de la sacoche dans laquelle étaient rangées les huiles. Les fioles étaient rudimentaires, fermées par de vieux bouchons de liège, et enveloppées dans des torchons pour éviter qu'elles s'entrechoquent. Elle s'assura que chaque bouchon n'était pas trop enfoncé, facile à retirer, que les fioles étaient solidement emballées ensemble, qu'elles ne se disperseraient pas. Elle les vérifia même deux fois, comme la sangle de cuir qui lui barrait les épaules et la poitrine.

Tout était en ordre. Son cœur battait à tout rompre. Endal se frotta contre sa jambe en gémissant.

Melke lui caressa la tête.

— Je voudrais que tu t'adaptes aux événements, Endal. Je n'ai pas envie de t'attacher. Je veux que tu puisses partir si quelque chose m'arrivait.

Ses oreilles se dressèrent. Ses pâles yeux de loup étaient inquiets.

— Tu dois t'enfuir si elles m'attrapent. Tu seras en sûreté en dehors de la vallée. Les salamandres ne poursuivent pas leurs proies au-delà de leur territoire.

Endal ne comprenait pas. Il gémit de nouveau et se colla à elle.

Melke expira profondément. Elle ne pouvait remettre ça à plus tard.

— Très bien. Allons-y.

Elle garda la main sur la tête d'Endal tandis qu'elle se préparait, se concentrait, endurait le rapide picotement de sa transformation. Ses doigts étaient pâles contre la fourrure noire, puis... rien. Elle n'était pas là.

Une forte vague d'exultation la parcourut. Elle éprouvait un certain sentiment de liberté à se laisser aller et à n'être plus qu'un spectre. La voleuse sans ombre, l'assassin invisible. À une autre époque, elle avait été plus forte et plus hardie ; aujourd'hui, il y avait de l'excitation et du sang-froid. *Je suis un spectre.*

Endal rompit le contact. Il émit un court aboiement.

— Chut, lui dit Melke. Chut.

Les babines du molosse étaient retroussées. Les poils de son dos étaient hérissés, noirs et raides. Un léger grognement naissait dans sa gorge.

— Je sais, murmura Melke pour l'apaiser. (Une forme d'euphorie fourmillait sous sa peau.) Il t'a dit de me mordre si je devenais invisible. Mais je ne pense pas que tu le feras. Je me trompe ?

Elle tendit lentement la main vers lui, plaça sa paume ouverte devant sa truffe.

Endal s'écarta d'elle. Ses oreilles étaient plaquées contre sa tête. Le grondement s'amplifia.

— Chut, souffla-t-elle. Ce n'est que moi. (Elle bougea de nouveau la main, sentit sa respiration moite contre sa paume.) Si tu dois me mordre, vas-y, mais je te supplie de ne pas le faire.

Cette fois, Endal ne recula pas la tête. Elle le vit flairer l'odeur de sa peau.

Melke s'accroupit et posa lentement la main sur son cou. Elle le caressa précautionneusement.

— Tu vois ? Ce n'est que moi. Inutile de me mordre. Je sais que c'est ce que Bastian t'a dit de faire, mais tu es bien trop malin pour ça, non ?

Il semblait bien que oui. Il ne montrait plus ses crocs terrifiants et ses poils raides étaient plus proches de son échine.

— Bon chien, murmura-t-elle en guise d'encouragement.

Elle passa sa main dans l'épaisse fourrure chaude de l'animal, qui remua très légèrement la queue. La sueur lui glaçait la peau et la bile lui irritait la gorge ; son sang était parcouru du picotement interdit et honteux des spectres. Le soleil glissait vers les collines et la fin d'après-midi. Elle ne pouvait remettre ça plus longtemps. Les salamandres chassaient de nuit, et elle devait être loin d'ici avant le coucher du soleil.

— Il est l'heure, Endal. Tu peux m'accompagner jusqu'au repaire si tu veux.

Le molosse suivit Melke hors du bosquet. L'herbe haute frottait contre ses jambes. Elle entendait le murmure des insectes dans la douce odeur des fleurs de la prairie et le piaillage aigu des oiseaux. L'ancre se trouvait à un peu moins de deux cents mètres d'elle. Elle avait caché le cheval aussi près que possible. Elle marchait, la respiration saccadée. L'herbe s'accrochait à son pantalon, la tirait, la ralentissait. *Moins vite*. Elle s'enroulait autour de ses jambes. *Ralenti*.

Elle s'était assez approchée pour discerner la texture grossière des parois, pour sentir le soufre sur sa langue. À portée de main.

Son ventre se noua et elle eut un nouveau haut-le-cœur. Elle ne pouvait plus prendre que de courtes inspirations. Son cœur battait à tout rompre. Et pourtant, derrière la peur, elle sentait une petite étincelle. Pas d'excitation ni d'appréhension, ni rien qu'elle fût capable de nommer, juste une petite étincelle de... quelque chose.

La masse grossière de roche et d'argile cuite, rouge, s'élevait devant elle, irrégulière et difforme, comme une excroissance poussée hors du sol. L'odeur des salamandres lui emplissait le nez et la gorge. Melke soupesa la sacoche autour de son cou, sentant le poids des huiles.

Endal se frotta contre sa jambe. Son gémissement était presque inaudible. Le son s'arrêta lorsqu'elle lui caressa légèrement la tête.

Il la suivait de près lorsqu'elle fit le tour de l'ancre. Les quelques petites fissures dans la muraille étaient trop étroites pour s'y engouffrer, mais laissaient pénétrer l'air frais et sortir l'odeur épicée et âcre des salamandres.

À l'arrière du repaire était le dépotoir. Hantje lui avait dit d'entrer par là.

L'odeur était nauséabonde, une odeur de carnivore, lourde et épaisse ; des os carbonisés et de la viande avariée, les restes des bêtes que les salamandres avaient dévorées, et la puanteur familière et méphitique de leurs déjections. Un tas de fumier et d'ordures.

Un petit muret entourait la pile de déchets. Melke passa la main dessus et en sentit la rugosité et la chaleur. Son cœur semblait vouloir remonter dans sa gorge.

— Tu ne peux pas aller plus loin, Endal. Tu dois m'attendre ici.

Elle enjamba l'enceinte rudimentaire et posa prudemment un pied, puis l'autre, parmi les ordures. Là, elle fut incapable de bouger. Elle resta paralysée, ses yeux cherchant à éviter le côté monstrueux de ce qui l'entourait. La cage thoracique d'une chèvre, dont les côtes avaient été largement écartées. La carcasse éviscérée d'une biche. Une jambe, avec le sabot, le cuir, et des touffes de poils de bouc, brûlée. Des tendons, des os, des crânes aux orbites béantes. Des dents, des sabots, des cornes, des cuirs écorchés. Et des excréments, des piles entières de déjections puantes.

Des mouches s'envolèrent en vrombissant. Elles grouillaient, noires, torpides, repues. Des asticots blancs se tortillaient en tous sens.

Si elle n'avait pas eu la nausée toute la journée elle aurait sans doute vomi, mais il ne lui restait rien à rendre. Sa peau semblait fourmiller, comme si les mouches étaient partout sur ses mains, son visage, sa gorge, son cuir chevelu. Elle ne pouvait pas inspirer, ne pouvait pas laisser l'air entrer dans sa bouche ; le lieu était trop nauséabond, trop répugnant. *Patmosphère trop chargée par la décomposition*

repugnant, l'atmosphère trop chargée par la décomposition.

Elle eut un nouveau haut-le-cœur.

Endal aboya légèrement.

— Chut.

Melke laissa s'échapper l'injonction en se tournant vers lui. Ses pattes avant étaient posées sur le muret.

Il aboya de nouveau.

— Chut !

Et elle put de nouveau respirer, n'ayant plus le choix. Elle tendit les bras et saisit fermement le museau d'Endal entre ses mains.

— Chut. Tu dois rester calme.

Endal gémit. Elle sentit la vibration de la plainte dans ses mains.

— Tais-toi, demanda Melke, insistant sur cet ordre en serrant légèrement les doigts. Attends, dit-elle en lui repoussant gentiment la tête. Tu dois attendre.

Il plaqua les oreilles contre son crâne. Il émit un son qui n'était ni un aboiement, ni un grognement, ni un gémissement, mais un mélange inquiet des trois.

— Chut, murmura-t-elle en le libérant. (Elle passa les bras autour de son cou et plongea la tête dans son épaisse fourrure noire.) Tu ne peux pas venir, Endal. Tu dois *attendre*.

Derrière la puanteur du fumier, elle sentit sa délicieuse odeur de loup.

— Attends, dit-elle contre sa gorge, tandis que derrière elle les mouches vrombissaient, fourmillaient, grouillaient.

Endal la laissa le repousser et se retrouva de nouveau les quatre pattes par terre. Melke le lui ordonna une dernière fois, doucement mais fermement, craignant qu'il ne la suive.

— Attends.

Elle lui tourna le dos, serra les dents et se força à faire un premier pas. Puis un deuxième. Un troisième. Les mouches s'envolaient paresseusement à mesure que ses chaussures s'enfonçaient et glissaient avec des bruits de succion dans les déchets en décomposition. Elles vrombissaient autour d'elle, devenant invisibles en se posant sur son pantalon, son chemisier ou sa peau. Elle les chassait avec force gifles, retenant son souffle tout en réprimant des haut-le-cœur, manquant s'étouffer devant toutes ces immondices.

Là où le tas de détritiques était le plus élevé se trouvait une entrée de l'ancre. La descente furtive fut délicate et étrange. La précieuse sacoche d'huiles se balançait et racla le rebord incrusté de crasse de l'entrée, en émettant un léger son qui faillit mettre un terme à ses battements de cœur.

Melke atterrit sur les genoux. Elle se tint accroupie, les paumes posées à plat sur le sol tiède et rugueux.

Il faisait chaud. Il faisait noir. La riche odeur musquée des salamandres pénétrait dans son nez et dans sa bouche. Elle tâtonna d'une main à la recherche d'une fiole d'huile. Son cœur battait la chamade, si fort qu'elle n'entendait rien d'autre. Elle était sourde et aveugle, et l'odeur des salamandres était si épaisse et étouffante que...

Les ténèbres s'éclaircirent. Son cœur ralentit un peu. Il n'y avait pas de salamandres ici.

Elle se redressa précautionneusement, la fiole fermement serrée dans la main. Elle était dans un espace étriqué, noir comme la poix lorsqu'elle y avait pénétré, mais relativement lumineux maintenant que ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. Une étroite galerie aux murs rugueux tournait avant qu'elle puisse en voir le bout.

Elle inspira profondément, une fois, deux fois. Hantje était venu ici. Il s'était tenu là où elle se tenait actuellement. Il l'avait fait, elle pouvait le faire aussi.

L'avait-il ressentie lui aussi ? Cette émotion tapie derrière la peur ? Elle était indescriptible : une étincelle perfide de plaisir dans cet état spectral, un fourmillement euphorique, un sentiment d'invincibilité.

C'était mal, bien sûr ; mal et honteux, et pourtant, une part d'ombre en elle se délectait d'être un spectre.

Lune, guide-moi, souffla-t-elle sans un bruit. Ne me laisse pas succomber à moi-même. Ne me laisse pas devenir ce que je ne souhaite pas être.

L'argile rouge des murs était rugueuse et chaude au toucher. Melke se serra contre elle. Elle marchait lentement, respirait lentement, sans lâcher la fiole de sa main droite, le pouce sur le bouchon, prête à le faire sauter et à répandre l'huile odorante. Le plafond était perdu dans la pénombre. Au coude que formait la galerie, les ombres glissèrent au bas des murs et rampèrent dans sa direction sur le sol inégal. Et lorsque les ténèbres semblèrent prêtes à l'avalier, la lumière reparut, l'éclat d'une flamme vivante. Un flambeau, flanqué dans son support, chaud et indomptable, fumant. Et au-delà de la torche...

Elle découvrit la salle que Hantje avait décrite, une large caverne au centre de laquelle brûlait un cratère de

flammes. Une demi-douzaine d'étroites fissures filtraient des lamelles de lumière naturelle. Les ombres plongeaient sur le sol et fuyaient les flambeaux pour se rejoindre, noires comme des nuages d'orage, sous la haute voûte du plafond. Il n'y avait que deux ouvertures : celle dans laquelle elle se tenait et une autre, telle une bouche béante, qui devait mener à la porte de fer de l'entrée.

La chaleur l'étouffait. Des gouttes de sueur perlaient sur sa peau et roulaient sur ses joues. L'odeur de musc était épaisse. Elle le sentait sur sa langue, tout comme la fumée. Les yeux lui piquaient.

À la lueur des flammes et dans l'ombre des ombres brillait une pile de bijoux. Des broches en améthyste, des bagues de rubis et de saphirs, des colliers d'émeraudes et de diamants. L'éclat de l'or et la brillance de l'argent, des calices et des jattes magnifiquement travaillés gisaient au sol. Il y avait davantage d'or, un nombre incroyable de pièces répandues sur le sol d'argile rouge, rondes et fines, épaisses et oblongues, certaines lisses, d'autres dentelées, toutes marquées des armoiries des familles régnautes et des visages de rois ou de reines vivants ou morts depuis longtemps.

Et, aussi brillantes que n'importe quel bijou ou métal précieux, aussi vives que les flammes, étaient les salamandres.

Elles dormaient sur d'épais tapis de pièces d'or. Cinq d'entre elles. Quatre petites et leur mère.

La gorge de Melke était trop serrée pour qu'elle puisse respirer. Elle ne pouvait ni inspirer ni expirer, ne pouvait rien faire d'autre qu'observer, immobile, la fiole serrée dans la main. La mère... C'était une créature magnifique, rouge comme le sang, coiffée d'une crête d'épines cruelles. Elle était plus large que sa progéniture, plus grande et plus forte, plus dangereuse.

L'une des petites ouvrit les yeux. Elle dressa la tête pour scruter la pièce, aux aguets. Elle avait déjà vu ce mouvement auparavant. Hantje l'avait mimé.

La terreur paralysa Melke, son cœur battit lourdement dans sa poitrine, juste une fois ; puis le bouchon sauta et elle lança la fiole d'huile aussi loin qu'elle put. Anisée. L'odeur lui parvint fortement, couvrant la fumée et le musc. Une deuxième fiole tandis que les salamandres se dressaient prestement sur leurs pieds, avec une infinie souplesse. Menthe poivrée. Une troisième fiole, qu'elle versa sur elle et sur le sol avant de libérer le passage, glissant le long de la paroi. Menthe poivrée de nouveau. Une quatrième fiole, une cinquième, lançant les salamandres sur autant de fausses pistes.

Ses poils se hérissèrent lorsque l'une des petites poussa un haut sifflement strident. Le temps se troubla en une vague de chaleur et de terreur ; les salamandres s'agitèrent subitement, leur peau lisse et lustrée glissant agilement à une vitesse stupéfiante.

Melke s'approcha du cratère enflammé au centre de la pièce, rasant le sol comme une araignée filant à toute allure. Son cœur s'emballa soudain lorsque les salamandres lacérèrent la zone d'ombre où elle s'était trouvée. *Sois prudente. Reste silencieuse.* L'une des petites passa si près d'elle qu'elle sentit le souffle d'air. Elle fut partie avant que son cœur ait le temps de faiblir. Les griffes acérées comme des rasoirs passèrent au-dessus de sa tête. La salamandre ne la sentit pas, ne l'entendit pas.

Il faisait plus chaud ici, près des flammes. La sueur s'évaporait de sa peau. Melke s'accroupit et scruta désespérément. Le sol rugueux lui brûlait la paume des mains, chauffait à travers ses semelles. Elle vit des pièces d'or, rondes et épaisses, des bagues d'émeraudes et un collier de rubis et de diamants, une jatte d'argent renversée, incrustée de grenats. Et là – là – où la mère s'était trouvée allongée, le bleu-gris-vert des larmes de psaron.

Melke s'empara du collier. Les pierres lisses, précieuses et froides, de la couleur profonde et ombragée de la mer. Une fois dans sa main, le collier disparut. Elle l'enroula rapidement autour de son poignet et se tourna en direction de la galerie.

Mais Bastian avait eu raison. Il ne s'agissait pas de moutons paniqués tournant en rond.

Son issue de secours était condamnée. Deux des petites bloquaient la route de la décharge, deux autres la porte de fer. Et entre elles et elle se trouvait la mère, féroce, intelligente, furieuse.

Elle était prise au piège.

Melke vécut un instant d'intense panique, où toute pensée raisonnable était impossible, où son cœur peinait à battre et où elle se retrouva incapable de respirer. Ce fut un instant de torches brûlantes, de flammes tressautantes, d'yeux de feu furieux, de pure terreur. Puis la lucidité refit surface. Elle ne pouvait pas échouer. Pour Liana et pour Bastian, pour Hantje, elle se devait de réussir. *Elle le devait.*

La chaleur était suffocante mais Melke était froide comme la glace, les idées claires. Elle s'écarta de la mère

salamandre, lentement, posant chaque pied précautionneusement tout en soulevant le rabat de la sacoche pour fouiller à l'intérieur. Cette fois-ci, elle lança les fioles – deux, trois, quatre – de manière qu'elles éclatent sur les murs et roulent au sol en répandant leur huile.

La salamandre bougea rapidement la tête, suivant les bruits et les mouvements. Elle renifla fortement par les fentes de ses narines. Les odeurs de menthe poivrée et d'anis se mêlaient au musc et à la fumée en un mélange nauséabond.

En une dizaine de pas rapides, Melke se trouva plaquée contre le mur, contre l'une des fines fissures qui laissaient entrer l'air et la lumière. Elle serra les quatre bouchons dans sa main. L'une des fioles qu'elle avait jetées gisait, vide, à ses pieds. L'odeur de menthe poivrée était tranchante.

Dans son dos, la chaleur née du foyer et de l'argile, dure et inégale comme de la roche, contrastait fortement avec la froideur autour de son poignet, où était enroulé le collier de larmes. Et une certaine froideur dans son esprit où chaque pensée était claire et dure comme de la glace.

— Tu ne t'échapperas pas, petit ssspectre. Tu ne peux pas te cacher. Il n'y a aucune issue. (Le sifflement et le craquement des flammes étaient dans la voix de la salamandre. Sa tête crêtée se tournait tandis qu'elle humait l'air et écoutait.) Personne ne peut rien nous dérober.

Melke glissa de quelques centimètres sur le côté jusqu'à sentir le léger toucher d'une brise fraîche sur sa nuque ; elle sut qu'elle était devant une fissure.

— Nous te trouverons, petit ssspectre. Et lorsqu'on nous le fera, tu souhaiteras être déjà mort.

Des flammes ourlées sortirent de la bouche sans lèvres de la salamandre lorsqu'elle se mit à rire.

Melke ignore ses paroles. Elle avait les idées plus claires que jamais, la vue plus acérée. Elle aperçut le rebord brillant d'une pièce d'or, le reflet des flammes sur la face incurvée d'un calice argenté, le pouls battant rapidement dans la gorge de la salamandre, sous des écailles au grain aussi fin que la peau.

Maintenant. Je dois le faire maintenant.

Melke saisit l'un des bouchons entre son pouce et son index. Elle retint sa respiration, visa, et le jeta avec une grande précision.

Le bouchon atterrit sur la pile écroulée de pièces d'or avec un léger *cling* prudent.

La salamandre tourna brusquement la tête ; sa crête se dressa un peu plus. La couleur des flammes et du sang flamboyait sur sa peau.

Melke tourna le dos à la créature, s'accroupit et observa par la fissure. Elle était trop étroite pour s'échapper, peut-être trop étroite pour ce qu'elle avait en tête, peut-être trop profonde. L'air frais lui lécha le visage, une caresse aussi douce qu'une aile de papillon. C'était la sueur dans ses narines, propre et fraîche.

Lune, s'il te plaît, supplia-t-elle silencieusement en enfonçant le bras dans la fissure. L'argile rugueuse lui griffa la manche, accrochant le coton, puis... l'air, frais sur le bout de ses doigts. Le soulagement lui gonfla la poitrine. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Il est impossible de nous voler, petit ssspectre stupide, siffla la salamandre.

Elle avançait agilement, en un glissement oblique et ondulatoire qui la rapprochait de l'épaisse pile de pièces d'or. Elle inclinait la tête tandis qu'elle reniflait, qu'elle écoutait. Sa queue de serpent était tendue, sa pointe gracieuse s'enroulant vers le haut.

Non. Pas impossible. Pas si l'ouïe d'Endal est assez fine. Melke gratta le mur extérieur du bout des ongles, « scritch, scritch, scritch ». Le son ne pénétra pas le repaire.

— Sssais-tu comment nous punissons les voleurs, petit ssspectre ?

Melke ne prêta aucune attention à cette phrase. Elle regarda la salamandre et gratta, racla ses ongles contre l'argile dure. Les secondes semblaient des heures. *Viens, Endal.* Elle l'avait quitté à cinquante pas de là, pas plus. Il l'entendrait sûrement.

— Nous avons un trou réservé aux voleurs, petit ssspectre.

Une truffe humide se posa si soudainement contre ses doigts que son cœur s'emballa dans sa poitrine.

La salamandre rit de nouveau et des flammes jaillirent de sa bouche.

— Une tombe, petit ssspectre, remplie d'os de ssspectres.

Melke retira son bras de la fissure. Elle avait l'esprit si clair que la salle lui paraissait aussi lumineuse qu'en plein jour, résorbant les ombres et dissipant la fumée. Des flammes jaunes et orange jaillissaient de l'âtre et les torches chargées de suie flamboyaient. Elle vit l'éclat des rubis, des améthystes et des émeraudes, le sol et les murs couleur de rouille, le plafond voûté, l'éclat féroce de la peau des salamandres, le feu qui brûlait dans leurs yeux.

rouille, le plastron blanc, l'éclat rouge de la peau des salamandres, le feu qui brûlait dans leurs yeux.

— Perssone ne nous vole.

Elle démêla le collier de son poignet et le positionna méticuleusement autour de sa main gauche. Il pendait en deux longues boucles invisibles.

— Sssurtout pas les petits ssspectres crassseux.

C'est faux. Melke saisit un autre bouchon et le tint légèrement, soigneusement dans sa main droite. *Je suis en train de vous voler, en ce moment même.* Elle jeta le bouchon.

Il atterrit une nouvelle fois sur les pièces, avec le même *cling* léger et prudent.

La mère salamandre bondit si rapidement que Melke ne la vit pas faire. Ses serres recourbées lacérèrent l'air, projetant des pièces d'or haut dans la salle. Un hurlement perçant lui fit dresser les cheveux sur la tête, mais ses idées claires lui permirent de ne pas s'inquiéter d'une telle fureur, d'une telle vitesse ni d'une telle agilité.

Elle tendit le bras gauche par la fissure, tandis que les pièces tournoyaient en l'air et heurtaient violemment le sol en retombant. Elle toucha de nouveau la truffe d'Endal du bout des doigts. Elle sentit la chaleur de son museau, le chatouillement de ses moustaches et le sommet de son crâne. Elle eut toutes les peines du monde à passer ses doigts au-dessus de ses oreilles.

La fraîcheur du collier disparut. Endal l'avait, désormais.

La salamandre hurla une nouvelle fois et d'autres pièces vinrent rebondir par terre. Melke retira son bras. Elle appuya son visage contre la fissure. L'argile dure lui grattait les joues tandis que la lumière du soleil l'éblouissait, troublant sa vue.

— Rentre à la maison, souffla-t-elle. Va chercher Bastian.

La forme sombre qu'était Endal ne bougea pas. S'il gémit, elle ne l'entendit pas.

Le silence se fit derrière elle lorsque les dernières pièces finirent de rouler.

— Une ruse, dit la salamandre d'une voix chargée de colère. Le petit ssspectre ssse joue de nous.

Melke se saisit à tâtons d'un autre bouchon, sans cesser de regarder Endal.

— Va ! lança-t-elle dans un murmure autoritaire.

Elle avait réussi, elle avait dérobé le collier et l'avait donné au chien ; et elle savait précisément ce qu'elle devait faire maintenant : embrouiller les salamandres à force d'odeurs et de bruits, les pousser à s'écarter des...

Il y eut un bruissement derrière elle.

Melke se figea. La terreur lui comprimait si fort la poitrine que son cœur peinait à battre.

— Petit ssspectre...

Le léger sifflement la força à tourner la tête.

La salamandre adulte était juste derrière elle, si proche qu'elle en sentait la chaleur sur sa peau, sa forte odeur, lourde et épicée.

Le cœur de Melke recommença à battre, à chercher à se frayer un chemin hors de sa poitrine, si fort que la créature ne pouvait que l'entendre. Le son assourdissant lui emplissait les oreilles.

La salamandre tourna sa tête crêtée. Les fentes de ses narines enflaient délicatement lorsqu'elle inspirait.

Tu ne peux pas me sentir. De la menthe poivrée, seulement de la menthe poivrée.

La créature releva la tête, replongea, humant. La bouche cruelle et dépourvue de lèvres s'ouvrit. Ses dents étaient des piques acérées.

De la menthe poivrée, seulement de la menthe poivrée. Je ne suis pas là.

Un panache de flammes chaudes et lumineuses sortit en volutes de la bouche de la salamandre. Melke la sentit lui lécher l'oreille, entendit le sifflement terne des cheveux brûlés, en sentit l'odeur.

La salamandre la sentit elle aussi. Ses yeux flamboyèrent.

Elle n'eut pas le temps de dégainer son couteau, pas le temps de relever les mains pour se défendre. Pas même le temps de crier.

Chapitre 42

Le pont fléchissait. Le craquement du bois était audible par-dessus le grondement rapide du courant.

— Non. (Liana secoua la tête. Bastian vit combien elle avait peur à la pâleur de son visage.) Non.

— Si, répondit-il calmement. Nous devons le faire, Liana.

— Non.

— Nous aurons rapidement atteint l'autre rive. (Bastian ignora la peur qui lui tordait le ventre.) Seulement quelques secondes et...

— Non ! cria-t-elle d'une voix paniquée. Tu ne peux pas me forcer, Bastian, je ne le ferai pas !

Il comprenait sa terreur. Lui-même ne parvenait pas à s'en débarrasser. Tant d'eau, si rapide et si profonde, si mortelle.

— Liana, il le faut.

Elle secoua de nouveau la tête.

— La pile tient toujours. Ça ne craint rien. Regarde, je vais d'abord faire traverser Gaudon.

Il raffermi sa prise sur les rênes et avança sur le pont d'un pas décidé. Deux pas. Trois pas. Les planches craquèrent et le pont ploya. L'eau sifflait dans sa course. Une sueur froide lui recouvrait la peau.

— Viens, Gaudon.

Il tira sur les rênes.

Mais Gaudon refusa purement et simplement de poser un sabot sur les planches. Il ne se laissa pas amadouer, pas plus qu'il ne se laissa tirer. Le blanc de ses yeux était visible et son poil bai s'était assombri de sueur lorsque Bastian capitula enfin. Il fut tout à la fois soulagé et paniqué. Le soleil plongeait vers le crépuscule.

— Celui d'Arnaul. (Il tendit la main à sa sœur.) Viens.

Elle secoua la tête.

— Il fera bientôt nuit.

— Nous pouvons dormir là-bas, Arnaul ne dira rien.

Liana secoua de nouveau la tête.

— Non.

— Nous n'avons pas le temps de nous disputer...

— Bastian, s'il te plaît, rentrons à la maison.

Elle était épuisée. Il l'entendait dans sa voix et le voyait aux cernes sombres qui ornaient ses yeux. Combien d'heures avait-elle dormi la nuit précédente ? Il l'avait malmenée jusque tard dans la nuit, après minuit, et elle s'était pratiquement levée avec le soleil. Elle avait besoin de sommeil.

— Non, dit-il. Nous ne pouvons pas. Le psaaron...

— Arnaul est plus proche de la mer. Si le psaaron vient demain, tu veux vraiment l'attirer là-bas ?

Il ouvrit la bouche pour lui répondre que le psaaron ne viendrait pas le lendemain, qu'il n'était encore jamais venu avant que la marée soit au plus haut, mais l'image qu'elle avait fait naître dans son esprit était aussi pénétrante qu'horrifiante. Elle lui assécha la bouche et il ne put répondre. D'imaginer le psaaron debout dans le jardin d'Arnaul, son odeur terrifier les chevaux dans leur stalle...

Les psaarons étaient aussi impitoyables et imprévisibles que l'océan. Si Arnaul les hébergeait, comment savoir si la créature ne le maudirait pas lui aussi ?

Liana avait raison. Ils feraient mieux de ne pas dormir chez Arnaul. Il valait mieux rentrer à Vere et partir à l'aube pour traverser le pont d'Arnaul et éviter complètement sa maison.

Bastian sella Gaudon dans la fraîcheur grise qui précédait l'aube, lorsque la nuit glissait vers la matinée et que tout semblait retenir son souffle. La brebis qui avait agnelé était morte une fois le soleil couché, mais Bastian ignora la masse molle de son cadavre. Il n'avait pas le temps de creuser des tombes et d'enterrer des brebis. Endal n'était pas encore revenu, mais il n'avait pas même le temps de s'en inquiéter. Ils le trouveraient. Ils le croiseraient sur la route. Il n'était pas perdu.

Il ne pensait pas que le psaaron viendrait aujourd'hui. C'était le premier jour de l'équinoxe et la marée avait à peine commencé à enfler. La créature n'était encore jamais venue si tôt ; pourtant, la peur le travaillait toujours, le poussait. *Et si...*

— Liana !

Il traversa le jardin à grands pas.

Sa voix lui parvint faiblement de l'intérieur.

Bastian s'immobilisa sur le pas de la porte. Il se retourna et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le ciel se colorait de rose, d'une pointe dorée ; la lueur pâle et rougissante de l'aube. Un frisson de peur lui parcourut la peau, fit hérissier ses poils.

— Liana ! Dépêche-toi !

Une odeur sombre et marine se rappela à son souvenir. Son humidité lui caressait la peau. Il l'inspira en respirant.

Une terreur enfantine s'empara de lui. Il pivota rapidement. Rien. Seulement le jardin, nu et vide. Gaudon qui attendait, sellé. Pas de psaaron.

— Liana.

C'était un meuglement terrifié.

— J'arrive.

Puis l'odeur lui parvint de nouveau, emplît sa bouche et ses narines. L'odeur d'humidité, des sombres cavernes sous-marines, des gerbes d'écume, du poisson luisant, des algues pourrissant, de la pluie et des rivières en crue, une odeur riche, profonde et monstrueuse.

Elle lui était familière. Elle hantait ses cauchemars depuis dix-huit ans. L'émotion qu'elle suscitait était également familière.

Bastian tourna une fois de plus la tête.

Le jardin n'était plus vide. Gaudon tirait frénétiquement sur la corde à laquelle il était entravé à la barrière, cherchant à se libérer. Son hennissement était à glacer le sang.

Homme des mers, triton, homme-poisson. Des bras et des jambes, comme ceux d'un homme, mais couverts d'écailles dentelées, pas de peau. Une crête de piquants surplombant un crâne bombé, de longs ergots dégoulinant et pendant telles des caroncules au menton. Des orteils palmés, tout comme les longs doigts griffus. Des yeux profonds comme l'océan, bleu, vert et gris, avec des éclats dorés.

L'humidité roulait sur lui comme la brume sur l'océan, froide et moite, recouvrant la peau de Bastian de minuscules gouttelettes. Le sol poussiéreux gardait la trace mouillée de son passage.

La bouche de poisson s'ouvrit sur des dents de carnivore.

— As-tu les larmes de ma famille ?

Bastian entendit les gargouillis de l'eau dans sa voix, le bruit des vagues heurtant les rochers, de la pluie qui tombe, de quelque chose d'aussi profond et inexorable que les marées océanes. La vengeance.

La terreur lui écrasa la poitrine.

Le psaaron s'approcha. Il le surplombait de toute sa hauteur. Les larges écailles couleur d'algues, vertes et marron, s'encastrent les unes dans les autres.

— Les larmes de ma famille.

Cette fois-ci, il entendit un ressac de chagrin dans la voix profonde, mais il avait de nouveau neuf ans et la terreur l'empêchait de parler. Il dut se contenter de secouer la tête tandis qu'un air frais l'enveloppait et que les gouttes d'eau s'accumulaient sur sa peau.

Il entendit des bruits de pas hésitants sur les dalles derrière lui.

— Bastian... ?

Il bloquait l'entrée. Liana ne pouvait pas voir le psaaron, mais sa voix si faible, tremblante de peur, lui indiqua qu'elle savait.

Bastian tourna la tête.

Des bougies brûlaient sur la longue table récurée, émettant une lueur joyeuse. Le visage de Liana était livide, pâle comme l'ivoire. Elle se tenait au dossier d'une chaise, les phalanges blanchies.

Et, derrière elle, se frayant un chemin par la porte, apparut le spectre, dont le visage émacié affichait une détermination farouche. Il boita sur ses pieds nus jusqu'à venir se placer devant Liana, trop faible pour la protéger, ayant besoin d'être protégé lui-même, mais empli du même courage stupide que sa sœur.

Où sont les larmes ?

— Ou sont les raines ?

Le psaron lui avait parlé à l'oreille, si proche qu'il put entendre le bruit des coquillages se heurter dans le ressac. Une eau froide coula sur sa joue. L'odeur d'écume et d'algues l'enveloppa, étouffante.

Bastian entra d'un pas titubant dans la cuisine, en fit un deuxième, un troisième. Il n'était de nouveau plus qu'un enfant, frappé de panique, terrifié. La peur hurlait dans sa poitrine : *Ne me touche pas !*

Le psaron le suivit à l'intérieur, inclinant sa tête épineuse pour franchir la porte. Le spectre ne bougea pas, sauf qu'il redressa le menton.

Bastian reçut comme une gifle ce menton dressé, calme et sans peur ; il eut l'impression que le spectre l'avait saisi par la peau du cou pour le secouer. *Redresse-toi, prouve que tu es un homme.*

Bastian déglutit. Il essaya de relever la tête, comme le faisait le spectre. Son cœur battait si fort qu'il risquait d'exploser. Il semblait incapable d'inspirer la moindre goulée d'air.

— Où sont...

Bastian retrouva une voix rauque ; ses mots s'entrechoquèrent.

— On nous l'a volé. Nous avons le collier, mais on nous l'a volé.

— Mensonges !

Ce mot était le grondement des vagues déferlant sur des rochers pointus.

— Non, répondit le spectre d'une voix froide qui ne tremblait pas. Il dit la vérité. Il avait le collier, mais ma sœur l'a pris. Elle est partie le récupérer. Elle va revenir bientôt.

Il y eut un long silence tendu, durant lequel le cœur de Bastian labourait sa poitrine. La posture du spectre était assurée ; il semblait aussi fier et sûr de lui que si le psaron n'avait été qu'un poisson gigotant sur le sol. Bastian n'avait pas besoin d'Endal pour comprendre que l'air arrogant du jeune homme servait à dissimuler sa peur. Liana se tenait derrière le spectre, la tête inclinée de manière que son front repose sur l'omoplate du garçon. Elle lui serrait fermement le haut du bras.

— Si vous revenez demain, ma sœur aura...

Un bruit d'eau écumante emplit la cuisine, le bruit des cascades et des rapides déchaînés. Un rire de colère.

— Pendant que vous vous échapperez ? J'ai vu le cheval dehors. Votre plan de fuite.

Le spectre ne se laissa pas démonter.

— Je vous en prie, attendez avec nous. (Il lui désigna une chaise d'un geste solennel.) Ma sœur sera revenue avant la nuit.

Elle est morte, espèce d'idiot. Morte. Elle ne reviendra pas.

Et ce soir, le psaron les punirait. Pour l'instant, il était neutre, mais à la nuit venue, lorsque le soleil se cacherait derrière les collines, il choisirait son sexe, mâle ou femelle, et sa victime, lui ou Liana.

Liana, ce soir.

Non.

Bastian se racla la gorge. Le mensonge sortit étrangement de sa bouche.

— Ta sœur a peut-être besoin d'aide. Liana, tu devrais aller l'aider.

Le regard du spectre bougea rapidement. Bastian croisa ses yeux gris et vit qu'il avait compris.

— Oui, ma sœur n'est pas très bonne cavalière. Liana, pourquoi n'irais-tu pas...

— Bastian devrait y aller.

Liana avait redressé la tête. Elle le regarda féroce par-dessus l'épaule du spectre.

— Non. (Bastian avait cherché à parler calmement, comme si le psaron ne s'était pas trouvé derrière lui, mais une teinte de désespoir trahissait son émotion.) Liana...

— Melke va revenir. J'en suis sûre ! Si elle est vraiment en difficulté, alors tu devrais y aller, Bastian.

Il secoua la tête. Ce n'était qu'une histoire, une excuse pour qu'elle s'enfuie.

— Non. Liana...

— Que l'homme y aille.

Tout le poids de l'océan lestait la voix du psaron.

Bastian secoua la tête, la poitrine serrée de panique.

— Vas-y, Bastian. Va !

Le rouge monta aux joues de Liana. Ses yeux brillaient d'une lueur d'espoir. Elle pensait sincèrement que Melke reviendrait.

— Non.

Il ne la laisserait pas, n'en était pas capable. Pas pour fuir, ni pour se lancer dans une vaine poursuite. Liana espérait, pas lui ; Melke était morte.

— Tu seras revenu avec ma sœur avant la nuit.

La voix du spectre était sortie très calmement, comme s'il avait évoqué la possibilité qu'il pleuve le lendemain ou demandé à quelle heure le déjeuner serait servi.

Bastian secoua de nouveau la tête. Le risque était énorme. Si quoi que ce soit le retardait, s'il ne pouvait pas revenir à temps... Il frissonna. Le psaaron n'était pas humain. Il n'aurait aucun scrupule à punir sa sœur pour un crime qu'elle n'avait pas commis, aucun scrupule à lui faire du mal, à la briser.

— Non.

— S'il te plaît, Bastian, *vas-y*.

La fièvre semblait irradier des joues de Liana. Ses yeux brillants étaient pleins d'espoir.

— Non.

Il tressaillit lorsque la créature passa près de lui. Une sensation étrange lui parcourut la peau, comme si l'écume fraîche et piquante de sel venait le lécher doucement.

— Pars, ordonna le psaaron en s'asseyant.

La chaise grinça sous son poids. Des empreintes de pas mouillés recouvraient les dalles sur lesquelles il avait marché. Ses yeux couleur océan le dévisageaient. Des yeux magnifiques. Des yeux sans scrupule. Les yeux d'une créature qui pouvait pleurer à en rendre l'âme, d'une créature qui pouvait changer de sexe selon son humeur, aussi souvent que les marées changeaient. D'une créature capable d'infliger les châtimements les plus brutaux.

— Non, insista Bastian.

Le mot était sorti comme un croassement à peine audible. Lorsque le psaaron emmènerait quelqu'un ce soir, ce serait lui. Pas Liana. Jamais Liana. Lui. *Lui*.

— Ne sois pas stupide, lança Liana sèchement. Tu es plus rapide que moi. Va l'aider !

Non, commença-t-il à dire, mais l'espoir farouche qu'il voyait dans ses yeux coupa court à sa protestation. Liana avait espoir. Elle *espérait*.

— Vas-y.

La voix et le regard du spectre étaient calmes et assurés.

Et si...

Il n'y avait pas de *et si*. Melke était morte, mais Liana nourrissait un espoir qu'il ne pouvait lui retirer. Et si...

Non. Elle était morte.

Mais Liana n'avait pas cessé d'espérer, et il restait encore toute la journée avant le coucher du soleil, une journée entière avant que le psaaron choisisse son partenaire pour la nuit et assouvisse son viol ignoble, toute une journée durant laquelle Liana pouvait espérer au lieu de redouter. Et peut-être...

S'il y avait la moindre chance, même minime...

Bastian croisa le regard du spectre. Il le désigna d'un doigt féroce, terrifié.

— Protège-la.

Le spectre acquiesça.

— Compte sur moi. Tu as ma parole.

Bastian le crut. Le jeune homme était sincère.

Il se retourna et partit en courant.

Il y avait trois kilomètres jusqu'à leur pont et trente de plus avant le repaire des salamandres. Il ne pourrait pas faire l'aller-retour en courant avant la nuit. Mais il pouvait courir jusque chez Arnaul, et ce dernier pouvait lui prêter un cheval.

La terre cuite, dure comme la pierre, vibrait sous les bottes de Bastian. La poussière s'élevait, les touffes d'herbe se désintégraient. La sueur ruisselait sur son visage, ses poumons et sa gorge étaient en feu. *Pour Liana*. Ces mots résonnaient dans sa tête, en rythme avec les secousses de ses pas et les goulées d'air sifflantes. Il courrait pour Liana, il essaierait, et ce soir... ce soir il coucherait avec le psaaron. Lui, seulement lui. Il ne laisserait pas la créature la choisir.

Des gouttes de sueur lui piquaient les yeux, la sécheresse dans sa gorge, la poussière qui s'élevait du sol. *Pour Liana*.

Elle avait été un bébé si adorable, qui lui souriait et lui faisait confiance, qui lui agrippait les doigts lorsqu'elle

apprenait à marcher, qui lui plantait des baisers mouillés sur la joue, qui éclatait de rire lorsqu'il la lançait en l'air. Une jeune fille si curieuse, qui savait voir la beauté de chaque chose, qui s'émerveillait devant les fourmilières et les feuilles jaunes d'automne et les traces de lézard sur le sol, qui écoutait bouche bée les histoires qu'il lui lisait. Et désormais une femme si talentueuse, trop jeune dans sa féminité, trop gentille et précieuse pour être blessée.

À présent, il courait sur les rochers qui s'élevaient rapidement, parsemés de quelques touffes d'herbe sèche. Du calcaire, cannelé par cette pluie qui ne tombait plus. Bastian ignora le chemin tortueux. Il grimpait aussi vite qu'il le pouvait, s'agrippant aux roches, se hissant vers le haut, glissant, saisissant de petites pierres, se déchirant les paumes des mains, s'inclinant en avant... *Plus vite*. Au sommet de la colline, l'herbe sèche croisait l'herbe verte. La terre d'Arnaul.

Il descendit en titubant, aussi vite qu'il put. Le sol ne vibrait plus sous ses pieds. Des moutons charnus et du bétail paissaient dans des enclos verdoyants. L'air n'était plus sec dans sa gorge. Il courait plus facilement.

La ferme d'Arnaul était plus petite que Vere, mais les vitres aux fenêtres scintillaient, sans fissures, et le jardin était florissant. Un gros chien brun clair sortit en aboyant par la porte ouverte, la queue raide et les babines retroussées.

— *Bruno*, le salua-t-il.

Le chien bondit en avant avec de petits jappements de plaisir. Bastian tituba, pantelant. Il posa la main sur la tête hirsute.

— *Où est ton maître ?*

Bruno ne s'exprimait pas aussi clairement qu'Endal. Les mots et les images vacillaient et se troublaient. Il fallut un certain temps à Bastian pour comprendre.

— *Il ferre un cheval ?*

— *Oui*, acquiesça Bruno.

Le chien le suivit dans sa course maladroite, contourna les écuries pavées. Bastian sentit l'odeur du foin et du fumier.

— Arnaul !

Bruno se joignit à lui en aboyant.

Il vit un mouvement brusque derrière l'une des stalles puis un visage étonné.

— Bastian ? Qu'est-ce qui... ? Tout va bien ?

Bastian secoua la tête, toujours haletant.

— Besoin de t'emprunter un cheval. S'il te plaît.

Arnaul était aussi ébouriffé que son chien. Ses cheveux châtain étaient hirsutes, ses sourcils broussailleux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Bastian secoua de nouveau la tête, incapable de parler. Il inspirait à pleins poumons. Sa gorge était sèche d'avoir trop couru ; il était assoiffé.

— Tes mains sont en sang.

Bastian les regarda. Ses paumes étaient ensanglantées. Il s'en fichait.

— S'il te plaît, un cheval.

— Bien sûr.

Bastian marcha en vacillant légèrement jusqu'à l'abreuvoir. Il mit ses mains en coupe et commença à boire. L'eau avait le goût du sang, de la sueur et de la poussière. Il en avala plusieurs gorgées, conscient qu'Arnaul s'activait derrière lui.

Je suis idiot de faire ça.

Mais les yeux de Liana étaient brillants d'espoir. Il devait essayer.

— Tiens.

Bastian essuya l'eau sur son visage. Il regarda le poulain, qui semblait costaud et avait de bonnes jambes.

— N'est-ce pas...

— C'est mon cheval le plus rapide.

Et le plus cher.

— Arnaul, je ne peux pas accepter.

— Bien sûr que si.

C'était trop, le cheval avait trop de valeur. Bastian ôta maladroitement la cheville de son doigt mais Arnaul l'arrêta en refermant la main sur celle de Bastian

l'arrêta en fermant la main sur celle de Bastian.

— Non.

Ils se regardèrent en silence. Arnaul était son voisin, d'un an son aîné, de deux centimètres plus petit que lui. Cet homme avait tout : la pluie, l'herbe verte, un élevage plein de santé, une femme et des enfants. Mais ce cheval, le refus d'être payé... Il vit dans les yeux d'Arnaul qu'il ne s'agissait pas de charité, mais d'amitié.

— Merci.

Arnaul hocha la tête. Il relâcha la main de Bastian et lui tendit les rênes.

— Vas-y.

Chapitre 43

Il était midi passé lorsqu'il atteignit la vallée des salamandres. Le cheval et lui étaient boueux et transpirants, épuisés. Bastian se laissa glisser de la selle, s'agrippant à la crinière du poulain pour garder l'équilibre. Il sortit en vacillant du bosquet d'arbres ombragé.

— Endal !

Sa voix était un croassement sec.

Le silence n'était brisé que par le murmure des insectes et le chant des oiseaux.

Il retroussa les lèvres et émit un sifflement fort et aigu.

La vallée s'étendait devant lui, verte et scintillante de fleurs et de papillons. Au loin, l'antre ressemblait à une bête rouge accroupie.

Bastian siffla de nouveau.

— *Endal !* cria-t-il dans sa tête, même si la distance était trop importante.

Il vit un mouvement, une ombre noire sortir de l'herbe haute.

Bastian ne se souvenait pas de s'être agenouillé, pourtant il l'était. Ses bras enlacèrent fermement le cou du chien et il le tira vers lui. Des images de la détresse d'Endal bouillonnaient dans son esprit, des odeurs et des émotions. Le chien tremblait et gémissait.

— Chut, dit Bastian à voix haute. Tout va bien. Tout va bien.

Et il plongeait la tête dans la fourrure chaude d'Endal.

Quelque chose de froid et lisse frottait contre sa joue, et lorsqu'il recula la tête...

Bastian demeura un instant paralysé, toujours à genoux.

— *Endal ? Le collier ?*

Le chien geignit.

— *Enlève-le. Je ne l'aime pas.*

Il ôta précautionneusement le collier du cou d'Endal, muet d'étonnement. C'était impossible. Parfaitement impossible.

C'était pourtant le cas. Il tenait dans la main le froid collier de larmes de psaaron. Il l'avait récupéré.

Sa joie était telle que les larmes lui montèrent aux yeux. Liana était sauvée.

— Où est Melke ? demanda-t-il en serrant fermement le collier.

Où est-elle ?

Endal geignit de nouveau. L'explication lui parvint rapidement, éclatant dans l'esprit de Bastian ; des images et des sons, un mélange d'émotions. Le voyage de nuit avec l'odeur aiguë de la peur de Melke, l'agitation de Thierry, la sieste dans les bois, sa désobéissance quand il n'avait pas mordu Melke lorsqu'elle était devenue invisible, ni ne l'avait suivie lorsqu'elle était entrée dans l'antre.

Endal gémit, se serrant contre sa poitrine.

— Chut, répéta Bastian, en caressant le flanc du chien. *Tu as fait ce qu'il fallait.*

— *Elle était en train de brûler. Je l'ai sentie brûler.*

La main de Bastian s'immobilisa. Il ferma les yeux.

— *Elles l'ont attrapée ?*

Endal geignit encore. Les souvenirs du chien se précipitaient dans sa tête : une puanteur étouffante, une longue attente, des sons furtifs, « scritch scritch scritch », la main de Melke sortant du mur. Le collier qu'on lui passait autour du cou, les ordres murmurés, l'odeur de cheveux brûlés, de chair brûlée.

— *Tu as attendu toute la nuit ?*

Endal gémit une fois de plus, se serrant de plus près.

— *Oui.*

Bastian savait déjà qu'elle était morte, alors pourquoi ressentait-il ce serrement dans la poitrine ? Le chagrin. La

gratitude.

Elle les avait sauvés.

Bastian serra le chien contre lui. *Tout va bien*. Mais ce n'était pas le cas. Pas du tout.

Les larmes lui brouillaient la vue lorsqu'il se releva.

— *Viens*, dit-il. *Nous devons faire vite*.

Mais Endal gémissait, les oreilles ramenées contre le crâne.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?* demanda Bastian.

Endal était trop perturbé pour s'exprimer clairement.

— *Nous devons partir*. (Bastian se tourna vers le cheval.) *Elle est morte*.

Endal émit un aboiement sec et brusque.

— *Non*.

Quoi ? (Bastian tourna brutalement la tête. Il dévisagea le chien.) *Elle est vivante ?*

Mais Endal ne savait pas. Il se tortilla en gémissant, plein d'incertitudes.

Bastian resta les pieds plantés dans le sol, le collier toujours fermement serré dans la main. Le cheval devant lui ou le repaire derrière lui. Liana ou le spectre.

Liana ou Melke ?

Pourquoi hésitait-il ? Le choix était évident.

Liana. Il devait choisir Liana.

Il se hissa en selle avec un goût de bile dans la gorge, et cria à Endal de venir, *maintenant*.

Une fois qu'il eut quitté la vallée, une partie de la tension dans son estomac l'abandonna. Le territoire d'un psaron était grand comme un océan et aussi étendu qu'une longue rivière ; celui d'une salamandre s'arrêtait aux alentours de son repaire. Il était hors d'atteinte des créatures. Elles ne sortiraient pas de leur vallée pour le prendre en chasse.

La pluie commença à tomber. Le chemin terreux devint un véritable borbier, et le cheval fatigué se mit à marcher. Mais il avait le collier, et il serait rentré avant la nuit. Liana était sauvée ; lui aussi. Le spectre...

Melke était peut-être encore vivante.

Il ne pouvait pas penser à elle, ne pouvait pas, *ne pouvait pas*.

Le tonnerre gronda derrière lui, faisant peur au cheval et poussant Endal à se rapprocher d'eux. Le collier se mit à chanter, des murmures qui lui parcouraient la peau, des voix qu'il percevait à peine.

Bastian le parcourut des doigts, touchant les pierres vivantes comme si elles lui écorchaient les doigts. Il transféra le collier de la poche de sa chemise au pommeau de la selle, mais le poulain se mit à marcher de travers et à ruer comme si lui aussi entendait les voix, comme si le doux chant grave des psarons morts résonnait contre son cuir.

Le collier retourna dans la poche, et les voix lui foraient le corps et murmuraient, à peine audibles. Il le ferait pour Liana. Pour Melke.

Le ciel s'assombrit. La pluie se fit plus dense. La route était devenue rivière et le cheval luttait à chaque pas.

Bastian serra les rênes et ignora le chantonement contre ses tympans. La pluie l'aveuglait. Elle lui emplissait la bouche et les oreilles. Les heures s'évanouirent. Son monde se réduisit à lui-même et au collier, au cheval, à Endal, à la pluie et à la boue, à Liana qui l'attendait à Vere. Rien d'autre n'avait d'importance. Rien d'autre ne comptait.

La femme spectre.

Il rejeta cette pensée, comme il rejetait la pluie, la boue et l'épuisement. Il criait au cheval, criait à Endal :

— *Allez, dépêchez-vous !*

Ils atteignirent le pont alors que le jour commençait à tomber.

La pile centrale avait été emportée.

Il y avait un trou béant au milieu du pont. L'eau grondait et écumait, déchirant le bois arraché. Ils ne pouvaient pas traverser.

L'espace d'un instant, c'en fut trop pour Bastian. Il ne parvint plus à penser ni à respirer. Son cœur peinait à battre.

Liana.

Le pont d'Arnaul était à douze kilomètres en amont, et il n'aurait pas le temps de passer par là avant la nuit.

— Non !

Il avait hurlé.

Chercher était la seule chose que Bastian pouvait encore faire. La pluie torrentielle l'étouffait. Parvenait. Des

Chevaucher était la seule chose que Bastian pouvait encore faire. La pluie torrentielle l'étouffait, l'aveuglait. Des voix glissaient sur sa peau et chantaient dans sa tête, tandis que le crépuscule tendait vers la nuit.

Un éclair blanc zébra le ciel. Le tonnerre gronda. Le poulain s'effaroucha, recula. La terre solide grimpa à la rencontre de Bastian, lui coupa le souffle. La douleur lui traversa le crâne.

Il resta allongé, sonné, se noyant dans les voix distantes et la pluie battante.

— *Bas' ?* (Endal était une forme sombre au-dessus de lui.) *Debout !*

Des vertiges, et de l'eau dans sa bouche et dans ses yeux.

Endal lui mordilla le bras.

— *Debout !*

Il était plus facile de demeurer où il était, dans la pluie et la boue froides, parmi les voix qui rampaient sur sa peau et lui chantaient dans les oreilles.

Puis il se rappela pourquoi il devait se relever.

La panique s'empara de lui.

Liana.

Chapitre 44

Le soleil plongeait derrière les collines. Alors que la lumière du jour désertait le ciel, les derniers espoirs que couvait Liana disparurent, réduits en poussière, le néant.

Elle était vide.

Liana tira les rideaux.

— Je dois y aller, dit-elle.

— Non ! Je ne te laisserai pas...

La voix de Hantje s'évanouit dans les oreilles de Liana. Sa bouche bougeait encore mais elle n'entendait plus les mots. Son visage s'évanouit également. Elle ne le voyait plus.

Le couloir était plus large que jamais, plus long, plus sombre. Il enflait et s'étendait à mesure qu'elle avançait, sans que ses pieds touchent réellement le sol. Elle était tellement légère qu'elle semblait flotter, vide. Le psaron l'attendait dans la cuisine, plus monstrueux encore à la lumière des bougies qu'en plein jour. Les épines acérées de sa crête frottaient presque contre le plafond. Elle ne sentait pas son odeur. L'odeur d'algue et de sel, de pluie et de plantes mouillées du psaron s'était incrustée dans la maison, dans la peau de Liana.

Derrière le psaron se trouvait une porte ouverte, et vide, et un jardin s'assombrissant, et vide.

Bastian, où es-tu ?

Liana pénétra dans la cuisine, marchant sans marcher, trop légère pour que ses pieds touchent les dalles.

— Tu viens payer la dette de ta famille.

Ces mots dégorgeaient d'eau, courant sur les pierres d'une crique et écumant sur des plages sableuses.

— Oui.

Le psaron inclina la tête pour l'examiner, la déshabillant du regard, la débarrassant de ses vêtements pour la laisser nue.

Le vide en elle se fit plus grand. Elle voyait des teintes de gris du coin de l'œil, des couleurs lessivées. Elle était légère comme une plume, rien d'autre qu'une enveloppe. Le psaron ne pouvait pas la blesser car elle n'était pas là. Ni sang ni os, rien. Du vide.

— Non !

Hantje se fraya un passage par la porte derrière elle. Les couleurs reparurent dans la cuisine. Ses pieds retouchèrent le sol. Le sang et la terreur l'envahirent.

Hantje l'attrapa sèchement, serrant fortement ses doigts autour du haut de son bras. Il la poussa derrière lui et elle tituba, faillit tomber.

— Prends-moi à sa place !

Le psaron rejeta la tête en arrière et se mit à rire. Le son emplit la cuisine : l'hilarité, un plaisir immense, des vagues s'écrasant sur les rochers. Les longues vrilles qui pendaient de son menton vibrèrent. De grosses gouttes d'eau s'écrasèrent sur les dalles.

Liana agrippa la chemise de nuit de Hantje. *Non*, essaya-t-elle de dire. *Retourne te coucher. N'essaie pas de me sauver.* Mais sa bouche fut incapable d'articuler les mots. Ils se bloquèrent dans sa gorge, inexprimés.

Un silence tomba abruptement.

Elle ne pouvait pas regarder le psaron, ni lever les yeux sur Hantje. La lâcheté lui tordait l'estomac, la honte.

— Si tu dois punir quelqu'un, punis-moi. (Hantje s'exprimait d'une voix forte.) Je suis un spectre. Et un voleur.

Ne fais pas ça, Hantje. Mais elle était incapable de relâcher sa chemise de nuit et de le pousser de côté. Elle était incapable d'ouvrir la bouche et de s'offrir au psaron à sa place.

Quelque chose remua dans la cuisine, comme si la créature inspirait.

— Un spectre.

Il s'approcha. Une humidité fraîche coula sur la peau de Liana.

— J'ai eu la mère de celle-là, dit le psaron. L'expérience était plutôt délicieuse.

Liana sentit quelque chose lui frôler les cheveux. Elle ferma les yeux. La terreur geignait dans sa gorge.

— Plutôt, plutôt délicieuse, répéta la créature en lui caressant la joue de ses doigts humides aux écailles grossières.

La terreur grimpa plus haut dans sa gorge. Elle ne pouvait respirer. La forte odeur d'algues lui emplissait la bouche et le nez.

— Mais un spectre...

Il retira sa main.

— Un spectre serait plus délicieux encore.

Liana rouvrit les yeux.

La moiteur tournoya sur son visage lorsque le psaron tendit la main pour agripper les cheveux de Hantje et lui tourner la tête, tendant son menton vers le haut.

Liana vit le pouls cogner sous sa mâchoire lorsqu'il croisa le regard du psaron.

La bouche de poisson s'ouvrit sur un sourire, dévoilant des dents pointues et affûtées.

— J'aime punir les voleurs, dit le psaron.

Sa voix était aussi violente qu'un orage d'hiver, sombre et froide comme la glace.

Hantje ne cilla pas.

— Alors prends-moi.

— C'est ce que je vais faire.

La main écailleuse se resserra cruellement, puis le psaron libéra les cheveux de Hantje.

Un soulagement envahit tristement la poitrine de Liana, suivi presque immédiatement d'une profonde horreur. Pas Hantje. *Non.*

Hantje arracha sa chemise de nuit à son étreinte.

— Va dans ta chambre, Liana, dit-il sans la regarder. Et enferme-toi à clé.

Il se détourna d'elle.

Liana secoua la tête, incapable de répondre. Rien de tout cela n'était censé se passer. Pas Hantje, ni qui que ce soit.

Elle resta debout, paralysée, et regarda Hantje s'avancer vers la porte de la cuisine en boitant légèrement. Le psaron le suivit, une créature d'écailles et d'épines acérées, désirant faire mal.

Ils disparurent.

Non.

— Hantje. (Elle parvint enfin à parler, à bouger. Elle descendit le couloir en courant.) Hantje !

Il s'interrompit sur le seuil de sa chambre et tourna la tête pour la regarder. Elle vit toute sa détermination et toute sa peur. Il ne dit rien. Un autre pas boitillant et il disparut.

La psaron le suivit.

— Non ! cria Liana. Ce n'est pas un sal Vere !

Mais son courage était trop tardif, trop limité.

La porte de la chambre se referma. La clé tourna dans la serrure.

Les mains de Hantje ne tremblaient pas lorsqu'il défit les boutons, et retroussa sa chemise de nuit par-dessus sa tête avant de la plier proprement. Ses doigts ne tremblèrent pas non plus lorsqu'il défit la ficelle de son haut-de-chausse. Il s'en sépara, le plia et le déposa sur la chaise avant de faire face au psaron.

Son cœur battait la chamade. Le psaron n'était plus asexué. Il avait choisi d'être un mâle pour la nuit.

Hantje plongea son regard dans celui du psaron. La terreur courait sur sa peau. Il le méritait. Il méritait la douleur, le sang et l'humiliation. Il n'existait pas de châtiment suffisamment sévère pour le crime qu'il avait commis. Il méritait tout ce que la créature pourrait lui faire. Il n'y avait aucun moyen de purifier son âme. Aucun moyen de ramener Melke.

Le chagrin était pur et acéré dans sa poitrine, et sa culpabilité si intense qu'il faillit en vomir. *Melke.*

Sa faute. Tout était sa faute. Tout sans exception était sa faute.

Il ne pouvait pas sauver sa sœur, mais il pouvait sauver Liana. Hantje déglutit.

— Eh bien ?

— Approche.

Il y eut un hurlement dans sa gorge et une sueur froide coula sur sa peau. Il avança d'un pas vers le psaron.

— Es-tu prêt, spectre ?

Une nouvelle odeur, mêlée à celle sombre et profonde de l'océan : une odeur forte, fétide, mêlée

Une nouvelle odeur, mêlée à celle sombre et profonde de l'océan : une odeur forte, tenue, maie.
La terreur battait fort dans sa poitrine. *Je le mérite.*

— Oui.

Et la punition commença.

Chapitre 45

L'obscurité était totale. Bastian courait, titubant sous le poids de la pluie, des voix, et de l'épuisement. Endal était à ses côtés. Le poulain gardait le rythme, malgré son boitillement.

Trop lent. Trop lent.

— *Endal*, cria-t-il en silence en tâtant dans sa poche à la recherche du collier.

Le chien se frotta contre sa jambe.

— *Je veux que tu apportes ça à Liana. Tu dois faire vite.*

À quelle allure le chien pouvait-il parcourir ces kilomètres ?

Il se laissa tomber à genoux et passa maladroitement le collier autour du cou d'Endal. Des voix frottaient contre sa peau, chantaient dans ses veines, s'emmêlaient en lui.

Endal eut un brusque mouvement de recul. Il émit un son aigu et affolé, presque un cri. Sa panique enfla dans l'esprit de Bastian, forma des bulles hurlantes et incohérentes.

— *Enlève enlève enlève enlève.*

Bastian l'attrapa.

— Tout va bien ! Tout va bien !

Endal hurla, cherchant à se libérer de son étreinte, tirant frénétiquement sur le collier avec les dents et les griffes, désespéré.

Bastian l'arracha d'un coup sec et le jeta par terre.

— *Je suis désolé*, dit-il en serrant fortement le chien tandis que la pluie leur ruisselait dessus. *Je suis désolé.*

Endal s'ébroua, tremblant de tous ses muscles. Son gémissement était audible.

— *Je suis désolé.* (Bastian enfouit son visage dans le pelage mouillé du chien.) *Pardonne-moi, Endal. Je ne savais pas.*

Endal gémit. Il chercha à lui lécher la joue.

Bastian serra le chien encore quelques secondes puis le relâcha. Il n'y avait plus d'espoir. Il ne pouvait pas courir assez vite pour sauver Liana du psaron, et Endal ne pouvait pas le faire à sa place. Bientôt, elle hurlerait comme Endal avait hurlé.

L'eau grondait sous le pont d'Arnaul. La pluie coulait drue sur la peau de Bastian et les voix lui emplissaient la tête. Il y avait douze kilomètres jusqu'à Vere, et le temps d'y arriver il ferait nuit noire. Endal courait devant et le poulain fermait la marche, sur les talons de Bastian.

Depuis combien d'heures courait-il ? Qu'est-ce que le psaron pouvait bien être en train d'infliger à Liana ?

C'était sans espoir et pourtant il courait, titubant, glissant dans la boue, chutant, se relevant comme il pouvait. Sa respiration n'était plus que sanglots. Il ne pouvait sauver Liana, ne pouvait empêcher la créature de la briser, mais il courrait jusqu'à ce que son cœur explose si cela pouvait lui épargner une heure d'agonie.

La terre commençait à s'élever. L'averse s'apaisa un peu. Bastian trébuchait contre les rochers, contre des morceaux de calcaire. La pluie ne fut plus qu'une légère bruine, une simple brume, plus rien. D'épais nuages cachaient la lune et l'herbe morte craquait sous ses bottes. L'air était sec. Vere.

Bastian dépassa Endal et dévala la pente à toutes jambes. Il ne voyait rien dans le noir mais, désespéré, ne se souciait plus de rien. Il titubait et tombait, se relevant avec peine. *Plus vite.*

Il se prit le pied dans un rocher. Il tomba, cherchant vainement à saisir l'air.

Bastian émergea lentement de l'inconscience.

Une langue chaude lui léchait la joue.

— *Bas' ?*

Il ouvrit les yeux. Il était allongé dans un lit. Non, pas dans un lit. Où ? Les ténèbres. La nuit. L'odeur de poussière et de sang. Une douleur dans sa tête, un sentiment pressant.

— *Endal ?*

— *Lève-toi, Bas'. Lève-toi !*

Il ne voulait pas se lever, ne voyait aucune raison de le faire. Il voulait rester allongé ici et attendre que le soleil paraisse.

Liana.

Bastian s'assit avec force mouvements désordonnés. L'herbe morte craqua sous ses mains, le calcaire rugueux, la poussière.

Il chercha Endal à tâtons. La fourrure du chien était presque sèche.

Un cri déchira sa poitrine : *Liana !*

Bastian tomba en essayant de se lever. Sa jambe gauche se tordit. Il se retrouva sur les genoux et il eut un profond instant de douleur intense.

Endal gémit. Il sentait le souffle du chien sur sa joue.

Il fut pris de vertiges. Il serra les dents contre la douleur et la nausée, et s'examina de ses doigts maladroits. Du sang inondait son pantalon et de grosses gouttes chaudes coulaient sur sa jambe. Il découvrit une longue entaille au niveau de son genou, profonde et béante.

Bastian saisit le tissu déchiré et imbibé de sang.

— *Endal, je suis désolé, mais tu dois porter le collier à ma place.*

Il entendit un léger gémissement.

— *S'il te plaît, Endal.* (Il tendit la main et caressa la fourrure du chien.) *Tu es presque sec désormais, les voix seront moins terribles.*

Endal frémit sous sa main, crispé et terrifié.

— *S'il te plaît,* supplia Bastian en saisissant à pleines mains la fourrure d'Endal.

Le chien acquiesça silencieusement en inclinant la tête. Il tremblait.

Bastian le serra fermement contre lui.

— *Merci.*

Il chercha dans sa poche. Elle était vide.

Il fut submergé d'une vague de pure panique. Un autre hurlement naquit dans sa gorge. Il ne pouvait pas l'avoir perdu, c'était *imp...*

— *Ici, Bastian.*

Endal grattait le sol.

Le cœur de son maître s'emballa au rythme de ses doigts qui fouillaient l'herbe sèche. De la terre, des éclats de calcaire... et des larmes de psaron, lisses et enveloppées de poussière.

Il les tint dans la main, retenant ses larmes.

Les pierres étaient fraîches et sèches. Aucune voix ne murmurait dans ses oreilles ni sur sa peau.

— *Reste avec Liana,* dit-il en passant méticuleusement le collier autour du cou du chien. *Protège-la.*

— *Compte sur moi.*

Il étreignit Endal rapidement. Il n'entendit aucune voix, seulement le battement du cœur de son chien.

— *Ça va aller ?*

— *Oui.*

Bastian relâcha le chien.

— *Alors, fonce, Endal. Cours.*

Il ne ressentit aucun espoir en écoutant le bruit rapide des pattes du chien. Le collier ne sauverait pas Liana. Elle était brisée.

Bastian ferma les yeux. Il avait commis trop d'erreurs.

Il voulait s'enterrer dans le sol, rester là, dans le noir, pour l'éternité, ne plus jamais rouvrir les yeux. Mais si Liana survivait à cette nuit, elle aurait besoin de lui.

Il devait marcher, n'avait pas le choix. Et s'il n'en était pas capable, il ramperait.

Chapitre 46

Le crépuscule. Hantje était allongé sur le sol, la joue posée contre le tapis effilé. Sa respiration était faite de halètements et de sanglots entrecoupés. *Lève-toi. Lève-toi avant que Liana vienne.*

Il s'écarta de la porte et se redressa avec peine. La douleur ne comptait pas. Il fallait qu'il cache ses blessures avant que Liana...

Quelqu'un frappa doucement à la porte.

— Hantje ?

— Je vais bien, répondit-il d'une voix rauque. (Il avait un goût de sang dans la bouche, dû à la blessure qu'il s'était faite à la lèvre en se mordant.) Va-t'en.

Mais il entendit la porte s'ouvrir doucement et des pas hésitants avancer dans la pièce.

— Non, dit Liana. Hantje, montre-moi. Laisse-moi t'aider.

— Sors d'ici !

— Non.

Elle avait posé sa main sur son bras. Le tremblement qui le parcourait ne voulait pas s'arrêter. Il ne pouvait plus se cacher d'elle.

— Montre-moi.

Il détourna la tête et serra fermement les yeux.

— S'il te plaît, Liana, va-t'en.

Mais elle refusait. Il sentait le bout de ses doigts sur son menton, là où du sang coagulait, épais et collant.

Il s'écarta de sa main en vacillant, en tremblotant, les yeux toujours fermés.

— S'il te plaît, va-t'en. J'ai besoin de me laver.

Les mots sortaient difficilement à travers sa lèvre déchirée.

— Je vais t'aider.

— Non.

— Si !

L'intonation était féroce.

Il rouvrit les yeux.

Elle ressemblait à Asta, belle et douce. Et elle était plus encore. La beauté et la douceur, mais aussi la férocité. Il vit les larmes dans ses yeux et, derrière elles, la détermination, forte et inflexible.

Des larmes. Elle pleurait pour lui.

— Liana.

Il tendit la main vers elle mais elle traversait déjà la pièce en courant.

Elle ramena des linges propres et de l'eau chaude.

Hantje s'enveloppa d'un peu plus près dans les draps.

— Je peux le faire tout seul.

Le fait de parler fit couler plus de sang dans sa bouche. Le frissonnement de son corps refusait de s'arrêter.

Liana ignora ses paroles.

— D'abord ta bouche. Je vais arrêter l'hémorragie. Tu peux t'asseoir sur le lit ? À moins que tu préfères rester debout ?

Hantje déglutit.

— Je suis mieux debout, souffla-t-il.

Il la laissa nettoyer sa bouche, et sa bouche uniquement, afin qu'il ne sente plus le goût du sang sur sa langue, qu'il n'en avale plus, que l'envie de vomir lui passe un peu.

— Penche la tête.

Il ferma les yeux alors qu'elle lavait le sang sur son menton. Il ne pouvait pas regarder son visage, si proche, si

adorable. Il ne pouvait pas regarder ses cheveux, blancs comme les étoiles.

Elle le sentit l'essuyer avec un tissu humide, puis caresser du bout des doigts sa lèvre blessée. Une sensation de fraîcheur émanait de son toucher, un léger amoindrissement de la douleur.

— Là, murmura-t-elle doucement. Cela arrêtera le saignement pour l'instant.

Il rouvrit les yeux.

— Quoi ?

— Chut. (Liana posa un doigt au travers de sa bouche.) Ne parle pas.

D'un geste de la main, elle lui écarta les cheveux du visage. Hantje n'avait pas la force de tenir debout et de discuter. L'un ou l'autre, mais pas les deux ; il referma donc les yeux et la laissa nouer ses cheveux à l'arrière de sa tête, lui nettoyer le visage avec de l'eau tiède, un torchon délicat et une infinie douceur.

— Montre-moi tes épaules. Il y a du sang.

Hantje serra les draps plus fermement.

— Non.

Il ouvrit les yeux.

— Tu crois que je ne t'ai encore jamais vu ? Tu te trompes !

Il secoua la tête.

— Là, c'est différent.

— Va au diable, Hantje ! (La voix de Liana était chargée de colère, ses yeux embués de larmes.) Ne sois pas stupide !

D'autres larmes. Il fut désarmé en les voyant.

Il relâcha son étreinte et laissa les draps glisser lentement.

Liana siffla entre ses dents lorsqu'elle découvrit ce que le psaron avait fait à ses épaules. Ses joues blémirent.

Hantje remonta le drap avec un empressement maladroit. Il se redressa en titubant sur ses jambes chancelantes.

— Non ! (Elle lui attrapa le bras pour l'arrêter et ôta le linge de ses épaules.) Oh, Hantje...

Il se tenait debout, tremblotant, et la laissa nettoyer ses blessures.

Elle ne lui demanda pas ce qu'il s'était passé et il n'avait aucune envie de le lui dire. C'était trop bestial ; le psaron qui le mordait en le chevauchant, plongeant ses dents dans sa chair, se délectant des cris de douleur qu'il cherchait à ravalier.

Quelque chose dans son toucher, une magie silencieuse, apaisa son profond frissonnement. Le contact était si doux et apaisant que ses paupières se fermèrent. Les souvenirs du psaron reflurent et devinrent flous. Son esprit et son corps souffraient moins.

Liana baissa subitement le drap jusqu'à sa taille, avant qu'il ait conscience de son intention. Il ouvrit les yeux, ouvrit la bouche, mais le regard de Liana l'empêcha de protester.

— Non, dit-elle, douce et féroce.

Hantje retint fermement le drap à sa taille mais finit par capituler, tout honteux de lui dévoiler les marques du châtiment qu'il avait subi. Elle lui nettoya la poitrine et les bras, le dos. Du sang perlait de ses innombrables déchirures et de ses profondes coupures. Liana parcourut une petite blessure du bout du doigt.

— Qu'est-ce qui a causé ça ?

— Des écailles.

Elle le soigna alors. Là où ses doigts touchaient sa peau, la douleur, la chaleur et les écorchures disparaissaient et refroidissaient.

Elle laissa finalement retomber ses mains et fit un pas en arrière.

— Hantje...

Il croisa son regard.

— Non.

— Mais...

— Non !

Elle se mordit les lèvres et lui tourna le dos.

— Je vais chercher du baume. Si tu veux te nettoyer pendant mon absence...

C'est ce qu'il fit, rapidement, lavant le sang de ses jambes, essuyant les caresses de la créature de ses mains tremblantes. Il avait remis son haut-de-chausse au retour de Liana, même si ses doigts tremblotants ne parvenaient pas à renouer la ficelle.

a repousser la scène.

— Je vais t'en passer sur les épaules, dit-elle en lui montrant le pot de baume.

— Je peux le faire.

— Laisse-moi m'en occuper. Allonge-toi, Hantje. Je vais t'aider à dormir.

— Je n'ai pas besoin...

— S'il te plaît, Hantje.

Liana se rapprocha de lui en parlant. Il avait conscience de la chaleur de son corps, de la caresse légère de son souffle sur sa peau. La légère plainte de sa voix lui fit brièvement fermer les yeux.

Il méritait la douleur et le châtement, pas ce qu'elle lui offrait : de l'attention et des larmes, des soins. Mais il ne parvenait pas à trouver les mots pour le lui dire ni la force de discuter.

Une souffrance profonde et déchirante le traversa quand il s'assit. Elle lui coupa le souffle et le fit presque hurler. Il ravala ses cris et s'allongea, les membres engourdis. Il ne pouvait regarder Liana en face. Sa honte était trop grande.

Le matelas s'enfonça lorsqu'elle s'assit à côté de lui. Ses doigts lui caressèrent la peau. Il sentit la fraîcheur du baume et l'odeur nette des plantes.

— Dors, lui souffla-t-elle.

Mais il en était incapable. Sa poitrine était si serrée, il avait tant de chagrin. *Melke*.

— Calme-toi, murmura Liana comme s'il sanglotait. Dors.

Hantje ferma les yeux et contint ses larmes. Des frissons le parcouraient. Un si douloureux chagrin.

— Chut.

Ses doigts et sa voix le berçaient vers le sommeil. Mais comment pourrait-il dormir alors que Melke... La douleur s'estompa, il ne tremblait plus. Il n'y avait plus que chaleur et obscurité. Mais Melke... *Chut, dors*. Il sentait un air frais entre ses fesses, là où il était déchiré en deux, là où le psaron lui avait fait le plus mal. *Non*. Il essaya de lui dire à voix haute, de repousser sa main. *Chut, dors*. Quelqu'un chantait doucement, une chanson familière.

— Mel ?

— Pas encore. Elle va revenir.

Mais elle ne reviendrait jamais. Il avait tué sa sœur.

— Chut. Dors.

Les larmes montèrent, déchirantes et étouffantes. Quelqu'un le tenait, le calmait. *Chut, dors*... des baisers dans ses cheveux, aussi légers que des ailes de papillon... *dors, ne pleure pas*... et il n'était pas le seul à pleurer, il entendait les larmes de quelqu'un d'autre... *chut, dors*... et il pleurait pour Melke tandis que quelqu'un le serrait et le berçait pour qu'il s'endorme.

Chapitre 47

Il était presque midi lorsque Bastian entra en chancelant dans le jardin, prenant lourdement appui sur le poulain boiteux. Le vide et le silence l'accueillirent.

— Allez, petit.

Gentiment, il encourageait le cheval d'une voix douce, ainsi qu'il l'avait fait toute la matinée, alors qu'il n'aspirait qu'à hurler, comme Endal avait hurlé. *Liana*.

Il atteignit enfin la porte, s'agrippa au chambranle et se traîna à l'intérieur. Le poulain avait besoin d'eau, ainsi que d'un peu de la paille de Gaudon, mais avant...

— Liana.

Sa voix se cassa puis s'éteignit. Tout comme quelque chose dans sa poitrine.

Il entendit de légers bruits de course dans le couloir, puis Liana se tenait dans l'encablure de la porte, *debout*, puis elle était dans ses bras et il s'était mis à pleurer. Lui qui ne pleurerait jamais.

C'était un rêve. Cela ne pouvait être réel.

Bastian l'étreignit fermement, oubliant sa jambe blessée.

— Tu vas bien. Tu vas bien.

Liana ne répondit rien. Elle s'agrippait à lui, tremblante et vivante, saine et sauve.

Tout allait pour le mieux. Rien n'avait d'importance, rien d'autre que Liana, et elle allait bien. Bastian lui caressa les cheveux.

— Le psaaron n'a pas... Il n'a pas...

Liana s'écarta de lui et le regarda. Son visage était tordu de détresse.

— Il a pris Hantje.

— Quoi ?

— Hantje lui a dit de le punir à ma place. Il a dit qu'il était un voleur, mais c'est *faux*. Il n'a jamais rien volé ! (Elle pleurerait aussi farouchement que lorsqu'elle était petite, haletant et s'étouffant. Bastian la reprit dans ses bras.) Il lui a fait mal. Il saignait tant.

Il la serra fermement et plongea le visage dans ses cheveux. *Merci, Hantje*.

Il avait sous-estimé le spectre, les deux spectres, il avait sous-estimé leur courage et leur sens de l'honneur.

Bastian ferma les yeux. *J'ai commis bien trop d'erreurs*.

Endal était à ses côtés, glapissant de plaisir de le voir rentré, se frottait à ses cuisses en lui disant qu'il avait couru aussi vite qu'il avait pu mais que le monstre marin était parti, qu'il était resté avec Liana comme il le lui avait demandé et l'avait protégée.

Bastian rouvrit les yeux. Le collier était posé sur la table de la cuisine, une spire abandonnée de pierres bleu-vert. Il vécut un instant d'absence, durant lequel l'incrédulité arrêta le battement de son cœur.

La malédiction n'était pas levée.

Tout cela n'avait servi à rien. La course, la pluie et la boue, le sang. Il n'avait pas sauvé Liana, n'avait pas sauvé Vere. Et Melke était partie.

Hantje n'avait pas abandonné Liana. Il l'avait sauvée.

— Est-ce qu'il va survivre ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle ne répondit pas, continuant à sangloter.

Bastian l'écarta de lui et la secoua.

— Liana, dis-moi. Est-ce qu'il va survivre ?

Il n'avait encore jamais vu une telle lueur dans ses yeux, un tel chagrin.

— Où est Melke ? demanda-t-elle.

De honte, Bastian ferma les yeux.

— Les salamandres l'ont eue.

— Elle est morte ?

Probablement.

— Je ne sais pas.

Elle s'écarta de son frère.

Il rouvrit les yeux et tendit les mains vers elle.

— Liana.

Mais elle traversait déjà la cuisine, marchait dans le couloir.

Bastian la suivit, chancelant, boitant, prenant appui sur le mur.

— Liana.

Elle se tenait sur le pas de la porte du malade, dos à lui.

— Liana.

Il voyait la même chose qu'elle : le spectre, Hantje, allongé sur le lit, endormi. Un drap était remonté jusqu'à son menton. Des taches de sang maculaient le linge blanc ; il saignait également de la bouche, là où il s'était mordu. Des traces de larmes étaient apparentes sur son visage émacié, pâle et tiré par la fatigue.

— Il est vivant, murmura Liana. Mais si Melke meurt, il risque de... Il fera ce que papa a fait.

Bastian comprit ce qu'elle voulait dire. La culpabilité et le chagrin seraient insurmontables. Hantje se donnerait la mort.

— Je vais retourner la chercher, lâcha-t-il sèchement. Si elle est encore vivante, je la ramènerai.

Liana tourna la tête vers lui. Ses yeux étaient luisants de larmes.

— Maintenant ?

Il lui désigna son genou, pansé de morceaux de tissu déchirés dans sa chemise. La jambe de son pantalon était raidie par le sang séché.

— Tu dois d'abord me soigner. Ainsi que le cheval.

Liana étouffa un petit cri.

— Bastian, je n'avais pas vu !

— Ça ne fait rien.

Hantje était tout ce qui comptait. Et Melke. Il avait pris la mauvaise décision à l'antre des salamandres. Il devait se rattraper.

Le crépuscule était presque tombé lorsque Bastian quitta la ferme. Endal resterait là pour surveiller Liana, surveiller le collier.

Il laissa le poulain décider du rythme. Il ne commettrait pas deux fois la même erreur, de vouloir aller trop vite quitte à risquer de se blesser, lui ou le cheval.

Trop d'erreurs.

Rien de tout cela ne serait arrivé s'il avait trouvé le courage nécessaire d'accepter l'offre des salamandres et de donner son corps en échange du collier.

Il traversa le pont d'Arnaul qui surplombait l'eau sombre et bifurqua vers l'est, vers Thierry, vers le repaire des salamandres. Il ne pleuvait plus, il n'y avait plus de nuages pour cacher les étoiles, mais la boue était toujours là. La lune froide et brillante serait son amie ce soir. Elle illuminait la voie, dévoilant chaque déclivité du terrain, chaque creux, chaque flaque, chaque ornière. Il ne redressa pas son col ni ne détourna les yeux.

Les ombres de la lune, le clair de lune, l'heure de la lune, l'heure des spectres. Mais ces derniers avaient plus de courage que lui et de l'honneur, un honneur profond.

La nuit se troubla durant de longs kilomètres de fatigue et de boue. Puis l'aube grise apparut à travers les arbres. Il découvrit la vallée des salamandres dans la pâle lueur du soleil tout juste levé.

Bastian glissa à bas de sa selle. Il tituba et faillit tomber mais se retint à la crinière du poulain. Son corps tremblait de fatigue et son esprit cherchait à occulter ce qui allait se dérouler après. Contrairement aux psaarons, les salamandres ne pouvaient pas changer de sexe à l'envie. L'adulte était une femelle, ne serait jamais un mâle, ne pourrait jamais violer. Pourtant, il ne parvenait pas à réfléchir sans détour à ce qu'il aurait à faire, à ce que cela supposait. Il se le cachait, le redoutait.

D'abord boire. Puis trouver l'endroit où Melke avait dissimulé le cheval qu'elle avait loué.

— Viens, petit.

Il fit claquer sa langue, et le cheval moucheté de boue et de sueur obéit sans réticence.

De l'eau pour boire, puis pour se nettoyer et faire ce qu'il avait à faire. Hantje lui avait montré comment, ce lui

De l'eau pour boire, puis pour se noyer et faire ce qu'il avait à faire. Hanje lui avait montré comment, en lui donnant une leçon de courage.

Chapitre 48

Liana se réveilla en sursaut, avachie sur sa chaise. Hantje pleurait dans son sommeil.

— Chut, dit-elle en refoulant ses rêves sombres. (Elle se pencha en avant pour lui toucher la joue.) Chut, tout va bien.

Elle mentait, mais ces mots l'apaisaient. Les légers sanglots cessèrent.

L'aube naissait timidement derrière les rideaux. Les bougies s'étaient consumées presque entièrement, mais refusaient obstinément de s'éteindre. Le drap taché de sang avait glissé des épaules de Hantje, dévoilant sa peau nue. Liana posa légèrement les doigts sur les blessures et en sentit la chaleur, le gonflement.

Elle avait dormi trop longtemps.

Elle n'avait pas besoin du baume pour le soigner, mais Hantje protestait moins si elle s'en servait. Il ne luttait pas dans son sommeil pour tenter de la repousser, comme si l'odeur de plantes justifiait la présence de ses mains sur son corps.

Liana soigna d'abord sa lèvre inférieure, doucement, faisant pénétrer l'onguent, apaisant la douleur et réduisant le gonflement, cicatrisant les chairs. Puis elle soigna ses épaules, refermant gentiment les marques de ponctions sauvages et chassant toute trace d'infection. Elle lui souhaitait de se rétablir, espérait une peau lisse et fraîche sous ses doigts, une chair ni boursouflée ni déchirée.

Elle sentait sa douleur, comme un fort picotement sous sa propre peau. Elle sentait même plus que ça, elle le sentait *lui* ; le sentiment de qui il était enflait en elle. Hantje.

Les petites coupures qu'avaient causées les écailles du psaron étaient refermées, à moitié guéries ; elles ne nécessitaient plus qu'un léger toucher. En revanche, là où le psaron l'avait violé...

Hantje gémit de douleur et se tortilla pour échapper à ses doigts. Son visage était tordu de détresse et il faillit ouvrir les paupières.

— Chut, murmura Liana. Dors.

Elle posa les lèvres sur sa joue et répéta en esprit *Chut, dors*.

La guérison de ses parties molestées était la plus difficile. Du sang en coulait encore paresseusement. Elle le touchait légèrement, absorbant sa douleur, souhaitant qu'il se rétablisse. *Que les chairs se resserrent et ne fassent qu'une. Que le sang ne suinte plus. Que les infections disparaissent. Qu'il aille bien.*

La magie profondément ancrée en elle jaillissait du bout de ses doigts. Elle pénétrait Hantje comme la pluie pénètre la terre et il guérissait, aussi lentement qu'une fleur éclore.

Lorsqu'elle n'eut plus rien à donner, Liana recouvrit Hantje du drap et se rassit dans sa chaise, serrant fermement le dossier. La pièce était sombre, à peine illuminée par le soleil montant derrière les rideaux tirés.

Elle chancela en se levant, manquant renverser sa chaise. Ses mains tremblaient lorsqu'elle les lava dans la cuvette, lorsqu'elle tira les rideaux chauffés par les rayons matinaux. La lumière envahit soudain vivement la pièce.

Liana peinait à tenir debout. Elle voulait s'allonger par terre et s'endormir là, sur le tapis si fin qu'elle pouvait distinguer les lames du plancher au travers.

Du sang maculait la carpe, des éclaboussures semblables à des pétales rouges répandus par terre.

Le sang de Hantje.

Il était allongé en chien de fusil dans le lit, face à elle, profondément endormi. Ses paupières étaient deux ombres sombres et sa lèvre inférieure restait rouge et tuméfiée.

Elle savait qui il était, le connaissait aussi bien qu'il se connaissait lui-même, avait conscience de ses regrets et de ses peurs les plus profondes, de ses rêves les plus précieux.

Elle devrait monter s'allonger dans sa chambre, mais cela signifierait abandonner Hantje.

Il remua lorsque le matelas s'inclina sous le poids de Liana, marmonna lorsqu'elle se faufila derrière lui, maladroitement de fatigue, pour s'allonger sur le drap afin de ne pas le toucher. Il était respectable de s'allonger ainsi sans le toucher pour dormir.

Liana ferma les yeux. L'épuisement l'enfonçait dans le matelas. Ses membres étaient lourds, chargés de plomb. De légers sanglots la tirèrent d'un demi-sommeil.

— Chut.

Elle luttait pour garder les yeux ouverts.

Hantje pleurait dans ses rêves.

Elle posa une main sur son bras, mais cela ne l'arrêta pas.

— Calme-toi, murmura Liana. Dors. (Elle se rapprocha de sa chaleur, creusant un peu plus le matelas qui grinça sous son poids, et passa un bras autour de Hantje pour l'apaiser.) Chut.

Sa main reposait sur son cœur. Elle le sentait battre à travers le drap, et elle le sentait lui, Hantje, son honnêteté et son courage, la gentillesse qu'il gardait enfouie. Elle le connaissait. Savait qu'il fuyait la colère et qu'il aimait rire. Avait conscience de cette propension à mal agir qui le déchirait. Et savait qu'il se noyait dans le désespoir et espérait ne plus jamais se réveiller.

Elle ressentait ses émotions comme les siennes propres, douces, profondes et confuses, tout comme sa peur du noir, violente, ainsi que celle de la solitude. Elle sentait son cœur battre dans le creux de sa main et le connaissait, savait qu'il était un homme qui n'aimait pas crier, qui dissimulait ses craintes derrière des plaisanteries et des sourires, qu'il était fier mais ni vaniteux ni arrogant. Honorable. Désespéré. Un homme qui se haïssait.

Hantje dormait. Son cœur battait lentement et régulièrement contre sa paume. Elle ne l'entendait plus pleurer mais savait qu'il continuait à sangloter en rêve.

— Ne pleure pas, souffla-t-elle. Calme-toi.

Elle lui embrassa la nuque. Elle sentit un duvet emmêlé entre ses lèvres, une peau chaude, et huma l'odeur des plantes, du sang, et la puanteur subsistante du psaron. Et, derrière toutes ces senteurs, légère, l'odeur subtile de sa virilité.

Liana ferma les yeux.

— Dors, Hantje. Dors.

Chapitre 49

Bastian cogna du poing à l'épaisse porte. Le métal sonna creux.

Une minute s'écoula, pleine de longues secondes. Quelque chose n'allait pas dans son battement de cœur : trop rapide, trop fort, trop saccadé.

La chaleur et l'odeur musquée et poivrée s'élevèrent en volutes autour de lui lorsque la lourde porte s'ouvrit. Bastian eut un pas de recul et se rattrapa, se força à ne pas bouger. Une peur primitive lui nouait les entrailles. Il chancelait, pris du besoin pressant de faire demi-tour et de s'enfuir.

Il vit des yeux ardents luire dans les ténèbres.

— Qu'est-ce que c'est ?

Bastian déglutit, chercha à ravalier sa peur.

— Je suis venu chercher le spectre.

Il vit un éclat de dents acérées lorsque la jeune salamandre émit un rire sifflant de jubilation.

La sueur s'accumula sur sa peau. Il déglutit de nouveau.

— Si le spectre est vivant, je veux la récupérer.

— Qu'est-ce que tu offres en échange, humain ?

La fumée et le soufre lui bloquaient la gorge tandis que le musc âcre lui irritait les yeux. La terreur lui nouait la poitrine.

— Moi. Pour le plaisir.

Il entendit une légère inspiration sibilante ainsi qu'un bruissement. Une autre paire d'yeux le dévisageait.

— Attends.

La porte se referma dans un grand bruit grinçant.

Bastian attendit, luttant contre sa peur. Son souffle était trop court, trop rapide. Il transpirait encore, même si la porte était fermée et que l'air frais du matin l'enveloppait. Sa main tremblait lorsqu'il essuya la sueur de son visage. Le bruit de son cœur noyait tous les autres. Si des oiseaux chantaient, il ne les entendait pas.

La porte se rouvrit. Quatre jeunes salamandres s'agglutinèrent dehors, là où le soleil pouvait les atteindre. Bastian s'efforça de rester immobile, les poings serrés, lorsqu'elles l'entourèrent. Elles étaient souples et lustrées, leur peau rouge feu.

Les salamandres l'observaient comme une tête de bétail. Des doigts agiles déboutonnèrent sa chemise et dénudèrent sa poitrine, tirèrent les manches sur ses bras et firent tomber le vêtement dans la poussière. Des mains chaudes coururent sur sa peau, le tâtaient, lui pinçaient les muscles, le caressaient.

— C'est d'accord, dit l'une d'elles. C'est une bonne affaire.

Puis ces doigts habiles furent posés sur sa taille. Bastian ferma les yeux, tremblant, et se ratatina intérieurement lorsque son pantalon et son haut-de-chausse tombèrent au sol. Il sentit un toucher léger et brûlant sur ses cuisses, entendit un sifflement susurré de plaisir.

— Oui, oui. C'est une excellente affaire.

Les salamandres reculèrent. Elles ne firent pas un bruit mais la chaleur décroût subitement. Il déglutit et rouvrit les yeux.

Les salamandres étaient de nouveau dans l'entrée, toutes les quatre, aussi rouges que le cœur d'un foyer.

— Tu peux entrer, dit l'une d'elles.

Elles regardèrent Bastian remonter son haut-de-chausse et son pantalon, suant de peur et de honte. Ses mains tremblaient trop pour boutonner sa chemise.

— Le spectre ? demanda-t-il lorsqu'il eut caché sa nudité. Est-elle vivante ?

Une tête crêtée s'inclina en signe d'acquiescement.

— Elle est vivante.

La honte d'être nu, ces yeux qui le toisaient et ces mains fureteuses n'eurent soudain plus d'importance. Melke

était vivante et la peur disparut avec la sueur sur sa peau. Pénétrer la chaleur étouffante, la fumée et le musc poivré lui fut presque chose aisée.

Une torche brûlait, maussade, à l'intérieur.

— Laissez-moi la voir.

— Non.

— Alors le marché ne tient plus.

Il entendit un sifflement contrarié.

— Très bien.

Bastian suivit les salamandres, si gracieuses qu'il paraissait aussi maladroit qu'un bœuf. L'espace grossier du vestibule se transforma en un étroit couloir qui tournait et tournait encore pour déboucher sur une salle semblable à une cellule, petite et basse de plafond.

— Là.

Des torches crachotaient de la fumée depuis leur socle, projetant des ombres sur les grossiers murs rouges.

— Où ?

L'une des salamandres désigna le sol d'un de ses doigts crochus et acérés.

— Là.

— Non.

Le mot mourut dans la gorge de Bastian. Il tomba à genoux, effondré, et gratta le sol pour soulever la trappe métallique. Le fer était lourd, noir et piqueté. Il ne pouvait pas glisser ses doigts sous le rebord.

Il entendit un fort sifflement exaspéré dans son oreille, et une jeune salamandre le poussa de côté. Les muscles fléchirent sous la peau souple et la trappe s'ouvrit dans un son grinçant.

Un trou béant, noir et sans fond. L'odeur nauséabonde des déjections de salamandres et de mort s'en éleva. Il ne voyait rien.

Bastian se tourna vers la jeune salamandre, trop atterré pour avoir peur.

— Elle n'est plus en vie !

— Sssi.

Il secoua la tête, muet d'horreur. Rien dans cette fosse ne pouvait rester vivant.

L'une des salamandres lança une torche dans l'ouverture. Les ombres s'étirèrent. Ce fut le seul mouvement.

Le fond de la fosse était cinq ou six mètres plus bas. Il vit des ossements, des cages thoraciques et des crânes humains, des lambeaux de vêtements, et Melke, allongée, immobile, telle une poupée de chiffon aux membres pliés.

— Ccc'est là que nous enfermons les voleurs-sss.

La voix de la créature était lourde de satisfaction.

Quelque chose se serra douloureusement dans la gorge de Bastian.

— Elle est morte.

Elle était morte dans le noir, dans une fosse puante.

La salamandre émit un sifflement sec de déni.

— Elle est vivante.

— Je veux la voir dehors. Sortez-la d'ici. Tout de suite !

Bastian s'était remis sur ses pieds, haletant comme s'il venait de courir. Melke avait peur du noir. Liana le lui avait dit. Endal le lui avait dit.

— Après-sss.

— Maintenant ! Ou le marché ne tient plus.

Il n'obtint en réponse qu'un haussement d'épaules sinueux.

Les salamandres la hissèrent hors de la fosse en se servant d'une chaîne. Celle qui était descendue dans le trou semblait profondément mécontente. De petites flammes lui léchaient le rebord de la bouche.

Bastian observait, serrant et desserrant les poings. Il ne reconnut pas Melke lorsqu'elle fut allongée à ses pieds. Il s'agenouilla, hésitant à la toucher. Des cheveux noirs, certes serrés en une longue tresse, et le chemisier rouge aux fleurs cousues sur les manchettes, roussi et déchiré. Mais ce n'était pas le visage de Melke, à l'ossature délicate et élégante. C'était le visage d'une étrangère, noircie de suie, brûlée, contusionnée, et enflée. Une plaie béante lui déchirait une joue. Il perçut l'éclat blanc de l'os.

Ses doigts se recourbèrent dans sa paume. Il n'avait aucun don de guérisseur. Il était inutile, désespéré, effrayé.

— Melke ? चुचुचुवा-त-त.

Il lui sembla qu'elle ne respirait pas. Ses lèvres et sa poitrine ne bougeaient pas. Elle gisait comme morte. Ni défi ni arrogance, juste la mort.

— Melke ? murmura encore Bastian.

Il se força à porter des doigts prudents à son cou.

Il sentit un pouls, léger et irrégulier.

— Viens.

Il entendit l'impatience dans la voix de la salamandre, un crépitement de flammes.

Bastian ne quitta pas Melke du regard.

— Mais...

— Viens maintenant, ou notre marché ne tient plus-sss.

Il leva les yeux. Les épines qui surplombaient le crâne crêté de la salamandre projetaient de longues ombres pointues sur le mur.

— Mais elle est mourante.

— Nous ne pouvons pas promettre qu'elle sssurvivra jusssqu'à demain. Ççça ne faisait pas partie du marché.

Le marché.

Il devait remplir sa part ou Melke mourrait sur ce sol.

Bastian se remit maladroitement debout. Il suivit rapidement les salamandres, pressé, leur marchant presque sur les talons. *Vite, vite*. Le passage s'ouvrait sur un hall caverneux mais il ne fit pas attention à ses proportions, à sa chaleur, aux pièces entassées ni au foyer tressautant de flammes. Il passa devant les jeunes salamandres et traversa la salle à grands pas pour rejoindre leur mère.

— Nous avons un marché, dit-il brusquement en se débarrassant de sa chemise.

— Ssss...

C'était un son de délice, cru et sibilant.

Son cœur se serra à s'en arrêter. Ces larges yeux brûlaient, leurs iris enflammés.

Elle se tenait debout, souple et lustrée. Sa peau était aussi sombre que le sang, aussi lumineuse que le cœur brûlant d'un feu de joie. Il n'y avait pas de poils sur ce corps, juste cette crête pointue. Son visage était plus large que celui des petites, et pourtant... une tête de lézard, à la large bouche dénuée de lèvres, aux dents acérées.

Les petites étaient juvéniles, asexuées, mais cette créature avait des seins de femme, pleins et lourds. Le creux de sa taille et le renflement de ses hanches, son odeur musquée... Elle était féminine.

La répulsion de Bastian fut forte et instinctive. La bile lui monta à la gorge.

La salamandre s'approcha, aussi grande que lui, souple, lisse et brillante. Sa crête formait un éventail au-dessus de sa tête, ses piquants aussi fins et pointus que des aiguilles. La chaleur irradiait de sa peau.

Bastian s'efforça de ne pas reculer. Son cœur résonnait, saccadé, à ses oreilles. Il ne pouvait pas inspirer, pas expirer. Respirer lui était impossible.

La salamandre lui caressa la poitrine d'une de ses serres acérées comme des lames de rasoir.

— Plaisir, dit-elle, et de petites flammes s'enroulèrent autour de sa bouche.

Bastian tremblait, la chemise serrée dans son poing. Des pulsations de terreur le traversaient. *Courage*. Pour Hantje, ensanglanté, et pour Melke, qui gisait à moitié morte, il se devait de le faire. *Courage*. Il se força à respirer, à inspirer la senteur de la salamandre, à s'exprimer.

— Oui.

Elle sourit à pleines dents.

— Alorsss, vas-y.

Il écarta ses doigts raides. Sa chemise glissa au sol.

— Le spectre a besoin d'eau.

Elle fit un geste féminin et gracieux de la main, terrifiant, et l'une des petites s'empressa de lui obéir.

— Je ne souhaite pas qu'on nous regarde.

Le sourire de la salamandre s'élargit, s'ouvrant grand sur ses dents pointues. Des flammes luisaient dans ses yeux.

— Elles vont regarder.

L'espace d'un instant il ne put pas aller plus loin, un simple instant, précis et brillant, durant lequel il ne put tout simplement pas. Ce moment passa et il défit son pantalon de ses doigts maladroits.

Chapitre 50

Silvia avait été un bon professeur. Peu importe que la chaleur de la peau de la salamandre lui ébouillante le bout des doigts et roussisse ses cheveux, peu importe que sa bouche et sa langue se couvrent de cloques lorsqu'il embrassait sa poitrine, que la forte odeur de la créature lui donne envie de vomir. Bastian avait promis du plaisir et il en donna. Il ferma les yeux et imagina qu'il était avec Silvia, qu'il couvrait de baisers sa peau plutôt que de petites écailles, que son odeur était sensuelle et non étouffante.

Ils étaient allongés sur des pièces au bord du feu. Il s'agissait d'une couche barbare, décadente et raide, la fortune d'un roi en monnaie d'or. Bastian se noyait dans le musc et la chaleur. Les mains de la salamandre le caressaient tandis qu'il la caressait, elle. Il avait la peau glissante de sueur, cuisante de douleur.

Il se crispa lorsque la queue de la salamandre s'enroula tel un serpent autour de son mollet, se contracta encore et faillit glapir lorsque des doigts chauds lui caressèrent l'aine et explorèrent sa virilité. Sa main était hardie et audacieuse, le forçait à réagir. Il inspira sèchement. La douleur et le plaisir se mêlèrent.

Maintenant. Fais-le maintenant. Il chevaucha la salamandre, s'enfonça dans son corps, gémit sous l'effet de la douleur et de la chaleur. La salamandre arqua le corps pour se fondre avec lui. Des langues de flammes sortaient de sa bouche.

Bastian serra fermement les paupières. Il ressentit une grande souffrance lorsqu'il pénétra plus profondément en elle, du plaisir également. Souffrance. Plaisir. C'était un cauchemar, un mélange horrible de douleur et de terreur, de plaisir, de chaleur bouillante et d'une honte sans bornes.

Le corps de la salamandre se referma autour de lui. Il rouvrit les yeux et vit sa tête inclinée vers l'arrière, les muscles saillants de son cou, le feu qui sortait de sa bouche... Puis – *honte, honte* – il atteignit sa propre jouissance, si insoutenable qu'il en cria presque.

Bastian pleurait intérieurement lorsqu'il se dégagea du corps de la créature. Quelque chose hurlait dans sa poitrine. *Non.*

La salamandre s'étendit à ses côtés, sinueuse, flamboyante, comblée. Des flammes couvaient au fond de sa voix.

— Très agréable-sss.

Bastian ferma les yeux. Des sanglots mouraient dans sa gorge. L'horreur qu'il ressentait était profonde et absolue.

Qu'ai-je fait ?

— Sssouhaites-tu passer un autre marché ? Pour de l'or, peut-être ?

— Non ! (Les paupières de Bastian s'ouvrirent brusquement. Il se redressa en toute hâte et se releva maladroitement.) Non ! Juste le spectre.

Les yeux de la salamandre s'étrécirent. Des flammes sortaient en volutes de sa bouche.

— J'étais très en colère contre elle. Maisss, avec toi, je sssuis des plus comblées.

D'autres flammes glissèrent hors de sa bouche.

Bastian détourna la tête.

— Je veux juste Melke. Juste le spectre. S'il vous plaît.

La salamandre vint se mettre derrière lui tandis qu'il s'habillait. Bastian sentait son musc, son cœur battre. Il enfila son haut-de-chausse et son pantalon, puis sa chemise. Les boutons refusaient de se glisser dans les boutonsnières. Un souffle chaud lui léchait l'oreille. Une main brûlante de lézard s'enroula autour de sa taille et enserra son aine.

— Non ! s'exclama-t-il d'une voix rauque et étouffée.

La créature retira sa main.

Bastian passa ses bottes. Il se redressa de toute sa hauteur et se tourna pour faire face à la salamandre.

La créature d'âcreté et de feu lui sourit.

— Un petit bonuss, dit-elle en lui tendant une épaisse pièce d'or.

Bastian recula d'un pas en titubant, manquant tomber.

— Non !

Il n'avait pas vendu son corps. Il s'agissait d'un échange, propre, vierge de tout paiement. Il n'était pas un putain.

La salamandre rejeta sa tête en arrière et se mit à rire. Des flammes bien nourries s'élevèrent de sa bouche en tourbillonnant.

— Les humains... Ils sont si amusants.

Melke était un étrange poids mort dans ses bras. Bastian la tenait tout contre sa poitrine et cligna des yeux lorsque la lumière du soleil s'immisça par la porte ouverte. Ses yeux éblouis s'humidifièrent.

Il fit un pas dehors et contempla les petites salamandres. Elles ne lui faisaient plus peur. Comparées à leur mère, elles étaient douces et pas encore formées. Inoffensives.

Elles le dévisagèrent en retour, agglutinées dans l'embrasure de la porte.

Bastian cligna de nouveau les yeux. Non, pas inoffensives. Vives, fougueuses et cruelles. Il se racla la gorge.

— Comment avez-vous su pour le collier ? Comment saviez-vous où le trouver ?

Elles battirent paresseusement les paupières puis levèrent sur lui leurs yeux enflammés.

— Les lézards nous l'ont dit.

Les lézards. Bastian ferma brièvement les yeux.

— Il ne s'agit pas de pierres marines, dit-il alors que la porte se refermait. Le saviez-vous ?

Il n'eut pour toute réponse qu'un haussement d'épaules insouciant.

— Les couleurs étaient belles.

La lourde porte de fer claqua.

Il atteignit les chevaux avant de vomir. Le goût de bile était meilleur que celui de la salamandre. Le temps s'écoula, sans que le soleil arrête sa course dans le ciel. Il n'avait aucun souvenir d'avoir enveloppé Melke dans sa cape, ni de l'avoir hissée sur le cheval qu'elle avait loué. Il l'avait toujours tenue, s'était toujours trouvé assis sur ce cheval, et le poulain les avait toujours suivis de près.

Il ne parvenait pas à sentir Melke, ne pouvait pas sentir autre chose que la puanteur de la salamandre. Son musc couvrait les odeurs de sang, de chair brûlée et de déjections. Elle avait imprégné sa peau et s'y était incrustée.

Son esprit était vide. Littéralement. Ce qui s'était passé dans l'antre... mieux valait laisser ses pensées vagabonder loin de là, mieux valait ne pas s'en souvenir. Mieux valait être... vide.

L'après-midi, le crépuscule, la nuit. Les étoiles et la lune. Melke, lourde et molle dans ses bras. Endal qui aboyait. Liana sur le pas de la porte de la cuisine éclairée à la bougie.

— Je l'ai ramenée, dit Bastian en glissant à bas de sa selle. (Endal sautilla autour de ses jambes.) Elle est vivante.

Puis il vomit une nouvelle fois.

Chapitre 51

Les cloques sur ses doigts et sur ses paumes, sur ses lèvres et sur sa langue, sur son aine, étaient superficielles. Il se servit du baume, pas du don de Liana. Il ne voulait pas qu'elle le voie dans sa honte, qu'elle comprenne les détails de ce qu'il avait fait. Il le dissimulait.

Bastian trouva difficile d'être dans la ferme. Non pas parce qu'elle sentait la mort, mais il y avait une certaine lourdeur dans l'air, un silence pesant.

La vie de Melke était en suspens. La fureur des salamandres était inscrite dans sa peau et taillée dans sa chair, dans ses os brisés. L'infection était plus sérieuse que celle de son frère ne l'avait été.

Bastian cuisinait. Il était au moins capable de faire cela. Soigner Melke, rester assis à côté de son lit à lui tenir la main... Liana et Hantje s'en chargeaient.

Il ne se séparait jamais du collier, mais les heures devinrent des jours et le psaron ne reparut pas. Pas avant le prochain équinoxe de printemps, ou le suivant. Et, jusque-là, la malédiction ne serait pas levée.

Il avait commis trop d'erreurs. Les blessures de Melke et le supplice de son frère n'auraient jamais dû avoir lieu.

Il avait manqué de courage, et il ressentait le goût amer de la honte chaque jour. Il assaisonnait les plats qu'il cuisinait de sel, de poivre et d'épices, mais la nourriture lui semblait toujours aussi amère.

Au troisième jour, la dernière brebis mourut en agnelant. Bastian libéra l'agneau de son corps. Il était mort.

Il serra fermement les paupières. C'en était trop. Trop.

Mais le sang sur ses mains était toujours mieux que le musc de la salamandre. Il se sentait presque propre.

Au quatrième jour, le puits se tarit.

— *Vide ?* demanda Endal lorsque le seau remonta sans eau.

— *Oui.*

Il sentit l'angoisse du chien.

— *Tout va bien.* (Il lui frotta les oreilles.) *On va aller à la rivière.*

Il prit le poulain et le cheval que Melke avait loué et les chargea de chaque outre et de chaque seau qu'il put trouver. Bizarrement, les trois kilomètres de marche pénible jusqu'au pont adoucèrent son humeur. Le sol était poussiéreux, l'herbe morte, et le rayonnement du soleil impitoyable, mais l'air était frais et sec et il n'avait pas la sensation d'inhaler un peu de l'angoisse de Hantje à chaque respiration.

La rivière était toujours haute. Elle avait emporté le gros du pont. Une dizaine de planches à moitié immergées restaient sur cette rive.

Bastian se tint sur la berge. L'odeur qui s'élevait de la rivière lui rappelait le psaron. Ses poils se hérissèrent. Il frissonna. Sept sal Vere étaient morts dans cette rivière depuis le début de la malédiction. Il ne voulait pas être le huitième.

La tâche aurait été simple s'il avait osé descendre la forte pente et plonger ses récipients dans l'eau, mais s'il faisait cela la rivière monterait et l'engloutirait. Il préféra demeurer sur la rive et se servir du seau du puits. La rivière cherchait à s'en emparer, à lui arracher la corde des mains et lui faire perdre ses appuis. Sa chemise avait commencé à lui coller à la peau bien avant qu'il eût fini. Ses mains étaient écorchées et en sang.

L'inquiétude pesa sur Bastian lorsqu'il reprit le chemin de la ferme. Chaque seau et chaque outre ne suffiraient pas pour trois chevaux, un chien et quatre personnes.

— Je te ramènerai cet après-midi, dit-il au poulain.

Arnaul pourrait peut-être s'occuper du cheval de location. Au moins jusqu'à...

Jusqu'à ce que Melke guérisse ou meure.

Le rythme des chevaux était lent. Des nuages de poussière stagnante jaillissaient de sous leurs sabots tandis que la précieuse eau giclait des seaux et roulait jusqu'au sol aride. Endal marchait à côté de son maître, plus près que d'habitude, frottant son épaule contre la jambe de Bastian. Sa queue pendait derrière lui.

Bastian caressa légèrement la tête du chien de ses phalanges.

— *Tout ira bien.*

— *Elle sent la mort.*

Il cessa de frotter.

— *Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?*

— *Oui.*

Bastian soupira. Tout était plus simple lorsque Melke n'était qu'un spectre qu'il pouvait détester.

Il avançait en silence, les doigts posés sur la tête d'Endal. Son univers n'était plus que chaleur, sueur et poussière, que sécheresse dans la gorge et gerbes d'eau éclaboussant l'herbe morte, qu'une attente pleine d'espoirs et de souhaits. Si seulement il pouvait remonter le temps jusqu'à ce jour, il ne referait pas les mêmes erreurs.

Impossible.

— *Je vais chez Arnaul cet après-midi, annonça-t-il au chien. Tu pourras rester à la ferme si tu préfères.*

Endal garda le silence pendant de longues minutes. La poussière se déposait sur la peau de Bastian. Le soleil l'éblouissait et sa chemise trempée de sueur lui collait au dos. La ferme était en vue lorsqu'il entendit la voix du chien dans sa tête.

— *Je vais rester là.*

— *Très bien.*

— *Ça ne t'embête pas ?*

Endal leva sur lui des yeux pâles comme la glace, tranchant sur la noirceur de sa fourrure.

— *Bien sûr que non.* (Il gratta le chien derrière les oreilles.) *Tu restes ici. Avec Melke.*

Bastian revint, épuisé, au crépuscule. Il se lava le visage dans une poignée d'eau et monta dans sa chambre.

Melke était allongée dans le large lit, immobile comme la mort.

— *Comment va-t-elle ?* demanda-t-il.

Hantje leva les yeux. Il secoua la tête.

— *Pareil.*

Bastian s'approcha du lit. Endal releva le menton, jusqu'ici posé sur les pieds de Hantje, et remua la queue.

Les blessures étaient toujours visibles sur le visage de Melke : les ombres des contusions, la roseur des plaies guérissant, les larges cicatrices rouges des lacérations. La fièvre lui brûlait les joues. Elle ne semblait pas respirer. Il ne voyait pas son poulx battre sur sa gorge.

Bastian serra les lèvres. Il se pencha pour caresser Endal. La chaleur et la vitalité du chien, la douceur rugueuse et familière de sa fourrure l'apaisèrent. Il s'éclaircit la voix.

— *Elle va se remettre.*

Hantje ne réagit pas. Son désespoir était muet.

— *Je vais dans la cuisine. Si tu as besoin de quelque chose...*

Le jeune homme opina du chef en signe d'assentiment ; il ne lâchait pas la main de Melke, avait les yeux rivés sur son visage.

— *Tu veux venir ?* demanda Bastian à Endal.

— *Il préfère que je reste.*

Bastian acquiesça.

Il descendit lentement l'escalier. Toute sa vie, il avait dormi dans cette chambre, dans ce lit. Vingt-sept années. Si Melke mourait, il en fermerait la porte et n'y retournerait plus jamais.

Le poêle de la cuisine s'était éteint. Bastian démarra un nouveau feu et grimpa l'escalier qui menait à la chambre qu'il occupait désormais.

Melke y avait vécu pendant plus de deux semaines. Toutes ses affaires étaient dans cette pièce. Il la parcourut du regard, cherchant à comprendre qui elle était, mais il y trouva peu d'indices sur sa personnalité. La chambre était comme elle l'avait toujours été, en dehors de la couverture disposée par terre pour Endal et du bol rempli d'eau.

Bastian contempla ces objets, la couverture et le bol, et se rendit compte que Melke appréciait beaucoup le chien. Elle avait choisi de lui apporter un peu de confort, sans que rien lui soit demandé.

Le chien l'aimait bien. Liana l'aimait bien.

Bastian se frotta la nuque. Pourquoi lui avait-il fallu si longtemps pour comprendre qu'elle était plus qu'un spectre ?

Outre la couverture et le bol, seules les bougies près du chandelier indiquaient que Melke avait dormi ici. Ces dernières ne lui apportèrent rien de plus. Il savait qu'elle avait peur du noir, et il savait pourquoi.

veilles ne lui apprirent rien de plus. Il savait qu'elle avait peur du noir, et il savait pourquoi.

À côté des bougies se trouvait quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué. Bastian fronça les sourcils et s'approcha. Des pierres ?

Il tendit la main pour les ramasser, interloqué, et la mémoire lui revint soudain. Il avait jeté les sacs à dos au sol, en renversant le contenu ; les pierres avaient roulé. Il avait déjà tenu en main l'un de ces cailloux, petits et lisses. Il l'avait mis dans sa poche. Et, plus tard, il l'avait jeté.

Endal avait dit qu'elle pleurerait en le cherchant.

Bastian serra fermement les pierres dans sa main. Elles s'enfoncèrent douloureusement dans sa paume écorchée.

Il dévala quatre à quatre les marches de l'étroit escalier de service, puis remonta celui, plus large, qui menait aux chambres de la famille.

— Hantje, appela-t-il depuis la porte. Tu sais ce que c'est ?

Le jeune homme tourna la tête.

— Ce sont les pierres de Melke.

— Qu'est-ce qu'elles représentent ? demanda Bastian en entrant dans la pièce.

— Elles... Je dirais qu'elles représentent la maison. Ces pierres sont... (Son front se plissa.) Ta main saigne.

— Ce n'est rien. (Bastian balaya ces paroles.) Ces pierres sont quoi ?

Hantje plongea son regard dans le sien. Ses yeux semblaient noirs à la lueur des bougies.

— Melke les garde parce qu'elles viennent de chez nous. Elle dit... (Son rire s'étouffa.) Elle dit qu'elles l'aident à se souvenir de la vie telle qu'elle était avant que tout arrive.

Atterré, Bastian referma la main sur les pierres. Il avait jeté un morceau de la maison de Melke. Pis encore, il s'était débarrassé de ses souvenirs, d'un peu de sa joie d'enfant.

Ce n'était pas étonnant qu'elle pleure.

Il se détestait.

— Il devrait y en avoir quatre, ajouta Hantje. Il y en a aussi une rouge.

— Oui, répondit Bastian. Je sais où elle se trouve.

Chapitre 52

Bastian passa la moitié de la matinée à quatre pattes à remuer le chaume cassant de l'enclos de Gaudon pour essayer de retrouver la petite pierre. Le cheval, curieux, s'était approché de lui pour l'observer. Finalement, ce fut Endal qui dénicha le caillou, couvert de poussière.

— *C'est ça ? Je sens ton odeur dessus. Et celle de Melke.*

Bastian nettoya la pierre, à genoux dans la terre. Elle était petite, lisse, et rouge. Il ferma brièvement les yeux.

— *Oui. Merci, Endal.*

Le chien inclina la tête.

— *C'est pour ça qu'elle pleurait ? Pourquoi ?*

— *Parce que ça lui rappelle sa maison.*

Bastian tenait fermement le caillou.

Le chien réfléchit quelques instants à cette réponse avant de demander :

— *Pourquoi l'as-tu jeté ?*

Bastian déplaça les doigts et contempla la pierre, d'un rouge plus doux que celui des salamandres, mouchetée de noir.

— *Parce que je ne suis pas quelqu'un de bien.*

Endal n'était pas d'accord. Il chercha à grimper sur ses genoux.

Bastian le serra contre lui.

— *Je commets trop d'erreurs, Endal, expliqua-t-il en enfouissant sa joue dans le pelage noir et chaud.*

— *Tu n'en fais aucune, corrigea Endal avec une telle fierté que Bastian parvint à rire.*

Il posa délicatement la pierre à côté des trois autres sur l'étagère de la chambre, à côté du chandelier, et emmena Gaudon chercher de l'eau. La rivière coulait plus violemment aujourd'hui ; elle cassa la corde et emporta le seau au loin alors qu'il restait à Bastian trois outres à remplir.

Le lendemain matin, il s'équipa d'une corde plus solide qu'il attacha à son seau le plus robuste. La rivière, comme armée de mâchoires tranchantes, sembla vouloir dévorer le seau avec appétit. Il lutta contre l'eau, haletant, bandant chaque muscle de son corps. La rivière s'immobilisa un instant, puis l'eau surgit brusquement et avala le seau. Bastian dérapa sur la terre sèche, glissa, tomba...

Seules les dents qu'Endal enfonça dans son bras l'empêchèrent de plonger dans l'eau.

Ce fut une lutte acharnée pour remonter la rive, en s'agrippant à l'herbe sèche et à la terre friable tandis que l'eau lui happait les pieds. Endal ne le lâcha pas avant que Bastian se retrouve, pantelant, sur la terre ferme. Son cœur battait la chamade. La sueur dégoulinait sur sa peau tandis que du sang coulait le long de son bras.

La rivière voulait sa mort.

S'il mourait, Liana se retrouverait seule dans une maison branlante, pour s'occuper d'une ferme morte et d'une malédiction.

Bastian tâtonna dans sa poche à la recherche du collier. Le soulagement glissa sur sa peau, se mêlant au sang et à la sueur. Il ne l'avait pas perdu.

Il s'assit lentement, le cœur battant toujours à tout rompre.

— *Merci, Endal.*

Le chien gémit et se serra contre lui en tremblotant.

— *Je t'ai fait mal.*

— *Je suis content que tu l'aies fait.*

Il le serra fermement contre lui.

Ses mains saignaient, son bras saignait, et il n'avait rempli que deux outres. Lorsqu'il apporta l'une d'entre elles dans la chambre de la malade, il n'y trouva pas Liana, mais Hantje. Le jeune homme ne le vit pas. Il était assis près de sa sœur et pleurait, recroquevillé sur lui-même.

Bastian se tenait dans l'embrasure de la porte. Il avait déjà entendu, une fois, un homme pleurer de la sorte, avec un profond désespoir. Il avait alors ressenti le même pincement dans la poitrine, la même impuissance.

— *Elle est morte ?* demanda-t-il à Endal, tenant mollement l'outre entre ses doigts.

La paralysie le prenait à la poitrine et se propageait rapidement.

Endal dressa le museau. Il huma l'air.

— *Je ne le sens pas.*

Bastian resserra sa prise sur l'outre et inspira profondément. Pas morte. Pas encore.

Il voulait entrer dans la chambre pour apporter son soutien, mais ne savait pas comment s'y prendre. Il avait de nouveau neuf ans, était pétrifié par le chagrin d'un homme, ne sachant que dire ou que faire.

— *Je vais chercher Liana*, dit-il alors qu'Endal entra en trotinant dans la pièce.

Il parcourut rapidement le couloir, l'outre se balançant toujours dans sa main, et frappa doucement à sa porte.

— Liana ? Tu es réveillée ?

Il entendit un bruissement, des pas légers, et la porte s'ouvrit.

Le visage de Liana était terne et épuisé. Les couvertures étaient défaites sur son lit. Elle était en chemise de nuit.

— Je t'ai réveillée.

Elle secoua la tête.

— Je venais de... Quelque chose ne va pas ? Ton bras !

— Non, je vais bien, il s'agit de...

— Melke !

Elle écarquilla les yeux, alarmée.

— Non. Du moins, je ne crois pas. C'est Hantje.

Liana le bouscula pour sortir de la pièce et se précipita, pieds nus, sa chemise de nuit voletant sur ses chevilles. Elle s'arrêta devant la porte de la malade.

Les bottes de Bastian faisaient un bruit lourd sur le parquet. De l'eau giclait de l'outre à chacun de ses pas. Liana tourna la tête lorsqu'il la rejoignit. Les yeux de la jeune femme brillaient de larmes.

— Je ne sais pas quoi faire, dit-il, honteux, en entendant le chagrin de Hantje.

Liana refoula ses larmes.

— Moi si.

Elle entra dans la chambre.

— Est-elle mourante ?

Liana tourna la tête pour le regarder.

— Elle sera morte demain matin si la fièvre ne retombe pas.

Elle fit un geste d'impuissance de la main.

Il n'y avait rien à ajouter. Bastian regarda sa sœur traverser la pièce et toucher la tête inclinée de Hantje. Elle l'enlaça. Sa voix était un léger murmure apaisant.

Une douleur brûlait dans la poitrine de Bastian. Il se racla sèchement la gorge.

— *Viens, Endal.*

— *Je reste ici.*

Bastian serra les lèvres et tourna les talons. Il était blessé qu'Endal préfère rester auprès de Hantje. *Ce n'est qu'un spectre galeux*, voulut-il hurler au chien, mais la honte lui tordait les tripes à la seule idée d'être capable de penser une chose pareille. Hantje était plus qu'un spectre, bien plus, tout comme Melke.

Elle serait morte au matin.

Bastian jeta l'outre sur la table de la cuisine et sortit. Il emprunta aveuglément le chemin. Il ne voyait pas l'herbe décolorée et la poussière grise mais sa propre chambre, à l'intérieur de laquelle Melke gisait, immobile comme la mort, dans le lit qu'il avait toujours occupé, et où Liana tenait Hantje sanglotant dans ses bras.

Il grimpa sur la plus haute dune de sable et contempla la mer sans la voir, les cheveux au vent. Ce n'était pas juste. Rien de tout cela ne l'était. Ils étaient punis pour un crime commis cent ans plus tôt et *ce n'était pas juste*.

Le souvenir de la chambre de la malade partit en lambeaux et disparut. Il voyait l'océan, avide et cruel, gris-vert. Les vagues s'abattaient sur la côte et grignotaient Vere. Il sentait le sel dans sa bouche, l'odeur des algues. La rage lui montait au ventre. La rage à l'égard d'Alain sal Vere, du psaron, de son père qui avait choisi de mourir, de les abandonner. Il referma la main sur le collier dans sa poche.

Il fit cris d'un accès de folie, de chagrin, et de fureur impuissante. Il hurla contre les vagues, les maudissant, et

Il fut pris d'un accès de rage, de chagrin, et de fureur impuissante. Il hurla contre les vagues, les maudissant, et jeta le collier loin de Vere avec toute sa force.

Le collier se tordit dans la lumière du soleil et tomba dans les vagues écumantes. Une petite gerbe d'eau puis... plus rien.

Sa rage disparut.

Tout s'arrêta d'un coup : le sang et la respiration, le battement de son cœur. Il était incapable de respirer ou de bouger. Il contempla sans ciller l'eau bouillonnante.

Qu'ai-je fait ?

Il ne récupérerait jamais le collier. La mer l'avait avalé.

Les jambes de Bastian cédèrent sous son poids. Il s'assit lourdement sur une touffe d'herbe piquante et sur le sable. *Non.*

La malédiction ne serait jamais levée.

Chapitre 53

Bastian resta longuement sur la dune de sable à écouter l'herbe frémir, le sol s'effriter et la mer ronger régulièrement la côte tandis que le soleil traversait le ciel. La mort recouvrait la ferme tel un linceul, gris comme la cendre, qui jamais au grand jamais ne serait ôté.

Vere était morte, de manière irrévocable. Bientôt Melke mourrait à son tour.

Il comprenait désormais les larmes que son père avait versées, que Hantje versait. Le désespoir. L'impuissance. La conviction que plus rien n'irait bien comme avant.

Ses yeux et ses joues étaient humides. Il pleurait silencieusement, seul avec son désespoir.

Il comprit lentement. La mer était calme et l'odeur qu'il sentait était humide et sombre, familière.

Bastian se redressa maladroitement, la gorge nouée par la terreur.

Le psaaron se tenait devant lui, le dominait de toute sa hauteur. L'eau glissait sur ses sombres écailles. Et, autour de son cou...

Bastian déglutit.

— Vous l'avez trouvé.

— Oui.

— Comment ?

— Je l'ai entendu m'appeler. (Une lueur brillait dans les yeux de la créature, scintillait comme le soleil sur l'eau. De la joie.) Tu as toute ma gratitude.

Bastian déglutit de nouveau. Il ne pouvait que hocher la tête. Des voix murmuraient, distantes à ses oreilles, tandis que les larmes chantaient pour le psaaron.

— Je vais te rendre ce que je t'ai pris, tout comme tu m'as rendu les larmes de ma famille. (Des vagues clapotaient au fond de sa voix profonde, tout comme la mer clapotait gentiment sur la côte de Vere.) L'eau n'est plus ton ennemie. Tu n'as plus rien à craindre de la mer.

Le psaaron tourna les talons et traversa les dunes et la plage de sable blanc. Il glissa dans l'eau, aussi vif et gracieux qu'un poisson, et disparut.

Bastian resta debout de longues minutes à contempler l'eau calme de la baie. Sa colère refit surface.

— Tu ne peux pas me rendre ce que tu m'as pris, cria-t-il à l'intention du psaaron. Ils sont morts. Tu ne peux pas les faire revenir.

Sa mère était partie, tout comme son père, et bientôt Melke les rejoindrait.

La colère reflua avec les vagues de la plage. Bastian se rassit. Le poids de Vere était insoutenable. Il l'écrasait littéralement.

Il n'avait pas l'argent pour réparer le pont, pour refaire la toiture de la ferme et remplacer les carreaux des fenêtres. Pas l'argent pour racheter du bétail, des meubles ou de la nourriture. Reconstruire Vere, sans un sou en poche, était au-dessus de ses capacités. C'était voué à l'échec.

Bastian observa la mer de longues heures durant. Il avait jeté le collier dans l'écume bouillonnante ; l'eau était désormais lisse et calme. Le psaaron avait entendu l'appel des larmes. Il l'avait *entendu*.

Il avait eu le collier en sa possession pendant douze ans. Aurait-il pu le jeter à l'eau à n'importe quel moment ? Le psaaron l'aurait-il entendu alors ? La malédiction aurait-elle pu être levée avant que Vere se dessèche, que le puits se tarisse, que les bêtes meurent de faim et que les brebis périssent en agnelant ? Avant que Melke se rende au repaire des salamandres ?

Bastian contemplait la mer, plate et bleu-vert, et décida qu'il préférerait ne pas savoir. Cela ne valait pas la peine qu'il y réfléchisse. En réalité, mieux valait ne pas penser du tout. Ne pas penser à la perte. Ne pas penser à sa mère et à son père. À Melke. Mieux valait se contenter de regarder la mer.

Mais le reflet du soleil sur l'eau ne faisait qu'accentuer les ténèbres qui le dévoraient, le désespoir, le côté irrémédiable de la situation. Le doux clapotis des vagues était un hymne funèbre.

— Ne meurs pas, murmura-t-il. Je t'en supplie, ne meurs pas.

Quelque chose reposait sur le sable, aussi petit et brillant qu'une écaille de poisson. Les vagues le poussèrent gentiment, le laissèrent échoué sur la plage, avant de remonter sur le sable pour le pousser de nouveau. Bastian regarda un long moment, sans curiosité. Le flux et le reflux des vagues, la plage qui grandissait, l'objet brillant sur le sable.

Un deuxième objet luisait désormais dans le sable blanc. Un troisième, un quatrième. Tout au long de la plage, des éclats scintillants, petits et brillants.

« *Je vais te rendre ce que je t'ai pris.* »

L'espoir jaillit dans la poitrine de Bastian, douloureusement déchirant.

— Non, dit-il en se remettant difficilement debout. Non, ce n'est pas possible.

Il dévala la dune. *Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible.* L'espoir accéléra son rythme cardiaque. Il traversa la plage en courant à moitié, ses bottes s'enfonçant dans le sable blanc qu'il n'avait jusqu'alors jamais osé fouler.

De l'argent. Une pièce d'argent.

Bastian se pencha pour la ramasser de ses doigts tremblants. La fortune des sal Vere. Jetée à la mer par un homme prêt à tout pour sauver ses enfants.

La pièce reposait, froide et brillante, dans le creux de sa main. Avec elle, il pourrait commencer à rebâtir Vere.

Mais l'argent ne pouvait pas sauver la vie de Melke.

Des pièces luisaient partout sur la plage. Des dizaines, des centaines de pièces d'argent et d'or. Bastian les empila sans joie aucune. Il comprenait pourquoi son arrière-grand-père avait jeté sa fortune à la mer et pourquoi le psaron l'avait rejetée ; l'argent ne compensait pas la famille, ni la vie d'une personne.

Bastian rapporta quelques pièces à la ferme, une poignée dans chaque poche. Des nuages s'amoncelaient devant le soleil. Une légère bruine se mit à tomber. La première pluie que Vere connaissait depuis des années.

Il crut voir respirer la terre craquelée sous le contact délicieux de l'humidité, l'entendre soupirer de plaisir.

Bastian grimpa l'escalier qui menait à la chambre de la malade. Hantje ne remarqua pas son arrivée. Il était assis, hagard, et regardait Melke. Endal ouvrit les yeux. Il ne leva pas le menton des pieds de Hantje.

— *Comment va-t-elle ?* demanda Bastian en regardant la fille.

Elle gisait, immobile. Il l'aurait crue morte, sans ses joues rougies par la fièvre.

— *Pareil.*

Il était inutile d'ouvrir la bouche pour annoncer à Hantje que la malédiction était levée. Cela n'avait pas d'importance. Seul comptait le combat qui faisait rage dans cette pièce. La vie contre la mort.

Bastian tourna les talons pour sortir.

— *Il pleut.*

— *Je sais. Je l'ai senti.*

Il hocha la tête et redescendit lentement l'escalier. Il alluma le poêle et les bougies de la cuisine et s'assit à la table. Il y posa les pièces et les contempla. Combien fallait-il de morts pour que cela soit trop ? Quand la limite était-elle franchie ?

Il jetterait toute sa fortune, comme son arrière-grand-père l'avait fait, si cela pouvait lui rendre la vie. Sa vie.

Bastian fit tourner une pièce d'or entre ses doigts. Si Melke mourait, cela ferait trop de morts. Il quitterait Vere. Laisserait à quelqu'un d'autre le soin de refaire la toiture et de réparer les vitres, le soin de rendre à la maison et à la ferme leur gloire d'autrefois.

Trop de mauvais souvenirs, trop de morts.

Bastian demeura là à contempler les pièces tandis que la nuit tombait ; puis il les repoussa, prépara le dîner, et monta dans la petite chambre pour s'allonger sur le lit et contempler le plafond dans l'obscurité.

Trop. Bien trop.

Chapitre 54

L'infection courait dans le sang de Melke, noire, striée de rouge feu. D'après Liana, le mal était vivant. Il se tortillait, formait des nœuds et creusait avec des serres acérées, refusant de partir.

Liana posa une main sur la poitrine de Melke, où son cœur battait faiblement. Elle ferma les yeux. *Abandonne-la. Laisse-la tranquille. Va-t'en.*

Ce soir, elle était plus forte que la fièvre. Cela venait peut-être du son délicat de la pluie qui tombait dehors, si merveilleuse et miraculeuse. Peut-être pas.

Les heures défilèrent pendant lesquelles la pluie tombait régulièrement dehors. L'infection luttait contre elle. Les nœuds se défaisaient lentement, les serres relâchaient doucement leur étreinte, en petits paliers successifs. Le cœur de Melke se mit à battre plus fort, plus régulièrement. Le noir devint gris et les stries flamboyantes se délayèrent ; le sang de Melke pouvait enfin parcourir ses veines et ses artères, chaud, riche et pur.

Liana ouvrit des paupières lourdes et fatiguées, mais son regard était emplí de joie. Elle écarta des mèches de cheveux noirs du front de Melke.

— Tout va bien, lui dit-elle. Tu survivras.

Et Hantje recommencera à sourire.

Melke soupira dans son sommeil. Ses joues n'étaient plus brûlantes de fièvre.

Les flammes des bougies vacillèrent, projetant des ombres sur le visage endormi de Melke et mettant en lumière le poulx qui battait régulièrement au creux de son cou. Elle était si semblable à Hantje, de l'intérieur comme de l'extérieur. L'honneur et le désespoir.

Dehors, la pluie merveilleuse tombait encore. C'était une nuit pour les miracles, une nuit où tous les rêves pouvaient se réaliser.

— Je veux que vous restiez, souffla Liana. Tous les deux. Je veux que vous vous installiez ici.

Elle ferma les yeux, et trouva, en se réveillant, Bastian, debout devant elle, et Endal, collé à sa jambe.

— Comment va-t-elle ? demanda le premier d'un ton brusque.

Les doigts chauds et pleins de vie de Melke reposaient mollement dans la main de Liana.

— Elle va s'en remettre.

Bastian sembla cesser de respirer pendant quelques instants, puis elle l'entendit prendre une longue inspiration rauque. Ses yeux luisaient à la lueur des bougies.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

L'une des bougies s'était éteinte. Les autres flammes oscillaient faiblement.

— Il fait encore nuit. Pourquoi n'es-tu...

— Je n'arrivais pas à dormir.

Liana acquiesça avant de bâiller.

L'expression de son frère avait changé, l'étrange tension sur son visage s'était adoucie.

— Tu es fatiguée.

Il la porta au lit, comme il le faisait lorsqu'elle était enfant. Les paupières de Liana se fermèrent doucement. Elle avait la joue posée sur son épaule protectrice.

Elle eut à peine conscience que Bastian l'allongeait, qu'il remontait le drap et la couverture sous son menton. Elle essaya d'ouvrir les yeux mais en fut incapable.

— Melke. Qui va...

— Je vais la veiller. (Il lui embrassa le front.) Dors, petite sœur.

Bastian alluma des bougies neuves et les disposa dans le chandelier. Ses yeux s'écartèrent de Melke. Tout semblait soudain aller si bien qu'il avait peur de rompre le charme en la regardant en face.

Tout était si brutal, si incroyable.

Le soulagement l'emplissait tant qu'il craignait que sa poitrine explose. La malédiction était levée. Vere survivrait, tout comme Melke, et *tout allait bien*.

Le livre d'histoires était posé sur la table de chevet. Bastian le ramassa et en toucha le cuir, usé par les années. Il aurait l'occasion de le lire à ses enfants.

Une joie intérieure brillait, aussi chaude et lumineuse que la flamme des bougies. *Je vais avoir des enfants*.

Il s'assit sur la chaise en bois à côté du lit. Endal s'allongea, le menton sur ses pieds. Il ressentait le contentement du chien. Il bourdonnait sous son cuir.

Tout allait bien.

Les jardins prospéreraient de nouveau. Il y aurait des fleurs, des arbres fruitiers et des légumes ; des moutons et des vaches brouteraient et des chevaux empliraient les écuries ; de l'herbe verte, des arbres feuillus... Mais cela prendrait du temps, des années. Dans l'immédiat, il pouvait s'occuper de la maison. De nouvelles tuiles, de nouveaux carreaux aux fenêtres, de la peinture fraîche. Des meubles. Et la maison de bains. C'était futile et superflu, mais il tenait à la maison de bains.

Bastian eut envie de rire, de pleurer. Au lieu de cela, il ouvrit le livre et en tourna les pages à la recherche d'une histoire exprimant la légèreté qu'il ressentait. Il commença à lire.

« *Il existe un peu de magie en ce monde. Elle se transmet dans certaines lignées.* »

Il posa longuement les yeux sur Melke pour la première fois depuis qu'il avait appris qu'elle vivrait. Une forme de magie courait dans sa lignée, comme dans la sienne propre.

Sa magie n'était pas néfaste ; elle était juste magique, tout comme la sienne. Depuis des générations les sal Vere parlaient aux chevaux ou aux chiens. L'un de ses enfants hériterait probablement de ce don.

La beauté accompagnait souvent la magie. C'est ce qu'il avait entendu dire au sujet de la famille régnante de Bresse qui, à n'en pas douter, possédait le don de paix. Un don qui s'étendait au-delà des frontières de Bresse, avec les mariages de chaque prince et princesse. Et la même chose se disait de sa propre famille, les sal Vere. *Une belle famille, nantie d'un don, mais maudite*, avait-il entendu étant enfant. Belle, nantie d'un don, et maudite.

Plus maintenant.

Quel effet cela ferait-il d'être nanti d'un don que les autres craignaient ? Un don dont les moins scrupuleux pouvaient abuser ?

Ils brûlent les spectres, à Stenrik.

Il observa Melke et se souvint de la manière dont elle avait relevé le menton, refusant de montrer sa peur. Bravade et arrogance pour cacher la vulnérabilité, pour cacher la peur.

Les spectres étaient toujours laids dans les histoires, mais Melke ne l'était pas. Bastian la dévisageait, allongée, pâle et immobile, ses cheveux de jais étalés sur l'oreiller. Élégante. C'était l'adjectif qui lui convenait le mieux. Ses sourcils arqués et son nez rectiligne, l'angle de sa mâchoire et de ses pommettes, la ligne de sa gorge. Élégante. Et le lobe de ses oreilles, légèrement arrondi, ses doigts fins, les pieds dont elle avait tracé le contour au verso de la carte. Élégante.

Cela, au moins, n'était pas une légende de poissonnière : magie et beauté allaient de pair.

Bastian détourna brusquement le regard, qu'il reposa sur la page. Non, pas cette histoire. Il parcourut les pages. Le mot *Stenrik* attira son regard. Il passa la main sur le parchemin.

— « *Stenrik est une terre de sombres forêts de sapins, de hautes montagnes et de mers gelées, lut-il à voix haute. On y trouve des lamies, endormies dans de profondes cavernes froides.* »

Il leva les yeux sur Melke. Ces forêts et ces mers froides lui manquaient-elles ?

Bastian s'éclaircit la voix et reprit sa lecture.

— « *Comme chacun sait, il est plus sage de tourner le dos à tout ce qui ressemble à une lamie – si séduisante soit sa beauté – et de fuir à toutes jambes dans le sens opposé. Car les femmes-serpents peuvent s'avérer dangereuses. Mais tous les hommes ne sont pas sages. Voici l'histoire d'un homme, Janne, qui manquait particulièrement de sagesse.* »

La queue d'Endal battait le sol. Il aimait le son de la voix de Bastian.

— « *Janne était un noble, aussi beau qu'on puisse rêver de l'être ; il en retirait une grande vanité et une grande fierté. Il était promis à la fille d'un baron, aux cheveux brillants de la couleur d'une châtaigne mûre et aux yeux bleus comme un ciel d'été. La fille du baron, qui s'appelait Britta, avait grand cœur, et l'on disait d'elle qu'elle était aussi adorable que douce et gentille. Seuls les gens mal intentionnés remarquaient les cicatrices de variole à peine visibles sur son joli visage.*

sur son joli visage.

» Janne était sûr de sa valeur et savait mériter d'épouser la fille d'un baron. Il ne remarquait jamais la douceur de Britta ni sa gentillesse naturelle. Lorsqu'il la regardait, il ne voyait que la fortune de son père et ses traces de variole. La fortune qu'il savait mériter. Les cicatrices le dérangeaient. Ainsi n'est-il peut-être pas surprenant d'apprendre que, lorsqu'il rencontra une femme-serpent qui se prélassait sur un lit de mousse dans la clairière d'une sombre forêt, il ne tourna pas le dos pour partir.

» La lamie portait une robe aussi légère que le tulle, et un collier de rubis pendait jusqu'à sa taille. Elle était belle, comme toutes les lamies. Elle avait des lèvres rouge sang et une peau aussi douce et délicate que des pétales de rose blanche. Ses cheveux brillaient plus que des opales noires, ses dents étaient aussi éclatantes que des perles, et ses yeux dorés luisaient de l'éclat sombre de la connaissance qui ravit le cœur d'un homme.

» Là, finalement, se trouvait une femme méritant l'intérêt de Janne. Ainsi, insouciant du danger et sans penser à Britta et à leur engagement, il pénétra dans la clairière ensoleillée.

» Le temps a tendance à s'éclipser lorsque l'on se trouve en compagnie d'une femme-serpent. Janne avait l'impression de s'être à peine assis à côté de la lamie, d'avoir à peine eu le temps de lui faire un baisemain et d'échanger quelques mots avec elle, que le soleil disparaissait déjà à l'horizon.

» "Pourrais-je te revoir demain ?" avait demandé Janne. La lamie avait émis un léger et mystérieux sourire avant de disparaître parmi les sapins, aussi légère et gracieuse qu'un duvet de chardon dans sa robe blanche vaporeuse.

» Janne revint au lever du jour suivant et, une nouvelle fois, le temps lui fila entre les doigts aussi rapidement que de l'eau. Un homme sage sait tourner le dos à une telle beauté obsédante, et sait considérer à leur juste valeur les choses simples que sont la maison, un bon feu, la chaleur du baiser de sa promise, qu'elle soit belle ou ordinaire. Mais, de par sa fierté, Janne n'était pas quelqu'un de sage et n'avait jamais su considérer les choses simples à leur juste valeur.

» Il arrive parfois qu'une femme-serpent ait du mal à tisser sa toile. Parfois, l'homme qu'elle a choisi lui rit au nez et sa magie vole en éclats, mais Janne était avide de ce que la lamie avait à lui offrir. Il fut facilement pris au piège. Il oublia sa future épouse, oublia la fortune de son père, oublia jusqu'à son propre nom.

» Lorsque la lamie proposa à Janne de l'accompagner la veille de ses noces, il accepta volontiers. Il savait qu'un cœur de serpent battait sous sa poitrine et que, eût-il demandé à voir sa jolie langue, il l'aurait découverte fourchue, mais il n'en avait cure. Il ne voulait personne d'autre qu'elle.

» Britta fouilla la forêt à la recherche de son infidèle fiancé. Elle arpenta les collines sombres chaque jour, un mois durant, en criant son nom. Puis elle rentra chez elle et rangea sa tenue de mariée dans un coffre. Un an plus tard, elle épousa un baron, un homme simple et honnête qui savait se satisfaire de son sort. Le baron ne voyait pas les traces de variole sur son visage. Il trouvait que sa femme était la plus adorable de tout Stenrik. Ils eurent sept enfants, chacun aussi gentil et doux que sa mère, aussi honorable et fidèle que son père.

» De temps à autre, quelqu'un apercevait Janne dans la forêt. Il avait les cheveux humides, les joues creuses et la teinte blafarde d'un cadavre ; son haleine était celle d'une grotte sombre. Mais il était plus fier et vaniteux que jamais, car il dormait sur un lit de pièces d'or et son épouse était plus belle que toutes les femmes. »

Bastian avait déjà lu trois contes et attaqué le quatrième lorsque la luminosité derrière les rideaux révéla que le jour se levait. Dehors, une pluie légère tombait toujours. Il se demanda au bout de combien de temps elle commencerait à goutter par les tuiles cassées. Peut-être était-ce déjà le cas.

Il se rendit compte qu'il ne s'en souciait guère. Les fuites pouvaient être comblées. Il y avait suffisamment d'argent pour tous les travaux nécessaires.

Endal entendit Hantje avant lui. Il leva le menton des pieds de Bastian et remua la queue.

Bastian s'arrêta de lire. Il tourna la tête.

Le jeune homme se tenait dans les ombres du seuil. Il était cruellement pâle. Ses yeux brillaient d'angoisse.

— Melke ?

Bastian referma le livre.

— Elle va bien.

Hantje agrippa le chambranle.

— Tu veux dire... ?

Bastian se leva.

— Je veux dire que sa fièvre est tombée. Elle survivra.

Une joie brillante comme des larmes illumina les yeux de Hantje. Il traversa la pièce comme un aveugle.

Bastian ne regarda pas le jeune homme se pencher sur sa sœur. Il ouvrit les rideaux et contempla le paysage humide. Hantje parlait à Melke à mi-voix, trop vite et trop bas pour que Bastian puisse entendre, mais la joie dans son intonation... Bastian ferma les yeux. Il déglutit pour s'éclaircir la voix.

— Je vais préparer le petit déjeuner, dit-il en se détournant de la fenêtre.

Hantje se redressa. Bastian le reconnut à peine. Son visage n'était plus pâle et tiré, mais coloré de joie. Son sourire et ses yeux irradiaient de bonheur.

— Merci, dit le jeune homme, et Bastian comprit que ces mots venaient du cœur.

Il fit quelques pas en direction du lit et observa Melke, endormie, vivante.

— Ne me remercie pas. Remercie Liana.

— Je n'y manquerai pas, répondit Hantje. Mais merci à toi aussi. Pour tout.

Bastian croisa le regard gris du jeune homme, si semblable à celui de Melke. Il hocha la tête et tourna les talons pour sortir de la chambre. Endal le suivit, le devança même en dévalant joyeusement l'escalier.

Tout allait bien.

Bastian lut souvent pour Melke durant les deux jours qui suivirent, pendant que Liana dormait. Melke ne se réveillait jamais vraiment, mais le son d'une voix semblait apaiser ses rêves. Lorsqu'il ne lui faisait pas la lecture, il allait jusqu'à la plage ramasser d'autres pièces. Il y eut bientôt de hautes piles sur le sol de la chambre de bonne. Il ne savait que faire d'une telle fortune. Il y avait plus qu'assez pour le pont et la maison, pour les bains, pour le bétail, pour tout. Et il ne comptait que la monnaie d'argent.

Il s'assit sur le lit étroit et joua avec une pièce d'or tandis qu'Endal somnolait à ses pieds. C'était une somme d'argent démentielle. Plus qu'il n'avait besoin, plus qu'il ne voulait.

Le carré de lumière sur le sol s'allongea en un rectangle. L'après-midi. Le crépuscule. Finalement, il s'agenouilla et divisa les pièces en quatre piles brillantes. Une fois cette tâche achevée, il se sentit mieux.

— *Viens, Endal.*

Bastian descendit préparer le dîner, convaincu d'avoir pris la bonne décision. Melke et Hantje avaient risqué leur vie pour les sauver, pour sauver Vere.

Mais lorsqu'il entendit la voix faible et haletante de Melke ce soir-là, il ne put s'empêcher de se rendre dans la chambre de la malade. La dernière fois qu'ils avaient discuté, il lui avait crié dessus. Elle l'avait écouté, l'avait laissé la menacer sauvagement du doigt, taper du pied, ricaner et chercher à l'intimider.

Il ne pensait pas qu'elle l'accueillerait cordialement dans sa chambre.

Endal n'avait pas ce genre d'états d'âme. Il bondit dans la pièce et posa ses pattes avant sur le lit en se tortillant de joie.

Bastian s'écarta de la porte. Il longea lentement le couloir et descendit l'escalier. Demain, il se rendrait à Thierry. Il rendrait le cheval de location qu'Arnaul entretenait pour l'instant et s'arrangerait pour que le pont soit reconstruit et la maison réparée. À l'aube. Il partirait à l'aube.

Il avait besoin de remercier Melke. Mais pas ce soir, ni demain. Il ne l'évitait pas. C'était juste qu'il avait des choses à faire.

Chapitre 55

Melke comprenait Hantje, assis sur le bord de son lit, tout comme elle comprenait Endal, qui lui léchait la main, mais elle ne comprenait pas où elle se trouvait. La pièce lui paraissait étrangement familière, souvenir fragmenté d'un rêve, large et haute de plafond, avec des rideaux verts délavés.

— Où ? demanda-t-elle, mais la réponse de Hantje l'embrouilla.

Ce n'était pas Vere. Elle ferma les yeux tandis que Hantje continuait à parler mais, de nouveau, ses mots n'avaient aucun sens.

— Non.

Bastian ne l'aurait pas sauvée.

— Oui. Il t'a ramenée.

Elle rouvrit les yeux. Des paupières si fatiguées, si lourdes.

— Le collier ?

— Le psaron l'a récupéré. (Les doigts de Hantje se resserrèrent autour de son poignet.) La malédiction est levée.

Un profond soulagement la parcourut, chaud comme le soleil et doux comme le miel. Elle souriait intérieurement, mais sa bouche était trop fatiguée pour bouger. Le visage de Hantje se troubla. D'où venait cette cicatrice, sous sa lèvre inférieure ?

En outre, elle ne comprenait toujours pas. Hantje avait dû mal interpréter ses paroles. Elle réessaya.

— Comment suis-je revenue ici ?

— Bastian. Il t'a ramenée.

Secouer la tête lui demandait un effort trop important. Elle préféra fermer les yeux.

— Non.

— Si. Je t'assure, Melke, il l'a fait.

— En échange de quoi ?

Il y eut un instant de silence, puis, doucement :

— Lui-même.

Elle ouvrit brusquement les paupières.

— Non.

Hantje hocha la tête.

C'était parfaitement impossible. Hantje parlait de ponts cassés et de la pluie sur Vere, mais elle ne l'entendait plus. Impossible.

Elle était un spectre, une voleuse, et Bastian n'aurait *jamais*...

Melke referma les yeux pour y réfléchir. Lorsqu'elle les rouvrit, Hantje était parti et Liana se trouvait à son chevet. Les rideaux étaient ouverts et la lumière du jour se déversait dans la chambre. N'avaient-ils pas été fermés, un instant plus tôt ? Les bougies n'avaient-elles pas été allumées pour repousser les ténèbres ?

Liana souriait. Elle portait une blouse unie et ses cheveux n'étaient pas apprêtés. Elle était malgré tout si belle et gracieuse que le rêve se mêlait à la réalité. Pendant quelques instants, Melke pensa qu'Asta elle-même était assise près d'elle.

Fille de la Lune.

— N'essaie pas de parler, lui dit Liana.

Melke avait fait la même chose pour son frère lorsqu'il était souffrant. C'était désormais elle qui était alitée, faible, incapable de boire seule ou de se laver le visage, trop fatiguée pour parler. Elle était reconnaissante de la gentillesse de Liana, de sa tendresse silencieuse, mais lorsque la fille lui caressa la joue du bout du doigt, Melke détourna la tête sur l'oreiller. Sa peau lui piquait là où Liana venait de la toucher.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Les salamandres t'ont coupée au visage, expliqua Liana.

— Tu me soignes ?

— Non, répondit Liana en souriant. La coupure est déjà soignée. Mais j’efface la cicatrice.

— Tu peux faire ça ?

Les mots étaient mal articulés. Liana hocha néanmoins la tête. Elle repassa le doigt au même endroit sur la joue de Melke. Du sang avait jailli de cette coupure, giclant sur son visage et sur son cou. Elle se souvenait...

Melke refoula ce souvenir.

— Hantje. Sa bouche.

— Je ferai la même chose.

— Mais nous sommes des spectres.

— Je m’en fiche.

— Mais ce n’est pas nécess...

— Non, ce n’est pas nécessaire. Mais je vais le faire quand même.

Le menton de la fille se redressa obstinément.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous aime bien.

Melke ne sut pas quoi répondre. Il n’existait pas de réplique adéquate. Elle se contenta d’un « Merci ».

Elle ferma les yeux le temps que Liana dessine des lignes serrées et douloureuses sur sa joue. Elle se souvenait de la souffrance, du sang.

— Comment Hantje s’est-il fait cette cicatrice ?

— C’est une longue histoire. Je te la raconterai demain. Pour l’instant, repose-toi.

Elle n’eut aucun mal à lui obéir. Son corps était lourd et chaud, le lit délicieusement doux.

— Cette chambre ?

— C’est celle de Bastian.

La réponse surprit tant Melke qu’elle en rouvrit les yeux. Oui, les rideaux étaient familiers, tout comme le haut plafond et les murs lambrissés de chêne. Elle était entrée à pas de loup dans cette pièce, s’était agenouillée et avait tâtonné sous le large lit ; elle avait volé.

Ce n’était pas le souvenir d’un simple rêve, mais la réalité. La chambre de Bastian.

— Dors, dit fermement Liana.

Mais elle avait tant d’autres questions, des questions bien trop importantes pour les garder pour elle.

— Comment suis-je revenue ici ?

— Bastian t’a ramenée.

La même réponse que celle de Hantje. Cela n’avait pourtant aucun sens.

— Mais...

— Dors.

C’était un ordre. La main de Liana lui entourait la joue. La lassitude se propagea depuis ce point de contact ; il était impossible de ne pas fermer les yeux, de ne pas dormir.

Bastian était debout devant la porte de la cuisine de Silvia. Il la regarda pétrir la pâte sur la table de bois récurée, un tablier noué autour de la taille et les manches de son chemisier retroussées jusqu’aux épaules. Des mèches de cheveux blonds s’échappaient de son foulard et bouclaient sur sa joue.

Pour la première fois en huit ans, il ne ressentit aucune chaleur à l’idée de coucher avec elle. Uniquement du malaise. Il sentait l’odeur musquée de la salamandre, pas celle de la levure, du sucre ou du pain qui cuisait. La panique lui susurrant dans la poitrine. *Je ne pense pas pouvoir...*

Silvia leva les yeux. Son visage s’illumina.

— Bastian !

Il eut un sourire crispé. Il resta sur le seuil, paralysé, la gorge trop sèche pour parler.

Silvia s’essuya les mains sur un torchon. Elle s’approcha de lui en souriant.

— Entre, dit-elle en se hissant sur la pointe de pieds pour lui planter un léger baiser sur les lèvres.

Sa main glissa le long de son bras, ses doigts s’enroulèrent autour des siens.

La chaleur, oui, un léger frémissement, et aussi de l’appréhension. Mais sa réticence fut balayée par la conviction qu’il avait besoin de le faire. Il *devait* le faire. C’était le seul moyen de débarrasser son esprit de la salamandre, d’effacer son odeur, de vaincre sa peur.

— Merci, dit Silvia.

— Pour quoi ? demanda-t-il en se laissant entraîner dans la cuisine.

— Pour ce que vous avez fait. Endal et toi.

— Quoi ? s'exclama Bastian, déconcerté.

— Helene.

Il secoua la tête, ne comprenant rien.

— Le capitaine de garde a arrêté Julien.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre. La fille morte, la conversation avec Michaud. Des événements qui s'étaient déroulés dans une autre vie.

— Julien a avoué ?

Silvia opina du chef et l'attira plus loin dans la cuisine.

— Pourquoi me remercies-tu ? Pourquoi Endal ?

— Parce que tu as parlé au capitaine de garde. Grâce à toi, il a repris l'interrogatoire de Ronsard et de Julien.

Bastian marqua un temps d'arrêt.

— Vraiment ?

— Endal savait qu'ils mentaient. Tu le lui as dit. (Elle plissa le front.) N'est-ce pas ?

— Qui t'a dit ça ? demanda-t-il lentement.

— Le capitaine de garde. (Le trouble lui froissait le visage.) Tu ne l'as pas fait ? Tout le monde pense que si.

— Si, je l'ai fait.

Il retira sa main.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il ne pouvait pas l'expliquer. Il ne le comprenait pas lui-même. Le désarroi, la gêne.

— Je ne pensais pas qu'il irait le raconter.

— Eh bien, il l'a fait. (Elle attira sa tête vers elle et l'embrassa.) Tu as fait une bonne action, Bastian. Merci.

Il la laissa reprendre sa main et le mener à travers la cuisine.

— Je te donnerai une tourte pour Endal pour le récompenser, dit Silvia. Plus tard. Après. (Elle lui sourit, et il vit dans la profondeur de ses yeux sombres et à la rougeur de ses joues combien elle le désirait.) Elles sont encore trop chaudes.

— *Reste ici, Endal*, dit-il alors que le chien était déjà allongé au soleil, les yeux fermés.

Les souvenirs de la salamandre se bousculaient dans sa tête. Il ressentait quelque chose d'étrange en montant l'escalier, en refermant derrière eux la porte de la chambre. La panique lui parcourait la peau tandis qu'il ôtait ses vêtements. *Je ne peux pas.*

Mais il devait le faire. Il en avait besoin. Une sorte de palliatif.

Silvia l'embrassa. Il répondit maladroitement, sans y réfléchir, mais cela sembla lui plaire. Les doigts de son amante lui caressèrent la poitrine, le ventre, plus bas.

La chaleur commençait à monter dans les veines de Bastian. Si, il pouvait le faire.

Sa panique s'estompa légèrement. Il sentait désormais l'odeur de Silvia, la douceur et l'onctuosité de sa peau, Silvia.

Tout irait bien.

Le temps devint une lente succession agréablement trouble de baisers, de caresses et de légers murmures. Le matelas s'enfonçait à mesure qu'ils se coulaient dans le lit. La lumière du soleil chauffait les draps. Cela n'avait rien à voir avec ce qu'il avait vécu avec la salamandre. Le goût de Silvia, la texture de sa peau, la douce chaleur de son corps... Il s'agissait de plaisir, pas d'un cauchemar.

La panique avait disparu, remplacée par l'excitation qui frémissait en lui. Il pouvait respirer. L'odeur de Silvia était délicate, ni poivrée ni étouffante. Il ne sentait pas sous ses mains les fines écailles presque trop chaudes au toucher. Nul souffle ne lui roussissait les cheveux. Lorsqu'il introduisait ses doigts en elle, sa peau ne cloquait pas.

Bastian ferma les yeux de plaisir en pénétrant son corps. Le petit son que Silvia émit était purement féminin, rien à voir avec les bruits de la salamandre, les sifflements sévères qui projetaient des langues de feu crépitantes.

Le plaisir se lovait sur sa peau, délicieux, exquis. Des vagues de chaleur le parcouraient. Il lui déposa plusieurs baisers sur la joue et plongea le visage dans ses cheveux noirs et brillants.

Bastian faiblit. Il ouvrit les yeux. Il découvrit des cheveux ébouriffés, blonds, pas noirs. Ondulés, pas raides.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Silvia d'une voix sans souffle.

— Non. Tout va bien.

Bastian referma les yeux et se concentra. Le corps de Silvia était harmonieux et délicat. Elle était magnifique. Elle était tout ce qu'il avait toujours voulu. Alors pourquoi imaginait-il des courbes moins prononcées, des membres plus fins, des cheveux noirs comme des ailes de corbeau ?

Il était dans le lit de Silvia, avec le corps de Silvia, et pourtant il faisait l'amour à Melke. Sa peau était douce et humide contre la sienne. Il avait le visage plongé dans ses cheveux sombres et soyeux. Les halètements qu'il entendait étaient les siens, à elle. Ses ongles à elle se plantaient dans sa peau. Il était dans sa chaleur, aveugle et avide, pantelant, son excitation s'élevant en volutes vers l'extase. Le plaisir tremblait sur sa peau. Il y était presque, à la frontière ténue et tranchante de la jouissance...

Elle s'arqua contre son corps, s'agrippa à lui, cria son nom.

— Bastian...

Ce n'était pas la bonne voix.

Bastian ouvrit les yeux. Il vit le joli visage rougi de Silvia, les yeux clos de plaisir.

Je suis au lit avec la mauvaise femme.

Il se retira brusquement, séparant leurs deux corps. Le désir mourut instantanément en lui, aussi définitivement que l'on souffle une bougie. Le plaisir était parti. L'extase et la chaleur aussi.

— Bastian ! Qu'est-ce...

Il balança les jambes par-dessus le rebord du lit et s'assit, tremblant, avalant de longues goulées d'air. Il inclina la tête et pressa la paume de ses mains contre ses yeux. Non. Pas ça. *S'il vous plaît, pas ça.*

— Bastian ? (Le matelas s'enfonça lorsque Silvia vint se placer derrière lui.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

Tout.

La sueur de leurs ébats refroidissait sur sa peau. Une lirette gisait mollement, difforme, à ses pieds. La femme avec qui il voulait coucher était Melke.

Non.

Silvia lui caressa gentiment le dos d'une main, depuis l'épaule jusqu'à la taille.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Bastian ?

Il secoua la tête.

— Tu es malade ?

— Non, répondit-il d'une voix sèche.

— J'ai fait quelque chose ? Je t'ai fait mal ?

— Non ! (Il baissa les mains et ouvrit les yeux pour contempler le tapis, incapable de la regarder.) Non, ce n'est pas ça.

Il y eut un long moment de silence, durant lequel la main de Silvia reposa délicatement sur son omoplate. Il sentait la chaleur de son corps derrière lui, si proche, si loin.

— Quoi, alors ?

Bastian secoua la tête.

— Il y a quelqu'un d'autre ?

Le tapis comportait trois teintes de rose différentes. Les couleurs d'une femme : la pâleur de la peau, la rougeur des joues, le sombre des lèvres qu'il venait d'embrasser.

— Bastian ? Y a-t-il quelqu'un d'autre ?

Il referma les yeux.

— Bastian ?

— Je ne sais pas, murmura-t-il.

Silvia retira sa main. La peau qu'elle recouvrait lui parut soudain froide.

— Je ne sais pas, répéta-t-il en serrant fermement les paupières. Je crois que peut-être... Oui.

Le désarroi lui comprima la poitrine lorsqu'il prononça ces mots. Le désarroi et l'incrédulité. Comment cela avait-il pu arriver ?

Le matelas bougea légèrement. La chaleur de Silvia était partie.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle d'une voix calme.

Qui était Melke ? Un spectre, une femme. Bastian ouvrit les yeux.

— Elle vient de l'Est.

— Elle est jolie ?

Il regarda de nouveau le tapis. Rose pâle, rougeur, rose sombre.

— Elle est belle.

Il entendit Silvia s'enrouler dans le drap, dissimulant sa propre beauté, la rondeur de ses seins, de son ventre et de ses hanches, ses formes luxuriantes. Si différente de Melke.

— Tu l'aimes ? demanda-t-elle d'une voix encore plus faible.

La panique lui tordit le ventre, la confusion, le désarroi.

— Je ne sais pas.

Silvia soupira. Elle lui caressa délicatement la nuque du bout des doigts.

— Est-ce qu'elle sait que tu...

Il serra les paupières.

— Non ! Non, elle me hait.

Silvia partit d'un rire sans joie.

— Aucune femme ne pourrait te haïr, Bastian.

C'était un compliment, et pourtant ces mots le blessèrent. Silvia voyait-elle au-delà de la forme de son visage et de son corps musculeux ?

— Non. (Il s'écarta d'elle et se leva.) Je ne parle pas de mon physique, mais de *moi*. (Il se retourna et posa les yeux sur elle, désignant sa poitrine de l'index.) Elle me hait, *moi*.

Silvia était assise sur les draps froissés, enveloppée d'un drap, une main toujours tendue. Elle referma les doigts et la baissa.

— J'en doute, Bastian.

Il secoua la tête et lui tourna le dos, ramassant ses vêtements. Il s'était montré agressif avec Melke dès le premier jour, devant le repaire des salamandres, trop agressif. Il l'avait relevée en la tirant par les cheveux. Il lui avait craché dessus et l'avait traitée d'ignoble vermine. Il l'avait poussée si fort qu'elle était retombée par terre.

Melke avait peur de lui, ce qui était pire que d'être haï. Elle le craignait.

Il se rhabilla rapidement et silencieusement, conscient du regard de Silvia qui pesait sur lui. Elle ne dit rien. Lorsqu'il eut remis tous ses vêtements, il se retourna vers elle.

— C'est un adieu, c'est ça ?

Les yeux de Silvia étaient rivés sur son visage.

Il voulait nier. Il voulait que tout redevienne comme avant, inchangé. Sans spectre, sans confusion ni désarroi, juste les heures ensoleillées passées dans le lit de Silvia. Mais tout avait bel et bien changé. Il n'avait pas vu venir cette évolution, ne l'avait pas souhaitée, mais elle avait eu lieu. Quelle qu'elle soit. Il devrait être couché avec Silvia, détendu et comblé, hilare. Au lieu de quoi, il était debout, tendu et hésitant, craignant l'avenir.

Au fond de lui, il connaissait la réponse à sa question. Il acquiesça.

Silvia descendit du lit, toujours enveloppée de son drap. La poitrine de Bastian se contracta. Après huit années de nudité assumée, elle se cachait derrière un drap. Qu'avait-il fait ?

Silvia noua le drap au-dessus de sa poitrine et traversa la chambre pieds nus.

— Dis-le-lui. (Elle le prit dans ses bras calmement, sans ambiguïté.) Je crois que tu pourrais être surpris.

Bastian secoua la tête. Une pointe douloureuse lui déchirait le sternum. Il leva les bras maladroitement pour l'étreindre à son tour.

— Silvia...

La première fois qu'il s'était trouvé dans cette pièce, timide et nerveux, il était encore vierge. Elle s'était montrée patiente avec lui, lui avait appris à donner du plaisir ainsi qu'à en prendre. Elle lui avait ainsi offert un cadeau d'une valeur inestimable.

Silvia recula d'un pas.

Bastian laissa retomber ses bras. Il essaya d'exprimer sa gratitude.

— Merci. Pour tout.

— Tout le plaisir était pour moi. (Elle se mit à rire, et il découvrit un mélange de joie et de tristesse sur son visage.) Un très grand plaisir. (Elle lui caressa délicatement la joue.) Elle a beaucoup de chance.

Il secoua la tête.

— Au revoir, Bastian.

Il tourna les talons et ouvrit la porte.

Il tourna les talons et ouvrit la porte.

— Bastian.

Il s'immobilisa, la main sur la poignée.

Les lèvres de Silvia frôlèrent sa joue. Le temps d'un instant fugace, il sentit son odeur, subtile et féminine, ainsi que la chaleur de son corps. Son murmure était léger, presque inaudible :

— Tu as toujours été mon préféré, Bastian.

Il fut incapable de prononcer un mot, rien.

— Je te souhaite beaucoup de bonheur.

Bastian hocha la tête, sans pouvoir exprimer le moindre adieu ou remerciement. Il ferma la porte et descendit l'escalier sans en voir les marches.

Bastian remarqua à peine Endal qui l'attendait sur le large seuil. Il descendit le long des pavés ronds parmi les portes peintes et les ombres profondes des hautes toitures de tuile. Il aurait pu se trouver n'importe où dans le royaume, entre des maisons de brique, de bois ou de terre cuite. Les détails n'avaient aucune importance. Tout ce qui comptait était que, lors d'un instant ensoleillé dans la chambre de Silvia, tout avait changé. Sa vie s'en était trouvée renversée. Plus rien n'était comme avant.

Ce n'était pas un problème qu'il pouvait résoudre à force de muscles, de sueur ou de travail. Il devait *penser*. Prendre une décision. Une décision capitale. Aussi importante que de conclure un marché avec un spectre ou une salamandre. Une décision qui pourrait changer sa vie.

Il ne savait pas quoi faire.

— Sal Vere.

Bastian entendit à peine son nom. *Pense*, se répétait-il. Mais toute pensée cohérente lui était impossible. La logique s'égarait dans des méandres de confusion et de désarroi, accompagnés d'une pointe de panique. Et sous ce mélange de sentiments frémissait une étincelle, quelque chose entre crainte et espoir.

Il ne savait pas quoi faire.

— Sal Vere !

La fureur dans la voix de l'homme le poussa à tourner brusquement la tête. Il cligna des yeux et vit clairement la rue. Des pavés ronds et gris, des maisons de pierres grises, une femme qui balayait devant sa porte, et Ronsard, debout sur son chemin.

Il constata que la rage consumait l'aubergiste. Elle enflait son visage comme la fièvre.

— Mon fils va se retrouver en prison par ta faute.

— Il a tué une fille, répondit simplement Bastian en se frayant un passage.

— Une putain du port ! Elle n'était *rien* !

La colère s'empara brutalement de lui. Il s'immobilisa.

— Elle s'appelait Helene, dit-il en se retournant face à Ronsard. Elle avait quinze ans.

Endal se tenait à côté de lui, le poil hérissé. La femme s'arrêta de balayer.

— Ça ne te regardait pas !

Il observait Ronsard mais ne voyait que le visage rongé par les soucis, les cheveux striés de gris et le chagrin aveugle dans les yeux de la mère de la fille.

— Si, rétorqua-t-il.

La bouche de Ronsard se tordit.

— Seigneur sal Vere. (Il cracha sur les pavés juste devant les pieds de Bastian.) Tu crois que tu vaux mieux que nous ? Maudit sois-tu ! Et maudit soit ta saleté de chien !

Bastian serra les poings, puis se détendit. Il tourna le dos à Ronsard et reprit sa marche.

La femme les observait depuis son palier, le balai à la main. Il lui fit un signe de tête courtois.

— *Viens, Endal.*

— *Pourquoi est-il en colère ?* demanda le chien derrière lui.

— *Parce que tu m'as dit qu'il mentait.*

— *Oh.* (Endal semblait troublé.) *Mais...*

Il glapit, un son aigu. Sa présence dans la tête de Bastian disparut soudain.

Bastian pivota.

Endal gisait sur les pavés, silhouette noire et immobile. Ronsard était penché au-dessus du chien, le souffle court, un lourd butoir de porte en fer dans les mains.

— Prends ça, sal Vere ! lança-t-il en crachant de nouveau.

Un léger filet de sang coulait sous le museau d'Endal.

Un son inarticulé et animal jaillit de la gorge de Bastian. La rage qui brûlait en lui ne lui permit pas de le retenir. Plus rien ne comptait, plus rien n'existait, sauf Ronsard. Son univers se resserra sur une chose, une chose inévitable, et la satisfaction lui monta à la bouche comme du sang lorsqu'elle survint. Sa main droite se resserra sur le col de l'aubergiste. Il le fit tourner et exulta en entendant le cri étouffé de l'homme et en percevant la terreur sur son visage.

Il vécut la suite des événements comme dans un brouillard. La fureur le guidait. Il n'y avait plus que deux personnes sur la place du marché encombrée, Ronsard et lui. Les cris des citadins étaient aussi légers que le pépiement des moineaux. Des morceaux de bois éclatèrent, du tissu fut déchiré et des fruits et légumes s'éparpillèrent autour d'eux. Cela ne signifiait rien. Il saisit Ronsard à la gorge et lui frappa la tête contre les pavés.

Un bras l'étrangla et l'écarta de sa rage aveugle.

— Lâche-le, Bastian.

La voix lui était familière. Michaud.

— Non, grogna Bastian en enfonçant plus profondément ses doigts dans la chair de l'aubergiste.

Le capitaine de garde resserra sa prise. La vision de Bastian s'obscurcit.

— Lâche-le.

— Non, croassa-t-il. Il a tué Endal, et je vais le tu...

— Endal est vivant, gronda Michaud dans son oreille. Regarde, idiot.

Bastian cligna des yeux et détourna le regard du visage ensanglanté de Ronsard. Il vit des paniers écrabouillés et des écheveaux démêlés, gisant sur les pavés. Et Endal, tenant difficilement debout, étourdi.

Il ressentit la douleur du chien, la douleur aiguë dans son crâne, son ahurissement, son inquiétude. Il relâcha subitement Ronsard.

— *Endal.* (Il se débarrassa du poids de Michaud et se leva. La foule s'écarta précipitamment de sa route.) *Tu vas bien ?*

Il posa un genou à terre.

Endal gémit, tête basse. Du sang gouttait de sa mâchoire, éclaboussant le sol.

Bastian toucha délicatement le chien, l'apaisant de mots silencieux.

— *Tu vas te remettre, Endal. Liana va te soigner.*

Endal s'affaissa contre lui. L'étourdissement du chien pesa dans l'esprit de Bastian, et il battit des paupières pour recouvrer ses esprits.

— Tu vas devoir m'accompagner à la maison de garde, Bastian.

Il leva les yeux sur le visage sinistre de Michaud.

— Je paierai pour les dégâts, dit-il en prenant Endal dans ses bras et en se relevant. (Il avait essayé d'être doux, mais le chien gémit quand même. Son poids le fit presque vaciller.) Mais je n'irai pas à la maison de garde, je dois le ramener chez moi.

— Ne me force pas à t'arrêter, menaça Michaud.

— M'arrêter ? Pour ça ? (Il tourna brutalement la tête vers Ronsard, allongé et gémissant parmi les étals brisés.) Il l'a mérité.

— La maison de garde, insista Michaud, implacable. Maintenant, Bastian.

— J'ai tout vu, témoigna calmement la femme. C'était un combat équitable.

Elle tenait toujours son balai.

— L'aubergiste l'a-t-il provoqué ? demanda Michaud sans regarder Bastian.

La femme opina du chef.

— Il l'a insulté, avant de s'en prendre au chien. (Elle était assise proprement sur son tablier blanc amidonné. Son attitude était aussi paisible que sa voix.) Sal Vere était dans son bon droit. N'importe quel homme se serait battu.

Elle avait un visage solide et imperturbable. Une femme qui ne se laissait pas démonter par les cris d'un bébé ou une bagarre sanglante. Se trouver dans la maison de garde ne semblait pas l'avoir perturbée. Elle avait laissé courir son regard sur la paille qui couvrait le sol, sur la table abîmée et tachée, sur les cellules vides et s'était assise sans rechigner pour exposer son point de vue dans les moindres détails.

— Merci, madame, lui dit Michaud.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répondit-elle en se levant.

Bastian l'imita.

— Merci, dit-il à son tour.

La femme leur fit un petit signe de tête avant de se diriger vers la porte, le balai toujours en main, les cheveux soigneusement cachés sous un foulard uni.

— Tu as de la chance qu'elle ait tout vu, dit Michaud en la regardant partir.

— Je sais.

Bastian s'assit et se passa une main sur le visage, soudain épuisé. Endal dormait sur la paille à ses pieds ; Lubon, le chiot, était étendu contre lui.

— J'ai besoin d'une bière, annonça Michaud. Et toi aussi.

Bastian était trop fatigué pour discuter.

Les cellules étaient vides, les autres gardes toujours sur le marché à réparer les dégâts. La maison de garde était silencieuse et paisible. Michaud posa une chope pleine devant lui.

— J'ai arrêté Julien.

— C'est ce que j'ai entendu dire. (Il avala une grande gorgée de bière. Sa gorge était meurtrie.) Il a avoué.

Michaud grogna.

— Ça a pris du temps. J'ai rapidement démolì sa version des faits, mais le faire avouer... (Il secoua la tête.) Ça a pris toute la nuit.

— Démolir sa version ?

Bastian se frotta de nouveau le visage, presque trop épuisé pour réfléchir.

— Son alibi. Que son père et lui se trouvaient ensemble.

— Comment ?

Michaud émit un rire court et plat qui fit tiquer Lubon dans son sommeil. Le capitaine de garde leva sa chope.

— La bière, dit-il.

Bastian lui lança un regard de côté.

— La bière ?

Michaud haussa une épaule.

— C'était son alibi. Qu'ils avaient regardé les comptes avec son père en buvant. Je n'ai pas demandé de détails. Ronsard est conseiller, sa parole était censée être fiable.

Bastian grogna dans sa chope.

— Lorsque je les ai de nouveau interrogés, leurs versions différaient. Ronsard m'a dit qu'ils buvaient de la brune. Julien a parlé de blonde.

Bastian reposa sa chope sur la table tachée.

— C'est comme ça que tu as obtenu ses aveux ?

— Eh oui, acquiesça-t-il. Ça n'a pas été facile, Bastian. Ça a pris toute la nuit, pendant que Ronsard et les conseillers hurlaient dans mon dos. (Le visage barbu du capitaine de garde était grave.) J'aurais laissé tomber, si toi et ton chien ne m'aviez pas convaincu.

Bastian reprit sa chope, embarrassé par ces remerciements implicites.

— Où est-il ? demanda-t-il en désignant du menton les cellules vides. À Desmaures ?

— Julien ? Les gardes provinciaux l'ont emmené ce matin.

Bastian hocha la tête et but une nouvelle gorgée de bière. Il fallait deux jours pour rejoindre Desmaures. Demain soir, Julien serait en prison.

— Les travaux forcés ?

— Pour meurtre ? Oui. Et Ronsard est exclu du conseil. Il va perdre son auberge pour payer les dommages et intérêts dus à la mère de la fille.

Bastian ne ressentait aucune compassion pour l'homme. Il méritait de perdre son statut et son auberge, tout comme il méritait de se retrouver alité avec le crâne fracturé.

— Pourquoi as-tu mentionné mon rôle ?

Une colère mal définie remuait dans son ventre. Endal n'aurait pas été blessé si Michaud s'était tu.

— Je pensais que ça pourrait changer l'image que les gens ont de toi.

Bastian reposa sa chope, intrigué.

— Ou'est-ce que tu veux dire ?

— À part moi et ta maîtresse, peu de gens t'aiment. Tu n'as pas remarqué ?

Seigneur sal Vere. Il n'avait que trop souvent entendu murmurer ces mots dans son dos. Bastian repoussa sa chope.

— Juste parce que j'ai du sang noble dans les veines...

— Cela ne vient pas du mot *sal*, Bastian.

— De quoi, alors ? De la magie ? (Il eut un rire chargé de colère.) Parce que je parle aux chiens...

— Pas de ça non plus. (Michaud reposa sa chope sur la table.) Les gens sont habitués à la magie. Et parler avec les chiens... (Il haussa les épaules.) Ce n'est pas de la grande magie, Bastian.

Pas comme être un spectre.

— C'est la manière dont tu traites les gens.

Bastian s'étrangla de rire. Il ne s'ouvrait pas aux autres parce qu'il ne voulait pas de leur pitié, pas parce qu'il se sentait supérieur.

— Je n'aime pas la charité.

— Il y a une différence entre la fierté et l'arrogance, Bastian.

Le rouge lui monta aux joues.

— Je ne suis pas arrogant, répondit-il sèchement.

— C'est pourtant comme ça que les gens te voient, ici. (Michaud s'enfonça dans sa chaise et croisa les mains sur son ventre.) J'ai entendu dire que tu la méritais bien. La malédiction.

Bastian se redressa de sa chaise, les mains à plat sur la table. Endal se réveilla en sursaut, et une vague de douleur déferla dans la tête de Bastian.

Michaud leva une main, la paume tournée vers son ami.

— Détends-toi, dit-il.

— Me détendre ? (Il secoua la tête, cherchant à reprendre ses esprits.) Liana n'a pas mérité cette malédiction ! Et *moi* non plus !

— Je sais, répondit calmement Michaud. Inutile de me crier dessus.

Bastian siffla entre ses dents. Endal gémit à ses pieds. Il s'accroupit et caressa légèrement la tête du chien, tandis que la rage bouillonnait encore en lui. Il n'était pas arrogant. *Pas du tout.*

Il avait trouvé Melke arrogante, l'avait détestée pour ça, alors que tout ce qui lui restait était sa fierté de ne pas montrer sa peur. Il la détesterait encore, si Endal ne lui avait pas montré la vérité en face.

Et c'est exactement ce que Michaud était en train de faire.

Sa propre fierté l'avait-elle rendu arrogant ? Il avait voulu éviter qu'on se gausse de sa pauvreté, des pièces de cuivre qu'il comptait avec tant d'attention. Il avait refusé la pitié.

J'étais comme Melke.

Il rougit en comprenant cela. Il resta accroupi à caresser Endal, jusqu'à ce que le sang quitte son visage. Puis il se releva.

Bastian ramassa sa chope et but un peu de bière en évitant le regard de Michaud.

— La malédiction est levée, dit-il d'un ton sec.

— Je m'en doutais.

La réponse le poussa à regarder son ami.

— Comment ?

— La première chose que tu aies faite en arrivant ici ce matin a été d'acheter un cheval et une carriole.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Je suis le capitaine de garde. Je sais presque tout ce qui se passe dans cette ville.

Bastian se laissa tomber sur sa chaise de tout son poids.

— Arrogant ?

Michaud haussa une épaule.

— Plus maintenant, j'imagine. C'était une fille du port, Bastian.

— Helene.

Michaud hocha la tête.

— Sa mère ? Elle va bien ?

— Non, répondit simplement Michaud. La fille était sa seule enfant.

Elle n'était rien, avait crié Ronsard. Une putain du port.

— Je suis content de lui avoir cassé la figure, dit Bastian en contemplant ses phalanges meurtries.

Il plia les doigts, se souvenant du plaisir brûlant qu'il avait ressenti à cogner l'homme, à voir le sang gicler de sa bouche.

— Elle aimerait te voir. Pour te remercier.

Il leva les yeux.

— La mère ?

Michaud opina du chef.

— Pas aujourd'hui. (Bastian saisit sa chope et la vida.) Je dois ramener Endal à la maison.

Michaud hocha de nouveau la tête.

Bastian reposa la chope sur la table.

— *Viens, Endal. C'est l'heure de rentrer.*

Endal s'assit en tremblant. Il n'avait pas besoin d'expliquer à Bastian qu'il avait mal à la tête. Ce dernier ressentait la douleur du chien, lancinante dans son propre crâne. Il grimaça de douleur.

Lubon bâilla et se remit péniblement debout, remuant la queue. Bastian le caressa. Le chiot n'était plus aussi maigre qu'auparavant. Ses côtes étaient à peine visibles sous sa fourrure tavelée.

— *Au revoir, petit chien.*

Le chiot comprit. Il lécha la main de Bastian et mordilla ses doigts de ses petits crocs pointus. Des crocs de chiot. Des crocs de salamandre.

— *Non*, le réprimanda fermement Bastian. *Il ne faut pas mordre les gens.*

Lubon eut un air contrit. Il lécha de nouveau la main de Bastian.

Bastian se pencha et ramassa Endal, grognant sous l'effort.

— Au revoir.

Michaud le salua d'un signe de tête.

— *Allons-y*, dit-il à Endal. *Revenons voir Liana.*

Et Melke.

Et prendre les décisions qui s'imposeraient.

Chapitre 56

Bastian ne rejoignit la ferme que tard dans la journée. Le visage sinistre, il ouvrit de l'épaule la porte de la cuisine. Il portait Endal dans ses bras.

Liana cessa d'émincer les pommes de terre. Elle posa son couteau.

— Endal est blessé, lui dit son frère.

Il s'agenouilla et déposa délicatement le chien sur les dalles.

Liana s'essuya les mains sur son tablier.

— Comment ?

— Quelqu'un l'a frappé.

— Quoi ? (Elle se pencha en toute hâte pour toucher le chien. Elle sentit sa douleur, la confusion régnait en lui, la nausée sous-jacente.) Pourquoi ?

— Parce que ce fils de pute avait trop peur pour s'en prendre à moi.

Elle redressa subitement la tête.

— S'en prendre à toi ? Pourquoi quelqu'un voudrait-il s'en prendre à toi ?

Bastian tira une chaise de sous la table et s'assit. Elle pouvait voir toute sa lassitude dans la manière dont il bougeait les bras et les jambes. Il se passa une main sur le visage.

— C'est une histoire très pénible.

Liana s'agenouilla au côté d'Endal. Elle examina l'entaille, collante de sang.

— Raconte-moi.

Il lui expliqua l'affaire tandis qu'elle soignait le chien, faisant disparaître la légère fissure de son crâne et ressoudant les deux lèvres de la plaie. Le gonflement et l'ecchymose se résorbèrent sous ses doigts comme neige au soleil. Elle chassa la nausée : *Ouste, laisse-le tranquille.*

Elle releva les yeux sur son frère lorsqu'il eut terminé.

— Tu as fait ce qu'il fallait.

Il haussa une épaule.

— Ronsard n'est pas de cet avis.

— C'est lui qui a fait ça à Endal ?

Bastian acquiesça. Elle vit ses doigts contusionnés lorsqu'il se passa de nouveau la main sur le visage.

— Tu l'as frappé ?

— Je lui ai fracturé le crâne.

Les mots la choquèrent.

— Fracturé le crâne !

— Il survivra, répondit brièvement Bastian.

Liana se mordit les lèvres. Bastian avait agi comme il le fallait. Elle ne devait pas se laisser troubler par la violence de sa réaction.

Elle se leva, les jambes gourdes d'être restée agenouillée si longtemps.

Le visage de Bastian perdit de son aspect lugubre. Il se pencha pour toucher le chien.

— Endal va bien ?

Liana hocha la tête.

— Il s'en remettra vite.

Bastian déglutit. Il cligna les paupières, mais seulement après qu'elle eut vu les larmes dans ses yeux. Il se leva et l'étreignit, la faisant décoller du sol. Elle sentait le sang et la sueur sur son corps, sa chaleur, sa force.

— Merci, petite sœur.

Elle s'assit à la table tandis qu'il mangeait et qu'Endal dormait, étendu sur les dalles. Il parlait des choses qu'il avait achetées à Thierry, un cheval, une carriole, et des provisions. Il lui expliqua les arrangements qu'il avait

convenus pour les tuiles du toit et les carreaux des fenêtres. Il semblait distrait. Il ne répondit pas à plusieurs de ses questions.

Elle avait le sentiment qu'il était perturbé par autre chose que l'affaire de l'aubergiste.

Il repoussa finalement son assiette.

— Et toi, tu as passé une bonne journée ?

Elle voulait lui parler de Hantje, qui avait une nouvelle fois refusé de la laisser soigner sa cicatrice sous sa lèvre inférieure, mais ce n'était pas le moment. Il avait l'air épuisé.

— Oui.

Bastian hocha la tête, sans qu'elle soit sûre qu'il l'ait vraiment entendue. Il se frotta le visage. Sa barbe de plusieurs jours crissait sous ses doigts.

Liana se leva.

— Va te coucher, dit-elle en se penchant pour l'embrasser.

— C'est ce que je vais faire, répondit-il sans faire le moindre geste pour se lever.

Lorsqu'elle se retourna depuis l'embrasement de la porte, elle le vit contempler d'un regard vide le dessus de la table, les sourcils froncés.

Chapitre 57

Liana ouvrit les rideaux de la chambre de la malade. L'aube était grise. Une légère bruine tombait et de fines gouttelettes de buée parsemaient la vitre. En voyant cela, son cœur s'égaya.

Elle entendit des bruits de pas dans le couloir, légèrement irréguliers, comme si la personne boitait. Ses doigts se serrèrent sur les rideaux verts délavés. Elle tourna la tête.

Hantje s'arrêta sur le pas de la porte.

— Est-elle réveillée ?

Il portait les vêtements de Bastian. Ils faisaient la même taille mais Hantje était plus fin, encore amaigri par la maladie. La chemise et le pantalon flottaient autour de son corps.

— Pas encore. (Le sourire sans retenue qu'elle arborait était ravi. Elle ne pouvait le contenir.) Entre.

Hantje évita de croiser son regard en traversant la chambre. Il ne vint pas se placer à côté d'elle.

Liana relâcha le rideau. Elle retourna s'asseoir.

Hantje ne s'installa pas près d'elle dans la seconde chaise. Il resta debout à contempler Melke. Elle dormait, une main légèrement refermée posée sur le couvre-lit. Sa respiration était douce et régulière, son visage paisible. Le contraste entre la taie d'oreiller ternie et ses cheveux noirs était saisissant.

Liana tira sa jupe sur ses genoux, consciente de la proximité de Hantje, de la distance aussi. Elle le regarda tendre la main pour saisir celle de sa sœur. C'était un mouvement lent et délicat, infiniment tendre, comme si Melke était aussi fragile que la porcelaine la plus fine. La douceur de son toucher fit se serrer la gorge de Liana.

— Je ne pourrai jamais assez te remercier.

Hantje avait parlé d'une voix basse, à peine plus qu'un murmure. Il ne la regardait pas.

— Moi non plus.

Il finit par lever les yeux sur elle.

— C'était différent.

Elle soutint son regard gris, de la couleur de la fumée et des nuages d'orage.

— Tu as fait bien plus pour moi que moi pour elle.

Elle toucha délicatement le poignet de Melke.

Les sourcils de Hantje se rapprochèrent en signe de désaccord.

— Tu lui as sauvé la vie.

— Et tu as sauvé la mienne.

Hantje baissa les yeux. Il rosit légèrement.

Cette pointe de couleur donna du courage à Liana. Elle contempla la cicatrice sous sa lèvre inférieure.

— Laisse-moi te soigner, dit-elle.

La pensée de toucher Hantje fit s'emballer légèrement son cœur.

Il secoua la tête d'un geste sec.

— Non.

Elle reçut ce mot unique comme une violente gifle, surtout à cause du ton uniforme que Hantje avait employé et de la manière dont sa bouche se pinça après coup. Elle contempla ses mains.

Hantje avait donné son corps pour elle. Il avait laissé le psaron le violer. Et maintenant, il ne voulait plus qu'elle le touche.

Une semaine plus tôt, il avait partagé ses sentiments. Elle l'avait senti, ressenti. La naissance de quelque chose, un début prometteur. Qu'est-ce qui avait changé ?

Liana leva la tête.

— Si tu tiens à me remercier, laisse-moi te soigner.

Le regard de Hantje se reposa brusquement sur elle. Il entrouvrit les lèvres, mais quels que soient les mots qu'il avait voulu prononcer, il les garda pour lui. Il referma la bouche et déglutit. Elle voyait clairement qu'il refusait

qu'elle le touche.

La honte lui brûla les joues. Elle voulut marmonner une excuse, glisser de sa chaise et se précipiter hors de la chambre. Seule sa fierté la força à rester assise. La fierté, et le besoin de comprendre ce qui avait changé.

Hantje déglutit de nouveau.

— Très bien.

Il libéra la main de Melke et s'assit sur le rebord du lit, l'air étrangement tendu. Il frémit lorsque les doigts de Liana touchèrent son menton. Ce petit mouvement de recul la blessa. Sa poitrine se serra de tristesse ; c'est alors qu'elle le sentit, sentit le mélange complexe d'émotions en lui : la joie irrépressible de savoir Melke en vie, la haine de soi, le désespoir, et...

Et elle comprit pourquoi il refusait qu'elle le touche. Elle comprit pourquoi il se tenait si raide, les phalanges blanchies à force de serrer le dessus-de-lit.

La honte, la tristesse disparurent.

Les sentiments de Hantje avaient bel et bien changé. Il n'avait plus le moindre doute. Ses émotions étaient plus profondes, plus riches, plus douces.

Il brûlait d'envie de la toucher. Une véritable fièvre s'était emparée de lui. Une fièvre qui cachait un amour pur et fort. Hantje l'aimait. Il voulait partager sa vie. Devenir le père de ses enfants, être à ses côtés à chaque changement de saison, à chaque nouvelle année.

Il l'aimait, et il savait qu'il n'était pas assez bien pour elle. Il était un spectre et un voleur. Il était sans le sou.

Le contact de ses doigts le blessait.

Liana retira sa main, le cœur gonflé de joie.

— Hantje.

Elle le vit déglutir, vit le battement rapide de son pouls à la naissance du cou.

— Quoi ? répondit-il d'une voix rauque.

Liana se pencha vers lui et plaqua sa bouche sur la sienne.

Chapitre 58

Hantje la repoussa et se releva difficilement. Sous l'effet de la panique, son cœur battait la chamade.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Liana se leva, les joues empourprées. Ses cheveux blanc argenté étaient aussi froids et merveilleux que la lune.

— Je t'embrasse.

— Ne fais pas ça ! dit-il en reculant.

Le sol s'enfonçait sous ses pieds.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne veux pas que tu le fasses.

Ses yeux s'illuminèrent.

— menteur, lança-t-elle.

Hantje déglutit. Il eut un nouveau pas de recul.

— Tu me désires autant que je te désire.

Hantje secoua la tête, tandis que son cœur cognait contre ses côtes. *Je suis un spectre.*

— Non, insista-t-il.

Liana s'approcha de lui.

— Si.

Il eut un nouveau mouvement de recul lorsqu'elle essaya de l'embrasser de nouveau, et tituba en arrière.

— Non !

Elle serra les mains autour de ses manches.

— Tu me désires, dit-elle d'un air féroce.

Hantje desserra ses doigts et la repoussa.

— Non, c'est faux !

Elle siffla entre ses dents et tapa du pied.

— Je me fiche que tu sois un spectre !

Le temps s'arrêta pendant quelques secondes. Son cœur s'arrêta de battre. Il ne respira plus, son sang ne circula plus. Il n'entendait que ses mots.

Et pendant cet instant son rêve devint réalité, lumineux et doré, parfait. Liana. Une maison et des enfants. La regarder dormir la nuit. La protéger. Son cœur se remit à battre et son sang à circuler... et l'espoir s'évanouit.

Liana méritait un homme bien. Pas un spectre, ni un voleur.

— Je ne m'en fiche pas, répondit-il en lui tournant le dos.

Elle lui attrapa le bras.

— Ne sois pas bête, Hantje !

Il s'arrêta au milieu de la pièce.

— Laisse-moi partir.

— Non.

Il tourna la tête et la dévisagea. Elle arborait un air déterminé. Elle soutint son regard et il vit l'espoir s'illuminer dans ses yeux et sa bouche se détendre.

— Hantje...

— Non, la coupa-t-il, sachant ce qu'il avait à dire. Ce n'est pas moi qui suis bête, Liana. C'est toi.

Ces mots étaient cruels. Il souhaita immédiatement qu'ils ne soient jamais sortis de sa bouche. Il la vit tourner la tête, vit ses narines trembler lorsqu'elle inspira, vit la couleur désertier ses joues.

Il la laissa, seule et pâle, au milieu de la chambre où Melke dormait encore.

Cela ne pouvait pas se passer autrement.

Chapitre 59

Bastian regarda le lit du ruisseau ; toute sa vie, il l'avait vu vide.

Le canal avait été engorgé de limon ; ce canal pour lequel deux de ses oncles avaient perdu la vie en essayant de le rouvrir et qu'aucun sal Vere n'avait osé nettoyer depuis était aujourd'hui débloqué. La rivière avait repoussé la vase. Désormais, l'eau coulait sur Vere, comme si le ruisseau n'avait pas été asséché ces quarante dernières années.

Il aurait dû être rempli de joie. Pourtant, sa poitrine se serrait de chagrin devant ce spectacle. L'eau coulait, et ses parents n'étaient plus là pour y assister.

Bastian ouvrit les yeux et plongea son regard dans le ruisseau.

— J'aimerais tant que vous puissiez voir ça, murmura-t-il.

Un vœu vain. Le passé ne pouvait être modifié.

— *Viens, Endal.*

Il se tourna vers la ferme. L'herbe était toujours sèche et le sol toujours craquelé. Aucun oiseau ne chantait. Mais de l'eau coulait dans le ruisseau. Vere reviendrait lentement à la vie. Bientôt, il y aurait des pousses vertes et la terre serait molle sous ses bottes, et il entendrait le piaillage des oiseaux.

Ses enfants courraient dans l'herbe épaisse en riant. Ils joueraient sur la plage et construiraient des châteaux de sable.

Des enfants.

Ses yeux s'étrécirent lorsqu'il regarda le ciel. La bruine matinale avait cessé, mais les nuages étaient toujours merveilleusement épais et gorgés d'eau. Une brise fraîche lui caressa la peau.

Des nuages. Un ruisseau plein d'eau. *Qu'est-ce que je vais faire ?*

Il devait parler à Melke pour la remercier. Il devait le faire aujourd'hui. Repousser l'échéance serait impardonnable. Elle avait risqué sa vie, avait failli mourir pour sauver Liana. Pour sauver Vere.

Pour me sauver ?

Bastian retourna à la ferme en traînant les pieds. La pierre qu'il lui avait volée se trouvait dans sa poche, petite et lisse. L'appréhension freinait ses pas. Il ne voulait pas justifier son acte mais il devait le faire, tout comme il devait décider de ce qu'il ressentait pour Melke. Et, en conséquence, de ce qu'il allait faire.

Il fut soulagé de voir Liana recroquevillée sur le palier. Bastian écarta culpabilité, appréhension et indécision. Il parlerait à Melke plus tard. Dans l'immédiat, Liana avait besoin de lui.

Elle s'était assise comme ça, les genoux serrés entre les bras, la tête basse, lorsqu'elle avait renversé la marmite de soupe et ne les avait laissés qu'avec du pain pour dîner. Et lorsqu'elle avait trouvé un nid d'oiseaux morts de faim. Et lorsque chacune des fleurs qu'elle avait plantées s'était ratatinée et était morte avant même de bourgeonner.

Bastian s'assit sur la marche à côté d'elle et passa son bras autour de son épaule.

— Qu'est-ce qui ne va pas, petite sœur ?

Liana leva les yeux. Elle arborait un pâle sourire.

Bastian la serra contre lui, sentant toute sa fragilité, sa fine ossature et sa douce peau.

— Dis-moi.

Et quoi que ce soit, j'arrangerai les choses.

— C'est Hantje.

Sa voix n'était qu'un murmure dans lequel il crut déceler quelques sanglots.

Chaque muscle du corps de Bastian se raidit. Une fureur subite hurlait dans sa poitrine. *Je vais le tuer.*

Il resserra son étreinte.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Si Hantje l'avait touchée, s'il avait *osé*...

— Il dit qu'il ne veut pas de moi, mais c'est *faux*.

La voix de Liana se brisa sur ce dernier mot. Elle se mit à sangloter.

Bastian la serra plus fort.

— Tout va bien, dit-il, la confusion supplantant la colère.

— Il pense qu'il n'est pas assez bien pour moi, mais il se trompe ! Il se trompe !

Les sanglots déformaient la voix de Liana. Il n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

— Chut, dit-il en embrassant ses cheveux sentant bon le romarin. Ne pleure pas. Tout ira bien.

Endal gémit et chercha à lécher le visage de Liana.

— *Tu sais pourquoi elle pleure ?* demanda-t-il. *Quelque chose à propos de Hantje.*

— *Je sais qu'elle veut s'accoupler avec lui,* répondit Endal en réussissant à lécher le menton de Liana. *Et qu'il veut s'accoupler avec elle.*

Bastian se raidit sur la marche, Liana toujours dans ses bras. La surprise le laissa béat. Les sons apaisants qu'il émettait étaient automatiques.

— *Quoi ? Comment le sais-tu ?*

— *Je le sens.*

Bastian repoussa ces mots. C'était impossible. Incroyable.

Mais Endal ne mentait jamais.

— *Tu peux le sentir ?*

— *Oui.*

— *Liana et Hantje ?*

— *Oui,* répéta Endal en cherchant à grimper sur les genoux de Liana. *Tu ne le savais pas ?*

Les yeux de Bastian s'étrécirent lorsqu'il regarda les nuages. Le soleil brillait haut dans le ciel, presque à son zénith. Non, il ne le savait pas. Liana et Hantje. Liana et un spectre.

Endal pouvait le sentir ?

Il écouta sa sœur pleurer, et le battement de son propre cœur.

— Chut, murmura-t-il.

Les sanglots secouaient le corps de Liana. Elle voulait épouser Hantje. Un spectre, un voleur raté, un homme plus courageux que lui.

— Explique-moi, dit-il lorsque les larmes de Liana eurent ralenti et que sa respiration haletante se fut calmée.

— Hantje dit qu'il ne veut pas de moi. (Sa voix tremblait encore. Elle écarta les bras pour qu'Endal puisse mettre ses pattes avant et son museau sur ses genoux.) Mais je le *sens*. Il me veut autant que je le veux.

Elle tenait Endal bizarrement, fermement, enfonçant son visage dans sa fourrure noire.

— À quel point le désires-tu ?

Liana dressa brusquement la tête.

— Je l'aime ! (Son visage était féroce et marqué par les larmes.) Et il m'aime.

— Liana, l'amour et le désir sont deux choses bien distinctes. Il est parfois difficile de faire la différence entre les deux.

Il lui caressa la joue de ses doigts légers, cherchant à apaiser la blessure de ses paroles.

Elle secoua la tête.

— Je ne voudrai jamais épouser personne d'autre.

Bastian en fut muet pendant quelques secondes.

— Tu en es sûre ?

— Oui !

Il enviait la certitude de sa sœur. Elle savait ce qu'elle voulait vraiment.

— Et Hantje ressent la même chose ?

— Oui. (De nouvelles larmes se formèrent dans ses yeux.) La même chose.

— Alors pourquoi...

— Parce qu'il pense qu'il n'est pas assez bien pour moi ! Alors qu'il l'est. C'est le plus gentil, le plus agréable...

Son visage se tordit de tristesse.

Bastian la serrait tandis qu'elle pleurait dans la fourrure d'Endal. Le chien la laissa faire patiemment.

— Je vais lui parler, dit-il lorsque ses sanglots se furent apaisés.

Liana se raidit.

— Toi ? (Elle leva les yeux pour le regarder. Les larmes lui sillonnaient les joues.) Pourquoi ?

Parce que je pense que tu devrais l'épouser

— Parce que je pense que tu devrais t'épouser.

Il vit une lueur d'espoir dans son regard.

— Vraiment ? Mais je pensais que tu... Mais c'est un *spectre*.

Bastian sourit.

— Je sais.

— Tu veux que je me marie avec lui ? Vraiment ?

Bastian acquiesça.

— Je ne souhaite que ton bonheur.

Et si elle le trouvait avec un spectre, ainsi soit-il.

Elle lui passa les bras autour du cou.

— Merci.

Bastian ferma les yeux et la serra tout contre lui. Elle n'était plus une enfant.

Il rouvrit les yeux et lui embrassa les cheveux avant de la relâcher.

— Va te laver le visage, petite sœur, pendant que je trouve ton spectre et que je lui fais entendre raison.

Liana sourit. La joie brillait derrière les larmes qui séchaient. Elle étreignit Endal et le repoussa gentiment pour pouvoir se lever.

— Bastian, tu penses vraiment pouvoir le convaincre ?

Il décela un mélange d'angoisse et d'espoir à la manière dont elle croisait les mains, les phalanges blanchies.

— S'il t'aime, oui.

— Il m'aime.

Il n'y avait pas la moindre trace de doute dans sa voix ou dans ses yeux.

— Alors ne t'inquiète pas.

Son visage sillonné de larmes irradiait de beauté. Elle se pencha pour lui embrasser la joue.

— Je t'aime, Bastian.

— Moi aussi, petite sœur, répondit-il.

Mais elle était déjà rentrée en courant dans la maison.

Bastian se leva sur le seuil et se frotta la joue. Liana et Hantje. Liana et un spectre.

Ce n'était pas ce qu'il avait espéré, mais quelle importance que Hantje soit un spectre ? Bresse n'était pas Stenrik.

Il se frotta la joue et soupira.

— *Tu peux le sentir quand les gens veulent s'accoupler ?*

— *Oui.*

Endal bâilla largement, dévoilant ses crocs.

— *Et moi ?*

— *Tu veux t'accoupler avec Melke.*

Ces mots crus firent monter le rouge aux joues de Bastian. Il les sentait brûlantes sous ses doigts. Un frisson embarrassé le parcourut. Il laissa retomber sa main.

— *Tu peux le sentir ?*

— *Oui.*

Endal se grattait vigoureusement derrière l'oreille.

— *Et Melke ? Tu sens quelque chose de son côté ? Elle veut s'accoupler avec quelqu'un ?*

Endal cessa de se gratter. Ses yeux pâles se rivèrent sur le visage de Bastian.

— *Tu voudrais le savoir ?*

Bastian se racla la gorge. Ses joues rougirent un peu plus.

— *Oui, répondit-il à voix haute.*

— *Très bien. (Endal s'ébroua vivement.) Je vais aller sentir.*

Bastian le regarda. Un chien. Une créature toute simple qui aimait courir après les bâtons et aboyer sur les lézards, et qui avait conscience de choses que la plupart des humains ignoraient. Il pouvait dire quand les gens avaient peur ou lorsqu'ils mentaient, ou lorsqu'ils désiraient quelqu'un d'autre.

— *Merci, Endal, dit-il.*

Bastian trouva Endal dans la chambre de la malade.

— *Non, dit-il en saisissant l'épais collier de cuir d'Endal. Ne les dérange pas.*

Il ne s'était pas immobilisé sur le pas de la porte à cause de son embarras. Il n'avait pas besoin des sens aiguisés

du chien pour savoir que Melke et Hantje parlaient de choses strictement privées.

Ils étaient assis, tête contre tête. Le visage de Hantje était sévère et plein d'amertume ; il avait les yeux fermés. Ses cheveux noirs étaient noués dans son dos.

Ceux de Melke étaient détachés, glissant sur l'une de ses épaules. Il voyait son profil délicat, la pâleur de sa peau, le rouge de ses lèvres bouger tandis qu'elle parlait, trop bas pour qu'il puisse l'entendre.

Elle bougea le bras pour toucher son frère, lui posa une main sur la nuque.

Hantje frémit et serra plus fermement les paupières. Sa bouche se déforma.

Bastian comprit que le jeune homme se détestait. Ce n'était pas seulement qu'il ne se pensait pas assez bien pour Liana. Il se détestait.

La tête de Melke était amoureusement penchée vers son frère, sentiment renforcé par la manière dont elle lui caressait la nuque. Un amour et un désespoir silencieux.

Bastian la contempla, le mouvement de ses lèvres et la douce chute de ses cheveux, les lignes élégantes de son nez, de sa pommette et de sa mâchoire, les doigts gracieux posés sur le cou de Hantje.

Du désir, oui, et autre chose encore.

Il fit demi-tour.

— *Viens, Endal. Ils ont envie d'être seuls. Allons attendre en bas.*

— Tu aurais dû me laisser là-bas.

— Ne dis plus jamais ça. (Melke resserra ses doigts sur le cou de Hantje.) Et ne t'avise pas de le *penser* !

Il ne répondit rien. Ses yeux étaient toujours fermés, comme s'il ne supportait pas de la regarder.

Melke posa son front contre le sien.

— Je n'aurais jamais pu te laisser là-bas, souffla-t-elle.

— Pourquoi ne me détestes-tu pas ?

— Parce que tu es mon frère et que je t'aime.

Il secoua la tête, frottant son front contre celui de sa sœur.

— Si.

Hantje ne répliqua pas. Il resta assis, raide et tendu, recroquevillé sur lui-même.

— Hantje, s'il te plaît. Arrête ça. Tu vas te détruire.

Et si tu te détruis, ça me détruira, moi.

— Tout est ma faute, dit-il finalement d'une voix rauque. Tout est ma faute.

— Non.

— Si !

Hantje la repoussa. Il ouvrit les yeux. Elle vit tout son désarroi, toute la haine qu'il éprouvait pour lui-même.

— La malédiction est levée, dit calmement Melke.

Il fit un geste brusque et dédaigneux de la main.

— Je ne suis pas blessée. Liana non plus...

— Tu as failli mourir !

— Mais je ne suis pas morte. Je vais bien.

Sa voix était douce et calme.

Les lèvres de Hantje se tordirent. Il secoua la tête.

— Et Liana est saine et sauve, grâce à toi. (La douleur lui tordait la poitrine à la pensée de ce qu'il avait subi, une nuit sans fin de brutalités.) Et Bastian n'est pas blessé.

— Rien de tout cela ne serait arrivé si je n'avais...

Melke posa une main sur sa bouche.

— Arrête, Hantje. S'il te plaît. Tu dois te pardonner.

Mais il s'écarta et elle vit qu'il rejetait ses paroles. Elle le vit dans la raideur de son visage et dans le pincement amer de ses lèvres, dans la dureté du gris de ses yeux.

Il repoussa sa chaise, dans un bruit discordant de bois contre bois, et se leva. Il déposa un baiser étranger sur ses cheveux.

— Dors, lui dit-il sèchement.

Puis il sortit d'une démarche maladroite, comme s'il ne voyait pas le sol.

Melke inclina la tête et chercha à retenir ses larmes de ses doigts. *Ne fais pas ça, Hantje. S'il te plaît.*

Chapitre 60

Bastian agrippa le bras du jeune homme lorsqu'il le croisa.

— Il faut qu'on parle.

— Quoi ?

Hantje se libéra d'un geste brusque. Il cligna des yeux, et la tristesse amère qu'exprimait son visage disparut. Comme si un masque d'arrogance s'était glissé sur ses traits. Il releva le menton.

Bastian ressentit un étrange pincement de familiarité en observant cette transformation.

— Tu ressembles beaucoup à ta sœur.

Hantje pinça les lèvres.

— Elle est bien mieux que moi.

Bastian haussa les épaules.

— Peut-être. Peut-être pas.

Les yeux du jeune homme s'étrécirent.

— Elle...

Bastian émit un son à mi-chemin du soupir et du rire.

— Tu as mal compris. Je n'étais pas en train d'insulter ta sœur.

Les sourcils sombres se froncèrent.

— Quoi, alors ?

— Il faut qu'on parle.

Hantje obéit à son geste d'invitation et le précéda dans le couloir puis dans le petit salon sans meubles. Bastian ferma la porte derrière eux. La pièce sentait le rance, le moisi.

— Alors ? demanda Hantje en croisant les bras.

Il était sur la défensive, mais fier.

— Liana veut t'épouser.

Son arrogance disparut pendant une fraction de seconde et Bastian eut le temps de découvrir une pointe d'angoisse sur son visage avant que son masque se remette en place.

— Ce n'est que passager, répondit le jeune homme avec raideur. Elle m'aura oublié dès que je serai parti.

— J'en doute, dit doucement Bastian en observant les lèvres de Hantje se serrer. Elle semble très sûre d'elle.

— Inutile de t'inquiéter, répliqua-t-il platement. Elle ne risque rien. Je n'ai pas l'intention de profiter d'elle.

— Non. C'est bien ce qu'elle dit.

Les paupières de Hantje tressaillirent légèrement. Il y eut un instant de silence, seulement rompu par le cliquetis des griffes d'Endal sur le plancher, tandis qu'il explorait les recoins vides de la pièce.

— Alors nous nous comprenons et la conversation est close. (Hantje le contourna et saisit la poignée.) Je partirai dès que ma sœur sera en état de voyager.

Bastian agrippa le bras du jeune homme.

— Non. Cette conversation n'est pas terminée.

Il sentit les muscles de Hantje se raidir sous ses doigts, vit la colère empourprer son visage.

Le jeune homme se libéra.

— Ah non ? Qu'as-tu d'autre à dire ?

Sa voix avait une pointe menaçante, ses yeux une férocité dangereuse.

Endal cessa son exploration. Il vint se poster à côté de Bastian.

Ce dernier conservait un air neutre.

— Que sais-tu du don de Liana ? demanda-t-il d'une voix douce.

La rage flamboyante de Hantje s'apaisa.

— Elle sait guérir.

— C'est exact. (Bastian étudia le visage du jeune homme. Gentil, lui avait dit Liana. Il n'en voyait pas le moindre indice, seulement une colère amère, et une cicatrice incurvée qui lui barrait le menton.) Et lorsqu'elle guérit, elle *ressent* la personnalité de la personne qu'elle soigne.

— Elle la ressent ?

Bastian soutint le regard de Hantje.

— Elle te connaît aussi bien que tu te connais toi-même. Elle sait qui tu es, elle connaît tes rêves, et elle sait ce que tu ressens pour elle.

Toute trace de colère déserta le visage de Hantje. Sa peau déjà pâle devint livide.

— Non, murmura-t-il, atterré.

— Alors, parlons mariage.

Hantje se détourna brusquement. Son pas était lourd et déterminé lorsqu'il traversa la pièce. Il alla se poster devant l'une des hautes fenêtres, tournant le dos à Bastian. Des grains de poussière voletaient dans l'air.

— Je ne vais pas l'épouser.

Bastian s'adossa à la porte et le regarda. Endal s'allongea sur ses pieds, lourd et chaud.

— Elle est en âge de se marier.

— Pas avec moi.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je suis un spectre.

— Ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais, effectivement. (Bastian caressa la pierre rouge dans sa poche, la faisant rouler entre ses doigts.) Mais ce n'est pas une raison pour ne pas l'épouser.

Hantje se tourna pour le regarder.

— Mais je suis un *spectre*.

Bastian haussa les épaules.

— C'est un don malheureux.

— Malheureux !

Endal s'assit, les oreilles dressées.

Le visage du jeune homme se déforma.

— As-tu la moindre idée de ce que cela signifie d'être un spectre ?

— Ta sœur m'a parlé de ta famille. (Bastian tenait la pierre, petite et dure, entre le pouce et l'index.) Mais nous ne sommes pas à Stenrik. Ce qui est arrivé à ta mère n'arrivera jamais à Liana.

— Mais si on découvre ce que je suis...

— Tu seras banni. Ni brûlé ni... utilisé.

Hantje déglutit. Son expression était aussi vide que la pièce nue.

— Je ne peux pas l'épouser.

Bastian commençait à perdre patience.

— Parce que tu es un spectre ? Je t'ai déjà dit que...

— Parce que je suis un voleur !

Bastian s'écarta de la porte. Il lâcha la pierre.

— J'avais comme l'impression que tu n'avais pas réussi à voler quoi que ce soit.

Le jeune homme rougit.

— J'ai *essayé*.

— Et échoué, répondit Bastian en pensant à la pierre dans sa poche. Tu n'es donc pas un voleur.

Moi oui, en revanche. Et, sans le moindre doute, ta sœur aussi.

Hantje leva le menton.

— J'avais l'intention de voler.

La pâle lueur du jour coulait sur son visage, n'y ajoutant aucune couleur mais accentuant la noirceur de ses cheveux et la pâleur de sa peau.

— En as-tu toujours l'intention ?

Hantje rejeta la tête en arrière.

— Bien sûr que non !

— Alors tu n'es pas un voleur.

Le jeune homme soutint son regard pendant un long moment silencieux. Son visage était tendu, le nez collant

Le jeune homme souleva son regard pendant un long moment silencieux. Son visage était tendu, la peau collant aux os. Une impression de déjà-vu vint titiller la mémoire de Bastian.

— Je ne peux pas épouser Liana, dit platement Hantje. Tout est ma faute, tout. Je ne peux pas l'épouser.

Bastian regarda Hantje et vit son père sur le visage du jeune homme, la même amertume, le même désespoir, le même chagrin. Il n'avait pas su alors quoi lui dire. Il était trop jeune, trop triste, trop dépassé par les événements. Désormais, il savait.

— Tout est ta faute ? demanda-t-il avec une pointe de mépris. Tu te reproches *chaque événement* ? (Il émit un son entre le rire et le dégoût.) Ne sois pas si stupide !

Le visage de Hantje se colora brusquement. Il dressa le menton.

— C'est à cause de moi que tout a commencé, dit-il avec raideur.

— Tu as commis la première erreur, oui. Mais le reste ? (Bastian secoua la tête.) Non.

— Mais...

— Ça, dit Bastian en le pointant du doigt, c'est ta deuxième erreur.

— Je te demande pardon ? demanda Hantje avec morgue.

Il toisait Bastian.

— De te punir. C'est la chose *la plus stupide*... (Il débordait de colère. Il ferma les yeux et inspira profondément.)

Mon père a réagi comme toi, dit-il en rouvrant les yeux et en regardant Hantje, qui l'observa sans ciller. Il se reprochait la mort de ma mère. Il s'est puni. Et il nous a punis par la même occasion. Il n'en avait pas l'intention, mais c'est ce qu'il a fait. Et si tu réagis comme lui, tu puniras ta sœur et la mienne.

Le menton de Hantje retomba.

— La faute que tu as commise est effacée. Disparue. (Il fit un grand geste qui causa un nouveau nuage de poussière.) Ce que tu as fait pour Liana... Nous ne pourrons jamais te remercier assez.

Le visage de Hantje se crispa légèrement, un léger tressaillement de ses muscles faciaux. L'espace d'un bref instant, Bastian crut voir un souvenir de terreur et de douleur dans les yeux du jeune homme.

— Je l'ai mérité, répondit Hantje d'une voix rauque.

— Non, ce n'est pas vrai.

Le jeune homme baissa les yeux.

— Tu as commis la première erreur, répéta doucement Bastian, mais j'ai commis la seconde, et elle était bien pire. J'aurais pu tout arrêter.

Hantje releva soudain les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les salamandres m'ont proposé de récupérer le collier.

Le front du jeune homme se plissa.

— Je ne comprends pas.

Bastian serra les poings dans ses poches. Il s'éclaircit la voix. Les mots refusaient encore de sortir. Il dut se forcer à les prononcer.

— Je n'ai pas eu le courage d'accepter leur marché.

Il ne pouvait pas poser les yeux sur Hantje, croiser son regard.

Le jeune homme émit un son trop rauque pour être un rire.

— Je n'en ai pas eu le courage non plus. J'ai choisi de voler leur or parce que j'avais trop peur de le gagner.

Une tension dans sa poitrine, une certaine raideur dont il n'avait jusqu'à présent pas eu conscience, s'apaisa. Bastian leva les yeux et croisa ceux de Hantje. Son regard gris et immobile ne portait aucun jugement. Sa bouche dessinait une sorte de sourire empreint d'ironie et d'amertume.

— Tu as fini par trouver le courage.

— Toi aussi.

Les petits muscles du visage de Hantje tressaillirent une fois de plus.

— Je ne pourrai jamais te remercier assez pour ce que tu as fait, dit calmement Bastian. Tu as sauvé ma sœur.

— Et toi la mienne.

Il n'y avait pas de comparaison possible entre les quelques minutes qu'il avait passées avec la salamandre et les heures entières que Hantje avait subies avec le psaron, mais Bastian fut incapable de trouver les bons mots pour remercier le jeune homme et lui exprimer ses sincères regrets que cela ait dû se produire.

— Épouse Liana, dit-il d'un ton bourru.

Une lueur s'illumina dans les yeux de Hantje.

— Tu le penses vraiment ?

Bastian hocha la tête.

— Mais je n'ai pas d'argent, rien à lui offrir.

Bastian contempla le visage fier du jeune homme et pensa aux piles d'or et d'argent à côté de son lit. Demain. Il résoudrait cette question demain.

— Il va falloir beaucoup de travail pour retaper la ferme. Et j'aurai besoin de ton aide.

Le jeune homme déglutit.

— Tu le penses sincèrement ?

— Oui, acquiesça-t-il. Maintenant, va chercher Liana.

Hantje ne bougea pas. Il se tint debout devant la fenêtre, devant le ciel couvert.

— Et ma sœur ?

— J'espère qu'elle restera également. J'espère que vous considérerez tous les deux Vere comme votre nouvelle maison.

L'espoir. Il l'espérait sincèrement.

Quelque chose d'aussi scintillant que des larmes étincela dans les yeux de Hantje.

— Tu le penses vraiment ?

Bastian hocha de nouveau la tête.

Un sourire plus brillant que le soleil illumina le visage du jeune homme.

— Merci.

Bastian secoua la tête.

— Va chercher Liana.

— D'accord.

Hantje traversa la pièce à grandes enjambées, remuant la poussière au sol. Il serra fermement la main de Bastian.

— Bienvenue à Vere, dit celui-ci.

— Merci.

Il était trop maigre, trop pâle, encore marqué par les séquelles de la maladie et de ses blessures. Un homme de l'Est, avec des cheveux jusqu'à la taille et une joie rayonnante dans les yeux.

— *Liana a bien choisi*, dit Bastian à Endal en regardant le jeune homme traverser le couloir. *Très bien choisi.*

Chapitre 61

Melke glissa ses pieds dans les doux chaussons de cuir et se leva. La pièce sembla s'enfoncer puis vaciller pendant quelques instants ; elle s'appuya au mur et tout se stabilisa, le plafond, le plancher, les fenêtres.

Elle avait besoin de sortir. Besoin de sentir le soleil sur sa peau et de respirer l'air frais.

Un mouvement dans le miroir attira son regard. Elle se découvrit pour la première fois depuis son arrivée à Vere. Elle portait la même jupe sombre, le même chemisier gris ; ses cheveux étaient toujours aussi noirs, son visage toujours aussi pâle.

Melke détourna la tête. *Spectre.*

Elle descendit l'escalier en se tenant à la rampe froide.

La chambre de Hantje était vide. La cuisine également.

Ses jambes étaient un peu plus stables à chaque pas. Le soleil était certes caché par les nombreux nuages, mais sa lumière l'attirait quand même.

Bastian était debout dans le jardin. Melke recula dans l'embrasure de la porte. Il ne l'avait pas vue. Toute son attention était fixée sur Endal. Ils étaient silencieux, côte à côte près du puits, mais elle savait que l'homme et le chien parlaient.

Une trace d'amusement illumina le visage de Bastian. Il eut un rire de petit garçon, sonore et jovial. Endal aboya doucement, caracola en remuant la queue.

Qu'avait donc pu dire le chien pour faire rire Bastian de la sorte ?

Les pâles yeux de loup la fixèrent.

Bastian cessa de rire.

Ils l'observèrent tous deux, chien et loup, et Endal s'approcha d'elle en bondissant. Elle n'avait pas besoin de don pour savoir qu'il était ravi de la voir. Cela se voyait dans le tortillement joyeux de son large corps, dans le balancement de sa queue, dans sa langue qui pendait avec exubérance.

Bastian traversa le jardin plus lentement, les mains dans les poches.

Elle se tenait sur le palier, dans une position raide et étrange, et caressait Endal. Cet homme l'avait sauvée. Un Bressan qui faisait siffler doucement ses *s* et prononçait des consonnes gutturales. Un homme qui avait les cheveux si courts que sa nuque était nue et vulnérable. Il avait couché avec la salamandre pour acheter sa vie. Elle ne comprenait pas comment ni pourquoi il avait pu faire une chose pareille.

— Bonjour, dit-il poliment.

Melke déglutit en dépit de sa gorge serrée et regarda sa propre main caresser la fourrure d'Endal.

— Bonjour.

Elle vit ses bottes, sales et usées, vit son pantalon d'un brun grisâtre, légèrement usé, délavé et reprisé.

— Comment vas-tu ?

Elle se força à lever les yeux pour le regarder en face. Elle était aussi grande que lui, ainsi debout sur la marche.

— Bien, merci.

Le rire qui avait éclairé le visage de Bastian avait disparu. Elle avait déjà eu l'impression d'être face à un visage de pierre. Pas celui d'un mercenaire, pas brutal, mais fermé et sans expression, ne trahissant aucune émotion.

Il s'était tenu devant la salamandre comme il se tenait désormais devant elle. Bien entendu, la créature avait accepté le marché. Un corps vigoureux et un visage fort, magnifiquement hâlé, des yeux verts comme la mer, des cheveux de la couleur du miel, et des cils de fille, longs, incurvés et teintés d'or.

Cet homme était vraiment merveilleux.

Melke déglutit et leva le menton.

— Merci de m'avoir sauvée.

Elle vit sa bouche se pincer un peu, une lumière étinceler dans ses yeux. De la surprise ?

Elle referma les doigts sur l'épaisse fourrure d'Endal.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

Il s'était déshabillé et avait laissé la salamandre prendre plaisir de sa nudité. Melke imaginait sa peau, collante de sueur. Elle imaginait la peur dans ses yeux.

— Parce que je n'avais pas le choix.

Melke secoua la tête.

— Mais si, tu l'avais.

Elle ôta sa main des poils d'Endal et se tourna pour rentrer dans la maison.

— La malédiction est levée, dit Bastian.

Elle s'immobilisa.

— Oui.

— Merci.

Melke fixa la cuisine d'un regard absent. La première fois qu'elle avait traversé cette pièce, c'était pour voler. Aujourd'hui Bastian la remerciait, alors que c'est *elle* qui lui devait sa gratitude.

— Ne me remercie pas, dit-elle d'une voix égale en se retournant vers lui.

Les yeux de Bastian s'étrécirent.

— Pourquoi ? Parce que tu es un spectre ? Parce que tout est ta faute ? Parce que tu *mérites* de souffrir ?

Ces mots, le mépris dans sa voix, la blessèrent comme une gifle. Elle tourna violemment la tête.

— Je viens d'avoir exactement la même conversation avec ton frère. (Il avait élevé la voix, presque crié.) Je pensais que tu étais plus sensée que ça !

Endal gémit. Ses oreilles étaient rabattues contre son crâne.

— Qu'est-ce que tu veux dire à propos de Hantje ?

Elle parla presque sans bouger les lèvres.

Le visage de Bastian se radoucit. Il soutint son regard pendant de longues secondes. Ses yeux ne brillaient plus de colère.

— Je veux dire qu'il ne se hait plus, répondit-il calmement. Il va bien.

Melke s'agrippa au chambranle pour reprendre son équilibre. L'espoir lui serrait la gorge. Elle ouvrit les lèvres mais fut incapable de parler.

Endal se frottait contre sa jupe. Il lui lécha les doigts. Il remuait la queue.

Les bottes de Bastian s'agitaient nerveusement sur le sol. Il plongea une main dans sa poche.

— Tiens. C'est à toi.

Melke cligna des yeux. Elle vit la pierre posée dans sa main, petite et rouge, inestimable. Des souvenirs lui revinrent : les grands feux d'automne, le pain d'épice, Tass aboyant contre les feuilles qui voletaient. Maman et papa.

— Où l'as-tu trouvée ?

Elle le vit déglutir, vit les muscles de sa gorge se contracter.

— Je l'ai subtilisée.

Elle fut profondément surprise. Elle le dévisagea, incrédule. Pas cet homme, pas Bastian. Mais elle voyait sur son visage qu'il disait la vérité. La honte lui brûlait les joues.

— Prends-la, dit-il d'une voix rauque.

— Mais... Pourquoi ?

Il détourna les yeux.

— Parce que je te haïssais.

Elle se sentit bête d'être blessée par ces paroles. Son visage de mercenaire le lui avait déjà dit. Elle n'avait pas besoin de l'entendre de vive voix.

Melke tendit une main tremblante pour se saisir de la pierre. La main de Bastian l'avait réchauffée.

— Tu n'étais pas obligé de la rendre, dit-elle en faisant glisser la pierre dans sa paume.

Elle sentait l'odeur du pain d'épice.

Bastian la regarda dans les yeux.

— Si.

La honte dans son regard avait été remplacée par quelque chose d'une autre intensité, quelque chose de plus chaleureux. Melke referma les doigts sur le caillou. La conscience de ce que Bastian représentait pour elle l'envahit. Elle eut soudain du mal à respirer.

Le jour est sombre

Je veux cet homme.

Elle déglutit.

— Merci, parvint-elle à dire avant de se retourner et de traverser précipitamment la cuisine.

— Melke...

Mais elle avait déjà franchi la porte. Son cœur battait la chamade, non parce qu'elle avait grimpé l'escalier en courant, mais parce qu'elle n'était qu'une idiote.

Bastian ne la suivit pas, ne monta pas frapper à sa porte. Elle lui en fut reconnaissante.

Il lui avait pris sa pierre et la lui avait rendue, et elle l'aimait d'autant plus pour son honnêteté et sa honte.

Elle était idiote.

Melke posa la pierre sur le rebord de la fenêtre. Il était absurde de chérir à ce point un objet aussi commun, un simple caillou. Elle le toucha du bout du doigt. Le jardin mort était juste sous la fenêtre, mais elle ne vit ni les arbres dénudés, ni les parterres morts, ni les fontaines asséchées. Elle voyait Hantje courir dans l'herbe haute d'automne, hurlant de rire, et Tass qui aboyait derrière les feuilles rouge et or tourbillonnantes. Elle se tenait au sommet de la colline avec papa, à regarder la fumée sortir en volutes des cheminées. Elle faisait cuir du pain d'épice avec maman, et elle était à *la maison*.

Un mouvement dans le jardin lui fit cligner les yeux. Ses souvenirs s'évanouirent.

Hantje était là. Il ne courait pas dans l'herbe, à hurler et à rire, mais il marchait avec Liana. Elle se rendit compte immédiatement que Bastian avait raison : son frère ne se haïssait plus. C'était visible dans la posture de ses épaules et l'inclinaison de sa tête, évident sur son visage ouvert.

Elle observa, immobile, Hantje toucher légèrement la joue de Liana du bout des doigts ; puis il pencha la tête et l'embrassa sur la bouche.

Un baiser timide, bref et tendre, le baiser de deux jeunes amoureux. Elle vit Liana rosir de joie, découvrit l'étonnement sur le visage de Hantje. Il se pencha de nouveau pour embrasser les cheveux blanc de lune.

Melke se détourna de la fenêtre, peinant à respirer. Sa poitrine était serrée. Hantje resterait à Vere. Elle en était aussi sûre que s'il le lui avait annoncé.

L'air de la chambre était aussi épais que de l'eau. Elle ne pouvait l'avaler, ni le respirer. Le poids qui pesait sur ses épaules était tel que ses genoux faillirent flancher. *La solitude*. Elle inspira, en forçant le passage dans ses poumons. C'était une bonne chose que Hantje ait Liana – vraiment une bonne chose –, mais elle devait sortir de cette maison. Maintenant.

Elle descendit aveuglément l'escalier, manquant trébucher dans sa hâte. Elle traversa la cuisine en courant, puis le jardin désert, loin. L'herbe morte craquait sous ses chaussons.

Elle s'arrêta, pantelante. La cheville que Liana avait réparée lui faisait mal ; elle souffrait également de la poitrine, mais cela n'avait rien à voir avec ses blessures. Hantje allait rester et elle allait partir. Elle était terrifiée à l'idée de se retrouver seule, presque autant que lorsqu'elle avait dû pénétrer dans l'antre des salamandres.

Seule.

Melke fit face à la mer. Elle était heureuse pour Hantje, *heureuse*. Elle allait contempler l'océan et laisser l'air marin la transpercer, puis elle rentrerait et sourirait lorsque son frère lui apprendrait la nouvelle. Elle ne lui montrerait pas à quel point elle était terrifiée.

Le chemin qui menait à la plage était étroit et défoncé ; il ne faisait pas un kilomètre, et pourtant ses jambes tremblaient lorsqu'elle atteignit les premières dunes de sable.

Pendant un instant, elle ne se soucia plus d'être seule. Elle avait le cœur léger. Elle sentait l'odeur caractéristique de l'océan et entendait le murmure des touffes d'herbe dans le vent, voyait les vagues déferler sur le sable blanc et les falaises escarpées s'élever à l'ouest.

Melke s'assit avec difficulté sur la pente d'une dune. Les touffes d'herbe la piquaient à travers sa jupe et des grains de sable vinrent s'immiscer dans ses chaussons de cuir. Elle avait trop marché : ses jambes tremblaient comme si elle était atteinte de paralysie agitante. Liana la disputerait.

Le souvenir lui revint du visage de la jeune fille allant à la rencontre de la bouche de Hantje, de son léger rousissement, de son ravisement timide.

Melke serra ses genoux tremblotants et fixa la mer. Hantje aurait tout ce qu'elle lui souhaitait : une femme et des enfants, une maison. Une vie ordinaire.

Mais je serai seule.

Une mouette s'envola au-dessus de l'eau. Le premier oiseau qu'elle voyait à Vere. Melke la regarda s'élever en

prenant les courants aériens.

La mouette ne se souciait pas d'être seule.

Le sable blanc et les plumes blanches et l'éclat des nuages lui firent monter les larmes aux yeux. Melke s'efforça de les refouler.

Elle irait à Thierry pour trouver du travail, et elle s'habituerait à ne plus être avec Hantje, tout comme elle s'était habituée à ne plus être avec papa et maman.

Ou alors...

Elle regarda la mouette descendre en piqué, frôler les vagues. Ou alors elle deviendrait ce qu'elle était vraiment. Un spectre.

Elle avait franchi la limite qu'elle s'était elle-même fixée, non pas une fois, mais deux. Elle était un spectre, irrévocablement, qu'elle le veuille ou non.

Elle était aveuglée. La mouette n'était qu'une tache pâle. *Je peux être un spectre.* Ce serait facile. Devenir invisible, s'abandonner à son ombre, son double, capituler devant la partie maléfique et honteuse de sa personnalité qui se révélait lorsqu'elle se transformait.

Non. La vue lui revint ; elle sentit la révolusion monter dans sa gorge. Non. Jamais un spectre. Plus jamais.

— Je veux être ordinaire, murmura-t-elle.

Mais elle ne l'était pas et ne le serait jamais. Pas plus qu'elle ne pourrait rester ici.

Une larme chaude roula sur sa joue. Melke l'essuya rageusement. Les larmes étaient aussi futiles et inutiles que l'apitoiement. Elle n'avait pas demandé à être un spectre, pas plus que Bastian n'avait demandé à naître sous l'emprise d'une malédiction. Mais lui ne serait jamais assez faible pour s'apitoyer sur son sort.

C'était à cause de lui qu'elle ne pourrait pas rester à Vere, même si on le lui proposait.

Melke ferma les yeux. Elle voulait tant de choses, tant de choses qu'elle n'aurait jamais. Mais elle pourrait trouver un emploi à Thierry, et aurait ainsi une chance de voir Hantje de temps à autre. Si elle avait pu affronter l'ancre des salamandres, elle pouvait affronter le fait de se retrouver seule.

Une humidité froide contre sa joue la fit glapir et hurler de terreur.

— Endal !

Le molosse battait violemment la queue. Il lui lécha le menton.

Le cœur de Melke s'emballa. Elle jeta un regard derrière elle mais ne vit que de l'herbe sèche et l'horizon désert.

Elle était partagée entre un profond soulagement et une énorme déception. Son cœur ralentit quelque peu.

— Viens ici.

Elle ouvrit les bras et laissa Endal grimper sur ses genoux, lourd et chaud.

Elle le prit dans ses bras et le serra fortement avant de plonger la tête dans son épaisse fourrure. Les touffes d'herbe bruissaient doucement dans la brise tandis que les vagues murmuraient sur le sable. Endal respirait fortement. Le cœur du chien battait plus vite que le sien.

— Tu vas me manquer, Endal.

Le molosse pantelait joyeusement, pesant sur ses genoux de manière inconfortable. Son jarret s'enfonçait douloureusement dans sa cuisse.

Melke respira son odeur de chien et frotta sa joue contre la rugosité douce de sa fourrure. Elle ne voulait pas cesser de l'êtreindre. Elle soupira et le fit gentiment descendre de ses genoux.

— Viens, Endal. Allons nous tremper les pieds avant de rentrer.

Le chien bondit devant elle tandis qu'elle avançait avec difficulté dans les dunes de sable. La queue du chien flottait dans le vent. Il ressemblait à un loup, avec son long museau, ses oreilles dressées et ses yeux pâles. Elle prit conscience qu'ils étaient blancs comme la lune. Une créature merveilleuse dans son pelage noir, aussi merveilleuse que son maître. Et, comme son maître, il lui arrivait de grogner, de montrer les dents et de prendre un air sauvage. Et, comme son maître, il avait grand cœur.

Endal courait le long de la plage. Melke suivait lentement. Elle abandonna ses chaussons au-dessus de la ligne de brindilles, de feuilles et d'algues qui délimitait la marée haute. Les minuscules grains de sable étaient froids sous la plante de ses pieds. Elle avait le goût du sel sur les lèvres et l'odeur dans le nez, pure et fraîche.

Endal se précipita dans la mer en aboyant, pourchassa une vague lorsqu'elle reflua. Il se fit plus timide lorsqu'une nouvelle vague siffla en remontant la plage. Melke sourit à la vue du chien s'empressant de retourner sur le sable.

— Tu n'aimes pas être mouillé ? demanda-t-elle à Endal venu à son côté. (Elle lui tira gentiment l'oreille, douce

comme du velours.) La mer ne te fera pas de mal. Plus maintenant. La malédiction est levée.

Les yeux blancs comme la lune la fixèrent. Il lui lécha la main.

— Tu es une belle bête, lui dit-elle en caressant son oreille noire. Une très belle bête.

Et je suis une idiote, Endal.

Le molosse hésita au bord de l'eau lorsqu'elle y trempa les pieds en soulevant l'ourlet de sa jupe. Une vague étonnamment froide vint écumer autour de ses chevilles. Endal gémit et sortit furtivement de l'océan, avant de s'y précipiter de nouveau en faisant jaillir de hautes gerbes d'eau, les éclaboussant tous deux.

L'eau froide anesthésia la douleur à sa cheville. Des vagues moussantes couraient sur ses pieds avant de rouler jusqu'à la plage. Des grains de sable dansaient dans l'eau.

Melke resta debout de longues minutes à regarder les nuages se retirer et le soleil se coucher lentement, à contempler la mer devenir bleu-vert et scintillante au lieu de grise, à regarder Endal jouer bruyamment dans les vagues. Tout était parfait et merveilleux. Ce moment, cet endroit.

Un éclat argenté attira son regard.

Melke se pencha, la jupe relevée. De l'eau, du sable, et... une pièce.

Elle se redressa et la fit tourner entre ses doigts, une épaisse pièce d'argent. Froide. Mouillée. Puisqu'elle l'avait trouvée, devait-elle la garder ?

Les vagues lui léchaient les chevilles et les éclaboussures avaient déposé sur ses lèvres un goût de sel. Elle se souvint de la douce voix de Liana, à la lueur des bougies. *Il a jeté toute la fortune des sal Vere à la mer, jusqu'au dernier trésor.*

La pièce appartenait à Bastian, tout comme chaque grain de sable de cette plage.

Melke referma ses doigts sur la pièce. Un spectre la garderait pour lui.

— Je ne suis pas un spectre, murmura-t-elle.

La brise emporta les mots de ses lèvres, les éleva, les éparpilla, les répandit sur les touffes d'herbe et les dunes de sable. *Je ne suis pas un spectre.*

Melke ouvrit les doigts. La pièce tomba en tournoyant et scintillant. Il y eut une petite éclaboussure lorsque l'eau l'avala.

Chapitre 62

— Tu aurais pu la garder, dit doucement Bastian.

Il regarda Melke sursauter en pivotant, manquant perdre l'équilibre. Elle avait les yeux écarquillés. L'ourlet de sa jupe plongeait dans l'eau.

Il la vit déglutir, relever le menton.

— Non, je n'aurais pas pu.

Une mèche de cheveux noirs caressa sa joue pâle.

— *Tu en es sûr ?* demanda-t-il à Endal alors que celui-ci sortait de l'eau.

Il ne voyait aucun désir sur son visage. Sur le pas de la porte, il avait pensé que peut-être... mais plus maintenant.

— *Oui.*

Le chien s'ébroua.

Son visage était de marbre, froid et sans expression, mais il faisait confiance à Endal.

— J'aimerais qu'on discute de quelque chose.

Il crut voir Melke se raidir légèrement, toujours debout dans l'eau, la jupe relevée légèrement au-dessus des chevilles.

— Très bien.

Bastian se détendit lorsqu'elle sortit de l'eau. La mer n'était peut-être plus l'ennemie de Vere, mais la voir debout au milieu des vagues le paniquait.

Il eut un aperçu de ses chevilles gracieuses avant qu'elle rabaisse sa jupe, dont l'ourlet était trempé.

— On s'assied ? demanda-t-il en désignant les dunes d'un mouvement de tête.

— Très bien, dit-elle de nouveau.

Elle commença à remonter la plage. Son dos était raide et sa tête bien haute. Il eut l'impression qu'elle boitait légèrement.

Bastian l'attrapa par le coude.

— Tu n'aurais pas dû aller si loin.

Melke chercha à se libérer de son étreinte.

— Je ne suis pas infirme.

Des mots arrogants, prononcés avec arrogance.

Bastian raffermi sa prise sur son coude.

— Hier, tu l'étais.

Elle pinça les lèvres et ne protesta plus. Ce qui indiquait qu'elle était fatiguée et endolorie, même si elle refuserait de l'admettre.

Il n'avait jamais marché ainsi avec une femme, côte à côte, la main sur le bras. Il sentait sa chaleur et la douceur de ses longs cheveux, avait conscience de la manière dont son chemisier et sa jupe dissimulaient son corps tout en dévoilant les courbes.

Il ne regarda pas Endal. Il ne voulait pas savoir si le chien sentait son désir pour Melke.

Ils s'assirent au-dessus de la ligne de marée, là où les chaussons en cuir de sa mère étaient proprement alignés sur le sable blanc. Endal s'étira avec un soupir de satisfaction. Melke tira sa jupe sur ses genoux. Ses pieds pointaient sous l'ourlet trempé.

La vision de ses orteils, harmonieux et légèrement couverts de sable, fit courir une vague de chaleur sur la peau de Bastian.

Il détourna le regard et s'éclaircit la voix.

— Ton frère va rester à Vere. J'espère que tu en feras autant.

— Merci, mais je préfère m'installer à Thierry.

La voix de Melke était froide, sans inflexion particulière.

Son absence de surprise lui fit cligner les yeux. Il l'observa attentivement.

Le visage sans expression de Melke s'accordait à sa voix. Ses yeux ne trahissaient rien. Seules ses mains crispées autour de ses genoux révélaient une certaine émotion.

Bastian s'éclaircit une nouvelle fois la voix. Il défit le bouton de son col.

— Je voudrais te présenter mes excuses.

Son front se plissa légèrement.

— Je te demande pardon ?

— Je t'ai dit des choses que je n'aurais jamais dû dire. Je t'ai craché dessus, je t'ai secouée, et je t'ai jetée au sol.

(Il ravala un goût de honte amère, quelque chose proche de la haine qu'il éprouvait pour lui-même.) Je suis désolé.

Melke fronça les sourcils. Elle secoua brusquement la tête.

— Je t'ai volé.

— J'aurais fait la même chose à ta place.

— Non, ce n'est pas vrai, se contenta-t-elle de répondre.

Elle fit un geste pour se lever.

Il lui saisit le bras pour l'en empêcher.

— Si, je l'aurais fait. Tout ce que tu as pu faire, je l'aurais fait pour Liana. J'aurais pris les mêmes décisions.

Elle le dévisagea. Ses yeux étaient larges et sombres. Il avait conscience de sa fragilité, comme si de petites fissures la parcouraient.

— J'ai eu tort, dit Bastian en soutenant son regard. Tu as de l'honneur, je le sais. Tu l'as prouvé.

Elle répondit par le silence. Bastian découvrit combien elle était seule, perdue et terrifiée, à quel point elle était vulnérable. Elle était plus âgée que Liana, plus grande et plus forte, et pourtant plus fragile, plus facile à blesser.

— Tu ne penses pas avoir d'honneur ? demanda-t-il calmement.

Des larmes embuèrent soudain les yeux de Melke. Elle détourna la tête et tordit le bras pour lui faire lâcher prise.

Bastian resserra les doigts.

— Melke, dit-il. Regarde-moi.

Elle secoua la tête.

— Lâche-moi, rétorqua-t-elle d'une voix basse et sèche.

— Melke...

Il y avait tant de choses qu'il voulait lui dire, mais il ne trouvait pas les mots, n'avait pas l'éloquence suffisante pour les exprimer. Il la força à desserrer les doigts et l'embrassa dans la paume de la main. Il sentit la chaleur de sa peau sous ses lèvres, sentit l'odeur d'iode et de chien.

Melke s'immobilisa parfaitement.

Bastian releva la tête.

— Regarde-moi, dit-il doucement.

Elle s'exécuta. Ses yeux brillaient de larmes.

— Tu ne m'aimes pas, murmura-t-elle.

Les larmes et les mots lui déchirèrent la poitrine.

— J'ai changé d'avis. (Il embrassa sa paume de nouveau, gardant ses yeux plongés dans les siens en posant ses lèvres.) Je voudrais... (Il était étrange de constater combien il était difficile de former ces mots, de bouger la langue pour les prononcer. Plus difficile encore que de se déshabiller pour la salamandre.) J'aimerais que tu réfléchisses à la possibilité de rester à Vere. Je voudrais que tu deviennes ma femme.

Et il était étrange de constater à quel point il craignait sa réponse, même s'il savait qu'elle le désirait. Le désir et l'amour sont deux choses bien différentes.

La sueur lui collait à la peau, la peur lui nouait l'estomac.

Aime-moi.

Il était assis à côté d'une statue, raide et immobile. Le visage de Melke s'était drainé de son sang.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? (Il émit un rire rauque et guttural. Il y avait tant de raisons. Pour son courage et son honneur. Pour son intelligence. Pour ses cheveux noirs et brillants. Pour sa fierté.) Parce que je t'apprécie.

Elle secoua la tête.

Bastian souhaitait trouver des mots plus convaincants, mais il n'y parvint pas. C'était un fermier, pas un poète.

Tu es sûr qu'Endel peut sentir quand les gens se désolent ? demanda-t-il

— Tu sais qu'Endal peut sentir quand les gens se désirent ? demanda-t-ii.

Une étincelle d'émotion traversa le visage de Melke. Elle dévisagea le chien.

— Il sent que je te désire. Et il sent que tu me désires.

Les joues de Melke s'empourprèrent. Elle tourna brusquement la tête et essaya une nouvelle fois d'arracher sa main à son étreinte.

Bastian ne la laissa pas s'échapper.

— Épouse-moi. (Il avait une sensation bizarre dans la poitrine, comme si un poing s'était serré autour de son cœur.) Je promets que je ne te cracherai pas dessus, que je ne te secouera pas, que je ne...

Elle cessa de tirer.

— Je sais que tu ne le feras pas.

Elle avait presque susurré ces mots. Ils le rendirent muet. Quelque chose se coinça dans sa gorge. Elle lui faisait confiance. Malgré tout ce qu'il avait fait, elle lui faisait confiance.

— Tu n'as pas peur de moi ?

Melke tourna la tête pour croiser son regard.

— Non.

— Endal m'a dit que si.

Elle rougit de nouveau et baissa les yeux.

— Au début. Plus maintenant.

Bastian déglutit malgré ce qui lui obstruait la gorge. *Elle n'avait pas peur de lui.*

— Alors tu vas rester ? Tu vas m'épouser ?

Elle redressa la tête et le regarda.

— Ma lignée est souillée.

Autrefois il aurait vu de l'arrogance dans la manière dont elle dressait le menton, aujourd'hui il n'y voyait que la honte qu'elle essayait de cacher.

— Ni plus ni moins que la mienne, répondit-il. La magie coule dans nos deux familles.

Melke secoua la tête, les sourcils froncés.

— Je suis un *spectre*. Ma magie est *mauvaise*.

— La capacité de devenir invisible ne rend pas une personne mauvaise. Tout dépend de l'usage qu'elle en fait. (Il soutint son regard. *Écoute-moi. Fais-moi confiance.*) Tu es un spectre. Tu es aussi celle que je voudrais pour mettre mes enfants au monde.

Son froncement de sourcils l'abandonna. De nouvelles larmes brillaient dans ses yeux. Il voyait son pouls battre sur son cou, voyait sa poitrine se lever et se baisser avec sa respiration, voyait sa crainte et son espoir.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

Il avait commis des erreurs durant ce dernier mois, de trop nombreuses erreurs, mais ce n'en était pas une. Il hocha la tête.

— Oui.

Elle referma timidement les doigts dans sa main.

— Tu me... veux ?

— Oui.

Elle eut un sourire timide et hésitant.

Bastian lui sourit en retour. Il avait conscience de cette étrange sensation dans sa poitrine, une curieuse légèreté, un frisson subit d'impatience, une sensation bizarre de...

Joie ?

Sa peau est d'ivoire, et ses cheveux d'ébène,

Et ses lèvres, ô, ses lèvres,

Rouges comme le rubis, douces comme le miel.

Et lorsqu'elle m'embrasse, ô, lorsqu'elle m'embrasse...

Il ne l'embrassa pas. Elle était trop fragile, trop près de s'effondrer.

L'étreinte hésitante de sa main était un début. L'heure viendrait où il l'embrasserait, tout comme l'heure viendrait où l'herbe verdoierait sur Vere. Mais pas encore, pas tout de suite. Ses joues devaient d'abord reprendre des couleurs. Elle devait réapprendre à rire.

Bastian serrait la main de Melke tandis que des vagues sifflaient sur la plage, que le vent faisait bruisser les touffes

d'herbe, et qu'Endal était endormi, étendu à leurs pieds. Un mois plus tôt, il lui avait craché dessus ; aujourd'hui, il lui demandait de l'épouser. Il s'imaginait allongé contre elle, son corps chaud et sa bouche avide, ses yeux rieurs.

Ce n'était encore qu'un rêve. Mais dans quelques semaines, dans quelques mois, ce serait la réalité. Tout comme la pluie sur Vere était désormais une réalité.

Leurs enfants joueraient sur cette plage.

Bastian resserra son étreinte sur la main de Melke.

— On rentre ?

Un sourire radieux illumina ses yeux.

— Oui, répondit son spectre.

Emily Gee est néo-zélandaise, adore voyager et a passé quelque temps en Chine, au Moyen-Orient et en Scandinavie. *La Voleuse sans ombre* est son premier roman, stupéfiant d'originalité, d'efficacité et d'émotion, à lire d'une traite sans voir le temps passer.

REMERCIEMENTS

Les mots sont peut-être les miens, mais *La Voleuse sans ombre* n'aurait sans doute jamais vu le jour sans l'aide de nombreuses personnes : ma famille et mes amis, mes camarades auteurs, mes collègues et mes patrons, mon agent et mes éditeurs, et d'abord et avant tout mon père, qui m'a montré les ficelles.

À eux tous ils m'ont encouragée et soutenue, m'ont poussée et m'ont harcelée, m'ont accordé la confiance qui me manquait, m'ont donné des conseils d'écriture et m'ont fait part de leurs réactions, m'ont fourni la motivation, l'inspiration, le vin, le chocolat et les margaritas, et m'ont appris à tuer un mouton.

Mes plus sincères remerciements !

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Thief with no Shadow*
Copyright © Emily Gee 2007
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
© Larry Rostant *via* par Artist Partners Ltd.

ISBN : 978-2-8205-0170-7

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !